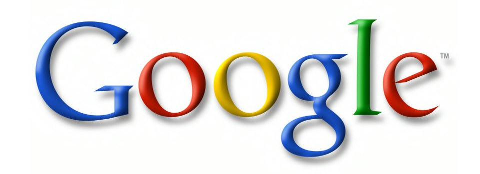
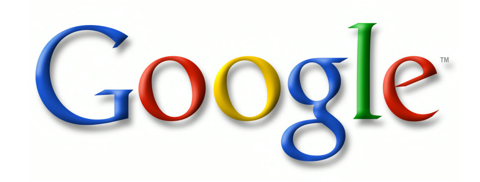

Google



ΕΙΣ ΦΑΟΣ

George Bancroft.

ŒUVRES POSTHUMES

DE

F. LAMENNAIS

L'ENFER

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

AUX ITALIENS

Hommage de Sympathie fraternelle.

L.



TYP. J. CLAYE.

DANTE ALIGHIERI

ŒUVRES POSTHUMES

DE

F. LAMENNAIS

PUBLIÉES SELON LE VOEU DE L'AUTEUR

PAR E. D. FORGUES

LA DIVINE COMÉDIE

DE

DANTE ALIGHIERI

Précédée d'une Introduction

SUR LA VIE, LES DOCTRINES ET LES ŒUVRES DU DANTE

L'ENFER

PARIS

PAULIN ET LE CHEVALIER, LIBRAIRES

RUE RICHELIEU, 60

1855

INTRODUCTION

CHAPITRE I

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Le poëme de Dante est toute une époque. Il peint merveilleusement l'état de la société et de l'esprit humain, du XIII[e] au XIV[e] siècle, dans le pays sans aucun doute le plus avancé, alors qu'après un long sommeil agité de rêves terribles, le monde se réveillant semblait pressentir, au milieu des ténèbres déjà moins épaisses, ses lointaines destinées, et que l'Italie, aidée par d'heureuses circonstances, commençait à se dégager des liens de la barbarie.

Le chaos se débrouillait; des signes précurseurs annonçaient le lever d'une autre ère, inconnue encore, mais pleine d'espérance. Pour emprunter cette image à Dante, l'horizon *se colorait d'une douce teinte de saphir oriental*, *à mesure qu'on sortait de l'air mort*, de l'enfer *dont l'aspect avait* si longtemps *contristé les yeux et le cœur* [1].

Mais, pour bien comprendre cet âge intermédiaire entre deux civilisations, ses caractères complexes, le bizarre mélange des éléments divers qui y affluent de sources différentes, et s'y combinent d'une manière souvent si étrange, les causes du mouvement et sa direction, les contradictions apparentes au sein d'une unité réelle de tendance et de vie interne, il faut, secouant les préjugés qui enveloppent l'histoire et en faussent le sens, examiner, dans son

1. Dolce color d' oriental zaffiro
Che s' accoglieva nel sereno aspetto,
Del aer puro infino al primo giro,
Agli occhi miei ricominciò diletto
Tosto ch' io usci' fuor dell' aura morta
Che m' avea contristati gli occhi e' l petto.
Purgat., cant. I. 5 e 6.

origine et ses phases successives, la transformation qui, au prix de tant de labeurs et de douleurs, a produit enfin le monde présent.

On se représente communément les siècles qui précédèrent la chute finale de l'empire romain, comme une époque de dissolution complète de la société tombant pièce à pièce et s'ensevelissant sous les débris des anciennes croyances, des anciennes institutions et des anciennes mœurs. Rapportant à cette époque des destructions accomplies plus tard, et par d'autres causes, et jamais entièrement, on s'imagine que tout périt avec l'État, qu'avec lui disparut tout ce qu'avait produit la civilisation antérieure, et que, sur la terre dévastée, il ne resta que des ruines inertes et des ossements arides. Il fallait, croit-on, pour que de ces ruines sortît une autre société, une société vivante, que le christianisme, balayant la poussière de ce passé, enfantât lui seul, par sa propre vertu, un ordre politique et moral nouveau, et que des peuples jeunes, pleins de séve et de vigueur, vinssent du nord de l'Europe et des steppes de l'Asie ranimer, par l'infusion d'un sang plus pur, le vieux corps social pourri de corruption.

Tel est le point de vue sous lequel on considère généralement l'immense révolution qui s'opéra chez les nations occidentales, à partir du IVe siècle. Il n'est certes pas, à plusieurs égards, dépourvu de vérité. Le christianisme provoqua une puissante réaction morale contre le matérialisme sensuel qui, des villas des patriciens et de l'antre où gîtaient les Césars, avait envahi Rome, et, de proche en proche, les provinces les plus éloignées. Le germe de cette réaction était, il est vrai, partout, avant même la fin de la république, car rien dans le monde ne se fait sans préparation ; mais le christianisme développa ce germe, et en unissant les hommes disposés à se séparer ouvertement du désordre presque universel, en formant d'eux une société, il imprima une forte et salutaire impulsion à l'humanité. Cette organisation active, née d'une foi ardente, d'un secret et profond instinct de vie, fut une des choses qui, quelle que fût son incontestable grandeur, manquèrent au stoïcisme, resté à l'état de doctrine individuelle, et par là même socialement stérile.

Il est également vrai que les peuples sous la main desquels s'écroula l'empire, exempts de la mollesse romaine, avaient en eux une énergie, une plénitude de vie organique qui contrastaient au plus haut point avec l'affaissement, l'épuisement des races destinées à devenir leur conquête.

De quelque côté que se portassent les regards, ils n'apercevaient que des signes trop certains de décadence. Le pouvoir absolu d'un seul au milieu d'une servitude sans bornes; l'amour effréné des jouissances; l'accumulation des richesses en un centre unique, où elles corrompirent à la fois le gouvernement et le peuple; l'appauvrissement des provinces en proie aux exactions des proconsuls et des agents du fisc, écrasées par l'impôt, dévorées par l'usure; la corruption du luxe et celle de la misère; le relâchement des liens de famille et des liens sociaux; l'extinction de l'esprit militaire dans les populations énervées; les armes devenues un métier sordide; la défense de l'État abandonnée à des mercenaires, souvent même à des étrangers, appui toujours douteux du prince qui les achète, et qu'ils vendent à leur tour : — toutes ces causes ensemble avaient précipité l'empire sur une pente funeste impossible à remonter, car il en est des corps politiques comme des corps naturels, qui ont leurs phases déterminées de croissance et de déclin, et jamais ne repassent sur les voies parcourues.

Cependant, si malade que fût la société, elle renfermait encore des éléments précieux de civilisation, héritage des siècles antérieurs. Les progrès de la philosophie, de Thalès aux Alexandrins, avaient élargi la sphère de la pensée; la science, telle qu'alors elle pouvait exister, les lettres, les arts, subsistaient dans leurs monuments, et si le génie s'était éteint, l'enseignement du moins perpétuait la connaissance des principes, des règles, des procédés techniques, en même temps que les besoins de la vie maintenaient la pratique de l'agriculture, des métiers, de la navigation, du commerce favorisé par des routes dont on admire encore les restes magnifiques. Et, chose remarquable, tandis que les mœurs s'altéraient, la morale conçue par l'esprit, sentie par la conscience, s'était élevée et purifiée, comme on le voit dans Sénèque, dans Épictète et dans Marc-Aurèle, et avant eux dans Cicéron, qui, par ce seul mot prononcé pour la première fois, *charitas generis humani*, avait révélé tout un monde nouveau, au développement duquel nous assistons en ce moment même. Le droit constitué scientifiquement, et qui, bien qu'il pût être partiellement obscurci, ne pouvait désormais périr, donnait un fondement immuable à la société civile. On avait découvert dans une loi éternelle, invariable, la source divine [1]

1. Cicer. *de Legib.*

de toutes les lois. Des maximes, non changeantes comme celles d'origine humaine, en devaient régler l'application, et, autant que possible, opposaient une barrière à l'arbitraire du juge. Oppressive, il est vrai, par les vices des hommes, mais liée au droit par le principe de son institution, une administration régulière et savante dans ses formes ordonnait l'État, en reliait les parties diverses, et devint plus tard un germe de renaissance pour la civilisation ensevelie dans les ténèbres du moyen âge.

Ce fut dans cette société que le christianisme s'implanta. Il ne créa point une nouvelle morale, car la morale, condition nécessaire de l'existence sociale, est de tous les lieux et de tous les temps; mais la rappelant à sa source, qui est Dieu conçu dans son unité infinie et ses attributs essentiels, il la promulgua, non comme une philosophie, mais comme une loi souveraine, absolue, fondée sur l'égalité et la fraternité humaine, d'où devait sortir un jour l'affranchissement universel par un progrès lent sans doute, mais invinciblement continu. Au-dessus de la justice qui constitue le droit, de l'équité qui l'harmonise avec les actes libres, il plaça l'amour, sommaire de la loi et sa perfection; et l'esprit d'amour est son caractère propre, le caractère de la phase qu'il marque dans l'évolution de l'humanité.

Toutefois, dans le sein même de ce mouvement régénérateur, deux choses se produisirent et durent se produire simultanément, un dogme correspondant à une croyance obligatoire, un sacerdoce hiérarchique, conservateur de ce dogme et juge des questions qui s'y rapportaient, législateur du culte et de la discipline, c'est-à-dire, pouvoir à la fois spirituel et temporel de la société qui se formait: d'où plusieurs conséquences. Le corps sacerdotal nécessairement composé d'hommes, ne pouvait échapper aux conditions de l'humanité. Il dut tendre à croître en puissance et aussi en richesses. Telle est la pente inévitable de notre infirmité. Le dogme, soustrait à l'examen et au jugement de la raison, imposé par voie de commandement, était le principe de la puissance; le dogme dut donc prendre aux yeux du sacerdoce, et par lui aux yeux des fidèles, une importance de plus en plus grande : bientôt la morale lui fut subordonnée : la foi devint le principal, le suprême moyen de salut. Mais aussi les disputes, les divisions, les schismes, la haine persécutrice, entrèrent dans la nouvelle société et la déchirèrent. L'ambition des hautes dignités, trop souvent le prix des brigues et de la

violence, compliqua le désordre, et les richesses devenues un aliment de luxe, des convoitises mondaines et sensuelles, engendrèrent dans le clergé une corruption contre laquelle tonnent les Pères, et dont saint Paul lui-même signale avec une douloureuse anxiété les premiers germes.

Le monde romain en était là lorsque les barbares apparurent. Leurs invasions durèrent six siècles. Se poussant les uns les autres et recouvrant le sol comme une marée toujours montante, ils inondèrent l'Asie et l'Europe des frontières de la Seine au détroit d'Hercule : déluge d'hommes pire que celui des flots.

Tacite, opposant les mœurs des Germains aux mœurs romaines, loue ce peuple de sa chasteté. Il s'en faut que tous les barbares méritassent la même louange. Leur caractère général ressemblait beaucoup à celui des tribus que nous nommons sauvages : mêmes qualités, mêmes vices. Mais tous, sans exception, dès qu'ils se furent mêlés aux populations envahies, ajoutèrent à leurs vices les vices de celles-ci, sans leur communiquer aucune des qualités qui tenaient à leur barbarie même. Ils introduisirent parmi elles de nouveaux éléments politiques et civils, mais aucune vertu, quoi qu'on en ait dit. On les suivait de ruines en ruines à la lueur du glaive et de l'incendie. Le monde se crut près de sa fin. Les destructions matérielles, toujours réparables, ne furent que le moindre des fléaux. Tout périt ensemble, propriété, lois, institutions, éducation, sciences, arts, métiers, langue même. Il fit nuit sur la terre. Et dans cette nuit, que voit-on? Tout ce que la violence sans frein, la cruauté, la perfidie, le mépris calculé des engagements et des serments peuvent enfanter de crimes, des mœurs à la fois grossières et dissolues, différentes seulement de celles qu'elles remplaçaient en ce que rien n'en voilait la hideuse monstruosité.

Quelquefois appelés par les évêques afin de les opposer à des sectes ennemies, les barbares sentirent que cette alliance leur serait un puissant moyen d'affermir leur conquête. Indifférents à toute doctrine, faiblement attachés aux cultes vagues qu'ils apportaient du fond de leurs forêts, ils adoptèrent sans peine la religion des vaincus. D'instruction, point : qu'en eussent-ils fait, également incapables d'écouter et de comprendre? Le chef converti, c'est-à-dire, déclarant qu'il changeait de Dieu, les autres suivaient son exemple : on menait ces brutes au baptême, comme des troupeaux à l'abreuvoir. Tels ils étaient auparavant, tels ils restaient, féroces,

fourbes, cupides, sensuels. La société entière se transforma à leur image. Plus d'études, plus de pensée hors du cercle des choses matérielles; à peine dans les masses quelques traces de l'instinct moral. Cette sorte de conscience, même inhérente à la nature humaine au plus bas degré de son développement, menaçait de s'éteindre dans la superstition entretenue par un clergé non moins ignorant, non moins corrompu que le peuple. Nous peignons l'état général en négligeant les exceptions, qui se rencontrent à toutes les époques et n'en caractérisent aucune.

Un homme d'une grande âme et d'un haut génie, Charlemagne, entreprit de tirer la société de cet abîme, de régulariser les rapports politiques et civils, d'organiser la justice publique, de relever l'instruction, de renouveler enfin la civilisation dont la barbarie avait presque effacé les derniers vestiges. Mais le temps n'était pas venu, et les moyens manquaient. Les causes destructives étaient loin d'ailleurs d'avoir épuisé leur action. Cette œuvre toute personnelle meurt avec celui qui l'avait conçue. Le mal reprend son cours, et à travers des discordes sanglantes, d'effroyables dévastations, une sorte d'agonie convulsive, la dissolution atteint son terme extrême, l'anarchie féodale, qui achève de se constituer au commencement de la troisième race. L'histoire ne présente aucune époque aussi calamiteuse. Ce fut le règne de la force brutale entre les mains de milliers de tyrans absolus chacun dans son domaine, en guerre perpétuelle les uns contre les autres, opprimant, dévorant de concert un peuple livré sans défense à leurs passions fougueuses que ne contenait aucune loi, que ne tempéraient chez la plupart aucun sentiment de justice, aucune idée de devoir réel; car le serf, le manant, le vilain, étaient hors de l'humanité pour ces chrétiens, comme ils se nommaient. Si quelquefois, près de la tombe, la conscience semblait se réveiller, un couvent bâti, des legs aux églises, des dons aux prêtres, dont l'insatiable avidité pressurait le peuple de mille manières dans les villes comme dans les campagnes, apaisaient les remords de la peur.

Plus tard, l'établissement des républiques italiennes où se réveilla l'esprit de liberté, les luttes des papes et des souverains, les interminables disputes sur les limites de leur pouvoir respectif, ramenèrent à l'étude du droit. Ce fut le premier lien par lequel les sociétés nouvelles, plongées dans le double abîme de l'ignorance et des abus de la force sans règle, se rattachèrent à la civilisation

antique, et en renouèrent les traditions. Elles renaquirent encore, lentement, confusément; dans l'ordre moral, par l'influence des écrits de quelques anciens, Cicéron, Boëce, à la portée, il est vrai, d'un petit nombre; et dans l'ordre intellectuel par l'introduction, vers l'époque des croisades, au sein des universités qui se fondaient sur le modèle des écoles d'Athènes, des monuments de la philosophie grecque traduits par les Arabes. Ce fut l'origine de la scolastique, par qui se développa et en qui se concentra toute la science du moyen âge. D'autres sources de savoir et de progrès s'ouvrirent pour l'Italie, en communication directe avec l'Orient, d'où, en des temps reculés déjà, des colonies d'artistes, fuyant les persécutions des iconoclastes, lui avaient apporté les principes et les procédés de l'art byzantin, que transforma postérieurement le génie national. Au XIIe et au XIIIe siècle, une sourde fermentation agitait les esprits, ardents à chercher de tous côtés des voies nouvelles. Les manuscrits tirés de la poussière nourrirent le goût des lettres, ranimé par la lecture des anciens poëtes, de Virgile surtout, objet d'une sorte de culte enthousiaste. Après la prise de Constantinople, les lumières refluent dans l'Occident, qui salue de ses acclamations les grands noms de la Grèce, Homère, Sophocle, Démosthène, Platon. La poésie revêt des formes plus savantes, plus variées. La philosophie brise les liens de l'école; des vides abstractions où elle se perdait, elle redescend au sein de la nature, qu'elle étudie dans ses phénomènes, dont elle s'efforce, par la libre pensée, de découvrir les lois. Ainsi s'ouvre l'ère d'émancipation qu'on a nommée *la Renaissance*. Le mouvement se propage avec une rapidité croissante, et au XVIe siècle il envahit tout. La société, sortant des marais où elle croupissait depuis de si longs âges, avait retrouvé son lit, et s'y précipitait avec une force irrésistible. Les institutions subissaient partout des réformes fondées sur une notion plus élevée du droit; la sphère des idées s'élargissait; la morale publique s'épurait; la législation moins barbare protégeait mieux et les personnes et les propriétés; les classes tendaient à se rapprocher; le peuple, en voie d'affranchissement, voyait peu à peu sa misère s'alléger; les mœurs se polissaient; les arts jetaient un éclat inouï; la science, dont la part devait être si grande dans la transformation du monde, naissait. Comme au lever du soleil les froides ombres, le moyen âge s'évanouissait.

L'esprit de l'Évangile, l'esprit d'amour, n'était pas, certes, étran-

ger à ce prodigieux mouvement, qu'uni au sentiment de la justice et du droit plus parfaitement conçu, il caractérise même de nos jours dans l'ordre le plus élevé et le plus fécond en bienfaits pour l'humanité. Mais si l'on excepte l'influence qu'eut la scolastique sur la métaphysique pure à laquelle elle ouvrit quelques perspectives nouvelles, en même temps qu'elle servit à développer, en les exerçant, les forces logiques de l'esprit humain, le christianisme théologique, le christianisme organisé dans l'institution extérieure de l'Église n'a été pour rien dans cette vaste révolution. Au contraire, à mesure qu'elle s'opère la foi s'affaiblit, et plus qu'ailleurs au centre même de la hiérarchie, autour du trône pontifical, sur lequel, au nom du Christ, sacré roi comme dans le prétoire de Pilate, siége effrontément l'athéisme.

Des mœurs analogues offrent aux yeux de tous, après la négation de la foi, la négation de la morale même. Les mystères orgiaques de la Rome païenne reparaissent dans la Rome papale. A la licence se joint l'ambition, une ambition que n'arrête aucune loi divine ni humaine. Des crimes inouïs épouvantent la terre. Pour remplir un trésor que la guerre, le luxe, les profusions d'une débauche effrénée vident sans cesse, on fatigue la patience des peuples et leur superstition, tant de fois mise à l'épreuve. Une réaction éclate. Successeur de Wiclef et de Jean Huss, Luther sépare de Rome la moitié de la chrétienté. Les bûchers s'allument, on y jette à milliers les rebelles. Mais on ne brûle pas la pensée, on n'étouffe pas la conscience dans les flammes. Le protestantisme survit à la persécution, se propage et grandit par elle. Inconséquent par ce qu'il retient d'une doctrine liée dans toutes ses parties, il contient en soi, bien que voilé, le principe immortel de la souveraineté de la raison ; et ce principe, qui est sa vie secrète, sauve l'esprit humain de la servitude où il se serait pétrifié sous l'écrasante pression d'une autorité qui, exigeant de lui une soumission aveugle, une obéissance absolue, et de proche en proche s'étendant à tout, aurait éteint ses puissances actives.

Redevenu libre, au moins d'une liberté relative, il porte de tous côtés ses investigations, examine, discute, juge. La critique du dogme et des monuments sur lesquels il s'appuie, de plus en plus hardie, suit le progrès de la science, et, chose plus grave encore, la conscience se détache d'une partie des croyances enseignées comme fondamentales, et qui la heurtent violemment : le péché

qu'on nomme originel, sa transmission avec les conséquences relatives à l'état futur de l'immense majorité des hommes, les peines éternelles, la sombre maxime *hors de l'Église point de salut*, et les dogmes connexes. La vieille institution ne se soutient plus guère que par le secours que lui prête, pour son propre intérêt, la puissance politique et civile, c'est-à-dire, par la coaction sous différentes formes et à divers degrés, et par son côté pharisaïque et superstitieux, les cérémonies, les pratiques matérielles; en un mot, au dehors par ce qui frappe les sens, et au dedans par la peur, le grand ressort au moyen duquel, chez tous les peuples, dans tous les temps, on agit sur les classes ignorantes, et surtout sur la femme, naturellement attirée en outre vers les choses mystérieuses, vers ce qui offre un vague aliment à l'imagination, faculté dominante en elle.

Il est à remarquer aussi que, dès l'origine, la science de la nature inquiéta l'Église, qui n'en ayant point le principe générateur, d'un tout autre ordre que ses dogmes abstraits, n'en pouvait non plus avoir la direction. C'était une puissance nouvelle qui naissait, puissance redoutable qui dominait la sienne par les côtés où elles se touchaient, et contre laquelle nulle défense, comme l'Église l'éprouva bientôt sur la première question débattue entre elles, l'astronomie biblique qu'elle soutint vainement contre l'astronomie de calcul et d'observation. Est venue ensuite la géologie, sur les progrès de laquelle il a fallu régler, par des modifications successives, l'interprétation de la Genèse. Une question d'une plus haute gravité encore, dans ses rapports avec la doctrine de l'Église, est pendante au même tribunal. Il n'existe qu'une nature, qu'une espèce humaine, nul doute ; mais l'espèce humaine a-t-elle eu un seul ou plusieurs centres de formation? En d'autres termes, y a-t-il dans l'humanité des races primitivement diverses, ou provient-elle d'un couple unique? Il est évident que c'est la science qui prononcera sur cette question, et cette question est le fondement de toute la théologie dogmatique.

Ainsi pour nous résumer, vers la fin de la période que caractérise l'anthropomorphisme païen, qui, né dans la Grèce, avait succédé aux religions de la nature, le christianisme évangélique provoqua chez des peuples énervés, en qui la vie des sens étouffait la vie supérieure, une salutaire réaction morale, et prépara de loin un état plus parfait qu'aucun de ceux qui avaient précédé, par le

principe d'égalité et de fraternité humaine, et par l'esprit d'amour qu'il répandit dans le monde. Mais le christianisme théologique, le christianisme soumis à l'autorité hiérarchique et constitué par elle, ne contribua en aucune manière au progrès social, et par les discordes, les persécutions acharnées, les guerres atroces qu'il engendra, par les prétentions ambitieuses du corps sacerdotal, l'avarice de ses membres, leur tendance constante à la domination, fut au contraire une source de désordres nouveaux et de calamités nouvelles.

Les barbares n'apportèrent chez les nations qu'ils envahirent aucun élément civilisateur, aucun principe d'organisation supérieure et durable. A leurs vices natifs, la cruauté, la ruse, la perfidie, la cupidité, vices communs de tous les sauvages, ils joignirent les vices des populations subjuguées, qu'ils plongèrent dans un abîme sans fond de misère, d'ignorance, de grossièreté brutale, de férocité, d'anarchie, dont le régime féodal offre le terme extrême.

La société qui sortit de ces ruines, péniblement formée à cause des résistances qu'elle rencontrait de toutes parts, fut le produit lent d'un travail spontané, dépendant des lois immuables de la nature humaine, et dont le fruit se développe à mesure que reparaissent les anciennes lumières, que l'ancienne tradition se renoue, que la civilisation antique, filtrant à travers les décombres, reprend son cours, modifié par ce que le temps toujours amène avec soi ; et à chacune des phases de cette évolution vitale, on voit décliner les institutions fondées par les races conquérantes, s'affaiblir la puissance du corps sacerdotal et la foi en ses dogmes imposés en vertu d'une autorité au-dessus de la raison, et réputée infaillible.

Voilà ce que montre l'histoire, expression fidèle des lois supérieures qui président aux destins de l'humanité, et qui la conduisent invinciblement vers sa fin nécessaire et divine.

Dans le mouvement général, l'Italie, comme nous l'avons dit, devança les autres nations. La renaissance date pour elle, au Midi, du règne de Frédéric II ; au Nord, de la ligue lombarde. Celle-ci marque l'origine de l'affranchissement politique et civil, par la conception d'un droit également opposé au droit féodal de la force, et au droit divin, tel que le proclame la hiérarchie. Du principe nommé depuis la souveraineté du peuple naissent les républiques italiennes. La liberté est semée, elle germera. Quelle que soit désormais la durée du combat entre le despotisme et la liberté, quelles

qu'en soient les vicissitudes, les peuples s'appartiendront, ils cesseront d'être la propriété d'un seul et de sa race.

L'époque de Frédéric, quoiqu'il ait succombé dans sa lutte contre la papauté, n'en fut pas moins une époque de renouvellement, féconde en résultats immenses. Elle coïncide avec la naissance de ces grandes écoles de jurisconsultes dont les efforts persévérants parvinrent à ruiner la théocratie, et à fonder sur ses débris l'indépendance du pouvoir civil. La même époque vit naître la langue vulgaire, la langue vivante, opposée à la langue morte de la Rome papale, et signe aussi d'affranchissement. De là le réveil de la pensée, de l'esprit d'examen, de discussion, de recherche. Le commerce établit entre l'Orient et l'Occident des relations qui étendent le cercle des idées, adoucissent les mœurs en atténuant les préjugés, développent le goût des arts; d'où les merveilles de l'architecture à Florence, à Pise, à Venise, la rénovation de la peinture par Cimabué et Giotto, bientôt suivis de ces artistes incomparables qui jamais depuis n'ont été égalés; les progrès de la musique qui aboutissent, après l'invention de l'harmonie et les chefs-d'œuvre de Palestrina, à la révolution totale due au génie de Monteverde.

Dante occupe à peu près le milieu de cette grande époque pleine de séve et de vie, mais, et par cela même, agitée de violentes commotions. La guerre était partout, entre le pape et les empereurs, entre le pouvoir clérical et le pouvoir laïque, entre la tyrannie féodale personnifiée dans quelques monstres, et l'esprit de liberté fermentant au sein des populations, entre les républiques rivales, entre les partis dans chaque république. On marchait vers l'avenir sur un champ de bataille avec toutes les passions du combat, mais avec une foi merveilleuse et une ardeur que ne décourageaient aucune souffrance, aucun sacrifice. Où allait-on? Nul ne le savait. Je ne sais quoi d'inconnu attirait en avant les peuples fascinés par une sorte d'inspiration divine. Ces temps d'espérance, d'action instinctive sont, après tout, les grands, les beaux jours de l'humanité. Aussi restent-ils ineffaçables dans la mémoire des hommes, qui, de siècle en siècle, le regard fixé sur les monuments qu'ils nous ont laissés, contemplent avec admiration ces œuvres gigantesques.

La *Divine Comédie* est une de ces œuvres. Elle vint, pour ainsi dire, résumer tout le moyen âge avant qu'il s'enfonçât dans les abîmes des temps écoulés. Quelque chose de lugubre enveloppe la

fantastique apparition. Il y a là des cris désolés, des pleurs, d'indicibles mélancolies, et la joie même est pleine de tristesse; on croirait assister à une pompe funèbre, entendre autour d'un cercueil le service des morts dans une vieille cathédrale en deuil. Et toutefois un souffle de vie, le souffle qui doit renouveler sous une forme plus parfaite ce qui s'éteint, passe sous les voûtes et traverse les nefs de l'immense édifice, où, comme dans le sein d'une femme près d'enfanter, on sent un secret tressaillement. Ce poëme est à la fois une tombe et un berceau : la tombe magnifique d'un monde qui s'en va, le berceau d'un monde près d'éclore; un portique entre deux temples, le temple du passé et le temple de l'avenir. Le passé y dépose ses croyances, ses idées, sa science, comme les Égyptiens déposaient leurs rois et leurs dieux symboliques dans les sépulcres de Thèbes et de Memphis. L'avenir y apporte ses aspirations, ses germes enveloppés dans les langes d'une langue naissante et d'une splendide poésie, enfant mystérieux qui puise à deux mamelles le lait dont ses lèvres s'abreuvent, la tradition sacrée, la fiction profane, Moïse et saint Paul, Homère et Virgile. Ce regard tourné vers la Grèce et Rome annonce déjà Pétrarque et Boccace, et les autres qui suivront, en même temps que la soif de lumière, l'ardent désir de pénétrer le secret de l'univers, de sa constitution, de ses lois, présage Galilée. La nuit est encore sur la terre, mais les lueurs de l'aube commencent à poindre à l'horizon.

Ces considérations sur l'ensemble des faits principaux que présente l'histoire durant la longue période qui, de la fin de la république romaine, s'étend jusqu'à nos jours, nous ont paru nécessaires pour que l'on comprît bien le caractère de l'œuvre de Dante, lié à celui de l'époque où elle se produisit. Mais elle a aussi d'étroits rapports avec la nature intime du poëte, ses opinions, ses passions personnelles et les événements de sa vie. C'est pourquoi, avant d'examiner plus en détail la *Divine Comédie*, nous dirons ce qu'on sait de l'auteur.

CHAPITRE II

VIE DE DANTE.

La vie de Dante a été tant de fois écrite depuis Boccace, Villani et Benvenuto da Imola jusqu'à nos jours, qu'on ne peut que répéter ce que savent déjà tous ceux qui se sont un peu occupés de ce grand poëte. Il naquit à Florence, au mois de mars 1265, d'Alighiero degli Alighieri et de sa femme Bella. Son vrai nom était Durante, dont Dante est l'abréviation. Il rappelle lui-même, en s'en glorifiant, l'origine noble de ses ancêtres [1], bien qu'en parlant d'eux il déclare ne vouloir pas remonter au delà de Cacciaguida [2], dont le fils, Alighiero ou Aligiero, prit le nom de sa mère, de la famille des Aldighieri de Ferrare, et ce nom d'Alighieri fut adopté par tous les descendants de Cacciaguida.

Dante était encore dans l'enfance lorsqu'il perdit son père. Vers ce temps, une circonstance fortuite fit naître en lui la passion si connue, qui eut tant d'influence sur sa vie entière. Nous empruntons le récit de Boccace :

« C'était en cette saison de l'année où la douceur du ciel orne de « toutes ses grâces la terre qui sourit dans ses riches vêtements « de vert feuillage et de fleurs variées, que Dante vit pour la pre- « mière fois Béatrice, le 1er de mai, jour où, selon la coutume, « Folco Portinari, homme en grande estime parmi ses concitoyens, « avait rassemblé chez lui ses amis avec leurs enfants. Dante, alors « âgé de neuf ans seulement, était du nombre de ces jeunes hôtes. « De cette joyeuse troupe enfantine faisait partie la fille de Folco, « dont le nom était Bice [3]. Elle avait à peine atteint sa huitième « année. C'était une charmante et gracieuse enfant, et de séduisantes « manières. Ses beaux traits respiraient la douceur, et ses paroles « annonçaient en elle des pensées au-dessus de ce que semblait « comporter son âge. Si aimable était cette enfant, si modeste dans « sa contenance, que plusieurs la regardaient comme un ange. Cette

1. *Parad.*, ch. xvi, terc. 1 et 2.
2. *Ibid.*, terc. 15.
3. Diminutif de Béatrice.

« jeune fille donc, telle que je l'ai décrite, ou plutôt d'une beauté « qui surpasse toute description, était présente à cette fête. Tout « enfant qu'était Dante, cette image se grava soudain si avant dans « son cœur, que, de ce jour jusqu'à la fin de sa vie, jamais elle ne « s'en effaça. Était-ce entre deux cœurs un lien mystérieux de sym- « pathie, ou une spéciale influence du ciel, ou était-ce, comme « quelquefois l'expérience nous le montre, qu'au milieu de l'harmo- « nie de la musique et des réjouissances d'une fête, deux jeunes « cœurs s'échauffent et se portent l'un vers l'autre? Il n'importe; « mais Dante, en cet âge tendre, devint l'esclave dévoué de l'amour. « Le progrès des années ne fit qu'accroître sa flamme, et tant, que « pour lui nul plaisir, nul confort, que d'être près de celle qu'il « aimait, de contempler son beau visage, et de boire la joie dans « ses yeux. Tout en ce monde est transitoire. A peine Béatrice « avait-elle accompli sa vingt-cinquième année, qu'elle mourut [1]. « Il plut au Tout-Puissant de la tirer de ce monde de douleur, et « de l'appeler au séjour de gloire préparé pour ses vertus. A son « départ, Dante ressentit une affliction si profonde, si poignante, « il versa tant et de si amères larmes, que ses amis crurent qu'elles « n'auraient d'autre terme que la mort seule, et que rien ne pour- « rait le consoler [2]. »

Ce funeste événement contribua peut-être à développer en lui le fonds de mélancolie qu'il semble avoir apporté en naissant. Quoi qu'il en soit, jamais Béatrice ne sortit de son souvenir. Il la célébra dans ses premiers vers pleins d'amour et de douleur, et l'immortalisa dans le poëme devenu l'immortel monument de sa propre gloire.

Brunetto Latini, renommé par ses deux ouvrages, le *Tesoro* et le *Tesoretto*, fut son premier guide dans l'étude des lettres et de la philosophie. Ce fut à ce maître, qui jamais ne cessa de lui être cher [3], qu'il dut la connaissance des poëtes anciens, objets pour lui d'une admiration presque religieuse. Il dut aussi beaucoup à l'amitié de Guido Cavalcanti. Le goût de la peinture et de la musique le lia également avec Giotto, avec Oderici da Gubbio, célèbre par ses miniatures, et avec Casella, qui mit en chant plusieurs de ses *canzoni*. La science ne l'attira pas moins que les arts et les lettres.

1. Le 9 juin 1290.
2. Boccac. *Vita di Dante*.
3. *Enf.*, ch. XV, terc. 28.

Il visita dans sa jeunesse les universités de Bologne et de Padoue, peut-être durant son exil celles de Crémone et de Naples, mais certainement celle de Paris, où il s'appliqua particulièrement à l'étude de la théologie[1].

On a dit que, jeune encore, il entra dans l'ordre des Frères mineurs, et qu'il le quitta avant d'avoir fait profession. Mais ce fait, rapporté par un seul biographe[2], est plus que douteux.

Pressé par ses amis de se marier, il épousa Gemma, de la famille des Donati. Si l'on en croit Boccace, que d'autres contredisent sur ce point, le caractère fâcheux de Gemma rendit cette union peu heureuse. Dante eut d'elle six enfants, cinq fils et une fille, qui reçut le nom de Béatrice. Elle prit le voile dans le couvent della Uliva de Ravenne. Trois de ses fils moururent jeunes. Pierre, l'aîné, acquit quelque réputation comme légiste, et écrivit, ainsi que son frère Jacopo, un commentaire sur la *Divina Commedia*.

En des temps aussi agités que ceux où vivait Dante, il était impossible qu'il ne prît pas part aux affaires publiques. Né d'une famille Guelfe, il combattit à Campaldino contre les Gibelins, auxquels, proscrit par ces mêmes Guelfes, il s'unit dans la suite. On le retrouve encore dans la guerre contre les Pisans. Également distingué par sa prudence et sa fermeté, on le consultait avec empressement dans les conjonctures importantes. Suivant quelques-uns de ses biographes, il fut quatorze fois envoyé comme ambassadeur près de différents princes, et, en 1300, du 15 juin au 15 août, on le trouve au nombre des Prieurs, la première dignité de la république. Ce fut la source des malheurs de tout le reste de sa vie.

Florence était alors divisée entre deux puissantes familles, toutes deux Guelfes, les Donati et les Cerchi, dont la mutuelle animosité remplissait la ville de désordres et de rixes sanglantes. La discorde fut encore augmentée par les Noirs et les Blancs de Pistoie, qui vinrent à Florence soumettre leur différend à l'arbitrage du sénat. Les Blancs s'allièrent avec les Cerchi, les Noirs avec les Donati. Dans une assemblée secrète tenue par les Noirs dans l'église de la Trinité, il fut résolu qu'on prierait le pape Boniface VIII d'inviter Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, à marcher sur Florence pour apaiser les troubles et réformer l'État. Cette démarche irrita justement les

1. Benvenuto da Imola, *Comment. in comœd. Dant.*
2. Francesco da Buti, *Mem. della vita di Dante*, § 8.

Blancs. Ils allèrent en armes trouver les Prieurs [1], et accusèrent leurs adversaires de conspirer contre la liberté publique. Cependant les Noirs s'étant armés de leur côté, toute la ville fut en commotion, et un conflit devint imminent.

En ces graves circonstances, délibérant avec ses collègues sur le parti à prendre, Dante leur conseilla d'exiler les chefs des deux factions. Ne voyant, en effet, aucun autre moyen de prévenir des maux effroyables, les Prieurs se rangèrent à cet avis. Les Noirs furent bannis au delà de la Piave, près de Pérouse, et les Blancs à Sarzana. Mais les Blancs ayant obtenu quelque temps après la permission de rentrer dans Florence, les Noirs, qui attribuèrent cette faveur à Dante, le taxèrent de partialité. Les haines se rallumèrent, et la ville fut plus que jamais en proie à la discorde.

Cependant le pape Boniface, craignant que les Blancs, qui comptaient parmi eux beaucoup de Gibelins, ne prévalussent, et que les Noirs, presque tous Guelfes, ne fussent exclus du gouvernement, pressa Charles de Valois de marcher sur Florence. Il y entra avec son armée; mais, au lieu de pacifier les dissensions et de réconcilier les partis, il prit possession de la ville pour son propre compte. Les Blancs furent désarmés, et les Noirs rappelés. Ils revinrent en triomphateurs, ouvrirent les prisons et saccagèrent les maisons de leurs adversaires.

Dante, alors en mission près du pape, pour solliciter son intervention amiable, était le principal objet de leur rage. Une proclamation, publiée le 27 janvier 1302, le condamna à une amende de huit mille livres et à un exil de deux ans, et, à défaut de paiement de l'amende, à la confiscation de ses biens, lesquels furent saisis. Là ne s'arrêta point la persécution. Au mois de mars de l'année suivante, un décret le condamna, ainsi que quinze autres Florentins, à être brulé vif [2].

En apprenant le triomphe de ses ennemis à Florence, Dante quitta Rome immédiatement, irrité contre le pape qu'il soupçonnait de l'avoir retenu par de fausses promesses sur les rives du Tibre, tandis qu'il concertait sa ruine sur les bords de l'Arno. Il se rendit d'abord à Sienne, d'où pleinement instruit des malheurs qui le

1. Il y en avait six. C'étaient les magistrats suprêmes de la république.

2. Tiraboschi, *Stor. della Letter. ital.*, t. v, p. 418, donne le texte de la sentence, écrite en latin.

frappaient, il alla rejoindre à Arezzo les autres exilés, dont le chef, Bossone da Gubbio, l'accueillit avec une grande joie.

Plus tard, les Blancs tentèrent de rentrer de vive force dans Florence; ils s'emparèrent même d'une des portes, mais ils furent finalement repoussés. On a dit que Dante faisait partie de cette expédition ; il paraît, au contraire, l'avoir désapprouvée [1], et qu'elle fut l'une des causes qui le brouillèrent avec ses compagnons d'exil.

« Rappelé à Florence, mais sous des conditions humiliantes, il refusa d'y rentrer [2]. » Sa vie ne fut désormais qu'une suite de courses errantes. Le pauvre banni s'en allait là où le conduisaient les circonstances, le besoin qui le pressait, l'inquiétude de son esprit, l'incurable tristesse de son âme. En 1306, on le voit à Padoue chez les marquis Malaspina, puis avec son ami Bossone da Gubbio, ensuite à Vérone, près des Scalagieri. De là, reprenant son pèlerinage, il parcourt une partie de l'Italie, passe les Alpes, et vient à Paris chercher dans l'étude un aliment à sa pensée avide de savoir, et une distraction à ses amers ennuis. « C'était, dit M. Villemain [3], d'après Boccace, « vers 1304; beaucoup de monde, clercs et laïques, étaient accou- « rus dans la grande salle de l'université pour entendre une thèse « qui devait être soutenue *de quo libet*, « sur tout ce qu'on vou- « dra. » Le tenant était un étranger, jeune encore, d'une physio- « nomie haute et grave; il y avait quatorze champions attaquants : « chacun présentait sa question et sa difficulté avec tous les argu- « ments que la science du temps pouvait fournir. Lorsque ces quatorze « chevaliers scolastiques eurent passé, le tenant reproduisit lui- « même toutes les questions; puis il les reprit, et avec une infinie « variété d'arguments, terrassa chacun de ses quatorze adversaires. »

Il ne laissait pas, durant ces pérégrinations, de continuer son poëme, commencé avant son exil, sans qu'on sache à quelle date précise, et terminé pendant le séjour de l'empereur Henri VII en Italie. Dante et les autres proscrits avaient espéré qu'il leur rouvrirait les portes de Florence. Il marcha en effet sur cette ville ; mais, craignant, à ce qu'il paraît, d'échouer dans cette attaque, il tourna tout à coup vers le royaume de Naples, et bientôt après mourut, em-

1. *Parad.*, ch. XVIII, terc. 22.
2. Cette phrase, ajoutée par l'Éditeur, est la traduction, aussi restreinte que possible, d'une note au crayon placée par Lamennais à la marge du paragraphe ci dessus. Elle porte simplement : *On le rappelle ; — son refus.*
3. *Cours de littérat. française,* t. I, p. 296.

poisonné, dit-on, à Buonconvento, près de Sienne, au mois d'août 1313.

Cette mort fut celle des dernières espérances de Dante. Il se mit de nouveau à errer çà et là, sans néanmoins s'éloigner beaucoup de Vérone, où, en 1320, il fit une sorte de cours public sur les deux éléments, le feu et l'eau.

L'accueil qu'il reçut à Ravenne de Guido Novello da Polenta, qui « sachant, dit Boccace, combien à de nobles âmes il est difficile « de se résoudre à demander, prévenait tous les désirs de son « hôte [1] », l'arrêta dans cette ville. Guido, poëte distingué, était le père de l'infortunée Francesca de Rimini. En guerre alors avec Venise, il envoya Dante comme ambassadeur dans cette ville pour traiter de la paix. « Mais, remarque un de ses biographes [2], il « semble que ce fût la destinée de Dante que chaque honneur nou- « veau fût pour lui le présage d'une calamité. Ses malheurs com- « mencèrent avec son élection à la dignité de Prieur de Florence; « son ambassade de Rome marqua l'époque la plus désastreuse de « sa vie; et sa mission à Venise se termina par sa mort : car, « n'ayant pu obtenir audience du sénat de cette ville, il revint à « Ravenne le cœur brisé, et mourut peu après », à l'âge de cinquante-six ans.

Jean Villani rapporte ainsi sa mort : « L'an 1321, au mois de « septembre, mourut le grand et vaillant poëte Dante Alighieri de « Florence, dans la ville de Ravenne en Romagne, après son retour « d'une ambassade à Venise pour le service du seigneur de Ravenne, « auprès duquel il demeurait. »

Guido Novello da Polenta lui fit faire de pompeuses obsèques. Son corps fut porté à l'église par les citoyens les plus distingués de Ravenne. Guido ordonna qu'un monument splendide serait élevé à sa mémoire. Mais la mort de Guido ayant suivi de près celle de son ami, ce dessein ne fut exécuté qu'en 1583, par Bernardo Bembo, père du cardinal, et alors préteur de Ravenne. Le tombeau, orné de plusieurs inscriptions, fut restauré en 1692 par les ordres et aux frais du cardinal Corsini, et remplacé en 1780 par un magnifique mausolée que fit construire le cardinal Luigi Valenti Gonzaga. Vainement, à diverses époques, les Florentins réclamèrent les cendres du citoyen que vivant ils avaient proscrit, du « poëte souve-

1. *Vita di Dante.*
2. Simpson, *The Literature of Italy,* etc., p. 75.

rain [1] » qui sera à jamais la plus grande gloire de sa patrie ingrate: Ravenne, fière à bon droit de ce sacré dépôt, a résolu de le garder.

Dante était de stature moyenne. Ses traits, souvent reproduits par la peinture et sur les médailles, étaient fortement prononcés : un nez aquilin, des pommettes légèrement saillantes, la lèvre inférieure un peu avancée, d'épais cheveux noirs bouclés, la barbe de même couleur, quelque chose de pensif et de sévère dans la physionomie.

Les premiers chants de la *Divine Comédie*, répétés de bouche en bouche, avaient tellement frappé les imaginations, que les femmes de Florence se disaient l'une à l'autre à voix basse : « Voilà celui « qui va en enfer et en revient. » Il semblait que déjà hors de la sphère des êtres mortels il fût, aux yeux du peuple, comme un de ces fantômes qu'il avait évoqués [2].

Et n'est-ce pas en effet un fantôme, une ombre humaine qu'on voit passer là sur tous les chemins de l'Italie, de la France, allant, venant, sans aucun repos? Ce repos que jamais il ne devait trouver sur la terre, était devenu sa seule pensée, son désir unique. Vers la fin de sa vie, étant par hasard entré dans un cloître, un religieux lui demanda ce qu'il cherchait, il répondit : *Pace!*

Ainsi vécut dans la souffrance et la pauvreté, et mourut dans l'exil, celui dont le nom ne devait jamais mourir. Sa destinée rappelle la destinée d'Homère, du Tasse, de Camoëns, de Milton. Ce n'est pas gratuitement que le génie est accordé à l'homme, et si l'on savait ce qu'il faut le payer, qui se sentirait l'âme assez forte pour accepter ce don formidable, et ne dirait plutôt comme le Christ : *Transeat à me!* On parle de gloire, mais lequel d'entre eux a su qu'il jouirait de cette gloire, qu'elle projetterait ses rayons sur la fosse où il descendait plein d'angoisse? Le vulgaire cherche à cette angoisse une je ne sais quelle secrète compensation dans les stériles joies de l'orgueil satisfait. Il ignore que plus s'élèvent ces grandes âmes, plus elles doutent d'elles-mêmes, plus elles se sentent loin du splendide exemplaire qu'elles contemplent et qu'elles ne reproduiront jamais. Elles sont, elles aussi, des victimes saintes de l'huma-

1. *Poeta sovrano*. C'est le titre que Dante donne à Homère. *Enf.*, ch. IV, terc. 30.

2. Une autre note au crayon semble attester que Lamennais avait en vue quelques détails relatifs à l'effet extraordinaire produit par la *Divine Comédie*. Elle renvoie et nous renvoyons le lecteur au *Cours de littérature* de M. Villemain (*Moyen Age*), tome Ier, p. 314, édit. Didier.

nité dont le progrès, à divers degrés, est attaché à leur sacrifice. Une voix interne, puissante, irrésistible, leur crie : « Va ! » et elles vont. « Monte au calvaire ! » et elles montent.

CHAPITRE III.

OUVRAGES DE DANTE.

Des *canzoni* et des sonnets, entre lesquels on ne saurait établir un ordre chronologique certain, furent les premières productions de Dante. Et pour la forme et pour le fond, ils appartiennent à un genre de poésie dont il est nécessaire d'indiquer, au moins brièvement, l'origine et le caractère ; car l'intelligence de l'œuvre entière du grand poëte gibelin dépend de cette connaissance préliminaire, ainsi que l'ont senti les interprètes modernes, parmi lesquels on consultera spécialement avec fruit MM. Delécluse [1], Philarète Chasles [2] et Rossetti [3]. Ce dernier, néanmoins, doit être lu avec beaucoup de réserve.

Le chant est naturel à l'homme, et par conséquent la poésie ou la parole chantée. Aussi est-elle de tous les temps, et la trouve-t-on chez tous les peuples, même les plus sauvages : le nègre près des bords du Niger et de la Gambie, l'Esquimau, le Samoyède au milieu de leurs glaces, l'Océanien sur ses îles de corail ont leurs chants, leur poésie, comme avaient la leur les fils de Brahma dans les montagnes et les plaines de l'Inde, sur leurs riantes collines les enfants d'Hellen. Sous tous les climats, à tous les degrés de la civilisation et de la barbarie, elle est le retentissement mélodieux de l'âme humaine.

Si l'on remonte à la source cachée dans la nuit des âges, d'où s'épancha de proche en proche la bienfaisante lumière de la religion, des lois, on en voit sortir la poésie sous sa première forme, et cette forme est l'hymne. Les Védas ne sont qu'un recueil d'hymnes.

1. *Dante Alighieri, ou la poésie amoureuse*. Paris, chez Amyot.

2. Étude sur Dante, parmi les *Études sur les premiers temps du christianisme et sur le moyen âge*. Paris, 1847.

3. Sullo spirito antipapale, che produsse la Riforma, e sulla secreta influenza ch' esercitò nella Letteratura d'Europa, e specialmente d'Italia come risulta da molti suoi classici, massimè da Dante, Petrarca, Boccaccio, *Disquisizioni*. Londres, 1832. — *La Divina Commedia* di Dante Alighieri, con comento analitico di Gabriele Rossetti. Londres, 1827.

Les chants d'Orphée, de Musée, étaient des hymnes. Chose bien remarquable, l'homme s'est d'abord, par un élan spontané de son être, porté vers Dieu. Puis, redescendant en lui-même, au sein de la Nature, pénétré de sa vie, il en chante les merveilles, les secrètes puissances, ses propres sentiments, ses passions, et surtout la plus vive, la plus universelle, l'amour.

A cette poésie d'amour l'hymne vient se mêler ensuite par la combinaison, la fusion, qui s'opère dans les profondeurs mystérieuses de l'âme, de l'amour humain et de l'amour divin.

La pensée se développant, ce qui n'était qu'instinct devient plus tard doctrine. On voit naître une philosophie de l'amour séparé des sens, quoique la poésie qui le peint emprunte aux sens et aux passions des sens ses images, et dont l'objet se symbolise dans une femme idéale, avec les différences produites, chez les différents peuples, à des époques diverses, par les idées religieuses accessoires, les mœurs et le génie même des races. De là, pour ne pas remonter plus haut dans le temps, et ne pas s'enfoncer plus loin dans l'Orient, la Sulamite du *Cantique des Cantiques*, la Diotime du *Banquet de Platon*, où Socrate raconte comment il fut par elle initié à la doctrine de l'amour céleste, la Zulèika et la Lèila des Arabes, et tant d'autres types analogues chez les Persans; et après les croisades, chez les peuples occidentaux, où on le retrouve jusqu'en Angleterre dans les sonnets de Shakspeare visiblement empreints de ce mysticisme traditionnel. Le symbolisme mystique de Dante et de ses contemporains se compliqua d'un autre symbolisme correspondant aux passions politiques des partis entre lesquels était divisée l'Italie, le parti impérial ou gibelin, le parti guelfe ou pontifical, et à la haine plus générale qu'inspiraient l'ambition, l'orgueil, l'avarice de la cour romaine et ses corruptions parvenues à leur comble lors du séjour des papes à Avignon.

Ainsi les symboles de l'amour pur, de l'amour divin, devinrent les symboles d'une doctrine secrète, religieuse et politique; les mots prirent des acceptions nouvelles, obscures pour le vulgaire, connues des seuls adeptes. On n'en saurait douter en lisant les poëtes gibelins de l'époque de Dante, Guido Cavalcanti, Lappo Gianni, Guittone d'Arezzo, Cione Baglione, Cino da Pistoïa, Giglio Lelli et leurs sonnets énigmatiques. Sous des formes convenues, mystérieuses, ces *fidèles d'amour*, ainsi qu'ils se nommaient entre eux, se communiquaient leurs pensées, leurs espérances, leurs craintes,

poursuivant le but particulier du parti impérial, et concourant, à divers degrés, au développement de la vaste conspiration formée dans le moyen âge contre la Rome papale, et qui aboutit à la réforme du XVI[e] siècle. Les Lettres de Pétrarque, ses Églogues et celles de Boccace, ne laissent sur ce point aucune incertitude. Quelle que fût d'ailleurs la multiplicité des doctrines et des associations différentes, le même esprit éclate partout, avec les mêmes précautions de langage. Les figures de l'Apocalypse, les fictions païennes du Tartare et de l'Élysée fournissent tour à tour des images sur le sens desquelles aucun initié ne se méprenait. Le Pape est l'antique serpent, son règne le règne visible de Satan et de ses anges maudits; les martyrs revêtus de robes blanches demandant justice de leurs persécuteurs au pied du trône de l'Agneau, sont les victimes de l'Inquisition; la ville aux sept collines, Rome, est la prostituée assise sur les eaux, la Babylone, repaire des animaux immondes, dont on attend la chute certaine, célébrée par des chants d'allégresse et des cris de vengeance.

Une telle complication de vagues allégories, d'expressions volontairement obscures, ne jette pas seulement de la sécheresse et de la froideur dans les poésies gibelines, mais souvent les transforme en une sorte de chiffre inintelligible aujourd'hui, et qui le sera probablement toujours, spécialement en ce qui touche le côté politique.

Le symbolisme philosophique n'exigeait pas les mêmes précautions; aussi verrons-nous plus loin que Dante lui-même fournit des explications très-utiles pour l'intelligence non-seulement de ses premières poésies, mais encore de la *Divina Commedia*, sans néanmoins dissiper, à beaucoup près, toutes les obscurités.

Pour ne pas interrompre l'enchaînement des idées et des faits qui relient entre eux ses autres ouvrages et en forment le meilleur et le plus sûr commentaire, nous parlerons ici de son *Traité de la langue vulgaire* [1] qu'il contribua tant à fixer, au degré où elle pouvait l'être, si près encore de son origine. Ce sujet, en apparence purement littéraire et scientifique, n'était pas étranger aux intérêts de parti. Les Guelfes et les Gibelins avaient chacun leur langue : les guelfes le latin, langue officielle connue de la seule classe instruite, les gibelins la langue parlée et entendue de tous. Ce n'était pas là,

1. *De vulgari eloquio.*

certes, une différence légère, car elle marquait deux tendances contraires, l'une vers l'avenir, l'autre vers le passé. La naissance de la langue vulgaire fut la naissance de l'esprit nouveau. Quand les peuples eurent leur langue, ils eurent leur pensée spontanée, vivante.

Dante, selon la méthode du temps, remonte à l'origine du langage même, qu'il place en Dieu parlant au premier homme, et l'homme dut, selon lui, parler avant la femme en vertu de sa prééminence. Cette langue originelle fut l'hébreu; après quoi vint la confusion de Babel.

Il distingue en Europe plusieurs familles de langues : les langues slaves et les langues latines, « qui n'en font qu'une, dit-il, bien « qu'elles paraissent trois. Pour signe d'affirmation, les uns disent « *oc*, les autres *oil*, les autres *si* : ce sont les Espagnols, les Fran- « çais et les Italiens. La preuve de l'origine commune de ces trois « langues est dans le grand nombre de mots semblables qu'elles « emploient[1]. »

Puis il établit la supériorité de la langue d'oil, dans laquelle écrivaient de préférence les Italiens eux-mêmes avant que leur propre langue se fût suffisamment développée et polie[2]. Dante la divise en quatorze idiomes, « chacun desquels, ajoute-t-il, se sub- « divise lui-même en un si grand nombre, que je porterais à mille « tous les dialectes, toutes les variétés de langage qui se parlent en « Italie. »

M. Villemain fait à ce sujet les réflexions suivantes, aussi justes, ce nous semble, qu'ingénieuses. « Cette multitude même de lan- « gages, dit-il, nous expliquera, je crois, pourquoi la langue ita- « lienne fut si tardive à se fixer, à se constater visiblement par des « écrits. Tout homme doué de quelque invention voulait être en- « tendu au delà des murs de sa ville ; il était tenté de choisir, non « pas un de ces patois de l'Italie, mais une langue durable, vivace : « il écrivait en langue latine. Ce n'est pas tout; lorsque le souffle « du génie moderne commençait à dominer, lorsqu'il fallut bien se « détacher de cette latinité morte, ou qui ne vivait plus que dans

1. Traduction de M. Villemain.

2. Si aucuns demandoit pourquoi chi lisyres est écrit en rouman, pour chou que nous sommes ytalien, je diroie que ch' est pour chou que nous sommes en France, et pour chou que la parleure en est plus délitable et plus commune à toutes gens. » Brunetto Latini, en son livre intitulé *le Trésor*

« les églises et dans les greffes, les premiers hommes qui, en Ita-
« lie, sentirent en eux quelque talent poétique, pour rendre en
« langue vulgaire les émotions du cœur, cherchèrent un autre
« idiome moderne qui leur offrît ce caractère d'unité qu'ils ne trou-
« vaient pas en Italie : le provençal devint pour eux la langue lit-
« téraire. Cette influence que la langue des trouvères obtenait en
« Angleterre par la conquête et l'envahissement politique, la langue
« des troubadours l'exerça sur l'Italie du nord par le seul pouvoir
« du goût et de l'harmonie [1]. »

Il y aurait aussi à tenir compte dans le Midi de l'influence que dut exercer la conquête du royaume de Naples par Charles d'Anjou. Celle des Normands ne paraît pas avoir à cet égard laissé de traces sensibles.

La Vie nouvelle marque en effet dans la vie de Dante comme une époque de transition déterminée par la mort prématurée de Béatrice. La passion si constante et si vive que, dès l'enfance, lui avait inspirée cette jeune fille se transforma, et sembla depuis lors flotter en quelque sorte entre l'objet réel ravi à son amour terrestre, et un type idéal où se concentrait tout ce que le poëte concevait de plus haut dans ses contemplations religieuses et philosophiques. La femme devint symbole sans cesser d'être femme, et toujours, dans le ciel même, au sein du mystère qui l'enveloppe, elle apparaît sous ce double aspect.

L'ouvrage singulier où Dante peint si vivement les amères douleurs d'une perte irréparable et la transformation qu'elle opéra en lui, est en même temps une de ces œuvres où, en l'enveloppant de symboles familiers aux adeptes, et clairs pour eux seuls, les Gibelins, comme nous l'avons dit, cachaient le secret de leurs pensées et de leurs passions politiques. Il commence ainsi :

« Dans cette partie du livre de ma mémoire, avant laquelle il y
« aurait peu de choses à lire, se trouve une rubrique qui dit : *Ici*
« *commence la vie nouvelle*. Sous cette rubrique, je trouve beau-
« coup de choses écrites, et des paroles que j'ai l'intention de rassem-
« bler dans ce livre, sinon textuellement, au moins quant au sens [2]. »

Il raconte ensuite de quelle manière, lorsqu'il accomplissait sa neuvième année, lui apparut la glorieuse dame de sa pensée, à la-

1. *Cours de littérature française,* tom. I, p. 300.
2. Traduction de M. Delécluse.

quelle, dit-il, « beaucoup de personnes ne sachant comment la nom-« mer, ont donné le nom de Béatrice. »

Neuf ans après, il la rencontre « vêtue d'un habit de blancheur « éclatante, et placée entre deux nobles dames un peu plus âgées « qu'elle. Elle le salue d'un salut si doux, qu'il croit toucher au « terme de la béatitude. »

Rentré chez lui, il a une vision à la quatrième heure de la nuit. Récit de cette vision, bizarrement allégorique :

« J'en ressentis, ajoute-t-il, une si vive angoisse de cœur, que « mon sommeil, qui n'était que léger, fut interrompu, et je m'é-« veillai. Aussitôt je repassai dans mon esprit ce qui m'était ap-« paru, et..... je pris la résolution de faire connaître ce que j'avais « vu à plusieurs personnes, qui alors étaient des troubadours « fameux ; et comme déjà j'avais fait expérience de dire des paroles « en rimes, je décidai de composer un sonnet dans lequel je salue-« rais tous les *Fidèles d'amour*. Les priant donc de juger ma vision, « je leur écrivis ce qui m'était apparu pendant mon sommeil, et « commençai ce sonnet :

« A chaque âme éprise, à tout noble cœur à qui ce sonnet par-« viendra, afin qu'ils en disent leur avis, salut ! au nom de leur « seigneur, c'est-à-dire Amour.

« Le tiers des heures pendant lesquelles les étoiles sont le plus « brillantes était passé, quand Amour m'apparut tout à coup ; « Amour dont l'essence me remplit de crainte quand j'y repense.

« Amour me semblait gai, tenant mon cœur dans sa main, et « soutenant dans ses bras une dame endormie et enveloppée dans « un voile.

« Puis il la réveillait, et faisait repaître humblement la dame « épouvantée, de ce cœur si ardent ; après, je le voyais fuir en « pleurant [1]. »

Guido Cavalcanti, Cino da Pistoïa, Dante da Maïano, Davanzati, Orlandi, Doni, répondirent à ce sonnet par d'autres sonnets plus obscurs encore. Tous étaient des hommes graves. S'amusaient-ils à échanger entre eux des énigmes inintelligibles? il est impossible de le penser. Ces images, ces allégories, si sérieuses à leurs yeux, recouvrent évidemment quelque secret perdu pour nous, probablement un secret politique.

1. Traduction de M. Delécluse.

Chaque sonnet est accompagné d'une glose qui en marque les diverses parties, par une sorte d'analyse subtile, suivant la méthode scolastique, mais sans jeter aucune lumière sur le fond de la pensée.

Retenu au lit par une maladie grave, il a pendant le sommeil une vision où la mort de Béatrice lui est annoncée. Le récit plein de tristesse et de tendresse que, suivant sa coutume, il en a d'abord fait en prose, il le reproduit dans des vers touchants. La réalité domine ici ; on sent vibrer les fibres du cœur, on voit couler de vraies larmes. Depuis lors la jeune fille, reçue parmi les bienheureux, devient une sorte d'apparition céleste, un être à demi réel, à demi symbolique. Le poëte a devant soi un modèle idéal où rien de mortel ne subsiste plus. Enfin ses chants s'arrêtent, mais, comme il le fait pressentir, pour recommencer avec plus d'éclat lorsque son génie, dans la plénitude de sa force, lui permettra d'élever le monument qu'il destine à celle dont le souvenir ne devait jamais s'effacer de son âme, ni, grâce à lui, de la mémoire des hommes.

« Après avoir, dit-il, terminé ce sonnet, j'eus une vision extra« ordinaire pendant laquelle je fus témoin de choses qui me firent « prendre la résolution de ne plus rien dire de cette Bienheureuse « jusqu'à ce que je pusse parler tout à fait dignement d'elle. Et « pour en venir là, j'étudie autant que je peux, comme elle le sait « très-bien. Aussi, dans le cas où il plairait à Celui par qui toutes « choses existent que ma vie se prolongeât, j'espère dire ce qui « n'a jamais encore été dit d'aucune autre ; et ensuite qu'il plaise à « Celui qui est le seigneur de la courtoisie que mon âme puisse aller « voir la gloire de la Dame, c'est-à-dire de la bienheureuse Béa« trice, qui regarde glorieusement en face celui qui est *per omnia* « *sæcula benedictus*. Laus Deo. »

Ainsi finit la *Vita nuova*.

Le *Convito* ou le *Banquet* est un commentaire sur des *Canzoni*, qui devaient être au nombre de quatorze ; mais l'ouvrage, incomplet par rapport au dessein primitif de l'auteur, n'en contient que trois. « Les viandes de ce Banquet, dit-il, seront servies de quatorze « manières différentes, c'est-à-dire en quatorze *canzoni*, dont l'a« mour et la vertu seront le sujet : lesquelles viandes sans le pain « que j'offre avec, ne seraient pas exemptes d'obscurité et plairaient « à plusieurs, moins à cause de leur utilité que de leur beauté. Mes « commentaires seront la lumière qui en découvrira le vrai sens à « tous. »

On doit, selon Dante, « distinguer dans les écrits quatre sens « différents : le sens littéral, le sens allégorique, le sens moral et « le sens anagogique. »

C'était la méthode appliquée dans les écoles de théologie à l'interprétation de l'Écriture. « Par le sens allégorique, j'entends, « ajoute Dante, la Vérité manifestée par le moyen de la Fable. Ainsi « quand Ovide dit qu'Orphée charma les bêtes sauvages, et mut « au son de sa lyre les arbres et les rochers, il voulait faire en« tendre que l'homme sage, par ses raisonnements, règle et adoucit « les plus sauvages passions. Les théologiens interprètent ce sens « différemment ; mais ici je ne parle que de poésie, et je me borne « à montrer comment l'interprètent les poëtes. Le sens moral « consiste dans le bénéfice que le lecteur retire pour soi-même de « ce qu'il lit. Le sens anagogique est l'interprétation spirituelle de « ce qui signifie les suprêmes objets de l'éternelle gloire. »

Nous reviendrons sur ce sujet, avec Dante lui-même, lorsque nous parlerons de la *Divine comédie*. Mais le passage suivant doit être aussi remarqué :

« Je dis que par le ciel j'entends la science , et par les cieux les « sciences, à raison de trois similitudes que les cieux ont avec les « sciences, principalement par l'ordre et le nombre en quoi ils « paraissent convenir. La première est la révolution de l'un et de « l'autre autour de son point immobile ; car, comme chaque ciel « tourne autour de son centre, ainsi tourne chaque science autour « de son sujet. La seconde similitude est la puissance d'illuminer, « propre à l'un et à l'autre ; car, comme chaque ciel illumine les « choses visibles, ainsi chaque science les intelligibles. Et la troi« sième similitude est de conduire à la perfection les choses qui y « sont disposées [1]. »

En écrivant le *Convito*, Dante était, comme on le voit, principalement préoccupé de l'idée philosophique, de tout ce que comprenait la science de son temps, laquelle fut aussi une de ses passions , et par ce côté il représente encore la société contemporaine que tourmentait intérieurement un vague besoin de savoir. Ce n'est pas, néanmoins, qu'il ne se trouve dans le même ouvrage beaucoup de traits propres à répandre une utile lumière sur les secrètes pensées de l'auteur, par rapport à l'état de l'Italie, aux factions

1. *Convito*, II, XIV.

qui la divisaient, aux causes des maux dont elle gémissait : si l'homme intellectuel, embrassant l'univers, planait dans ses espaces immenses, s'élevait de ciel en ciel jusqu'à la source infinie, éternelle, du Vrai et du Beau, l'homme de ce monde fugitif, ramené sur la terre par la réalité des choses de la vie, ses souffrances et ses espérances, par l'amertume des regrets, les passions de parti, la colère, la haine, en nourrissait son âme, théâtre permanent d'un drame terrible qui se dénoue dans une fosse à Ravenne.

Lors de l'entrée en Italie de l'empereur Henri VII, une sorte de fiévreuse activité saisit cette âme ardente. Il écrit à l'empereur, aux princes, aux peuples, aux Gibelins, aux Guelfes, à l'Italie entière ; il se fait le suppliant de la paix publique, conjurant les factions d'oublier le passé, d'abjurer leurs fatales dissensions, de ne plus former qu'une seule famille unie autour du sceptre impérial, à ses yeux le symbole de l'ordre et le gage du salut. Ce fut alors qu'il publia son livre *De Monarchiâ*, où il expose avec beaucoup de netteté sa théorie sociale. Il y établit la nécessité, pour le maintien de l'unité, de la justice, de la concorde, d'une monarchie ou d'un empire universel, de l'empire que déjà, dans le *Convito*, il avait dit avoir atteint sa perfection sous Octave Auguste[1]. Par une disposition divine, cet empire appartient au peuple romain, et ne dépend immédiatement que de Dieu. Nous aurons bientôt occasion d'examiner cette théorie, qui se rattache aux plus hautes questions discutées encore aujourd'hui, et avec non moins de chaleur qu'au XIII[e] siècle. La Rome pontificale, après avoir si longtemps combattu pour se subordonner l'empire, n'en pouvait admettre la pleine indépendance. Le livre de Dante souleva tout le parti papal. Le cardinal Beltramo di Poggetto, légat du pape en Lombardie, ordonna qu'il serait brûlé comme contenant des doctrines hérétiques, et défendit de le lire sous peine d'excommunication ; l'auteur, menacé du même sort, s'enfuit, non sans difficulté, des Légations avec l'aide de quelques amis[2].

Durant ces jours de persécution, errant de lieu en lieu sans trou-

1. Il mondo non fu mai ne sarà sì perfettamente disposto, come allora, che alla voce d'un solo principe del Roman popolo e comandatore fu ordinato..... E però pace universale era per tutto, che mai più non fu ne sia : la nave della umana compagnia dirittamente per dolce cammino al debito porto correa. *Convito*, p. 167.

2. Pino della Tosa et Ostagio di Polenta, suivant Boccace.

ver nulle part un coin de terre où se reposer, Dante ne laissait pas de continuer son Poëme, où se trouve rassemblé tout ce que l'étude, la réflexion, les événements d'une vie si troublée avaient accumulé de connaissances diverses, de pensées, d'émotions, de tristesses et de joies (hélas! celles-ci trop peu nombreuses) dans ce vaste esprit et cette grande âme. Avant de pénétrer dans les splendides ombres de ce sanctuaire, d'essayer de soulever quelques-uns des voiles qui en recouvrent les mystères, un nouveau travail est indispensable. Il faut connaître Dante tout entier pour connaître son œuvre.

CHAPITRE IV

DOCTRINES DE DANTE.

Tout homme est de son siècle. Quels que soient son génie, sa puissance personnelle, il se meut toujours, à bien peu près, dans la sphère des idées reçues, aspirant au delà, il est vrai, et, à l'aide d'une vue plus perçante, montrant à ceux qui le suivent quelque perspective jusqu'alors cachée, un terme encore lointain vers lequel désormais, pleins d'un désir inquiet, ils ne cesseront de marcher, incapables de repos jusqu'à ce qu'ils l'atteignent. Ainsi va se modifiant l'état de l'esprit humain, ainsi de proche en proche s'accomplit le progrès; et ce mouvement qui n'est que la loi même d'évolution de l'humanité, il n'est pas plus possible de l'arrêter que de le hâter par la suppression des points intermédiaires. De là, dans la société, une double tendance, l'une à conserver ce qui est, l'autre à le détruire en le transformant, car rien ne naît sans germe, et, de quelque manière qu'il y soit enveloppé, le germe de l'avenir est dans le présent, qui lui-même eut le sien dans le passé.

Au siècle de Dante, la théologie dominait toutes les autres sciences [1], et avec raison en un sens, puisqu'elle en est la plus générale, qu'elle part de la cause première, universelle et absolue pour descendre aux causes dérivées et particulières. Indépendante, à ce point de vue, des religions diverses et de leurs dogmes variables,

1. Aussi le titre de théologien est-il le premier donné à Dante dans l'inscription inscrite sur son tombeau :

Theologus Dantes, nullius dogmatis expers.

elle se confond néanmoins de fait avec ces religions chez les différents peuples dont elles déterminent les croyances, sur tant de points opposées entre elles. Ainsi, dans le cours des âges se produisirent les théologies égyptienne, brahmanique, mazdéenne, juive, musulmane, chrétienne. Celle-ci dut être nécessairement la théologie de Dante, né chrétien, et qui vécut chrétien sincère.

Pour bien comprendre l'esprit de son temps et ses opinions propres, on ne doit pas oublier que la religion chrétienne se compose d'une doctrine qui est l'objet de la foi exigée, et d'une institution extérieure, d'un corps sacerdotal dépositaire de cette doctrine, et préposé au gouvernement de la société qui la professe, société qu'on appelle l'Église. Constitué hiérarchiquement, le sacerdoce, sous sa forme définitive, eut pour chef le pontife romain, dont la puissance accrue par une suite d'entreprises hardies et patientes, et aussi par une conséquence logiquement rigoureuse du principe de l'institution, avait d'abord lutté avec gloire, et au bénéfice de l'humanité, contre le pouvoir temporel, qui, d'une part, tendait à tout absorber en soi, et, d'une autre part, à éteindre dans le despotisme de la force brutale et dans un matérialisme grossier tout ce qui restait de lumières, et la morale même devenue le jouet de ses caprices les plus effrénés. Ce fut l'époque brillante et vraiment grande de la papauté, aidée, dans le combat à outrance qu'elle eut à soutenir, par l'infaillible instinct des peuples. Mais, selon la pente inévitable de la faiblesse humaine, après avoir arrêté les envahissements, repoussé la domination du pouvoir temporel qui aurait plongé la société dans l'abjecte servitude de la brute, elle s'efforça de se substituer à lui, de l'absorber dans son propre pouvoir, de constituer enfin une théocratie absolue, non moins destructive de la liberté, de l'homme intellectuel et moral. Alors les peuples, par le même instinct infaillible où elle avait d'abord trouvé un invincible appui, se tournèrent contre elle; ils finirent même par la prendre en haine à cause de ses oppressions, de ses exactions, de son avarice insatiable et de ses corruptions de tout genre. De là, surtout dans les classes relativement instruites, une vive opposition qu'elle crut dompter par les supplices; mais elle ne réussit qu'à la rendre secrète, à la refouler au fond des âmes où bouillonnaient les passions ardentes comme la lave en fusion dans les entrailles d'un volcan. Rien de plus vrai que ce que dit à cet égard M. Rossetti, et les preuves qu'il allègue, déjà connues, au reste de quiconque a sé-

rieusement étudié cette période de l'histoire, sont en général sans réplique ; seulement il n'apporte pas toujours assez de critique dans le choix de ces preuves, confondant quelquefois des choses très-différentes et même entièrement disparates. Ainsi, bien que les Albigeois aient pu avoir quelques liaisons avec d'autres ennemis de la Rome papale, ils n'en formaient pas moins une secte tout à fait à part, imbue des doctrines orientales d'un manichéisme analogue à celui de plusieurs gnostiques, et qui n'empruntaient au christianisme, dans un but de propagande plus facile, que certaines formes extérieures du culte et les dénominations verbales du sacerdoce hiérarchique. Il est vrai aussi que, en dehors de cette secte radicalement antichrétienne, la foi aux dogmes s'était ébranlée avec la foi au sacerdoce conservateur du dogme, et cela naturellement, comme aussi à divers degrés; de sorte que, dans le langage symbolique au moyen duquel s'entendaient entre eux les adversaires de la Rome papale, langage habituellement tiré des figures de l'Apocalypse, il est souvent très-difficile de distinguer les sentiments réels de ceux qui l'emploient, leurs idées précises, et de fixer les bornes dans lesquelles se renferme leur croyance ou leur incroyance.

Pour ce qui est de Dante, il nous paraît, lors même que sa parole est la plus empreinte d'amertume, s'indigner uniquement contre les abus de la papauté, son ambition, sa rapacité, ses dissolutions scandaleuses, en respectant l'institution et la puissance, à ses yeux d'origine divine, qu'il reconnaît lui appartenir dans l'ordre spirituel.

Nous croyons, avec M. Ozanam, que sa théologie, strictement orthodoxe, était la pure théologie alors enseignée dans les écoles, la théologie de saint Thomas et des autres docteurs. On ne saurait même, en le lisant, s'empêcher de remarquer le soin particulier qu'il apporte, lorsqu'il traite de ces matières, à ne rien dire qui ne soit rigoureusement exact, non-seulement quant au fond de la pensée, mais encore quant à l'expression. Quelques déviations apparentes, dont nous aurons à parler ailleurs, n'infirment point cette observation, incontestable, ce nous semble, dans sa généralité.

La philosophie naturelle, à proprement parler, n'existait pas encore. Au lieu de rassembler et de classer les faits pour remonter ensuite aux lois qui les enchaînent, elle suivait la méthode directement contraire, substituant l'hypothèse à l'expérience, et au monde réel un monde abstrait, produit fictif de vues *a priori* et de conceptions arbitraires. Elle procédait de la métaphysique étroitement

liée à la théologie de qui elle dépendait, et à laquelle l'école s'efforçait de ramener les idées d'Aristote mal compris et dont l'autorité ne laissait pas d'être souveraine[1] : d'où une double interprétation du dogme par le philosophe grec, et du philosophe grec par le dogme.

Très-inférieures à ce qu'elles avaient été chez les anciens et même plus tard chez les Arabes, la science du calcul et la géométrie, indispensables aux besoins de la vie dans les civilisations les moins avancées, subsistaient et se perpétuaient par un enseignement principalement fondé sur les livres de Boèce et d'Euclide. En astronomie, Ptolémée régnait exclusivement, et dans l'explication des phénomènes célestes, nul ne songeait ni n'eût osé songer à s'écarter de son système traditionnellement consacré.

Mais à l'astronomie se reliait tout un ordre d'idées à la fois philosophiques et théologiques, dont l'ensemble constituait ce qu'aujourd'hui on appellerait la physique du monde, la science de la vie dans tous les êtres, de leur organisation variée, des causes desquelles dépendent les aptitudes diverses, les inclinations, et, en partie, les actes de l'homme, ses destinées individuelles et les événements mêmes de l'histoire. Le poëme de Dante est plein de cette doctrine dominante alors, et c'est pourquoi il est nécessaire de savoir comment il la concevait.

Tout émane de Dieu, de la trine unité de son être; il a tout créé, et la création embrasse deux ordres d'êtres : les êtres immatériels, les êtres corporels. Bien que tous ces êtres, qui existent dans le temps, aient entre eux des relations de temps, ces relations, dépendantes de leur mode fini d'existence, n'ont de rapport qu'à eux. La création du monde des esprits et celle du monde des corps furent, quant à Dieu, simultanées, car sa durée est indivisible. Comment d'ailleurs comprendrait-on l'être spirituel séparé de sa puissance motrice actuellement en acte, laquelle en est le complément, et, pour ainsi parler, l'achèvement essentiel[2]?

De ces purs esprits se composent les neuf chœurs de la hiérarchie céleste. Comme autant de cercles concentriques, ils sont rangés autour du point immobile, de l'Être un, dans un ordre que détermine leur perfection relative, les Séraphins d'abord, puis les

1. Il gran maestro di color che sanno.
(*Inf.* IV.)

2. *Paradis.*, ch. XXIX, terc. 15.

Chérubins, et les autres jusqu'aux simples Anges. Ceux du premier cercle reçoivent immédiatement du Point immobile et la lumière et la vertu qu'ils communiquent à ceux du second; et ainsi de cercle en cercle, comme des miroirs se renvoient l'un à l'autre les rayons, affaiblis par chaque réflexion, d'un point lumineux. Les neuf Chœurs, emportés par l'Amour, tournent sans cesse autour de leur centre en des cercles de plus en plus larges, à mesure qu'ils s'en éloignent plus, et c'est par eux que le mouvement et l'influx divin sont transmis à la création matérielle.

Celle-ci a au-dessus d'elle l'Empyrée, *le ciel de la pure lumière* [1]. Au-dessous est le Premier mobile, *le plus grand corps du ciel* [2], comme l'appelle Dante, parce qu'il enveloppe tous les autres cercles, et termine le monde matériel. Puis vient le ciel des étoiles fixes, puis, en continuant de descendre, les cieux de Saturne, de Jupiter, de Mars, du Soleil, de Vénus, de Mercure, de la Lune, et enfin, au point le plus bas, la Terre, dont le noyau compacte et solide est entouré des sphères de l'eau, de l'air et du feu.

Comme les Chœurs angéliques tournent autour du Point immobile, les neuf Cercles matériels tournent autour d'un Point fixe, mus par les purs esprits qui leur transmettent, réfléchie de cercle en cercle, la lumière qu'ils reçoivent du Point immobile, et les vertus informatrices, qui impriment en chaque être le caractère de sa nature propre, image imparfaite et participation limitée de ce que renferme en soi, à un degré infini, l'Être infini.

Ainsi, aux deux extrémités de ce grand Tout, deux points immobiles, l'un créé, l'autre créateur : en bas la Terre ou la partie la plus matérielle de la création, en haut le Principe universel subsistant de soi en dehors du temps, ou Dieu caché dans les ténèbres de sa lumière impénétrable; entre ces deux points extrêmes, l'un en immensité, l'autre en petitesse, l'un plénitude de l'être, l'autre dernier terme du moindre être, la Création, de l'ange au grain de sable, déployant ses merveilles ordonnées en deux hiérarchies symétriquement correspondantes : celle des esprits et celle des corps animés et inanimés.

Selon ces idées, l'enchaînement des phénomènes dans l'univers dépend d'un enchaînement semblable d'influences émanées de l'Être

1. *Paradiso* ch. XXX, terc. 13.
2. *Ibid.*

infini, et se modifiant de ciel en ciel suivant la nature de chacun d'eux et la nature des êtres qui les reçoivent; de sorte que, connues en elles-mêmes ainsi que dans leurs combinaisons, les effets par lesquels elles se manifestent sur la planète que nous habitons, pourraient être prévus avec une certitude égale à la connaissance qu'on aurait de leurs causes. On voit que cette doctrine est le fondement de l'astrologie judiciaire, science très-réelle aux yeux de Dante, et objet d'une croyance longtemps répandue dans le monde entier. Nul pays, nul siècle où, jusqu'à nos jours presque, on n'ait cru à l'influence des astres, et cette influence, dans un certain ordre de faits et en de certaines limites, est en effet incontestable; car toute erreur enveloppe quelque vérité cachée. L'attraction lie dans un système de mouvements solidaires les corps flottants au sein de l'espace à des distances immensurables; les grands agents physiques, la lumière, la chaleur, l'électricité, établissent entre eux de mutuelles communications, et y apparaissent comme les conditions nécessaires, les principes premiers de toute production organique et inorganique, de toute vie. Mais que, de l'ordre physique transportées dans l'ordre moral, ces influences y deviennent la cause effective des destinées des hommes, de leurs aptitudes, de leurs propensions et des actes qui en dérivent, comment le comprendre? Comment comprendre que tout ce que sera, tout ce que fera un individu humain, tout ce qu'il éprouvera d'heureux ou de malheureux, que la trame entière de son existence, soit déterminée par la position relative des astres à sa naissance? Et cependant cette opinion si bizarrement étrange, on la retrouve, après Dante, en Italie dans Machiavel; en France dans Montaigne [1], Bodin [2], à la cour de Louis XIII; en Angleterre sous Charles Ier [3], et, à la fin du XVIIe siècle, Dryden, lui-même, en était imbu [4].

Une curiosité maladive, le désir inquiet de savoir et de prévoir ce qui, d'un si vif intérêt pour nous, se dérobe à notre vue dans l'obscurité de l'avenir, telle est la racine naturelle de l'astrologie. Mais ce qu'il n'est pas peut-être indifférent de remarquer, c'est qu'il

1. *Essais*, liv. II, ch. XII.
2. *Républ.*, liv. IV, ch. II
3. Lorsque, retenu prisonnier dans le château de Carisbrook, il tenta de s'en évader, un astrologue fut consulté sur l'heure la plus favorable à cette évasion. Johnson. *Life of Butler.*
4. *Ibid.*

n'est point de système de fatalité et de nécessité dont elle ne sorte comme une conséquence rigoureuse, et que nul matérialiste ne saurait logiquement la rejeter. Car, si tout est matière, et si tout est lié dans une suite éternelle de causes et d'effets s'engendrant l'un l'autre selon des lois physiques, immuables, nécessaires, rien dans les phénomènes de tous les ordres, rien dans les événements dont se compose la vie des individus et celle des peuples, qui, de proche en proche, ne remonte, comme à sa cause originaire, aux grands corps circulant dans l'espace; rien qui ne subisse leur influence plus ou moins directe, et n'en soit l'effet fatalement prédéterminé.

La philosophie de Dante et de son temps se proposait un autre problème que se sont également proposé toutes les philosophies; car, en ce qui touche l'univers, il n'en est point de plus général ni de plus fondamental; et lorsqu'on vient à y regarder attentivement, on est surpris de voir combien se ressemblent, au langage près, les solutions qu'on en a données.

Dans ce que la nature présente à notre vue on reconnaît d'abord deux choses essentiellement distinctes : un fond commun étendu, divisible, que la pensée peut séparer de toute détermination spécifique et différentielle; des êtres déterminés, et différents les uns des autres par des qualités et des propriétés spécifiquement diverses. D'où la nécessité de conserver deux principes, qui, sous quelque nom qu'on les désigne, correspondent à ce que les Scolastiques, dont la doctrine est celle de Dante, appelaient *matière* [1] et *forme*. La matière homogène, inerte, recevait dans chaque sphère les vertus qui, transmises par les sphères supérieures, *l'informaient*, c'est-à-dire produisaient, en s'unissant à elle, les formes diverses ou les êtres divers que spécifient ces formes; ou, comme on parlait encore, ces *causes formelles* de la configuration extérieure et de la nature intime de chaque être.

Chez les anciens, quelques sectes philosophiques avaient cherché à expliquer la variété dans l'univers, sans recourir à deux principes distincts. Elles n'admettaient que la seule matière dont les parties infiniment petites, animées d'un mouvement primitif, formaient en se combinant les innombrables corps de figures et de qualités diverses, lesquels, dès lors, composés d'atomes similaires, ne différaient entre eux que par l'arrangement de ces atomes. Mais cette

1. L'ὕλη des grecs.

hypothèse, sujette à des difficultés insolubles, était rejetée, chez ces mêmes anciens, par d'autres philosophes, et notamment par Aristote, dont les idées à cet égard sont au reste fort obscures. On sait combien on a disputé sur ses fameuses entéléchies, identifiées par les Scolastiques à leurs vertus informatives.

Chez les modernes, deux écoles ont renouvelé ces deux solutions du problème général des choses. L'une, supposant que la matière et le mouvement suffisent pour rendre compte de tous les phénomènes, nie que la diversité des formes ou des natures dépende d'un principe spécial, et nie par conséquent les espèces essentielles, immuables. L'autre admet des espèces immuables, essentielles, et par conséquent une cause de cet effet, et par conséquent un principe, quel qu'il soit, de diversité. Qu'on l'appelle *forme* ou de tout autre nom, ce principe est en réalité le même que celui des Scolastiques : tant est restreint le nombre des conceptions possibles en ce qui touche les causes nécessaires et primordiales.

A ce sujet, il est à remarquer encore que, dans la science de l'organisation, le mot *germe*, opposé aux *qualités occultes* des anciens et du Moyen âge, n'a aucun sens, ne représente aucune idée saisissable, si l'on n'y joint celle d'une détermination primitive, et conséquemment d'un principe ou, comme on s'exprime aujourd'hui, d'une *force* productrice de cette détermination, et cette détermination même essentielle. De sorte que, d'une part, dans la théorie d'un seul principe homogène, des déterminations sans causes déterminantes; et, d'une autre part, dans la théorie des germes ou forces spécifiques, des causes déterminantes se résolvant dans un principe général et premier de détermination ou de diversité, certain s'il n'est point d'effet sans cause, mais inconnu en soi, et, pour le moins, ressemblant en cela beaucoup aux qualités occultes, proscrites par une science qui les reproduit de fait sous de nouvelles dénominations. Et c'est que ce mot *occulte* ne marque en effet que la limite de la connaissance, le point où elle est parvenue, et au delà duquel les ténèbres commencent.

De ce qui vient d'être dit il résulte que Dante n'eut point de philosophie propre; il adopta, sans innover, celle alors admise dans l'école, impuissante à créer la science de l'univers, qui ne pouvait naître et se développer qu'à l'aide d'une méthode directement inverse de la sienne. L'une, fondée sur l'observation, remonte des faits aux causes qu'ils impliquent; l'autre, partant d'hypo-

thèses logiques, descend des causes supposées aux faits qui s'en déduisent et doivent s'y plier : d'où, au lieu d'un système de connaissances réelles, un système fantastique d'abstractions. A chaque siècle son œuvre. L'astronomie attendait Copernic et Képler, la physique, Galilée et Bacon. Toutefois, deux choses sont à remarquer dans la philosophie si poétiquement exposée par Dante, le caractère d'unité qu'elle présente, et le lien qu'elle établit entre le monde spirituel et le monde matériel. Que ce lien, tel qu'on le concevait, fût fictif, que les rapports intimes de ces deux mondes fussent mal définis, là-dessus nul doute. Mais l'idée première n'en était pas moins vraie, et le vide qu'à cet égard offre la science actuelle, la scission complète effectuée par elle entre deux ordres inséparables de causes et d'effets, en la privant d'un de ses éléments, qu'il fut peut-être utile de négliger d'abord, l'environne comme d'un nuage, lui prescrit des bornes arbitraires, et ne peut désormais qu'en retarder les progrès.

CHAPITRE V

SUITE.

DOCTRINES POLITIQUES DE DANTE.

La renommée poétique du chantre de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis, semble avoir absorbé tous les rayons de la gloire dont la postérité s'est plue à couronner cette grande figure du Moyen âge. Qui, hors un petit nombre, connaît Dante autrement que par l'œuvre éclatante qu'a consacrée le suffrage des siècles? Cependant le génie du poëte n'est pas tout ce qu'offre à l'admiration cet homme doué de tant de dons divers. Lorsqu'on l'étudie avec soin, une des choses en effet qui frappent le plus, c'est l'étendue de ce vaste esprit, c'est qu'il n'est pas une voie de la pensée où la sienne n'ait laissé des traces, qu'il ait touché toutes les hautes questions qui préoccupaient de son temps et préoccupent encore aujourd'hui la raison humaine. On l'a vu pour la science du monde et de la nature; on va le voir pour la science de la société.

Mais, avant d'exposer et de discuter sa théorie, faisons remar-

quer un caractère général de ses conceptions, comme aussi de celles de l'École, au sein de laquelle s'était opérée sa propre évolution : nous voulons parler d'une certaine correspondance symétrique entre les idées de différents ordres, dont la raison se trouve en partie dans la tendance à l'unité, en partie dans la méthode alors reçue, méthode purement logique, suivant laquelle, de principes abstraits posés d'abord, on déduisait des séries de conséquences également abstraites, procédant l'une de l'autre selon les invariables lois de la forme syllogistique. Mais cet enchaînement de syllogismes dépendant chacun d'un principe particulier qui en est la majeure, supposait et appelait, en remontant toujours, un principe plus universel, expression et fondement de l'unité de la science, duquel les autres tiraient toute leur valeur; de sorte que, ce principe premier étant donné, toutes les branches de la connaissance venaient s'y rattacher et se ranger symétriquement autour, comme les rameaux autour de la tige dont ils ne sont que le développement et l'épanouissement progressif.

Ainsi, comme Dante s'est représenté premièrement Dieu au-dessus de tout et principe de tout, puis l'univers sous la double notion d'esprit et de matière, celle-ci subordonnée dans l'ordre de perfection à l'esprit qui l'informe, mais subsistant distincte de lui et indépendante de lui selon son essence et ses lois propres, il se représente, dans la société, Dieu d'abord, de qui elle émane comme de son principe, vers qui elle tend comme à sa fin; puis un ordre spirituel et un ordre temporel, distinct de l'ordre spirituel, subordonné à lui en ce qui touche la vie spirituelle, mais indépendant de lui dans la sphère de son existence distincte et de ses lois propres. Au point de vue général et théorique le parallélisme est complet.

Mais la réalité force bientôt à descendre, de ces hauteurs de l'abstraction, dans la sphère des faits, et à ramener la théorie à des applications pratiques. Les papes et les empereurs se disputaient l'Italie, en proie à une guerre civile permanente par l'opposition réciproque des deux grands partis guelfe et gibelin, que divisaient encore en eux-mêmes les intérêts particuliers des différents États, et, dans chaque État, les rivalités de factions, de classes, de familles, pour la possession du gouvernement, dont la forme, sans cesse modifiée selon les intérêts qui prévalaient momentanément, n'offrait rien de stable. Tour à tour vainqueurs et vaincus dans ces luttes

intestines, qui rarement se terminaient sans des conflits sanglants, les partis, par leur triomphe même, préparaient leur défaite future, inévitable suite de l'oppression et des proscriptions. Le lendemain de chaque victoire les routes se couvraient de bannis ardents à la vengeance, en épiant le jour, et le trouvant tôt ou tard.

Mais le pire effet de ces dissensions était de rendre l'exercice de la justice impossible, les passions de parti se substituant au droit et à l'équité impartiale : ce qui obligea, chose inouïe ! à appeler du dehors des étrangers pour remplir une fonction inhérente au pouvoir public en toute société. De là l'institution des Podestats, faible remède au mal qu'on cherchait à guérir ; car trop souvent le Podestat, acheté par un parti, en devenait l'instrument le plus dangereux. Néanmoins, malgré tant de désordres et tant de souffrances, la liberté enfantait des merveilles au sein des cités agitées, mais animées d'une vie puissante. L'industrie y créait la richesse ; le commerce y faisait affluer celle de tout le monde alors connu. Les arts, cultivés avec passion, couvraient de splendides monuments le sol de chaque ville. Les lettres dissipaient les ténèbres de la barbarie.

Pour comprendre cette époque pleine de contrastes, son caractère propre, sa liaison avec les époques qui suivirent, et comprendre en même temps les questions à la fois théoriques et pratiques dont se préoccupaient si vivement les contemporains, il est nécessaire de considérer quelle fut, sur l'état et le développement social, l'influence des Pontifes romains.

Deux opinions se sont produites au sujet de la Papauté dans ses rapports avec la liberté de l'Italie. Y a-t-elle été nuisible ou favorable? Cette question, que bientôt nous examinerons historiquement, est étroitement liée à une question plus générale et de pure logique. A quel point la constitution de l'Église catholique et les principes sur lesquels elle repose sont-ils compatibles avec la liberté dans tous les ordres?

Sans nous engager dans une discussion étendue que ne comporte pas ce travail sur Dante, dont il a pour but d'éclaircir les doctrines, nécessaires à connaître pour bien entendre son poëme, nous ferons remarquer seulement que, selon la théologie catholique, l'homme déchu de son premier état, de l'état d'innocence dans lequel Dieu l'avait créé, eût été à jamais séparé de lui, à jamais perdu si, par l'incarnation du Verbe et la rédemption de Jésus-Christ, il n'avait

été gratuitement relevé de sa chute et rétabli en grâce avec le Créateur, dont le péché du premier Père, transmis à tous ses descendants, le rendait ennemi, sans aucun acte de sa volonté, dès qu'il commençait d'être. Mais, pour profiter du bienfait de la rédemption, il est nécessaire qu'il croie, d'une foi ferme et absolue, certaines vérités au-dessus de la raison et révélées surnaturellement, desquelles l'Église est dépositaire, qu'elle enseigne et qu'elle interprète avec une autorité infaillible; d'où la maxime fondamentale : hors de l'Église point de salut. La foi qu'elle exige sous peine de damnation éternelle est donc, dans les limites du dogme qu'elle commande de croire, la négation même de la liberté de la raison.

Mais ce dogme, en soi et par ce que contiennent les livres où il est consigné, livres sacrés comme la parole de Dieu même, embrasse de proche en proche, ou directement, ou par voie de conséquence, tout ce qui peut être l'objet de la pensée humaine. Que si l'on avoue en général qu'en dehors de la révélation il existe un ordre de choses dépendantes de la pure raison dont elles forment le domaine, on soutient aussi, et très-logiquement, qu'il n'appartient qu'à l'Église seule de déterminer quelles sont ces choses *livrées à la dispute des hommes*, et qu'ainsi, quand l'Église a prononcé un jugement quelconque, il est certain dès lors que la chose jugée est de son ressort, et qu'une pleine soumission est due à son jugement. Ici donc encore, négation de la liberté, puisque l'esprit n'est libre qu'autant qu'on lui permet de l'être. Une autorité sans contrôle arrête la pensée là où, arbitrairement, elle veut qu'elle s'arrête. Comme le créateur à la mer, elle lui dit : *Tu viendras jusqu'ici, et n'iras pas au delà.*

Ce n'est pas tout; par l'ordre extérieur de son gouvernement, l'Église, de tous côtés, touche à la société politique et civile. Dans cette sphère elle ne réclame point le même genre d'infaillibilité que dans la sphère du dogme, mais elle réclame une obéissance en droit et en fait non moins entière, parce que, selon ce qu'elle oblige à croire elle est, dans l'exercice de son pouvoir de gouvernement, également assistée, inspirée de l'Esprit saint; sans quoi, faillible en sa conduite, abandonnée aux hasards de l'erreur, comment remplirait-elle sa fonction divine? comment serait-elle sûre de sa durée? Voilà donc l'homme lié dans ses actes comme dans ses croyances. Et alors que reste-t-il de libre en lui? Une inexorable nécessité logique le condamne à cette servitude absolue; car, dénouez un de

ces liens, il échappe à l'autorité, il redevient maître de lui-même, et l'institution n'a plus aucun sens.

L'Église l'a bien senti, et aussi, d'accord en cela avec les pouvoirs despotiques, même les plus ennemis d'elle à d'autres égards, réprouve-t-elle toutes les libertés, les déclarant incompatibles avec sa doctrine et son existence même. Un journal catholique s'en était fait, il y a quelques années, le défenseur. Rome le condamna, et le cardinal Pacca, organe en cette occasion du souverain pontife, écrivait en son nom, aux rédacteurs du journal condamné, ces paroles péremptoires :

« Je vais vous exprimer franchement, et en peu de mots, les points « principaux qui, après l'examen de l'*Avenir*, ont déplu davantage « à Sa Sainteté. Les voici :

« D'abord elle a été beaucoup affligée de voir que les rédacteurs « aient pris sur eux de discuter en présence du public, et de décider « les questions les plus délicates qui appartiennent au gouverne- « ment de l'Église et de son chef suprême, d'où a résulté néces- « sairement la perturbation dans les esprits, et surtout la division « parmi le clergé, laquelle est toujours nuisible aux fidèles.

« Le Saint Père désapprouve aussi, et réprouve même, les doc- « trines relatives à la liberté *civile*[1] et politique, lesquelles, « contre vos intentions sans doute, tendent de leur nature à exci- « ter et propager partout l'esprit de sédition et de révolte de la « part des sujets contre leurs souverains. Or, cet esprit est en « ouverte opposition avec les principes de l'Évangile et de notre « sainte Église, laquelle, comme vous savez bien, prêche également « aux peuples l'obéissance, et aux souverains, la justice.

« Les doctrines de l'*Avenir* sur la *liberté des cultes* et la *liberté* « *de la presse*, qui ont été traitées avec tant d'exagération et pous- « sées si loin par MM. les rédacteurs, sont également très-répré- « hensibles et en opposition avec l'enseignement, les maximes et la « pratique de l'Église. Elles ont beaucoup étonné et affligé le Saint « Père ; car si, dans certaines circonstances, la prudence exige de « les tolérer comme un moindre mal, de telles doctrines ne peuvent « jamais être présentées par un catholique comme un bien ou comme « un état de choses désirable.

« Enfin, ce qui a mis le comble à l'amertume du Saint Père, est

1. Tous les mots imprimés ici en italiques sont soulignés dans l'original.

« *l'Acte d'union proposé à tous ceux qui, malgré le meurtre de*
« *la Pologne, le démembrement de la Belgique et la conduite*
« *des gouvernements qui se disent libéraux, espèrent encore en*
« *la liberté du monde et veulent y travailler.....* Sa Sainteté ré-
« prouve un tel acte pour le *fond* et pour la *forme.....*

« Voilà, monsieur, la communication que Sa Sainteté me charge
« de vous faire parvenir, etc.[1] »

Liberté et catholicisme sont donc deux mots qui s'excluent radicalement l'un l'autre. L'Église, par le principe de son institution, exige et doit exiger de l'homme une obéissance aveugle, absolue dans tous les ordres : obéissance dans l'ordre spirituel, puisque le salut en dépend; obéissance dans l'ordre temporel, en tant que lié à l'ordre spirituel, puisque, si elle souffrait qu'on attaquât, à un degré et d'une manière quelconque, soit la foi nécessaire au salut, soit l'autorité qui l'enseigne, elle conniverait au plus grand crime qui puisse être conçu, le meurtre des âmes. De là aux mesures répressives, à l'Inquisition, à son code sanglant, la conséquence est rigoureuse.

Quelles que soient les anomalies apparentes, les faits exceptionnels dépendants de circonstances particulières et d'intérêts du moment, l'ineffaçable caractère du principe des institutions se manifeste toujours clairement dans l'ensemble de ses conséquences; et ces conséquences, à l'égard de la Papauté, apparaissent à chaque page de l'histoire. Comme Bossuet l'a très-bien montré, la monarchie de l'Église a pour terme corrélatif la monarchie politique, et elle l'engendre naturellement; d'où cette formule banale, mais profondément vraie : *le trône et l'autel*. Le roi et le prêtre trouvent dans cette union la garantie de leur autocratie. Ils ont senti que pour que l'homme soit enchaîné au trône, il faut qu'il le soit à l'autel, et que pour l'être à l'autel, il faut qu'il le soit au trône. Ame et corps, tout leur appartient; l'écueil est le partage, et plus encore la puissance souveraine de la nature et de ses lois. Toutefois l'alliance ne cesse jamais de subsister au fond. Si le monarque spirituel, dans la plénitude de sa force et favorisé par les conjonctures, tenta de se subordonner le monarque temporel, de le transformer en un simple instrument de son propre pouvoir, de renouveler enfin chez les nations chrétiennes l'antique théocratie des premiers âges, il n'en

1. *Affaires de Rome*, p. 133 et suiv., éd. in-18.

fut pas moins constamment l'allié fidèle des rois contre les peuples. Loin de venir en aide à ceux-ci lorsque l'excès de la souffrance les poussait à secouer le joug de la tyrannie, toujours à ses yeux le droit était du côté des tyrans, pour peu surtout qu'ils humiliassent leur orgueil à ses pieds, ou satisfissent sa cupidité. Longtemps même il fit des nations la monnaie courante d'un trafic exécrable.

Les exemples abondent. Quelques-uns seulement, au hasard.

Sur la promesse d'étendre à l'Irlande le paiement annuel du denier de saint Pierre, le pape Adrien livre à Henri II ce malheureux pays, *pour y répandre l'instruction* et *extirper les vices qui déshonoraient*, disait-on, *la vigne du Seigneur*. Telle fut l'origine d'une oppression de sept siècles.

L'Angleterre arrache sa grande charte à un monstre couronné; mais ce monstre se reconnaissait tributaire du pape : le pape prend sa défense, annule le traité qu'il avait juré, le délie de ses serments, et repousse sous sa dent le peuple qu'il dévorait.

Le mouvement d'où sortit, au prix de tant d'efforts, l'affranchissement des Communes en France, fut-il à aucun degré secondé par cette Rome *qui prêche également aux peuples l'obéissance, et aux rois, la justice?* — Les derniers serfs affranchis sous Louis XVI appartenaient au chapitre de Saint-Claude, dans le Jura.

Quand les Communes flamandes, opprimées par leurs ducs, protestèrent les armes à la main contre la violation de leurs droits, trouvèrent-elles un appui dans les pontifes romains? Intervinrent-ils, même après la défaite, pour arrêter les atroces vengeances de leurs oppresseurs? — demandez-le à l'histoire.

Le pays de l'Europe le plus catholique, le plus soumis à Rome, ne perd-il pas toutes ses franchises à l'instant où se consomme l'union des deux pouvoirs, où la royauté de Philippe II s'allie à l'inquisition de Torquemada? Mais au même instant commence aussi la décadence de ce grand peuple, l'extinction de l'industrie, de la science, des arts; dans l'ordre intellectuel et moral, dans l'ordre même de la prospérité matérielle, quelque chose qui ressemble à la mort.

Après que, sur le don que le pape lui en fit, il eut conquis, asservi, dévasté l'Amérique, on vit renaître, en des proportions gigantesques, l'esclavage ancien; des races entières y furent dévouées. L'Église réclama-t-elle? Comment l'eût-elle pu, comment aurait-elle interdit l'esclavage dont elle proclame dogmatiquement

la légitimité, soutenue par Bossuet même, qui déclare qu'on ne la peut nier sans ébranler toute la tradition?

Dans la question de la liberté italienne, on doit distinguer la liberté intérieure de chaque État, et la liberté de l'Italie entière en tant que nation.

A Rome, où l'esprit de la Papauté doit apparaître le plus clairement, que voit-on? Une tendance continuelle à absorber tout le gouvernement, toute la puissance municipale, à détruire peu à peu tout ce qui pouvait opposer quelque résistance au pouvoir absolu du pape, à constituer enfin, politiquement comme spirituellement, une monarchie théocratique sans contrôle, sans limites. Les antiques libertés de la Ville éternelle, réduites à la dérision de je ne sais quel Sénateur grotesque, vinrent s'éteindre sous sa toge de pourpre devenue le suaire du Peuple-roi. Le combat fut long, de Crescence à Portinari, mais finalement les pontifes vainquirent.

Durant leur séjour à Avignon, cloaque d'avarice et de luxure où s'écoulaient les immondices de tout le monde chrétien, qu'on se rappelle ce que firent leurs légats en Romagne. Je ne parle pas des violences, des cruautés, des vols, du mépris effronté de toute justice divine et humaine, mais de leur acharnement à poursuivre la liberté, à la détruire en chaque cité, de leur haine contre Florence surtout, centre glorieux de la démocratie. Ils préparaient de loin la voie à Charles-Quint et aux Médicis. Rome a-t-elle depuis lors dévié des siennes? — Interrogez les ruines sanglantes sur lesquelles, en ce moment même, s'élève le trône pontifical.

Ennemis de la liberté dans leurs propres États, bien que forcés quelquefois de la tolérer, comme à Bologne, où néanmoins, progressivement ruinée, elle avait fini par n'être plus qu'une vaine forme, comment les papes s'en seraient-ils fait les promoteurs au dehors?

Mais la destruction de la liberté en chaque État était la destruction de la liberté de l'Italie entière, de son indépendance et de son unité; car elle ne pouvait ni devenir une ni s'appartenir réellement qu'à la condition de s'organiser sur le principe de la souveraineté nationale, collective ou démocratique.

Le but constant des papes fut d'y étendre leur domination, d'y recréer à leur profit l'ancien Empire, sous la forme nouvelle de la théocratie chrétienne. Mais trop d'obstacles s'y opposaient, et, l'un des plus puissants, ils avaient eux-mêmes contribué à le susciter

par la création du Saint-Empire romain, comme on le nommait, qui commença en Charlemagne, et passa de lui chez les Allemands. Les droits respectifs n'ayant point été et n'ayant pu être originairement définis, ils devinrent bientôt une cause permanente de discordes et de conflits. L'empereur, d'abord, s'attribua le pouvoir de confirmer, à la mort des pontifes, l'élection de leurs successeurs. Plus tard, les pontifes réclamèrent celui de confirmer l'élection de l'empereur. De part et d'autre on se disputait la souveraineté. Le pape serait-il, au temporel, dépendant de l'empereur? l'empereur serait-il dépendant du pape? Ce fut pour résoudre cette question, qui ne fut jamais résolue en droit, qu'une guerre de trois siècles désola les plus belles contrées de l'Europe.

Confinés au centre de l'Italie, les papes craignaient toujours d'y voir naître une puissance assez forte pour mettre en danger leurs possessions. D'où leur attention continuelle à prévenir la formation d'une pareille puissance, soit par l'exercice libre du pouvoir impérial, soit par la conquête étrangère, soit par la prépondérance d'un des nombreux États entre lesquels l'Italie était partagée. Nécessité dès lors d'entretenir parmi eux la division, d'exciter leurs défiances mutuelles, leur ambition même au besoin; de nouer, à l'aide de traités menteurs, des ligues dissoutes par d'autres ligues, sitôt que le succès faisait présager un vainqueur. De là une politique versatile, de ruse et de fourberie, qui altéra profondément le sens moral des peuples, et bannit la justice, la loyauté, la sincérité, des transactions publiques : véritable origine de la diplomatie moderne, qui en a conservé tous les caractères.

Jamais les Papes ne se départirent de ce système politique pratiquement athée, et qui fut une des sources de l'athéisme dogmatique si répandu au XVe siècle, et hautement professé au Vatican même. Comme ils avaient jadis opposé aux Lombards Pepin et son fils, créé par eux empereur d'Occident, ils opposèrent à ses successeurs tout ce qui, république ou prince, aspirait à se soustraire à la domination impériale. Or, la tendance à cet affranchissement était partout celle des Communes, alors naissantes. Ils durent donc, quel qu'en fût le principe, favoriser ce mouvement dont l'effet immédiat leur était si utile. Mais lorsque, plus tard, la splendeur de quelques-unes des républiques qu'avait fondées l'esprit de liberté éveilla leur ombrageuse défiance, ils se firent leurs implacables ennemis, et dans toutes on les voit invariablement provoquer, seconder le pas-

sage de la démocratie à l'aristocratie, de l'aristocratie au pouvoir d'un seul, jusqu'à la finale destruction du régime populaire, que marqua la chute de Florence sous Charles-Quint.

Selon le même système d'équilibre, tantôt Rome appelle les Français, tantôt, inquiète de leurs succès, elle soulève contre eux les puissances italiennes; sans autre vue dans ses alliances, dans ses actes publics ou secrets, que de maintenir, pour se conserver, le fractionnement de la Péninsule et d'en empêcher l'unité, impossible tant qu'elle possédera la portion de territoire qui la coupe comme en deux tronçons. Elle ne servit donc pas la liberté quoiqu'elle prêtât quelquefois son appui aux États libres : elle fut même, comme l'a très-bien vu Machiavel, la cause première et principale de la servitude, aujourd'hui parvenue à son terme, de la triste Italie, qui, dans l'état de morcellement contre nature où elle la retint, ne put jamais s'élever à l'existence nationale.

Qu'on nous permette ici deux courtes réflexions utiles peut-être, à l'Italie particulièrement. Il ressort de toute son histoire que le régime libre des petits États, où la population est à la fois et très-active et très-agglomérée, manque d'un contre-poids que nécessite la liberté individuelle, qui, à cause de la facilité de l'usurpation en ces sortes d'États, a pour effet de conduire par l'anarchie à la tyrannie : et ce contre-poids nécessaire n'est autre que la liberté générale, la liberté *sociale* organisée dans la sphère plus large de l'unité d'un grand peuple, où la liberté de tous, par l'opposition même des intérêts divers, est à la fois la garantie et la limite infranchissable de la liberté de chacun.

L'histoire de l'Italie montre encore, ce nous semble, que la supériorité relative d'un certain état intermédiaire de civilisation peut devenir un obstacle à la civilisation même, et une cause de ruine pour les peuples qui s'y arrêtent. Le système celtique du clan était certainement supérieur à l'organisation élémentaire de la *gau* chez les Germains. Mais ceux-ci, par cette raison même, furent mieux disposés à se former en corps de nation, et par la force de l'unité ils subjuguèrent l'un après l'autre, en Écosse, en Irlande, les clans divisés, tour à tour vaincus séparément, et souvent même par l'aide que leurs animosités mutuelles les portaient à prêter à l'ennemi commun. Ainsi, l'Italie séduite par l'éclatante supériorité de sa civilisation, de ses institutions républicaines et municipales, ne comprit que la cité, y renferma son patriotisme, et ne s'éleva ni à l'idée, ni au

sentiment de la nationalité. C'était se condamner à la mort, car la cité n'est qu'un élément de la nationalité, une des phases de son développement, et tout être qui cesse de se développer selon sa nature, qui arrête en soi le travail de la vie, y détruit la vie même.

Les Gibelins eux-mêmes, pour la plupart, ne voyaient dans le Pouvoir impérial qu'un moyen d'apaiser les dissensions intérieures, de garantir la sécurité de chaque État particulier, de réprimer l'ambition de Rome, que ses oppressions, ses corruptions, ses exactions avaient rendue l'objet d'une haine souvent partagée par les Guelfes mêmes, que ralliaient à elle les seuls intérêts politiques soit des princes, soit des factions dans les républiques. Au milieu des discordes où l'Italie était plongée, des effroyables maux qu'elles enfantaient sans cesse, nulle pensée d'unité nationale, je dis nulle pensée active, efficace, pratique. Les esprits portés vers la spéculation bâtissaient des systèmes, des théories abstraites, utiles seulement pour éclairer et développer l'idée du droit, pour ouvrir, même en se trompant sur leur direction, les voies où devait marcher la société future.

Le livre *De Monarchiâ* en offre un exemple. Il n'est pas douteux que le gibelinisme de Dante ne se liât étroitement à ses passions de parti, à sa position de proscrit, à l'impatient désir de rentrer dans sa ville ingrate, et pourtant toujours chère. Mais, suffisants pour le vulgaire, ces motifs personnels n'auraient pu seuls légitimer aux yeux de Dante ses actes comme homme et comme citoyen. Il dut les rattacher à un principe plus haut, à l'idée éternelle du droit, à un type immuable de l'ordre conçu par l'intelligence affranchie des intérêts du temps. Son ouvrage *De la Monarchie*, publié durant le séjour de Henri VII en Italie, contient le résultat de ses méditations sur ce grave sujet, la théorie qu'il s'était formée, et que, pour l'appuyer d'un raisonnement plus rigoureux, il y expose selon la méthode scolastique.

Il serait trop long de le suivre à travers les détails d'une argumentation aride. En résumé, il établit que le développement du genre humain, dans l'ordre interne de l'intelligence et dans l'ordre extérieur de l'action, ou dans l'ordre spirituel et l'ordre temporel, dépendant de la tranquillité que maintient la justice, la paix universelle est le premier des biens ordonnés pour notre béatitude[1].

1. *De Monarchiâ*, lib. I.

D'où il conclut que l'unité étant la condition nécessaire de la paix, Dieu a préposé un chef unique à chacun de ces ordres : à l'ordre spirituel, le Pape, dont la fonction est de gouverner souverainement les âmes; à l'ordre temporel, l'Empereur, dont la fonction corrélative est de gouverner souverainement la société politique et civile, laquelle toutefois peut se partager, sous sa juridiction suprême, en divers États constitués sous différentes formes.

Le droit qui ramène le genre humain à l'unité en le soumettant à un seul chef, l'Empereur le possède comme héritier du Peuple romain, qui le possédait lui-même en vertu d'un décret divin immuable.

Ainsi Rome, reine et maîtresse de toutes les nations, est le siége des deux Pouvoirs destinés à régir le genre humain spirituellement et temporellement, et, en ce sens, le Centre du monde, au-dessus duquel ces deux Pouvoirs s'unissent en Dieu.

Le pouvoir spirituel, d'une nature supérieure, éclaire, dirige le pouvoir temporel, quant à la fin spirituelle de l'humanité, mais non quant à sa fin temporelle, qui n'est pas de son ressort, de sorte que ces deux pouvoirs sont réciproquement indépendants l'un de l'autre, chacun dans son ordre.

Telle est, en peu de mots, la théorie de Dante, théorie, premièrement, destructive de la liberté, que Dante, au contraire, voulait affermir, et dont il voyait la garantie, du côté des Pontifes, dans leur exclusion de toute puissance temporelle, et du côté des Empereurs, dans la plénitude de leur puissance même, qui, ne pouvant plus s'accroître, ne leur laissait d'autre intérêt que celui de la justice et du bien général, en cela semblables au Tout-Puissant, qui ne peut vouloir rien que de bon et de juste. Il oubliait les passions humaines, et dans l'ordre même où elles règnent avec le plus d'empire. Il y a ici comme un reflet des idées orientales. Chaque monarque asiatique ne manque pas de s'attribuer, dans ses titres pompeux, celui de souverain de tous les autres monarques, usage que les Mogols introduisirent, après leur conquête, en Russie [1], où ce germe a tel-

1. Boris prétendit accoutumer la nation russe à le vénérer comme un Dieu sur la terre, et lui-même il composa une formule de prière qui devait être récitée dans chaque famille aux heures des repas : « Pour le « salut du corps et de l'âme de l'unique monarque chrétien de l'univers, « que tous les autres souverains servent en esclaves, dont l'esprit est un « abîme de sagesse, et le cœur rempli d'amour et de magnanimité. » Mérimée. *Les faux Démétrius*, p. 53.

ement fructifié, que, dans le catéchisme dont le tzar ordonne l'enseignement, il s'offre lui-même au *culte* de ses sujets, et, non content d'être à la fois leur pape et leur souverain, se fait encore leur dieu. Cette conséquence est si naturelle, que, dans les discussions qui eurent lieu à Bologne entre quatre professeurs de jurisprudence de l'Université, au sujet de savoir si l'empereur était *le Seigneur de toute la terre* [1], au même sens que *le Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs* [2] de l'Apocalypse, deux d'entre eux, principalement Martin Goria, soutinrent l'affirmative avec tant de chaleur, *qu'ils faisaient*, dit Ciampi [3], *un dieu de l'empereur;* « sentiment qui eut, ajoute-t-il, un grand nombre de sectateurs, même dans les siècles suivants. »

Tous les anciens despotes se faisaient adorer.

L'empereur de la Chine, fils du *Tien* et son représentant sur la terre, y exerce, suivant la croyance des peuples, son pouvoir souverain de telle sorte qu'il est responsable de l'ordre des saisons, de la pluie et de la sécheresse, des bonnes et des mauvaises récoltes, etc.

Même principe et mêmes conséquences chez les nègres d'Angola. « Les rois de Loango sont, dit Battel, respectés comme des dieux. « Ils prennent le titre de *Jamba* et de *Pango*, qui signifie dans la « langue du pays *Dieu* ou *Divinité*. Leurs sujets sont persuadés « qu'ils ont le pouvoir de faire tomber la pluie du ciel. Ils s'as-« semblent au mois de décembre pour les avertir que c'est le temps « où les terres ont besoin; ils les supplient de ne pas différer cette « faveur, et chacun leur apporte un présent dans cette vue. » (*Hist. gén. des Voyages*, t. IV, p. 595.)

En second lieu, la théorie que nous examinons est irréalisable. Elle implique deux choses également impossibles : un pape et un monarque reconnus universellement sur la surface du monde entier. Et ce monarque fût-il reconnu, comment, à des distances si grandes, sans moyens de contrainte, ni souvent de communication, exercerait-il son pouvoir de gouvernement? Comment, sous des climats si divers, tant de peuples différents de langage, d'idées, de mœurs, de coutumes, offrant tous les degrés du développement humain, depuis l'état sauvage jusqu'à la civilisation la plus avancée, pour-

1. Orbis terræ Dominus.
2. Rex regum, et Dominus dominantium. *Apoc.* XIX, 16
3. *Discorso premesso alle Rime di Messer Cino.* Pisa 1813.

raient-ils être régis selon des principes de droit politique et civil uniformes, former un tout, une société obéissant à une législation commune, si générale qu'elle fût? On ne discute point de pareilles rêveries.

Mais, en restreignant même aux nations chrétiennes l'application du système adopté par Dante, qu'on se figure deux souverains indépendants, l'un dans l'ordre spirituel, l'autre dans l'ordre temporel, l'un maître des âmes, l'autre des corps, l'un commandant à la volonté dépendante des croyances, l'autre aux organes qui ne peuvent être mus que par cette volonté : qu'est-ce que cela, sinon l'affirmation simultanée des contradictoires, sinon le chaos absolu? D'une part, une pensée et une volonté sans action, de l'autre, une action sans pensée et sans volonté qui appartiennent à l'être agissant. Car en a-t-il qui lui soient propres? déterminant lui-même alors celles qu'il juge de son ressort, il échappe au pouvoir spirituel, il devient, quant à soi, ce pouvoir même; — lui est-il, au contraire, soumis dans la sphère de l'intelligence? il n'est plus en ses mains qu'un instrument matériel, aveugle.

L'histoire confirme ici l'enseignement de la pure raison. Cette réciproque indépendance, laquelle brise l'unité sociale comme briserait l'unité humaine l'indépendance mutuelle du corps et de l'esprit, qu'a-t-elle produit alors qu'admise théoriquement, elle formait en Europe la base du droit public? Une lutte violente pour reconstituer l'unité brisée, des guerres atroces, un débordement de fléaux pareils à ceux qu'amena l'invasion des barbares. Tels furent les effets permanents de ce que l'on appelait *la concorde du sacerdoce et de l'empire*, espèce de pierre philosophale de la théologie, dont le gallicanisme, dans ses espérances aussi naïves qu'infatigables, n'a cessé de poursuivre la recherche.

A cette théorie les papes en opposaient une autre, admirablement résumée par Boniface VIII, en ces termes :

« La foi nous oblige de croire et de professer que la sainte Église « catholique et apostolique est une. . C'est pourquoi l'Église une et « unique n'est qu'un seul corps ayant, non pas deux chefs, chose « monstrueuse, mais un seul chef, savoir : le Christ et Pierre, « vicaire du Christ, ainsi que le successeur de Pierre... Qu'il ait en « sa puissance les deux glaives, l'un spirituel, l'autre temporel, « c'est ce que l Évangile nous apprend; car les apôtres ayant dit : « *Voici deux glaives ici*, c'est-à-dire dans l'Église, puisque c'étaient

« les Apôtres qui parlaient, le Seigneur ne leur répondit pas : c'est « trop, mais : c'est *assez*. Certainement, celui qui nie que le glaive « temporel soit en la puissance de Pierre méconnaît cette parole du « Sauveur : *Remets ton glaive dans le fourreau*. Le glaive spiri- « tuel et le glaive matériel sont donc, l'un et l'autre, en la puissance « de l'Église ; mais le second doit être employé pour l'Église, et le « premier par l'Église. Celui-ci est dans la main du prêtre, celui-là « dans la main des rois et des soldats, mais sous la direction et la « dépendance du prêtre. L'un de ces glaives doit être subordonné à « l'autre, et l'autorité temporelle doit être soumise au pouvoir spi- « rituel. Car, suivant l'apôtre, *toute puissance vient de Dieu*. « Celles qui existent sont ordonnées de Dieu ; or, elles ne seraient « pas ordonnées, si un glaive n'était pas soumis à l'autre glaive, et, « comme inférieur, ramené par lui à l'exécution de la volonté sou- « veraine. Car... c'est une loi de la Divinité que ce qui est infime « soit coordonné par des intermédiaires à ce qui est au-dessus de « tout. Ainsi, en vertu des lois de l'univers, toutes choses ne sont « pas ramenées à l'ordre immédiatement et de la même manière ; « mais les choses basses par les choses moyennes, ce qui est infé- « rieur par ce qui est supérieur. Or, la puissance spirituelle sur- « passe en noblesse et en dignité la puissance terrestre, et nous « devons tenir cela pour aussi certain qu'il est clair que les choses « spirituelles sont au-dessus des temporelles. C'est ce que font voir « aussi non moins clairement l'oblation, la bénédiction et la sancti- « fication des dîmes, l'institution de la puissance et les conditions « nécessaires du gouvernement du monde. En effet, d'après le « témoignage de la vérité même, il appartient à la puissance spiri- « tuelle d'instituer la puissance terrestre, et de la juger, si elle n'est « pas bonne... Si donc la puissance terrestre dévie, elle sera jugée « par la puissance spirituelle. Si la puissance spirituelle d'un ordre « inférieur dévie, elle sera jugée par son supérieur. Si c'est la puis- « sance suprême, ce n'est pas l'homme qui peut la juger, mais Dieu « seul... Or, cette puissance qui, bien qu'elle ait été donnée à « l'homme et qu'elle soit exercée par l'homme, est non pas humaine, « mais plutôt divine, Pierre l'a reçue de la bouche divine elle-même, « et celui qu'il confessa l'a rendue, pour lui et ses successeurs, « inébranlable comme la pierre... Donc, quiconque résiste à cette « puissance ainsi ordonnée de Dieu, résiste à l'ordre même de Dieu, « à moins que, comme le manichéen, il n'imagine deux principes,

« ce que nous jugeons être une erreur et une hérésie... Ainsi, toute « créature doit être soumise au pontife romain, et nous déclarons, « définissons et prononçons que cette soumission est absolument « de nécessité de salut [1]. »

Il le faut reconnaître, cette doctrine frappe par sa grandeur et sa simplicité; elle est nette, liée dans toutes ses parties, et incontestable dans sa base. Car, en dehors de l'application qui la ramène et la circonscrit dans le cercle particulier de la théologie catholique, que dit le Pape? Qu'il existe au sein de l'univers deux principes distincts : l'esprit et la matière, la raison et la force aveugle; que l'un et l'autre de ces principes sont des conditions nécessaires de l'existence des choses, de l'existence de l'homme et de la société; mais que, dans l'ordre de perfection qui détermine leurs rapports mutuels, l'esprit est au-dessus de la matière, la raison au-dessus de la force aveugle qu'elle doit diriger vers les fins conçues par l'intelligence, et qui lui est dès lors essentiellement subordonnée. Niez cela, supposez la force indépendante de la raison, vous établissez deux principes égaux réciproquement libres et qu'aucune loi n'ordonne entre eux : le principe matériel de la force aveugle ou le principe du mal, le principe spirituel de la raison ou le principe du bien, vous affirmez le dualisme, vous êtes manichéen.

Nous ne pensons pas qu'on puisse se refuser à l'évidence de ces maximes : les énoncer, c'est les prouver. Jusques-là donc, nulle difficulté. Mais le Pape ne dit pas seulement que la force doit être subordonnée à la raison, lui obéir, être dirigée par elle, il dit encore : *La raison c'est moi*, et il doit le dire dans le système catholique, selon lequel la raison suprême, qui est Dieu, se manifeste, pour le salut du genre humain, par Jésus-Christ toujours présent à son Église dans la personne de Pierre et de ses successeurs, revêtus de son autorité infaillible. Dieu, donc, ayant parlé premièrement par la bouche du Christ, et continuant de parler par la bouche de Pierre et de ses successeurs, vicaires du Christ, la raison de Pierre, la raison du Pape est la raison du Christ, la raison de Dieu même. Ce qu'il enseigne doit donc être cru d'une foi divine ou absolue. Et comme la doctrine enseignée enveloppe de proche en proche tout ce qui peut être l'objet de la raison humaine, la raison humaine, tout

1. Bulle dogmatique de Boniface VIII, confirmée par Clément V, et insérée dans le corps du droit canonique.

entière aussi, vient s'absorber dans la raison dont le Pape est l'organe; de sorte que, appliqué au catholicisme, le système exposé par Boniface VIII se résout dans cette proposition : étant donné le genre humain, le pape est l'esprit, la raison,— le reste est la matière, la force; et conséquemment tous les hommes, quels qu'ils soient, doivent être régis par lui, et obéir aveuglément à ses volontés souveraines. Or cela, qu'est-ce, sinon la pure théocratie? D'où ces deux conséquences : que les Papes durent nécessairement tendre à constituer la théocratie; et que la théocratie, abstraitement conçue, implique chez l'homme la destruction de toute pensée, de toute volonté libre, conséquemment la destruction du principe moral même. Elle ravale la plus noble créature de Dieu à la condition de la brute irresponsable, au rang des animaux incapables de bien et de mal, de mérite et de démérite, puisqu'ils le sont de tout choix.

Tel est en effet le caractère que présentent dans l'histoire toutes les théocraties, qu'elles aient pour origine soit l'absorption du pouvoir temporel par le spirituel, soit, comme en Russie, l'absorption du pouvoir spirituel par le temporel. Dans les deux cas, elle est également la négation des lois de l'humanité et de la nature même de l'homme, une exécrable tentative de meurtre contre le genre humain, un défi jeté à Dieu qui a voulu et veut qu'il vive.

Qu'au moyen âge les Papes eussent vaincu, où en serait l'Europe? L'état de l'Espagne sous l'Inquisition n'en offre qu'une faible image, car, là même, le partage du pouvoir imposait certaines bornes à celui du roi et à celui du prêtre. Mais qu'on les suppose réunis, il ne reste plus à la vie aucun refuge. Partout l'ignorance et le silence, l'apathie, la langueur, la décadence de la culture, l'extinction de l'industrie, nul autre but que l'assouvissement des appétits sensuels, le Pouvoir lui-même attiré au fond de la matière, et s'y putréfiant.

Qu'aujourd'hui la Russie vainquît, mêmes conséquences : dans une nuit sinistre, les mystères de l'enfer et l'orgie de la mort. Telle qu'un glacier qui glisse sur sa base, on la verrait s'étendre sur la terre dévastée, ténébreuse, muette, et y couvrir de son froid linceul les peuples râlant sous les ruines de la civilisation écroulée. Mais au Tzar-Dieu, comme au Pape-Dieu, il a été dit : Tu ne prévaudras point! au-dessous de ton trône impie, moi, le seul Dieu, j'ai creusé ta fosse.

Si la théorie d'un pouvoir unique, à la fois spirituel et temporel,

et celle de deux pouvoirs indépendants l'un de l'autre sont également inadmissibles, également funestes à l'humanité par leurs conséquences, quelle est donc la vraie théorie sociale? et en est-il une? Oui, sans doute, puisque l'homme a des lois. Mais, au lieu de la chercher dans ces lois, on n'a guère fait qu'ériger en doctrine leur violation même.

Observons d'abord que les deux systèmes, dont nous venons de montrer la fausseté dangereuse, reposent sur un principe commun. Supposant possible et nécessaire la possession de la vérité absolue pour le salut de l'âme, l'action permanente, par voie de commandement, de la justice absolue pour le salut du corps ou de la société extérieure, l'organe du juste et l'organe du vrai dans l'humanité doivent, dès lors, être élevés au-dessus de l'humanité même, laquelle n'admet rien d'absolu. Le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel sont donc forcément conçus comme de purs instruments passifs, au moyen desquels Dieu gouverne immédiatement le genre humain. Or, quoi que suppose la théorie, ces pouvoirs sont, de fait, des hommes semblables aux autres hommes, doués comme eux d'une activité, d'une volonté propre, sujets aux mêmes erreurs, aux mêmes passions. D'où il suit, d'une part, qu'en tant qu'organes de Dieu, vérité infinie, justice infinie, une obéissance infinie aussi leur est due ; et que, d'une autre part, cette obéissance, dans l'ordre de la pensée et dans l'ordre de l'action, devient l'obéissance à tout ce qu'ordonnent, en tant qu'hommes, ces organes supposés de Dieu. Car, si l'on établit que le devoir d'obéir comporte, à cet égard, une distinction, on se déclare soi-même pratiquement juge de cette distinction, juge dès lors de ce qui est de Dieu et de ce qui est de l'homme dans les choses commandées, juge de la vérité infinie, de la justice infinie, — et le système croule par sa base.

Que si, au contraire, on l'accepte avec ses conséquences nécessaires, il en résulte la consécration absolue, divine, de tout ce qui peut monter de plus monstrueux dans l'esprit et dans le cœur des hommes préposés aux peuples pour les conduire. Le principe commun à ces deux théories, en transformant l'ordre de la nature dans un ordre surnaturel, nie donc les conditions de la société humaine et la détruit par une confusion des lois essentielles de l'Être infini et de celles de l'Être fini, laquelle aboutit logiquement à la déification de l'homme.

De plus, l'une d'elles brise son unité en établissant l'indépen-

dance mutuelle de l'esprit et du corps, qui ne peuvent subsister qu'unis; et l'autre, par une fausse vue d'unité, en s'efforçant d'absorber le corps dans l'esprit, ce qui serait l'abolition de la vie terrestre, tend, par l'invincible besoin de vivre, à l'absorption de l'esprit dans le corps.

Il s'en faut beaucoup que ces doctrines, d'une absurdité si funeste, aient cessé de régner; elles sont, au contraire, encore aujourd'hui le fondement et la règle de la société chez les nations chrétiennes, et y produisent les mêmes effets qu'elles ont produits dans tous les temps. Cependant les peuples s'en sont lassés. Partout ils s'agitent pour sortir du cercle infernal de la double servitude où ils gémissent depuis tant de siècles, pour briser les portes de l'enceinte où rois et prêtres les ont, comme un vil bétail, tenus jusqu'ici parqués. Un secret instinct, puissant, irrésistible, les attire vers un monde nouveau, une société nouvelle. Que sera cette société? que doit-elle être ? Essayons de répondre à cette question considérée seulement à un point de vue général et philosophique.

Si l'on élimine l'hypothèse pleine de ténèbres et de contradictions, qui, transportant l'homme dans un ordre au-dessus de la nature, y place le principe immédiat de sa vie, soustraite dès lors à l'empire des lois naturelles, si on rentre dans celles-ci et qu'on s'y renferme, la lumière aussitôt reparaît.

Tout être est nécessairement un; tout être fini intelligent, par cela même qu'il est fini, a des bornes nécessaires, ou se compose nécessairement d'esprit et de corps; et, par cela même qu'il est un, l'esprit et le corps doivent être ramenés à cette unité, condition essentielle de son existence, à laquelle ils concourent également, quoique d'une manière diverse. Détruisez un de ces éléments, l'être entier est détruit, il cesse d'exister individuellement dans le monde des réalités extérieures à Dieu, il redevient une pure idée divine.

Mais si l'esprit et le corps s'impliquent réciproquement comme des conditions nécessaires de l'être intelligent fini, le corps, inférieur à l'esprit, lui est subordonné, et ses lois propres sont et doivent être subordonnées aux lois de l'esprit qui les dirige à ses fins supérieures.

Ainsi que l'homme individuel, le genre humain est un, puisque la nature humaine, dont il est l'expression, est une, et, dans son développement continu, il tend sans cesse à une plus parfaite unité par l'évolution continue aussi et simultanée de l'esprit et du corps

ou le perfectionnement progressif de la société dans l'ordre spirituel et l'ordre corporel.

Et comme l'ordre spirituel est au-dessus de l'ordre corporel, il existe entre eux une subordination nécessaire. L'esprit commande au corps, et dirige à ses propres fins son action aveugle.

Chaque société particulière représente la société du genre humain, dont elle forme un des éléments, comme elle-même a pour éléments les individus dont elle se compose. Soumise aux mêmes conditions d'être, elle subsiste en vertu des mêmes lois. Esprit et corps, le corps en elle est l'organisation politique, civile, économique, domaine du pouvoir temporel, distinct du pouvoir spirituel comme le corps est distinct de l'esprit, subordonné au pouvoir spirituel comme le corps est subordonné à l'esprit dans l'unité humaine, possible seulement par cette subordination.

Le pouvoir temporel, expression du corps dont il résume l'action, appartient radicalement à tout le corps, dont toutes les parties solidairement liées concourent toutes à la fin commune, ne forment toutes ensemble qu'une même unité, de laquelle on ne saurait exclure une seule partie sans qu'elles pussent toutes successivement être exclues au même titre, ce qui serait la destruction du corps même. Ainsi, dans le corps social, le pouvoir radical, ou comme on le nomme encore, la souveraineté est universelle, une et indivisible.

Le pouvoir spirituel, bien que lié au pouvoir temporel qu'il doit diriger, n'admet par sa nature aucune organisation analogue à celle dont le pouvoir temporel résume l'action; de même que l'esprit, bien que lié au corps, ne peut être conçu sous un mode d'organisation corporelle. Ce qu'il est dans l'homme, il l'est également dans la société, quelque chose au-dessus des sens, la pensée, la raison finie et progressive, sujette à l'erreur, mais pénétrant toujours plus dans le vrai.

Dans la société, donc, le pouvoir spirituel, étranger à l'organisation du corps social ou de l'État, en dehors d'elle, supérieur à elle, n'est que l'esprit, la raison libre de toute entrave : d'où, par la communication sans obstacle des pensées qui se modifient les unes les autres, naît une pensée commune, une volonté commune, dominant, dès qu'elle s'est formée, toutes les pensées, toutes les volontés particulières ; de sorte que, sans moyens de contrainte, sans juridiction politique ni civile, la raison libre, impersonnelle, incorporelle,

constitue le Pouvoir spirituel dans lequel réside la suprême puissance de gouvernement; car gouverner, c'est réaliser au dehors une volonté correspondante à une pensée qui la détermine.

Et comme le faux s'évanouit d'autant plus promptement qu'il est soumis à un examen et plus général et plus libre, comme l'injuste n'est jamais qu'un intérêt particulier opposé à l'intérêt de tous, ce que tous pensent est toujours relativement ce qu'il y a de plus vrai; ce que tous veulent, ce qu'il y a de plus juste.

Élargissez le cercle : représentez-vous les peuples divers coordonnés dans le genre humain, comme les individus dans chaque peuple, y soutenant les mêmes rapports, y remplissant les mêmes fonctions, l'humanité vous apparaîtra sous la forme que lui assignent ses lois naturelles, comme un seul être animé d'une seule vie dans son unité complexe, se développant selon tout ce qui est, selon sa double nature spirituelle et corporelle, et par un progrès continu, éternel, s'approchant toujours plus de Dieu, de l'Être infini, infiniment un, sans jamais cesser d'être à une distance infinie de lui.

Ainsi donc, les systèmes qui supposent le pouvoir directement institué de Dieu et son représentant sur la terre, obligent à le concevoir sous une double notion qui se résout dans celle de la force pure et de la raison absolue. Or, séparées, la raison absolue et la force pure, simples abstractions de l'esprit, ne constituent aucun être, n'ont aucune existence réelle; unies, l'idée de pouvoir se confond avec l'idée de Dieu, à la fois raison infinie et puissance infinie. Immédiatement soumise à ce pouvoir exercé par un homme, organe de la raison divine, instrument de la volonté ou de la p issance divine, la société humaine n'est plus qu'un assemblage d'êtres sans pensée, sans volonté, sans action propre, quelque chose au-dessous de la société des brutes que dirige du moins l'instinct inhérent à chacune d'elles.

Réduit à ses termes les plus simples, tel est le droit qui a longtemps régi l'humanité et la régit encore. Il renferme, avec la négation de la liberté, la négation de l'homme intelligent et moral, de l'homme physique même, qui n'a pas en soi seul son principe de conservation; et conséquemment sa tendance est une tendance directe à la mort. Mais l'homme veut vivre; il a donc toujours résisté à ce droit impie, monstrueux, qui jamais n'a pu s'établir d'une manière complète et durable. La société, à l'époque présente, ne lutte pas seulement contre ses conséquences, elle l'attaque en soi,

elle s'efforce d'en extirper jusqu'à la racine. Nul repos désormais qu'elle n'y ait substitué un autre droit, le droit fondé sur la nature, et par cela même le vrai droit divin. Il a pour caractère, pour expression la liberté, que détruit radicalement le droit contraire. Et qu'on ne l'oublie jamais, c'est la liberté, la liberté sans autres limites pour chacun que l'égale liberté d'autrui, qui résoudra tous les problèmes sociaux, constituera l'ordre véritable, ouvrira à chaque peuple, au genre humain, la voie par où l'impulsion spontanée de ses secrètes puissances le guidera, voyageur immortel, vers le terme inconnu de ses destinées mystérieuses. Que dans cette voie sacrée il rencontre des obstacles, que, pour le repousser au sein des misères et des ténèbres du passé, se dresse devant lui le génie du mal, qu'importe ?

Tu ne cede malis, sed contra audentior ito.

CHAPITRE VI

LA DIVINE COMÉDIE.

Nous laissons aux critiques le soin de discuter si la *Divine Comédie* est ou n'est pas une épopée. La même question fut, comme on sait, agitée en Angleterre à l'occasion du *Paradis perdu*. A ceux qui lui refusaient le nom d'épopée, on répondit : Ce ne sera pas, si vous voulez, un poëme épique, ce sera un poëme divin.

Nous n'examinerons pas non plus si Dante a emprunté, et à qui, le cadre et la forme de son poëme : les voyages allégoriques, les visions de l'autre monde étaient une donnée commune de son temps [1], mais son génie n'est qu'à lui.

Malgré les indications générales fournies par le poëte lui-même

1. On la retrouve jusque chez les Nègres de Siada « Ils mettent, dit « Bonnau, l'enfer dans un lieu souterrain, où les méchants sont punis par « le feu. Cette opinion avait été confirmée parmi eux depuis quelques « années, par l'arrivée d'une vieille sorcière, qui faisait des récits fort « étranges de l'enfer. Elle y avait vu, disait-elle, plusieurs personnes de « sa connaissance, et, particulièrement, l'ancien ministre du roi, qui y « était cruellement tourmenté. » *Hist. génér. des Voyages*, tome IV, page 301.

pour l'interprétation de son œuvre, elle n'en reste pas moins enveloppée, dans quelques-unes de ses parties, d'une obscurité jusqu'à présent impénétrable, au jugement des plus habiles même, Perticari, Monti, Viviani, Dionisi, Ugo Foscolo. Après tant d'inutiles travaux, M. Rossetti a cru pouvoir répandre une lumière inattendue au sein de ces ténèbres. Malheureusement, le sien manque trop souvent d'ordre et de méthode, de réserve et de choix, de cette critique sévère sans laquelle les recherches les plus savantes, les plus curieuses, les plus variées, ne produisent qu'une sorte de vain éblouissement. On y rencontre trop souvent des rapprochements forcés, de longues suites d'inductions faiblement liées entre elles; des conjectures au lieu de preuves; des preuves qui n'en sont quelquefois que pour sa vive imagination. Cependant, si l'on peut justement le taxer d'exagération, son livre n'en contient pas moins des vérités, selon nous, certaines, et propres à jeter un nouveau jour sur l'ouvrage du poëte florentin. Il offre, ce nous semble, deux aspects principaux et comme deux poëmes entrelacés, unis et distincts : un poëme historique et politique, un poëme philosophique et religieux. Telle est même la complexité de cette composition sans modèle, que, dans chacun de ces poëmes, où, des deux sujets que l'auteur y traite, l'un sert de voile à l'autre, on doit encore distinguer plusieurs sens, ainsi que Dante lui-même en avertit dans son Épître dédicatoire à Can Grande, chef de la ligue gibeline.

« Pour comprendre les choses qui seront dites, il faut savoir que « le sens de cet ouvrage n'est pas simple, qu'on peut dire plutôt « qu'il a plusieurs sens : puisque autre est le sens qui se tire de la « lettre, autre celui qui se tire des choses signifiées par la lettre. Le premier s'appelle littéral, le second allégorique et moral. Ceci « entendu, il est manifeste que double doit être le sujet autour « duquel courent les sens alternatifs. C'est pourquoi il faut d'abord « considérer le sujet de cet ouvrage selon la lettre, puis le sujet « conçu allégoriquement. Pris à la lettre, le sujet de tout l'ouvrage « est donc simplement l'état des âmes après la mort; car l'ouvrage « tout entier traite de cela et tourne autour de cela. Mais si on le « prend allégoriquement, on peut induire des mêmes paroles que, « selon le sens allégorique, le poëte traite de cet enfer dans lequel, « accomplissant comme des voyageurs notre pèlerinage, nous pou« vons mériter et démériter. »

Deux sujets donc : l'un dont la scène est hors de ce monde,

l'autre dont la scène est ce monde même que Dante appelle *enfer*. Pourquoi *enfer?* Est-ce à cause des maux, des désordres, des vices, triste apanage de l'humanité dans tous les lieux, dans tous les temps? Mais, à côté des vices, il s'y trouve aussi des vertus, à côté des désordres et des maux, un ordre maintenu par des lois divines, et les biens que cet ordre produit naturellement. Le séjour où l'homme *peut mériter et démériter*, le lieu d'où partent deux routes conduisant, l'une au ciel où les justes reçoivent leur récompense, l'autre à l'abîme où les coupables subissent leur châtiment, ce lieu intermédiaire sanctifié au milieu des temps par la vie et la mort du grand Rédempteur, ne saurait être nommé enfer, en un sens général. Autre est donc la pensée de Dante. A la sombre époque où il écrivait, au milieu des calamités, des crimes qu'enfantait la lutte acharnée des deux puissances qui se disputaient l'Empire, des ardentes passions des partis se combattant en chaque cité, il répète le cri universel des contemporains. « Les poëtes, dit Léon Hébreu, « appelèrent l'Italie : Enfer[1] » : Pétrarque appelait Rome *l'Enfer des vivants*. C'étaient là des expressions reçues. Dans la bouche du poëte gibelin, *l'Enfer de ce monde* c'est donc l'Italie, et Rome surtout, usurpatrice des droits que l'Empereur tenait de Dieu même, corrompue, corruptrice, « *louve* avide, insatiable[2],» comme la nommaient ses adversaires, qui voyaient en elle *la grande Prostituée* et la *Babylone* de l'Apocalypse. Mais le pouvoir redoutable dont elle était armée, et auquel l'auteur de la *Monarchie* n'échappa que par une prompte fuite, obligeait à d'extrêmes précautions dans les attaques contre elle. Il fallait, pour se dérober à ses implacables vengeances, prendre des voies détournées, user d'un langage emblématique, à double sens, cacher sa vraie pensée, inintelligible à quiconque s'arrêtait à la simple lettre. Et Dante lui-même n'en a-t-il pas averti ses lecteurs?

« Vous qui avez l'intelligence saine, regardez la doctrine qui se « cache sous le voile des vers étranges. »

Quelle doctrine? Il laisse à chacun le soin de la découvrir. Mais

1. *Dial. d'Amor*. P. 75. Venez. 1565.

2. Sur l'avarice de la cour papale et ses dissolutions, on peut consulter, entre autres écrits du temps, les *Epist. sin. titul.* de Pétrarque. « *Una salutis spes in auro est*, dit-il, *auro placatur Rex. ferus; auro immane monstrum vincitur, auro tristis janitor mollitur, auro cœlum panditur, auro Christus venditur.*» Ep. 8. *Ubi Deus spernitur, adoratur nummus.* Ep. 2.

ailleurs, mais plus tard, près de mourir au sein de l'exil, il explique clairement le but de son œuvre :

« Parcourant les sphères, les bords du Phlégéton et les lacs, j'ai « chanté les droits de la *monarchie*, autant que l'ont voulu les « destins [1]. »

Suivez, en effet, le poëte à travers ces régions mystérieuses, partout apparaissent en opposition Rome et l'Empire, celui-ci type du bien, celle-là type du mal sur la terre, de sorte néanmoins que de ce contraste il ne ressort rien d'hostile à l'autorité purement spirituelle des Pontifes romains, que Dante, en cela différent de beaucoup d'autres adversaires de la papauté à cette époque, respectait sincèrement. Mais nul plus que lui n'abhorrait la domination temporelle de Rome, destructive en ce qui constituait, selon lui, le droit fondamental, le droit divin de la société, ou le Pouvoir impérial, duquel dépendait la paix et la félicité du monde. Aussi, à ses yeux, le plus grand des crimes était-il d'attaquer ce Pouvoir nécessaire. Voilà pourquoi il place au fond des cercles infernaux Brutus et Cassius, meurtriers de César, et, en un autre de ces cercles, Boniface VIII et Clément V, tandis qu'il montre dans le ciel un trône préparé pour Henri VII, repoussé par eux de l'Italie, et mourant, empoisonné peut-être, au moment où ses armes paraissaient près d'assurer le triomphe de l'Empire. Il n'est pas jusqu'à l'excommunié Manfred, mort aussi en combattant pour la même cause, qui ne doive, après un temps passé dans le séjour où se purifient les âmes, siéger parmi les Bienheureux. En tout cela est le but du poëte, sa pensée intime se manifeste clairement.

Mais si de ces généralités l'on descend aux détails, là on se perd. On est réduit à conjecturer sans données suffisantes, à fouiller sous les mots, à deviner ce qui se dérobe sous le voile d'images obscures, d'emblèmes équivoques et d'allusions énigmatiques; et c'est qu'il fallait à la fois être entendu des uns et ne l'être pas des autres, parler un langage au moyen duquel le sens secret, compris seulement des initiés, fût comme recouvert d'un sens apparent qui ne pût blesser le Pouvoir dont on ne provoquait pas impunément les colères formidables, ou du moins qui ne fournît pas de prise à des accusations de ce genre de délits que punissaient les bûchers des inquisiteurs.

1. « Jura Monarchiæ, superos, Phlegetonta, lacusque
Lustrando, cecini, voluerunt fata quousque. »

De là des ténèbres aujourd'hui, le plus souvent, impénétrables. Assez peu importent, après tout, ces obscurités de détail, l'idée principale étant connue. On sait en général qu'un des sujets du poëme, le sujet politique, est tout ensemble une glorification de la monarchie impériale et une satire épique contre la Rome papale; que faut-il de plus? Ce qui pour nous reste un mystère, l'était également pour les contemporains.

Le sujet que le poëte appelle « littéral » est loin lui-même d'offrir un sens simple. Jacopo di Dante, interprète, dit-il, de la pensée de son père[1], veut que l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis, ne soient que des figures représentant l'homme sur la terre, ou enseveli dans le vice, ou travaillant à s'en purifier, ou confirmé dans la vertu, par laquelle l'âme, en possession de la félicité, s'élève à une hauteur d'où il lui est permis de découvrir le souverain bien. Nous avons cité un passage remarquable du *Convito*, lequel s'applique autant à la *Divina Commedia* qu'aux autres poésies de Dante. Il y distingue trois sens : le sens que présente la lettre, le sens allégorique et le sens anagogique; de sorte que, selon le sens allégorique, on doit par le ciel entendre la science, et par les cieux les sciences, à raison de certaines similitudes qu'il explique, et ce sens se complique encore du sens anagogique : d'où des difficultés nouvelles, source inépuisable d'interprétations différentes, plus ou moins hasardées, plus ou moins arbitraires; et d'où aussi ces bizarres singularités de langage, résultat du travail du poëte pour trouver des images, rapprocher des mots qui convinssent également aux idées diverses, à la fois présentes à son esprit, et dont l'effet trop fréquent est de joindre à l'obscurité de la pensée l'obscurité du style.

Quoi qu'il en soit, le poëme entier, sous ses nombreux aspects, politique, historique, philosophique, théologique, offre le tableau complet d'une époque, des doctrines reçues, de la science vraie ou erronée, du mouvement de l'esprit, des passions, des mœurs, de la vie enfin dans tous les ordres, et c'est avec raison qu'à ce point de vue la *Divina Commedia* a été appelée un poëme *encyclopédique*. Rien, chez les anciens comme chez les modernes, ne saurait y être comparé. En quoi rappelle-t-elle l'époque antique, qui, dans un sujet purement national, n'est que la poésie de l'histoire, soit qu'elle raconte avec Homère les légendes héroïques de la Grèce, soit qu'avec

1. Jacopo di Dante. Manuscrit n° 7765 de la Bibliothèque.

Virgile elle célèbre les lointaines origines de Rome liées aux destins d'Énée? D'un ordre différent et plus général, le *Paradis perdu* n'offre lui-même que le développement d'un fait, pour ainsi parler, dogmatique, la création de l'homme, poussé à sa perte par l'envie de Satan, sa désobéissance, la punition qui la suit de près, l'exil de l'Éden, les maux qui, sur une terre maudite, seront désormais son partage et celui de ses descendants, et, pour consoler tant de misère, la promesse d'une rédemption future. Qu'ont de commun ces poëmes, circonscrits en un sujet spécial, avec le poëme immense qui embrasse non-seulement les divers états de l'homme avant, après la chute, mais encore, par l'influx divin qui de cieux en cieux descend jusqu'à lui, l'évolution de ses facultés, de ses énergies de tous genres, ses lois individuelles et ses lois sociales, ses passions variées, ses vertus, ses vices, ses joies, ses douleurs; et non-seulement l'homme dans la plénitude de sa propre nature, mais l'univers, mais la création et spirituelle et matérielle, mais l'œuvre entière de la Toute-Puissance, de la Sagesse suprême et de l'Éternel Amour?

Dans cette vaste conception, Dante toutefois ne pouvait dépasser les limites où son siècle était enfermé. Son épopée est tout un monde, mais un monde correspondant au développement de la pensée et de la société en un point du temps, et sur un point de la terre, le monde du Moyen âge. Si le sujet est universel, l'imperfection de la connaissance le ramène en une sphère aussi bornée que l'était, comparée à la science postérieure, celle qu'enveloppaient dans son étroit berceau les langes de l'École. En religion, en philosophie, l'autorité traçait autour de l'esprit un cercle infranchissable. Des origines du genre humain, de son état primordial, des premières idées qu'il se fit des choses, des premiers sentiments qu'elles éveillèrent en lui, des antiques civilisations, des religions primitives, que savait-on? Rien. L'Asie presque entière, ses doctrines, ses arts, ses langues, ses monuments, n'étaient pas moins ignorés que la vieille Égypte, que les peuples du nord et de l'est de l'Europe, leurs idiomes, leurs mœurs, leurs croyances, leurs lois. On ne soupçonnait même pas l'existence de la moitié du globe habité. Le cercle embrassé par la vue déterminait l'étendue des cieux. La véritable astronomie, la physique, la chimie, l'anatomie, l'organogénie étaient à naître : il faut donc se reporter à l'époque de Dante pour comprendre la grandeur et la magnificence de son œuvre.

Nous avons expliqué les causes des obscurités qui s'y rencontrent, causes diverses auxquelles on pourrait ajouter encore les subtilités d'une métaphysique avec laquelle très-peu de lecteurs sont aujourd'hui familiarisés, et dont la langue même, pour être entendue, exige une étude spéciale et aride. Mais, en laissant à part le côté obscur, il reste ce qui appartient à la nature humaine dans tous les temps et dans tous les lieux, l'éternel domaine du poëte, et c'est là qu'on retrouve Dante tout entier, là qu'il prend sa place parmi ces hauts génies dont la gloire est celle de l'humanité même. Aucun n'est plus soi, aucun n'est doué d'une originalité plus puissante, aucun ne posséda jamais plus de force et de variété d'invention, aucun ne pénétra plus avant dans les secrets replis de l'âme et dans les abîmes du cœur, n'observa mieux et ne peignit avec plus de vérité la nature, ne fut à la fois plus riche et plus concis. Si l'on peut lui reprocher des métaphores, moins hardies qu'étranges, des bizarreries que réprouve le goût, presque toujours, comme nous l'avons dit, elles proviennent des efforts qu'il fait pour cacher un sens sous un autre sens, pour éveiller par un seul mot des idées différentes et parfois disparates. Ces fautes contre le goût, qui ne se forme qu'après une longue culture chez les peuples dont la langue est fixée, sont d'ailleurs communes à tous les poëtes par qui commence une ère nouvelle. Ce sont, dans les œuvres de génie, les taches dont parle Horace :

> Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
> Offendar maculis.

Elles ressemblent à l'ombre de ces nuages légers qui passent sur des campagnes splendides.

Lorsque après l'hiver de la barbarie le printemps renaît, qu'aux rayons du soleil interne qui éclaire et réchauffe, et ranime les âmes engourdies dans de froides ombres, la poésie refleurit, ses premières fleurs ont un éclat et un parfum qu'on ne retrouve plus en celles qui s'épanouissent ensuite. Les productions de l'art, moins dépendantes de l'imitation et des règles convenues, offrent quelque chose de plus personnel, une originalité plus marquée, plus puissante. Dante en est un exemple frappant. Doublement créateur, il crée tout à la fois un poëme sans modèle et une langue magnifique dont il a gardé le secret ; car, quelle qu'en ait été l'influence sur le développement de la langue littéraire de l'Italie, elle a néanmoins

conservé un caractère à part, qui la lui rend exclusivement propre. La netteté et la précision, je ne sais quoi de bref et de pittoresque, la distinguent particulièrement. Elle reflète, en quelque façon, le génie de Dante, nerveux, concis, ennemi de la phrase, abrégeant tout, faisant passer de son esprit dans les autres esprits, de son âme dans les autres âmes, idées, sentiments, images, par une sorte de directe communication presque indépendante des paroles.

Né dans une société toute formée, et artificiellement formée, il n'a ni le genre de simplicité, ni la naïveté des poëtes des premiers âges, mais, au contraire, quelque chose de combiné, de travaillé, et cependant, sous ce travail, un fond de naturel qui brille à travers ses singularités même. C'est qu'il ne cherche point l'effet, lequel naît de soi-même par l'expression vraie de ce que le poëte a pensé, senti. Jamais rien de vague : ce qu'il peint, il le voit, et son style plein de relief est moins encore de la peinture que de la plastique.

Lorsque parut son œuvre, ce fut parmi ses contemporains un cri unanime d'étonnement et d'admiration. Puis des siècles se passent, durant lesquels peu à peu s'obscurcit cette grande renommée. Le sens du poëme était perdu, le goût rétréci et dépravé par l'influence d'une littérature non moins vide que factice. Au milieu du XVIIIe siècle, Voltaire écrivait à Bettinelli : « Je fais grand cas du « courage avec lequel vous avez osé dire que le Dante était un fou, « et son ouvrage un monstre. J'aime encore mieux pourtant, dans ce « monstre, une cinquantaine de vers supérieurs à son siècle, que « tous les vermisseaux appelés *sonetti*, qui naissent et qui meurent « à milliers aujourd'hui dans l'Italie, de Milan jusqu'à Otrante[1]. »

Voltaire, qui ne savait guère mieux l'italien que le grec, a jugé Dante comme il a jugé Homère, sans les entendre et sans les connaître. Il n'eut, d'ailleurs, jamais le sentiment ni de la haute antiquité, ni de tout ce qui sortait du cercle dans lequel les modernes avaient renfermé l'art. Avec un goût délicat et sûr, il discernait certaines beautés. D'autres lui échappaient. La nature l'avait doué d'une vue nette, mais cette vue n'embrassait qu'un horizon borné.

L'enthousiasme pour Dante s'est renouvelé depuis, et comme un excès engendre un autre excès, on a voulu tout justifier, tout admirer

1. Lettre du mois de mars 1761.

dans son œuvre, faire de lui, non-seulement un des plus grands génies qui aient honoré l'humanité, mais encore un poëte sans défauts, infaillible, inspiré, un prophète. Ce n'est pas là servir sa gloire, c'est fournir des armes à ceux qui seraient tentés de la rabaisser.

Un des reproches qu'on a faits à son poëme est l'ennui, dit-on, qu'on éprouve à le lire. Ce reproche, qu'au reste on adresse également aux anciens, n'est pas de tout point injuste. Mais, pour en apprécier la valeur véritable, il faut distinguer les époques. Ce qui ennuie aujourd'hui, les détails d'une science fausse, les subtiles argumentations sur les doctrines théologiques et philosophiques de l'École, rendent, sans aucun doute, cette partie du poëme fatigante et fastidieuse même. Mais elle était loin de produire le même effet au XIVe siècle. Cette science était la science du temps, ces doctrines, fortement empreintes dans les esprits et dans la conscience, formaient l'élément principal de la vie de la société, et gouvernaient le monde. Voilà ce qu'il faudrait ne point oublier. Lucrèce en est-il moins un grand poëte, parce qu'il a rempli son poëme des arides doctrines d'une philosophie maintenant morte? Et cette philosophie, dans Lucrèce, c'est tout le poëme; tandis que celle de Dante et sa théologie n'occupent, dans le sien, qu'une place incomparablement plus restreinte. Qui ne sait pas se transporter dans des sphères d'idées, de croyances, de mœurs, différentes de celles où le hasard l'a fait naître, ne vit que d'une vie imparfaite, perdue dans l'océan de la vie progressive, multiple, immense, de l'humanité.

Dante, au reste, a conçu son poëme comme ont été conçues toutes les épopées, et spécialement les plus anciennes. Celles de l'Inde, si riches en beautés de tout genre, ne sont-elles pas, au fond, des poëmes théologiques? Que serait l'Iliade, si l'on en retranchait les dieux partout mêlés à la contexture de la fable? Seulement la Grèce, au temps d'Homère, avait déjà rompu les liens qui entravaient le libre essor de l'esprit. Sa religion, dépourvue de dogmes abstraits, ne commandait aucunes croyances, et, dans son culte vaguement symbolique, ne parlait guère qu'aux sens et à l'imagination. Il en fut de même chez les Romains, à cet égard fils de la Grèce. Avec le christianisme, un changement profond s'opéra dans l'état religieux. La foi en des dogmes précis devint le fondement principal de la religion nouvelle : d'où l'importance que Dante, poëte chrétien, dut attacher à ces dogmes rigoureux, à

cette foi nécessaire. Aujourd'hui que les esprits, entrevoyant d'autres conceptions obscures encore, mais vers lesquelles un secret instinct les attire, se détachent d'un système qu'a usé le progrès de la pensée et de la science, il a cessé d'avoir pour eux l'intérêt qu'il avait pour les générations antérieures. Mais, quelles que puissent être les doctrines destinées à le remplacer, elles seront, durant la période qu'elles caractériseront à leur tour, la source élevée de la poésie, dont la vie est la vie de l'esprit, et qui meurt sitôt qu'elle s'absorbe dans le monde matériel.

La Divine Comédie se divise en trois Cantiques, l'Enfer, Purgatoire et le Paradis. Diverses de ton comme de sujet, on doi pour s'en faire une idée exacte, considérer chacune d'elles en particulier.

CHAPITRE VII

ENFER

Du sentiment naturel à l'homme d'une existence future, combiné avec celui du bien et du mal, du vice et de la vertu, et avec l'idée de justice, est née celle d'une dispensation de peines et de récompenses dans la vie qui succède à cette vie passagère. Nulle croyance plus universelle. Mais ce mode futur d'existence, qu'est-il? Nous l'ignorons, car l'expérience seule pourrait nous en instruire, et l'expérience nous manque entièrement. Nous serons; notre être véritable survivra aux organes auxquels il est présentement lié; un invincible instinct nous l'apprend, mais il ne nous apprend que cela. Le comment nous échappe; nous ne distinguons, nous ne découvrons rien à travers les ténèbres de la tombe.

Appuyée sur l'instinct, la raison en confirme l'enseignement; elle établit une relation conçue par l'esprit entre la foi naturelle et ce que nous savons, ce que nous sentons de nous-mêmes. En nous sont des puissances diverses, susceptibles d'un développement indéfini. Quel que soit le développement actuel de notre intelligence, de notre amour, de notre vertu active, chacune de ces puissances peut se développer davantage; nous pouvons toujours plus connaître, aimer, vouloir efficacement, par une évolution à laquelle on ne saurait assigner aucun terme. Donc, ou nous avons en nous des énergies stériles, des causes qui jamais ne produiront leur effet,

d'où résulterait dans notre nature une contradiction radicale, ou notre nature implique, sous des conditions ultérieures ignorées de nous, un développement indéfini, une évolution sans terme assignable.

Mais l'homme, esprit et corps, a des lois physiques et des lois morales; en violant ces lois, il porte en soi le désordre; le désordre moral engendre le désordre physique, la maladie, et conséquemment la souffrance : nul péché, donc, qui ne traîne nécessairement après soi sa peine, et, dès lors, l'état immédiat de l'homme après la mort étant le même que celui où la mort l'a trouvé, le sentiment de cet état est sa punition ou sa récompense. Mais si la souffrance était éternelle, la maladie dont elle est la suite le serait aussi, par conséquent le mal moral, et ce mal éternel constituerait, en opposition au principe du bien, au bon Principe, le Principe mauvais des systèmes dualistes. On serait forcé de le concevoir comme indépendant, comme subsistant de soi, ou d'admettre quelque chose de plus monstrueux encore, car s'il n'était pas de soi, s'il dépendait de la volonté divine, Dieu serait l'auteur direct du mal.

Dans toutes les phases de son évolution, il faut, pour que l'homme soit, qu'il se compose d'esprit et de corps. Si, dans l'une de ces phases, l'esprit seul subsistait, ce ne serait plus le même être, ce ne serait plus même un être, mais, hors du monde des êtres réels, une simple idée divine.

La perpétuité de la vie implique donc la continuité de l'être vivant, sous des conditions corporelles d'existence, il est vrai diverses, mais néanmoins toujours en harmonie avec sa nature, et déterminées par elle. Ainsi, les conditions de la vie de l'enfant dans le sein de sa mère diffèrent profondément des conditions de la vie de l'homme en rapport immédiat, par ses sens et par son action, avec le monde extérieur où il se développe ; et cependant l'homme et l'enfant sont le même être, leur vie est la même vie, leurs lois sont les mêmes lois. Entre l'état présent et l'état futur, entre les deux phases d'existence dont ce qu'on appelle la mort est le lien, la différence, quoique plus grande, au moins en apparence, est de même ordre.

Ce qu'à l'origine suggère le pur instinct[1] se rapproche beaucoup

1. L'opinion des Nègres est que la mort n'est qu'un passage, qui les conduit dans un pays éloigné, où ils doivent jouir de toutes sortes de plaisirs. *Hist. génér. des Voyages*, t. III, p. 616.

plus des vues de la raison que les idées théologiques des âges postérieurs. Avant que la pensée abstraite ait créé, en dehors de la nature et de ses lois, un monde fantastique, l'homme se représente la vie future comme un prolongement de la vie présente, changée seulement en quelques-unes de ses conditions. Le corps devient une forme légère, aérienne, mais cependant sujette, en une vague mesure, aux mêmes besoins, mue par les mêmes penchants, les mêmes désirs, les mêmes affections. Le pauvre sauvage, au séjour des ombres, continue de poursuivre sur le bord des lacs, à travers les hautes herbes, le daim agile, le bison, l'élan : moins éloigné de la vérité, dans ses songes naïfs, que l'inspiré dont le cerveau ardent crée ce qui, en aucune manière, ne peut être. C'est ce qu'ont fait plus ou moins, et toujours avec des conséquences funestes, les religions sacerdotales. Étendant un voile noir sur les destinées humaines, elles ont obscurci les vraies notions des choses, environné une frêle créature encore au berceau de terreurs chimériques, faussé sa raison. Car, en ce qui touche les peines, dont nous devons ici principalement parler, est-il rien qui la choque davantage, par tous les genres d'impossibilités, et par ce qu'ils ont d'opposé à la véritable justice et à la bonté essentielle de l'Être infini, que ces supplices atroces, inventés bien plus pour gouverner les hommes par la crainte que pour satisfaire à l'instinct profond de la conscience, qui ne saurait admettre qu'un même sort attende, dans le monde mystérieux où tous entrent un jour, l'innocent et le coupable? Le christianisme théologique s'est surtout complu dans ces doctrines sombres, a surtout pris à tâche d'effrayer, par ces images terribles, l'imagination des hommes, de les prosterner par la peur au pied du prêtre, et ce fut en effet toujours le ressort le plus puissant de son autorité, le fondement le plus assuré de sa domination sur les peuples.

L'enfer chrétien est à la fois le séjour des damnés et des démons qui les tourmentent. Ces êtres mauvais flottent dans la croyance comme je ne sais quels fantômes hideux d'une nature vague, indéfinie. Si la théologie fait d'eux de purs esprits, le peuple, à l'exemple de la Bible, leur prête, ainsi qu'aux anges fidèles, des formes sensibles, et naturellement des formes rapprochées de celles qu'il connaît. Par un mélange singulier d'idées, Dante les identifie avec les personnages de la Fable, les Gorgones, les Centaures, les Harpies. Dans ses cercles matériels, tous, comme les damnés, apparaissent

avec une puissance de réalité égale à celle des corps véritables, et ce réalisme donne à ses tableaux un relief, à sa poésie une vigueur d'effet qu'on ne retrouve au même degré dans aucun autre poëte. Il croit à ce qu'il peint comme on croit à ce qu'on voit, à ce qu'on touche, et le lecteur partage sa croyance, tant cette forte imagination subjugue, entraîne, fascine : *ut magus.*

Au dedans de la terre s'ouvre un vaste cône, dont les affreuses spirales, demeures des réprouvés, viennent aboutir au centre où la divine Justice retient, enfoncé jusqu'à la poitrine dans la glace, le chef des anges rebelles, l'*Empereur du Royaume douloureux*. Tel est l'enfer que Dante décrit dans sa première cantique, suivant une donnée généralement admise au Moyen âge. Milton, en un sujet qui l'obligeait à s'en écarter, place le sien, hors de la création accomplie déjà, au sein du chaos, de l'abîme ténébreux. Il ne contient encore que les anges tombés, puisque son drame commence avant la chute de l'homme. Ses démons, d'une nature équivoque, intermédiaire, sans formes déterminées, ne représentent guère que les vices abstraits, excepté le vice spirituel, l'Orgueil, dont Satan est le type suprême. Cette conception, étroite dans ses détails et monotone dans son ensemble[1], n'a rien de commun avec celle de Dante. Mais le caractère de Satan, la plus haute, la plus belle des premières créatures, cette superbe indomptable, cet altier défi jeté à la Toute-Puissance, cette sombre joie d'une éternelle révolte au sein d'un supplice éternel, jamais le génie humain n'a rien produit de plus grand.

Le Lucifer de Dante, agitant au centre du cône infernal ses larges ailes de chauve-souris, serrant dans ses trois gueules Brutus, Cassius, Judas, du reste purement passif, est certes bien au-dessous. Ce n'est pas que le poëte florentin n'ait compris, lui aussi, ce suprême caractère du mal, cet orgueil opiniâtre que rien ne peut courber, car il l'a peint dans Capanée, à sa manière, en quelques traits d'une énergie terrible. Traversant une campagne de sable embrasé, où les damnés gisent sous une pluie de feu, l'un d'eux surtout frappe ses regards.

« Maître, dit-il à Virgile, quel est ce grand qui semble n'avoir

1. Dans une note au crayon, placée en marge du texte de l'Introduction, Lamennais fait remarquer que : « les démons de Milton se bornent à discourir. »

« souci du brasier, et gît si fier et si dédaigneux, que la pluie ne » paraît pas l'amollir?

« Celui-là même, s'étant aperçu que de lui j'interrogeais mon « guide, cria : — Quel je fus, vivant, tel je suis, mort.

« Quand Jupiter fatiguerait encore son forgeron, de qui, dans son « courroux, il prit le foudre dont il me frappa le dernier jour;

« Et quand, tour à tour, il fatiguerait les autres dans la noire « forge du Montgibel, criant : Vulcain, à l'aide! à l'aide!

« Comme il fit au combat de Phlégra, et que contre moi il ras- « semblerait et tous ses traits, et toute sa force, il n'aurait pas la « joie de la vengeance[1]! »

Voilà bien le Satan de Milton, se dressant sur le lac de feu pour braver encore celui qui l'y précipita. Mais là s'arrête la ressemblance. Les deux poëtes ont chacun, en des sujets divers, un but différent. La première cantique est surtout une satire, satire gigantesque, épique, comme nous l'avons nommée. Et c'est là ce qui explique certains contrastes étranges : le mélange de sérieux et de grotesque qui serait ailleurs si choquant. Dante a pu prendre tous les tons, parce que la satire les admet tous. Il a pu peindre le mal sous une de ses faces, laquelle n'en est pas la moins remarquable, par son côté bas, laid, ignoble, je dirais presque ridicule. Il a pu imiter les grands artistes du Moyen âge, qui sur les corniches de leurs magnifiques cathédrales, jetaient ici et là de hideuses figures de démons, et des emblèmes humains de ce que le vice abject a de plus rebutant.

La passion, la haine de parti préside le plus souvent au choix des personnes qu'il place dans son Enfer, ainsi qu'à la distribution des peines. La féconde invention qu'il y déploie le rend encore, par excellence, le poëte d'une époque où la chaire sacrée ne cessait de retentir de menaces et de voix d'épouvante. Dans ses ressentiments terribles, il dépasse tout ce que jamais conçut la vengeance. L'heure finale, ce serait trop attendre; il damne les vivants, il arrache du corps l'âme maudite, et la précipite dans l'abîme; à sa place il met un démon, et l'on voit ce corps aller, venir, manger, boire, agir comme auparavant. Les hommes croient converser avec un homme, l'homme qu'ils ont connu, et ils conversent avec un esprit infernal.

1. *Enfer*, ch. XIV, terc. 16 et suiv.

C'était en 1300 que le poëte, ***au milieu du chemin de la vie***, c'est-à-dire âgé de trente-cinq ans, parcourut en esprit les trois royaumes des morts. Perdu dans une forêt obscure, sauvage et âpre, il arrive au pied d'une colline qu'il s'efforce de gravir. Mais trois animaux, une panthère, un lion, une louve maigre et affamée, lui ferment le passage; et déjà il redescendait ***là où le soleil se tait***, dans les ténèbres du fond de la vallée, lorsqu'à lui se présente ou une ombre, ou un homme, il ne sait. Cette forme humaine, de qui un long silence avait éteint la voix, c'est Virgile, qu'envoie pour le secourir et pour le guider, une dame céleste, cette Béatrix, objet de son amour, à la fois être réel et idéalité mystique.

Il n'est pas douteux que sous ces images se cache une double allégorie, les deux sujets dont parle Dante dans son épître à Can Grande. Ainsi, la louve est certainement l'emblème de l'avarice en un sens général, et l'emblème de la Rome papale, qu'à diverses reprises, dans la suite, il caractérise par ce vice abject. Mais, comme nous l'avons expliqué, on chercherait vainement à dissiper les obscurités qui, sur ce point, enveloppent pour nous la pensée du poëte. Il vaut mieux ne s'arrêter qu'à ce qui, dans son œuvre, éternellement vrai, montre la nature humaine telle qu'elle est, telle qu'elle fut, telle qu'elle sera toujours. Quelle étonnante variété de tableaux, quelle profondeur d'observation! quelle vigueur de pinceau! quel relief! quelle vie! Comme en quelques mots il sait dérouler tout un drame ou terrible ou tendre, susciter au fond de l'âme la complète vision de ce que n'a point exprimé la parole, ouvrir à l'œil interne des perspectives sans bornes!

Entrons avec lui dans le royaume sombre. Au-dessus des Limbes, séjour de ceux qui, avant Jésus-Christ, ayant vécu moralement bien, furent privés de la foi au Rédempteur à venir, est un lieu assigné pour demeure à cette race d'hommes dont le monde est plein, qui, par égoïsme ou par lâcheté, déserteurs du devoir, évitent de se commettre, cherchent un milieu entre le bien et le mal, sans autre souci que celui d'eux-mêmes, de leur repos, de leurs intérêts. Pour eux, rien de vrai, rien de faux, rien de juste, rien d'injuste, ou, après tout, que leur importe? ces hommes abondaient au milieu des dissensions de l'Italie, comme ils abondent encore de nos jours; car, quel est le temps où les égouts de nos tristes sociétés ne regorgent de cette boue? Séparés des bons, des mauvais, hors de l'humanité, repoussés également du Ciel et de

l'Enfer, où Dante placera-t-il *ces malheureux qui ne furent jamais vivants?* que dira-t-il d'eux? Écoutez :

« Là, dans l'air sans astres, bruissaient des soupirs, des plaintes, « de profonds gémissements, tels qu'au commencement j'en pleurai.

« Des cris divers, d'horribles langages, des paroles de douleur, « des accents de colère, des voix hautes et rauques, et avec elles « un bruit de mains,

« Faisaient un fracas qui, dans cet air à jamais ténébreux, sans « cesse tournoie, comme le sable roulé par un tourbillon.

« Et moi, dont la tête était ceinte d'erreur, je dis : — Maître, « qu'entends-je? et quels sont ceux-là qui paraissent plongés si « avant dans le deuil?

« Et lui à moi : — Cet état misérable est celui des tristes âmes « qui vécurent sans infamie ni louanges.

« Mêlées elles sont à la troupe abjecte de ces anges qui ne furent « ni rebelles, ni fidèles à Dieu, mais furent pour soi.

« Le Ciel les rejette pour qu'ils n'altèrent point sa beauté, et ne « les reçoit pas; le profond Enfer, parce que les damnés tireraient « d'eux quelque gloire.

« Et moi : — Maître, quelle angoisse les fait se lamenter si fort? « Il répondit : — Je te le dirai très-brièvement.

« Ceux-ci n'ont point l'espérance de mourir, et leur aveugle vie « est si basse, qu'ils envient tout autre sort.

« Aucune mémoire le monde ne laisse subsister d'eux : la Justice « et la Miséricorde les dédaignent. Ne discourons point d'eux, mais « regarde et passe [1]. »

Quelle indignation, quelle colère pèserait sur ces damnés d'un poids égal à celui de ce mépris?

Le touchant épisode de Francesca de Rimini, lequel a fourni à l'un de nos peintres le sujet d'une de ses plus belles œuvres, est dans toutes les mémoires. Tendresse, ingénuité, grâce ravissante, mélancolie des doux souvenirs, que ne s'y trouve-t-il point? Les deux amants qu'emporte et roule dans son cercle éternel l'infernal ouragan, s'arrêtent à la prière de Dante, et Francesca lui fait le récit de leurs infortunes. Combien l'effet en est différent de ce qu'il serait si le poëte l'avait mis dans la bouche de celui *qui jamais d'elle ne sera séparé*. Un poëte vulgaire n'y eût pas manqué; il

1. *Enfer*, ch, III, terc. 8 et suiv.

aurait cru répandre ainsi sur l'amante silencieuse un certain charme de modestie pudique : et au contraire, outre l'exquis sentiment de délicatesse passionnée par lequel elle semble se rendre propre une commune faiblesse, c'est en l'avouant elle-même qu'elle l'excuse, c'est par la vive expression de l'amour qui la fascine encore, qu'elle imprime à cet amour qui survit au corps, qui réside dans l'âme seule, je ne sais quel caractère chaste d'où naît la pitié douloureuse et tendre qu'inspirent ceux dont il fera, au fond d'une joie secrète, l'immortel tourment.

Rien ne contraste plus que cette scène et celle où apparaît, au dixième chant, la grande figure de Farinata. Chef des Gibelins à Florence, deux fois il en chassa les Guelfes, et fut enfin défait par eux à Monte-Aperto, près de l'Arbia. Dante peint en lui, avec la fierté aristocratique[1], l'inflexible orgueil, la haine opiniâtre de parti, la passion politique dominant, absorbant toutes les autres passions. Et comment les peint-il? C'est ici qu'il faut admirer le génie du poëte. Pas une réflexion; quelques larges coups de pinceau, un bref dialogue dont chaque mot met à nu le fond de l'âme, et le tableau est complet. Mais de quelle manière, tout d'abord, il éveille l'attention et prépare l'effet! Nous sommes dans une campagne lugubre, couverte de tombeaux rougis par le feu; subitement de l'un d'eux sort une voix qui invite Dante à s'arrêter. Il s'effraie et se rapproche de Virgile :

« Que fais-tu? lui dit celui-ci; tourne-toi. Vois là Farinata qui s'est levé : tu le verras tout entier de la ceinture en haut. »

Que doit être celui dont l'aspect émeut ainsi Virgile, le guide qui, dépouillé de la mortalité, passe impassible à travers ces régions désolées? Ne voit-on pas Farinata, séparé du vulgaire des morts, se lever comme une apparition formidable, gigantesque?

Dante poursuit :

« J'avais déjà mes yeux fixés sur les siens; et lui, de la poi-
« trine et du front se dressait, comme s'il eût eu l'enfer à grand
« mépris. »

1. *Quels furent tes ancêtres ?* C'est la première question qu'il adresse à Dante : et, à ce sujet, nous observerons que Dante n'avait nullement les sentiments démocratiques que quelques-uns lui ont prêtés. Il rappelle avec complaisance l'origine noble de ses aïeux, et affecte un profond dédain pour les familles sorties du peuple et pour le peuple lui-même. L'Empire impliquait une hiérarchie naturellement liée à l'esprit féodal.

L'ombre altière l'interroge sur les siens. Il les nomme.

« Cruellement, reprend l'ombre, ils furent ennemis et de moi et « de mes aïeux; aussi les chassai-je deux fois. »

La réponse non moins fière part comme un trait :

« S'ils furent chassés, de toutes parts ils revinrent et l'une et l'autre fois; mais les vôtres n'apprirent jamais cet art. »

Ici la scène s'interrompt soudain, et tout à l'heure on verra l'effet de cette interruption par rapport au dessein principal du poëte.

Lentement, timidement, une autre ombre s'est levée : c'est celle de Cavalcante de' Cavalcanti, père de Guido Cavalcanti, ami de Dante. Il a reconnu la voix de celui-ci, et il espère que son fils l'accompagne. Trompé dans cette espérance, il s'écrie en pleurant :

« Si à travers cette sombre prison tu vas par grandeur d'âme, « mon fils où est-il? pourquoi pas avec toi? »

Quelle louange, et comme elle sort naturellement d'un cœur paternel! Ce père ne conçoit pas que, là où éclate la grandeur d'âme, son fils n'y soit point.

Sur un mot équivoque de Dante, il croit ce fils mort, jette un cri de douleur, et tombe à la renverse au fond du sépulcre embrasé.

Plus cette scène est touchante, plus elle fait ressortir le caractère de Farinata. Elle n'a point existé pour lui : il n'a rien vu, rien entendu, absorbé tout entier dans l'amer sentiment qu'ont réveillé en son âme superbe les paroles de Dante : *mais les vôtres n'apprirent jamais cet art.*

Et continuant le premier discours : « Qu'ils aient mal appris cet « art, dit-il, cela me tourmente plus que cette couche. »

Voilà son enfer : près de ce supplice de l'orgueil, la tombe brûlante où il gît n'est rien.

Il faut lire le reste dans le poëme même; il y faut voir avec quel art le poëte, sans altérer le caractère de Farinata, en tempère l'âpreté, en montrant, dans l'homme de parti, dans le chef de faction, quelque chose de plus fort encore que la haine : le doux, le saint amour de la patrie. Dante lui a reproché *le carnage qui rougit l'Arbia.*

« Après avoir en soupirant secoué la tête : — A cela, dit-il, je ne « fus pas seul, et ce n'eût pas certes été sans cause qu'avec les autres « je m'y fusse porté :

« Mais quand tous consentaient à détruire Florence, seul en « face je la défendis. »

Si ce ne sont pas là des beautés égales à tout ce que la poésie offrit jamais de plus beau, qu'est-ce donc?

Le grand gibelin toscan offre un de ces types primordiaux, d'où dérive ensuite une multitude d'imitations directes ou indirectes. Quelles que soient les nuances, les modifications secondaires, on l'y reconnaît toujours, et toujours il conserve je ne sais quoi de plus vaste, de plus profond, de plus puissant.

C'est de lui que Byron s'inspirait en peignant le Giaour et plusieurs autres de ses personnages. Ils procèdent de Farinata comme les rejetons naissent du pied de l'arbre : même séve d'orgueil, de haine, de vengeance; mais, de ces rejetons, aucun n'atteint la hauteur de la tige primitive.

Longin définissait le sublime, *le son que rend une grande âme*. Il semble que ce mot ait surtout été dit pour Dante. Mais l'âme du poëte ne doit pas rendre seulement un son; elle doit vibrer au souffle des passions les plus opposées, des sentiments les plus divers, et dans sa divine harmonie, reproduire l'harmonie si variée de la nature et du cœur de l'homme. Par ce côté encore, Dante, autant qu'Homère, peut être nommé le *poëte souverain.* Tout le frappe, tout l'émeut, et, des plus petits aux plus grands objets, il se transforme pôur tout peindre avec une égale vérité, une égale perfection. A l'étroit dans la nature même, il crée, il fait d'une vision fantastique quelque chose de réel et de vivant, entraînant la croyance à la suite de sa puissante imagination. Et dans ces poétiques créations, quelle originalité, quelle force d'invention propre, alors même que l'idée première, suggérée d'ailleurs, semble devoir le rendre imitateur! Au treizième chant, il emprunte à Virgile celle d'arbustes animés par des ombres humaines : voilà tout ce qu'ils ont de commun. Le reste appartient uniquement à Dante. Il est arrivé à la seconde enceinte du septième cercle, où sont punis les suicides :

« Nous entrâmes dans un bois où nul sentier n'était tracé.

« Point de feuillage vert, mais de couleur sombre; point de « rameaux unis, mais noueux et tortus; point de fruits, mais sur « des épines des poisons.

« N'ont point de halliers si épais et si âpres ces bêtes sauvages « qui, entre Cecina et Corneto, haïssent les lieux cultivés.

« Là font leurs nids les hideuses Harpies, qui chassèrent des « Strophades les Troyens, avec la triste annonce du futur désastre.

« Elles ont de vastes ailes, et des cols et des visages humains,
« et des pieds armés de griffes, et des plumes à leur large ventre :
« Elles se lamentent sur les arbres étranges. »

Ce dernier trait si simple achève le tableau de cette immense désolation.

Là les désespérés *qui loin d'eux rejetèrent leurs âmes*[1], gémissent sous l'écorce des buissons, ou, tels que les bêtes des forêts, sont chassés par des meutes infernales. Pour satisfaire le désir de Dante, Virgile interroge l'un d'eux :

« Qu'il te plaise de nous dire comment l'âme est liée à ces arbres « noueux, et, si tu le peux, dis-nous si quelqu'une jamais se dé- « gage de tels membres. »

« Alors fortement souffla le tronc, puis le souffle se changea en « cette voix : — Brièvement il vous sera répondu.

« Lorsque l'âme féroce quitte le corps dont elle s'est elle-même « arrachée, Minos l'envoie à la septième bouche.

« Elle tombe dans la forêt, non en un lieu choisi, mais où le « hasard la jette. Là, elle germe comme un grain d'épeautre.

« S'élevant, elle devient une tige et un arbre silvestre. Les Har- « pies, se repaissant de ses feuilles, ouvrent un passage à la douleur « qu'elles lui font ressentir.

« Comme les autres nous viendrons rechercher nos dépouilles, « mais cependant aucun ne les revêtira; car il n'est pas juste que « l'homme recouvre ce que lui-même il s'est ravi.

« Ici nous les traînerons, et dans la lugubre forêt nos corps « seront suspendus, chacun au tronc de sa triste ombre. »

Ces corps éternellement suspendus devant leurs âmes éternellement séparées d'eux, ces débris d'une nature à jamais mutilée, cette mort dans la mort, n'est-ce pas là un spectacle étrange qui saisit l'imagination et l'enveloppe comme d'un crêpe funèbre?

Tout d'un coup la scène change :

« Nous demeurions attentifs, croyant qu'il voulait dire encore « autre chose, quand nous surprit un bruit

« Semblable au fracas des bêtes et des branches qu'entend celui « qui oit venir le sanglier et la meute qui le suit.

« Et voilà, vers la gauche, deux damnés nus et déchirés, fuyant « de telle vitesse, qu'à travers la forêt ils brisaient tout obstacle.

1. Qui, lucis perosi, projecère animas. VIRG.

« Celui de devant : Accours, accours, ô mort ! Et l'autre, à qui « trop il paraissait tarder : — Lappo, si prudentes ne furent pas

« Tes jambes aux joutes de Toppo [1]. Et puis, l'haleine lui man- « quant peut-être [2], de soi et d'un buisson il fit un seul groupe.

« Derrière eux la forêt était pleine de chiennes noires, affamées et « courant comme des lévriers qu'on vient de détacher.

« Dans celui qui s'était tapi, elles enfoncèrent les dents et le dé- « chirèrent pièce à pièce, puis emportèrent ces lambeaux palpitants. »

A ces sombres horreurs succèdent des sentiments qui reposent l'âme et l'attendrissent. Sur une berge à l'abri des flammes, Dante traverse une plaine où, en longue file, courent les pécheurs que frappent des traits de feu. Il est reconnu avec étonnement par son ancien maître, Brunetto Latini, qui d'en bas l'arrête par le pan de sa robe, et s'écrie : — O merveille [3] !

« Lorsque vers moi il étendit le bras, sur cette face grillée par le « feu je fixai tellement mon regard, que le visage brûlé n'empêcha « point

« Mon entendement de le reconnaître ; et, vers sa face abaissant « la main, je répondis : — Êtes-vous ici, ser Brunetto ?

« Et lui : — O mon fils, ne te déplaise qu'un peu en arrière avec « toi reste Brunetto Latini, et laisse aller la file.

« Je lui dis : —Autant que je peux, je vous en prie ; et si vous « souhaitez qu'avec vous je m'asseye, je le ferai, s'il plaît à celui « avec qui je vais.

« — O mon fils, dit-il, qui de ce troupeau s'arrête un instant gît « ensuite cent années sans se mouvoir sous le feu qui le frappe.

« Va donc, et je t'accompagnerai ; puis je rejoindrai ma bande « qui va pleurant son dam éternel.

« Je n'osais descendre de la berge pour marcher près de lui, « mais je tenais ma tête baissée comme un homme qui chemine « humblement.

1. Lappo, de Sienne, au combat de Toppo, où les Siennois furent défaits par les Arétins, se jeta en désespéré au milieu des ennemis, et se fit tuer.

2. Comment l'haleine peut-elle manquer à une ombre ? C'est précisément pour cela, quecette circonstance, immédiatement, fait de Lappo un personnage vivant, et que, pour le lecteur comme pour Dante, la scène s'empreint d'un caractère saisissant de réalité, et devient si dramatique.

3. Chant xv.

« Il commença : — Quelle fortune ou quel destin t'amène ici-bas « avant le dernier jour? »

Dante l'instruit en peu de mots de ce qu'il désire savoir; après quoi Brunetto, rappelant ce que jadis il avait prédit de ses destinées glorieuses, l'encourage à poursuivre son voyage. Puis, l'avenir s'ouvrant à ses yeux, il lui annonce les rudes épreuves auxquelles mettra sa constance *le peuple ingrat et méchant* qui, *à cause de son bien-faire, se fera son ennemi.* Dante lui répond :

« Si exaucée eût été ma demande, vous ne seriez point encore « banni de la vie humaine.

« Car dans ma mémoire est gravée, et mon cœur conserve votre « chère et bonne et paternelle image, alors que, dans le monde, « souvent

« Vous m'enseigniez comment l'homme s'éternise; et combien « j'en ai de gratitude, il convient que, pendant que je vis, ma « langue le manifeste.

« Ce que de mes destins vous racontez, je l'écris et le réserve « pour que l'interprète, avec un autre texte, une dame (Béatrice) « qui le pourra, si jusqu'à elle j'arrive.

« Sachez seulement ceci, que pourvu qu'aucun reproche ne me « fasse ma conscience, quoi que veuille la fortune, je suis prêt. »

Cette reconnaissance du maître et du disciple, ces souvenirs d'une vie qui a fui à jamais, ce mutuel échange de vœux et de tendresses en un tel lieu, empruntent de ce lieu même je ne sais quel charme singulier de douceur et de tristesse. Et, à ce sujet, nous remarquerons que Dante rarement montre les damnés en proie au désespoir, aux fureurs de la haine; qu'il les représente, au contraire, liés encore aux vivants par leurs affections antérieures, de sorte que l'amour n'est point banni de l'enfer même. Si, lorsqu'il parle d'eux d'une manière générale, sa parole s'empreint de toutes les terreurs du dogme théologique, lorsque ensuite, durant son passage à travers ces régions désolées, il rencontre les personnes mêmes, converse avec elles, il oublie le dogme, il rentre dans l'ordre des sentiments que la nature inspire; quelque mortelle que soit la chute, elle laisse subsister le caractère originel de l'être dégradé, mais non entièrement; et sous le damné on retrouve encore l'homme. Qui aurait pu supporter, sans cela, l'affreux récit de tous ces supplices? Il n'eût produit qu'une impression de dégoût et d'horreur, et le livre serait tombé des mains.

Non-seulement le poëte exclut des sombres demeures qu'il dépeint l'idée du mal pur, non-seulement il a soin de réveiller partout celle de la vie humaine, telle à peu près qu'elle s'offre à nos yeux sur la terre, mais, avec un art merveilleux, quelquefois il s'incarne lui-même dans ses fictions, il les anime de son propre esprit et de l'esprit de son âge, que tourmentait la soif de connaître, qu'attirait vers les lieux où le soleil se couche, au delà des vastes mers, le vague pressentiment d'un monde inconnu, du monde où deux siècles après aborda Colomb. Ulysse, qu'il trouve dans la huitième *bolge*, lui raconte comment, après avoir quitté Circé, il commença ses courses errantes [1].

« Ni la douce pensée de mon fils, ni la piété envers mon vieux « père, ni l'amour dû qui devait être la joie de Pénélope,

« Ne purent vaincre en moi l'ardeur d'acquérir la connaissance « du monde, et des vices des hommes, et de leurs vertus.

« Mais sur la haute mer de toutes parts ouverte, je me lançai avec « un seul vaisseau, et ce petit nombre de compagnons qui jamais « ne m'abandonnèrent.

« L'un et l'autre rivage je vis, jusqu'à l'Espagne et jusqu'au « Maroc, et l'île de Sardaigne, et les autres que baigne cette mer.

« Moi et mes compagnons nous étions vieux et appesantis quand « nous arrivâmes à ce détroit resserré où Hercule posa ses bornes,

« Pour avertir l'homme de ne pas aller plus avant. Je laissai « Séville à main droite; à l'autre déjà Septa m'avait laissé.

« — O frères, dis-je, qui, à travers mille périls, êtes parvenus à « l'occident, suivez le soleil, et à vos sens

« A qui reste si peu de veille, ne refusez pas l'expérience du « monde sans habitants;

« Pensez à ce que vous êtes; point n'avez été faits pour vivre « comme des brutes, mais pour rechercher la vertu et la connais- « sance.

« Par ces brèves paroles, j'excitai tellement mes compagnons à « continuer leur route, qu'à peine ensuite aurais-je pu les retenir.

« La poupe tournée vers le levant, des rames nous fîmes des ailes « pour follement voler, gagnant toujours à gauche.

« Déjà, la nuit, je voyais toutes les étoiles de l'autre pôle, et le « nôtre si bas que point il ne s'élevait au-dessus de l'onde marine.

1. Chant XXVI.

« Cinq fois la lune avait rallumé son flambeau, et autant de fois « elle l'avait éteint depuis que nous étions entrés dans la haute mer,

« Quand nous apparut une montagne, obscure à cause de la « distance, et qui me sembla plus élevée qu'aucune autre que « j'eusse vue :

« Nous nous réjouîmes, et bientôt notre joie se changea en « pleurs, de la nouvelle terre un tourbillon étant venu, qui par« devant frappa le vaisseau.

« Trois fois il le fit tournoyer avec toutes les eaux; à la qua« trième, il dressa la poupe en haut, et en bas il enfonça la proue, « comme il plut à un autre,

« Jusqu'à ce que la mer se refermât sur nous. »

Pas un mot après ce dernier mot; le chant finit soudain : on ne voit plus, on n'entend plus que le flot qui passe au-dessus du vaisseau englouti dans l'éternel silence de l'abîme.

La puissance souveraine de l'art dérive de ses rapports mystérieux avec ce quelque chose d'infini que recèle l'âme humaine. S'il ne pénètre à cette profondeur, il ne produit que des effets vulgaires, n'éveille aucun de ces longs échos, qui, comme les ondes d'un vaste océan, vont se perdre au loin dans l'espace immense. C'est beaucoup moins par ce qu'il exprime que le poëte est vraiment poëte, *créateur* [1], que par les pensées, les visions internes qu'il suscite. Et ces visions, diverses pour chacun selon sa nature, le caractère de son esprit, sa sphère propre d'idées, de sentiments, sont par cela même inépuisables. Quoi de plus simple que le récit d'Ulysse? Et qui pourrait l'entendre sans émotion, sans voir flotter vaguement devant soi tout un monde, on ne sait quel monde, mais agrandi encore par le mélange des ombres. Plus les contours en sont indécis, plus il fascine l'imagination. Ce monde, au fond, ce n'est que l'homme même, son éternelle aspiration à un au delà sans terme, son mouvement éternel à travers les réalités passagères, vers ce que ne borne ni le temps ni l'espace, vers l'Être infini qui éternellement attire à soi toutes ses créatures. Près de lui, qu'est-ce que le reste? Près de la joie de s'en approcher, qu'est-ce que les joies de cette vie terrestre, qu'est-ce que cette vie même? De là l'insatiable besoin de lumière, de connaître toujours plus, pour aimer toujours plus, pouvoir et agir toujours plus; de là, dans un

1. Ποιητής.

travail sans repos, le mépris des obstacles, des fatigues, des souffrances, cette irrésistible impulsion qui force l'homme, jeté sur une mer inconnue, au milieu des écueils, des tempêtes, d'obéir à la voix qui lui crie : Va, suis le soleil !

De ces hautes régions où le poëte, comme par quelques paroles magiques, vous a transportés, il redescend sur cette terre où, dans leurs passions insensées, s'agitent tristement les mortels misérables. Il est dans le cercle des damnés qui, enveloppés d'une flamme qui les cache à la vue, expient, sous ces vêtements de feu, la ruse maligne, l'imposture, la fourbe [1]. Tout à coup, une voix :

« Si récemment dans ce monde aveugle tu es tombé, de cette « douce terre latine d'où j'ai apporté toute ma coulpe,

« Dis-moi si les Romagnols ont la paix ou la guerre ; car je fus des « monts, là, entre Urbino et la montagne d'où sort le Tibre [2].

« — O âme là-dessous cachée ! répond Dante, la Romagne n'est « ni ne fut jamais sans guerre dans le cœur de ses tyrans. »

Quelle tristesse dans ce seul mot ! et comme, du cœur de ces tyrans, on voit se déborder tous les maux sur cette contrée calamiteuse !

Après avoir avec plus de détails satisfait à la demande du damné, Dante, à son tour, lui en adresse une :

« Maintenant, je te prie de nous dire qui tu es ; ne sois pas plus « dur que d'autres ne l'ont été, et que ton nom se conserve dans le « monde ! »

Ici se déroule une des scènes les plus étranges, les plus terribles, les plus fantastiques. La haine du Gibelin flétrit, à la fois, et le fourbe auquel il fait raconter ses honteux méfaits, et le pape qui le poussa dans l'infernal abîme. Il y a des moments où l'on croit entendre le sifflement du fer rouge appliqué sur le front du pontife prévaricateur.

Dante a cru complaire à Gui de Montefeltro en souhaitant que *son nom se conserve dans le monde*. Le réprouvé le détrompe, et, sans y songer, dévoile ainsi lui-même son supplice secret, le sentiment de sa turpitude.

« Si je croyais répondre à quelqu'un qui dût jamais retourner « dans le monde, cette flamme cesserait de se mouvoir ;

« Mais puisque jamais, si ce qu'on dit est vrai, nul ne retourna « vivant de ses profondeurs, sans crainte d'infamie je te réponds :

1. Chant XXVII.
2. Monte-Feltro.

« Je fus homme d'armes, et puis cordelier, croyant, en me cei-
« gnant ainsi, expier mes fautes, et certes il en aurait été entière-
« ment comme je le croyais,

« N'eût été le Grand-Prêtre[1], à qui mal en prenne, qui me
« replongea dans mes premiers méfaits : comment et pourquoi, je
« veux que tu l'entendes :

« Pendant que je fus la forme d'os et de chair que ma mère me
« donna, mes œuvres ne furent pas d'un lion, mais d'un renard;

« Les sourdes pratiques et les voies couvertes je les sus toutes,
« tellement que le bruit en parvint jusqu'au bout de la terre.

« Quand je fus arrivé à ce point de mon âge où chacun devrait
« abaisser les voiles et serrer les cordages,

« Ce qui premièrement me plaisait, alors me pesa; repentant et
« confès je me fis : et bien, hélas! m'en serais-je trouvé, pauvre
« misérable!

« Le Prince des nouveaux Pharisiens avait la guerre près de
« Latran[2], et ni avec les Sarrasins ni avec les Juifs;

« Étaient chrétiens tous ses ennemis, et aucun n'avait aidé à
« prendre Acre ou trafiqué dans la terre du Soudan.

« Ni l'office suprême, ni les ordres sacrés il ne regarda en soi,
« non plus qu'en moi le cordon qui jadis amaigrissait ceux qui s'en
« ceignaient.

« Mais comme Constantin manda Sylvestre d'au dedans du Siratti
« pour guérir sa lèpre, ainsi me manda-t-il comme médecin,

« Pour guérir sa fièvre de superbe. Il me demanda conseil, et je
« me tus, ses paroles me paraissant ivres.

« Il reprit : — Que ton cœur ne craigne point, dès à présent je
« t'absous; enseigne-moi comment je jetterai bas Palestrina.

« Je puis, comme tu sais, ouvrir et fermer le ciel; car doubles
« sont les clefs qui point ne furent chères à mon prédécesseur[3].

« Alors me poussèrent les graves arguments là où se taire me
« parut le pis, et je dis : — Père, puisque tu me laves

« De ce péché où je dois maintenant tomber, longue promesse et
« court effet[4] te fera triompher sur le haut siége.

1. Boniface VIII.
2. Avec les Colonne qui habitaient près de Saint-Jean-de-Latran, et à qui appartenait la ville fortifiée de Palestrina, dans le voisinage de Rome.
3. Célestin V, qui abdiqua la papauté.
4. Beaucoup promettre et tenir peu.

« Ensuite, quand je fus mort, François me vint chercher ; mais un « des anges noirs lui dit : — Ne l'enlève point, ne me fais pas tort ;

« En bas, parmi mes serfs il doit venir, parce qu'il donna le « conseil frauduleux, depuis quoi je le tiens aux crins.

« Absous ne peut être qui ne se repent, et à la fois vouloir et se « repentir ne se peut, à cause de la contradiction qui point ne le « permet.

« O malheureux ! comme je tressaillis lorsqu'il me prit, disant : « — Tu ne pensais pas que je fusse logicien.

« Il me porta devant Minos ; et celui-ci, après avoir huit fois « roulé sa queue autour de son dos endurci, et se l'être mordue de « rage,

« Dit : — Ce pécheur est de ceux que le feu dérobe : par quoi, « là où tu vois, perdu suis-je, et ainsi vêtu, gémissant je vais. »

N'est-ce pas là tout un drame? et comme l'action en est rapide! et comme, dans sa rapidité, on est ému successivement des sentiments les plus divers! Pas un trait qui ne réveille une longue suite de pensées, qui ne présente à l'imagination un tableau qu'elle développe et complète d'elle-même. Et quel naturel! quelle vérité dans le retour que fait sur lui-même, sur l'irréparable passé, ce perdu, alors qu'*il était la forme d'os et de chair que sa mère lui donna !* Cette forme d'os et de chair, c'est tout l'homme. Quelle que soit sa superbe, il n'a que cela. Mais non : il a encore ce que, dans les illusions de ses jeunes années, il oublie, une âme. Plus tard, trop tard, il se souvient d'elle :

« Quand je fus arrivé à ce point de mon âge où chacun devrait « abaisser les voiles et serrer les cordages,

« Ce qui, premièrement, me plaisait, alors me pesa ; repentant « et confès je me fis, et bien, hélas ! m'en serais-je trouvé, pauvre « misérable ! »

Cette réflexion, qui coupe son récit, et qui, tout d'un coup, ramène au dedans de soi *ce pauvre misérable*, ajoute encore à ses tourments celui d'un regret éternellement vain. Ce qu'il eût pu être aggrave le poids de ce qu'il est désormais pour toujours.

La voix de ce spectre a quelque chose de sépulcral qui fait frissonner comme celle du père d'Hamlet. Appelé par *le grand Prêtre*, qu'en passant il maudit, le voilà seul, face à face, avec ce *Prince des nouveaux Pharisiens*, qui l'a mandé *pour guérir sa fièvre de superbe.*

On croit voir apparaître l'Ange d'orgueil. La tentation commence. Ce que dit le Pontife, il ne le redit point. Que serait-ce auprès de ce mot : *Je me tus, ses paroles me paraissant ivres?* Le Pape a remarqué ce silence d'étonnement et d'effroi ; il rassure le moine consterné, l'éblouit du pouvoir qui lui est commis, et l'absout d'avance du péché auquel il le pousse. Le malheureux hésite, pèse de part et d'autre *les graves arguments*, et enfin succombe. Il a raisonné avec sa conscience ; à sa mort l'Ange noir raisonne à son tour et l'emporte en se raillant de lui : *Tu ne pensais pas que je fusse logicien.*

« Par quoi, là où tu vois, perdu suis-je ; et ainsi vêtu, gémissant « je vais. »

Ce lugubre *je vais* ne se prolonge-t-il pas dans les cavernes infernales comme un écho de l'éternité?

Parvenus au fond du cône où la glace enchaîne à jamais Lucifer, Dante et Virgile, dépassant le centre de la terre, remontent péniblement le long d'un ruisseau dont le bruit les guide au milieu de l'obscurité, et retrouvent la lumière en arrivant à la surface de l'autre hémisphère, au-dessus duquel s'élève un mont que les eaux entourent de toutes parts : — Ce mont est le Purgatoire, et la deuxième cantique commence.

CHAPITRE VIII

PURGATOIRE.

La permanence de l'être humain après le phénomène appelé mort, la diversité pour chacun de l'état qui la suit, selon qu'il a vécu moralement bien ou mal, ces deux croyances, inhérentes à notre nature, sont universelles ; mais, dans le développement des idées qui y correspondent, la raison, abusée par de fausses analogies ou égarée par d'autres causes d'erreurs, a souvent altéré les simples enseignements de la conscience native. Ainsi, glissant, à son insu même, sur la pente d'un anthropomorphisme dangereux, elle s'est représenté le souverain être distribuant les peines et les récompenses futures, comme sur la terre les juges les distribuent par une libre détermination de leur volonté propre, arbitrairement

en ce sens que la peine et la faute n'ont entre elles aucun lien nécessaire, tandis qu'en réalité elles sont liées de la même manière que la cause et l'effet, dont l'intime relation résulte de leur essence et dépend d'elle directement et uniquement. La peine sort de la faute comme la souffrance de la maladie, selon des lois premières, immuables, qui sont les lois mêmes de la vie.

On s'est également persuadé que la peine renfermait en soi une vertu expiatrice, — en d'autres termes, que la souffrance guérit la maladie, — ce qui a conduit à cette opinion exécrable que Dieu se complaît dans la peine ou dans la souffrance de l'être puni.

De là le zèle persécuteur, de là ce débordement de cruautés infernales au moyen desquelles, chez tant de peuples, une frénétique piété a cru satisfaire à la justice divine. La législation même, imbue de cette pensée funeste, en a étendu les conséquences aux délits de tous ordres et à leur châtiment, transformé en une sorte de culte expiatoire et de sacrifice humain.

D'une autre part, l'idée de l'absolu, née des abstraites spéculations de la métaphysique, se combinant avec celle du mal, on se figura qu'il existait des péchés inexpiables, éternels dès lors, et dès lors aussi entraînant après soi une punition éternelle. D'où, à l'égard de ces péchés infinis en durée, infinis par le caractère de celui qu'ils offensent, le dogme effroyable de l'éternité des peines :

Sedet, æternumque sedebit
Infelix Theseus[1].

Ainsi, trois états de l'homme après la mort : l'état de béatitude éternelle pour les justes, l'état d'éternel châtiment pour les pécheurs fixés dans le mal, enfin, pour les pécheurs susceptibles de recouvrer la santé de l'âme, l'état de purification passagère.

Sur ce point, la doctrine chrétienne n'a rien qui la distingue des doctrines antérieures. On la retrouve tout entière dans Platon, et, chose remarquable, en des termes pareils à ceux de l'Évangile :

« La mort n'est, à ce qu'il me semble, que la séparation de l'âme « et du corps... Après cette séparation, l'âme demeure telle qu'elle « était auparavant ; elle conserve et sa nature et les affections « qu'elle a contractées pendant cette vie. Quand donc les morts « arrivent devant le Juge, il examine l'âme de chacun, sans avoir

1 *Æneid.* liv. VI.

« aucun égard au rang qu'il occupait sur la terre. Mais bien souvent, considérant l'âme du grand roi des Perses, ou d'un autre « roi, ou de quelque autre homme puissant, il n'y découvre rien « de sain; au contraire, les parjures et les injustices dont elle s'est « rendue coupable la couvrent comme d'autant de meurtrissures et « de plaies; elle est toute défigurée par l'orgueil et le mensonge; il « n'y a rien de droit en elle, parce qu'elle n'a point été nourrie de « la vérité. Maîtresse de suivre ses penchants, elle s'est plongée « dans la mollesse, la débauche, l'intempérance, dans des désordres « de toute espèce, de sorte qu'elle regorge d'infamie : ce que voyant « le Juge, il l'envoie ignominieusement dans la prison où elle doit « subir les supplices qu'elle a mérités; car il convient que celui « qui est puni justement, le soit afin d'en tirer de l'avantage en « devenant meilleur, ou pour servir d'exemple aux autres et les « porter à se corriger par la crainte que son châtiment leur inspire [1]. « Or, ceux que les dieux et les hommes punissent afin que leur « punition leur soit utile, sont les malheureux qui ont commis des « péchés guérissables : la douleur et les tourments leur procurent « un bien réel, car on ne peut être autrement délivré de l'injustice. « Mais pour ceux qui, ayant atteint les limites du mal, sont tout « à fait incurables, ils servent d'exemple aux autres, sans qu'il leur « en revienne aucune utilité, parce qu'ils ne sont pas susceptibles « d'être guéris; ils souffriront éternellement des supplices épouvantables... C'est pourquoi, méprisant les vains honneurs et ne regardant que la vérité, je m'efforce de vivre et de mourir en homme « de bien; et je vous y exhorte, ainsi que tous les autres, autant « que je puis. Je vous rappelle à la vertu, je vous anime à ce saint « combat, le plus grand, croyez-moi, que nous ayons à soutenir « sur la terre. Combattez donc sans relâche, car vous ne pouvez « plus vous être à vous-même d'aucun secours, lorsque présent « devant le Juge, vous attendez votre sentence tout tremblant et « saisi de terreur [2]. Cette sentence rendue, le Juge ordonne aux « justes de passer à la droite et de monter aux cieux; il commande

1. Virgile met la même doctrine dans la bouche d'un des malheureux qu'il place en son enfer.

« Discite justitiam moniti, et non temnere divos. »
Æneid., lib. VI.

2. Platon; *Gorgias*. *Oper.*, tom. IV, p. 166 et seq. edit. Bipont.

« aux méchants de passer à la gauche et de descendre aux enfers[1]. »

Suivant Pythagore[2], les âmes de ceux qui, s'étant plongés dans les voluptés du corps et s'en étant rendus esclaves, ont violé le droit divin et humain sont roulées autour de la terre, et ne reviennent au ciel qu'après avoir été ainsi emportées durant beaucoup de siècles. Virgile décrit, d'après la même doctrine, les peines que subissent ces âmes malades, jusqu'à ce qu'elles soient purifiées de leurs souillures[3]. Chez tous les peuples on retrouve des croyances analogues. Elles sont comme la voix de la conscience universelle, qui, unissant l'idée de souffrance à l'idée de désordre et l'idée de pureté à celle de béatitude, a dû rendre, pour les pécheurs, la possession de celle-ci dépendante d'une purification préalable, comme la santé perdue ne se retrouve qu'après un temps de convalescence plus ou moins pénible.

L'opinion toute métaphysique de châtiments éternels, ou de l'éternité du mal, n'a pu naître, nous le répétons, qu'à des époques où le raisonnement abstrait, substitué aux natives inspirations de la conscience, altéra dans l'homme le sentiment de ses lois véritables.

1. *De Republ.*, lib. x. *Ibid.*, tom. VII, p. 323.
2. Cicer. *Somn. Scip.* ch. IX, p. 22.

3. Quin et, supremo quum lumine vita reliquit,
Non tamen omne malum miseris nec funditus omnes
Corporeæ excedunt pestes; penitusque necesse est
Multa diù concreta modis inolescere miris.
Ergò exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt: aliæ panduntur inanes
Suspensæ ad ventos: aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni:
Quisque suos patimur manes. Exinde per amplum
Mittimur Elysium, et pauci læta arva tenemus:
Donec longa dies, perfecto temporis orbe
Concretam exemit labem, purumque reliquit
Æthereum sensum, atque auraï simplicis ignem.
Has omnes, ubi mille rotam volvère per annos,
Lethæum ad fluvium deus evocat agmine magno,
Scilicet immemores supera ut convexa revisant,
Rursùs et incipiant in corpora velle reverti
Æneid. lib. VI.

Il est curieux de comparer à cette description, ce que le même sujet a inspiré à un autre grand poëte, Shakspeare. On trouvera peut-être qu'on peut hésiter, du moins quant à la force de l'impression produite, entre la

Mais, parmi les aberrations où l'a jeté, à cet égard, une fausse théologie, il n'en est point de plus effrayantes que celles de quelques sectes chrétiennes qui, niant le Purgatoire ou un état de purification après la mort, n'admettent que l'Enfer, et, en cela, tirent une juste conséquence d'un autre point de leur doctrine, suivant laquelle l'homme est prédestiné de toute éternité au salut ou à la damnation, en vertu d'un décret immuable de la pure volonté divine. Ce décret absolu impliquant la nécessité non moins absolue de son accomplissement, il est clair qu'au moment où l'homme passe de cette vie dans l'autre, ses destinées sont fixées à jamais, et qu'il ne peut dès lors exister pour lui de demeure que le ciel éternel ou l'enfer éternel, sans que le cheix entre l'un et l'autre ait pu, à aucun degré, être en sa puissance, dépendre de l'usage de son libre arbitre, que la même doctrine détruit radicalement, et avec lui le principe moral inséparable de la liberté. De tous les blasphèmes contre Dieu, il n'en est point que celui-ci ne surpasse en impiété.

Dante a conçu sa seconde cantique d'après les idées catholiques

sereine élégance du cygne de Mantoue, et l'énergie sauvage du barde anglais:

CLAUDIO. Death is a fearful thing!
ISABELLA. And shamed life a hateful.
CLAUDIO. Ay, but to die, and go we know not where;
To lie in cold obstruction, and to rot;
This sensible warm motion to become
A kneaded clod; and the delighted spirit
To bathe in fiery floods, or to reside
In thrilling regions of thick-ribbed ice;
To be imprison'd in the viewless winds
And blown with restless violence round about
The pendent world; or to be worse than worst
Of those, that lawless and incertain thougths
Imagine howling!—'tis too horrible!

CLAUDIO. La mort est une affreuse chose!
ISABELLA. Et la vie déshonorée, une haïssable.
CLAUDIO. Oui. Mais mourir, et aller nous ne savons où. Être là, couché dans un trou froid, et pourrir; le corps chaud qui sent et se meut, devenir une motte de terre pétrie; et l'esprit, tout à l'heure plein de joie, se baigner dans des flots de feu, ou habiter des régions hérissées d'épaisses côtes de glace; être emprisonné dans des vents invisibles, et emporté avec une violence sans repos autour du monde suspendu; ou bien être pis que le pire de ceux que nous montrent, hurlant, des pensers effrénés, de vagues rêves! — C'est trop horrible.

• *Measure for Measure*, acte III.

conformes à celles de Platon. Mais il a dû développer ce sujet, l'orner de détails qui représentassent à l'imagination, et, en quelque manière, aux sens mêmes, ce que propose à la seule pensée le dogme théologique; créer un monde et le peupler d'êtres réels : — *ut pictura poesis.*

D'au milieu des eaux, dans l'hémisphère opposé au nôtre, s'élève une montagne de forme conique. Autour règnent des corniches, séjour des âmes qui doivent s'y purifier. Le paradis terrestre en occupe le sommet, et au bas, sur les premières rampes, ceux, en grand nombre, qui différèrent leur conversion jusqu'aux approches de la dernière heure, attendent, durant un temps plus ou moins long, selon que leur négligence a été plus ou moins coupable, qu'il leur soit permis de monter dans le véritable purgatoire, dont, plus haut, un ange garde l'entrée. Il se compose de sept corniches, chacune desquelles est consacrée à l'expiation d'un des sept péchés capitaux. La disposition en est, comme on voit, pareille à celle de l'enfer, mais en sens inverse. Des deux cônes, le sommet de l'un correspond à l'état de l'homme descendu le plus avant dans le mal, le sommet de l'autre à l'état de l'homme pleinement régénéré. Nous avons fait remarquer, déjà, que Dante se complaît dans ces correspondances symétriques.

Le ton de cette cantique contraste profondément avec celui de la précédente. Il a quelque chose de doux et de triste comme le crépuscule, d'aérien comme le rêve. Les violents mouvements de l'âme se sont apaisés. Les peines matérielles y ressemblent à celles de l'enfer, et l'impression en est toute différente. Elles éveillent une tendre pitié, au lieu de la terreur et d'une âpre angoisse. L'âme souffrante, non-seulement les accepte parce qu'elle en reconnaît la justice, mais elle les désire parce qu'elle sait qu'elle guérira par elles, et que, dans la douleur passagère, elle pressent une joie qui ne passera jamais. De là je ne sais quoi de tranquille, de calme, de mélancolique et de serein. Otez de la vie présente l'incertitude, le doute, la crainte, laissez-y seulement avec ses misères l'espérance qui les adoucit, et une pleine foi d'atteindre le but que l'espérance nous montre, ce sera le Purgatoire tel que Dante le peint. Et c'est qu'au fond le Purgatoire, l'Enfer, le Ciel, au degré où nous pouvons en avoir et l'idée et le sentiment, ne sont que les divers états de l'homme sur la terre, le monde où nous vivons, mélangé de vertus et de vices, de jouissances et de souffrances, de lumières et de ténèbres, et qu'en réalité l'autre

monde n'en est que l'extension dans une sphère plus élevée et plus large. Séparez du bien et du mal l'absolu impossible, il ne reste que ces choses, héritage commun des êtres imparfaits et indéfiniment perfectibles. Notre enfer, notre purgatoire, notre ciel, c'est nous-mêmes, selon l'état de l'âme, duquel dépend radicalement celui du corps, et, si bas que soit le point d'où elles partent, toutes âmes montent au ciel, toutes y arriveront avec plus ou moins de labeur, parce que Dieu les attire toutes à soi, que Dieu est amour, et que l'*amour est plus fort que la mort*.

En sortant du gouffre infernal, et le visage encore souillé par ses noires vapeurs, Dante, tout à coup, revoit la lumière :

« Une douce teinte de saphir oriental, qui, jusqu'au premier « cercle, nuançait l'aspect serein de l'air pur,

« Rendit à mes yeux le plaisir, dès que je fus hors de la morte « atmosphère qui m'avait contristé la vue et le cœur.

« La belle planète qui invite à aimer [1], voilait les Poissons qui la « suivaient, et, par elle animé, tout l'orient souriait [2]. »

Le même sujet a inspiré à Milton les beaux vers par lesquels s'ouvre son troisième chant :

« Salut, lumière sacrée, fille du ciel, née la première, ou de l'Éter- « nel rayon coéternel ! ne puis-je pas te nommer ainsi sans être « blâmé ? Puisque Dieu est la lumière, et que, de toute éternité, il « n'habita jamais que dans une lumière inaccessible, il habita donc « en toi, brillante effusion d'une brillante essence incréée. Ou pré- « fères-tu t'entendre appeler ruisseau du pur Éther ? Qui dira ta « source ? Avant le soleil, avant les cieux, tu étais : et, à la voix de « Dieu, tu couvris, comme d'un manteau, le monde s'élevant des « eaux ténébreuses et profondes : conquête faite sur l'infini vide et « sans forme.

« Maintenant je te visite de nouveau d'une aile plus hardie, « échappé du lac Stygien, quoique longtemps retenu dans cet obscur « séjour. Lorsque, dans mon vol, j'étais porté à travers les ténèbres « extérieures et moyennes, j'ai chanté, avec des accords différents « de ceux de la lyre d'Orphée, le Chaos et l'éternelle Nuit. Une « muse céleste m'apprit à m'aventurer dans la noire descente et à « la remonter. Chose rare et pénible ! sauvé, je te visite de nou-

1. Vénus.
2. *Purgat.*, ch. I.

« veau, et je sens ta lampe vitale et souveraine. Mais toi, tu ne « reviens point visiter ces yeux qui roulent en vain pour rencontrer « ton rayon perçant, et ne trouvent pas d'aurore [1]. »

Cette apostrophe a certainement de la grandeur et de la majesté. Peut-être désirerait-on plus de mouvement, moins de pensées incidentes; peut-être l'espèce de raisonnement par où elle commence est-il un peu froid. Mais comme, bientôt, le poëte se relève :

« Avant le soleil, avant les cieux, tu étais : et, à la voix de Dieu, « tu couvris, comme d'un manteau, le monde s'élevant des eaux « ténébreuses et profondes : conquête faite sur l'infini vide et sans « forme. »

Le dernier trait, ce retour du pauvre aveugle sur lui-même, le regret de cette belle lumière refusée à ses yeux, *qui roulent en vain pour rencontrer son rayon perçant, et ne trouvent point d'aurore;* ce sentiment si vrai, plein d'une mélancolie si profonde et si calme, touche, émeut comme tout ce qui sort spontanément du cœur de l'homme. Toutefois, en se tenant plus près de la nature telle qu'elle apparaît, quand fuient les ombres, à nos sens ravis, Dante, croyons-nous, dans la même peinture, l'emporte par l'image, la fraîcheur et l'éclat.

Au pied du mont, sur la rive, il rencontre un vieillard, *digne, à le voir, de tant de révérence que plus à son père n'en doit aucun fils.* Ce vieillard est Caton d'Utique, préposé à la garde du Purgatoire pour en repousser les damnés qui, *fuyant l'éternelle prison*, tenteraient d'y entrer.

Dante, ici, dominé par un sentiment plus fort qu'elle, paraît oublier la théologie et son dogme rigide, et il n'est pas, à beaucoup près, le seul qui, sur ce point, eût opposé à l'autorité la voix de la conscience. Saint Justin, au second siècle, d'autres, plus tard, alors qu'Aristote régnait souverainement dans l'École, ont cru au salut des anciens qui avaient observé fidèlement les préceptes de la loi naturelle. Or, les plus illustres de ses contemporains, et spécialement les poëtes, si admirés de Dante, s'accordent à montrer dans Caton le juste par excellence, et le type même de la vertu. Ce que Lucain dit de lui rappelle le mot de Cicéron : *charitas generis humani*, et révèle le progrès immense accompli dans l'idée morale :

1. *Paradis perdu*, liv. III. Traduction de M. de Chateaubriand.

« Nul excès, suivre la nature, vivre pour la patrie, *se croire né* « *non pour soi*, *mais pour le monde entier*, telle était la règle, la « loi inébranlable du sévère Caton [1]. »

Les barrières qu'élevait entre les peuples le principe égoïste, le sentiment étroit des nationalités et des races, s'abaissent devant le grand dogme de l'unité du genre humain proclamée avec les devoirs qu'elle impose. Combien, déjà, l'on était loin des temps où le même mot signifiait *étranger* et *ennemi!*

Se souvenant peut-être des vers magnifiques où Horace peint *le monde entier soumis*, *hors l'âme indomptable de Caton* [2], Dante voyait encore en cet héroïque Romain le martyr de la liberté qu'il aima plus que la vie même. Aussi est-ce au nom de cet amour immortel et sacré que Virgile prie l'austère vieillard d'être favorable à celui dont le ciel a voulu qu'il fût le guide à travers les royaumes des morts.

« Qu'il te plaise d'agréer sa venue : il va cherchant la liberté qui « est si chère, comme sait celui qui pour elle la vie refuse.

« Tu le sais, pour elle ne te fut point amère la mort à Utique, où « tu laissas le vêtement qui au grand jour sera si brillant [3]. »

Nulles paroles plus simples, et que de pensées, que de sentiments elles éveillent au fond de l'âme émue! Hélas! en tous les sens, que sommes-nous, que de pauvres misérables qui VONT CHERCHANT LA LIBERTÉ, la liberté de l'esprit asservi aux préjugés et à l'ignorance, la liberté du cœur esclave des passions, la liberté du corps livré aux caprices de maîtres insolents, la liberté dans tous les ordres, dans l'ordre intellectuel, l'ordre moral, l'ordre politique. Qu'est-ce que nos sociétés, qu'est-ce que le monde, sinon un noir sépulcre

1. Hi mores, hæc duri immota Catonis
Secta fuit, servare modum, finemque tenere,
Naturamque sequi, patriæque impendere vitam,
Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo,...
Justitiæ cultor, rigidi servator honesti :
In commune bonus.
Pharsal., lib. II.

2. Audire magnos jam videor duces
Non indecoro pulvere sordidos,
Et cuncta terrarum subacta,
Præter atrocem animum Catonis.
Od., lib. II, od. 1.

3. *Purgat.* ch. I, terc. 24 et 25.

où la tyrannie, sous mille formes hideuses, nous enchaîne avec des ossements?

Les deux voyageurs voient venir rapidement sur les eaux, guidée par un Ange resplendissant de lumière, une légère nacelle pleine d'âmes qu'elle dépose sur la plage. L'une d'elles est Casella, musicien renommé alors, lequel, ami de Dante, avait mis en chant plusieurs de ses *canzoni* [1]. Tandis que, *regardant autour comme celui qui examine des choses neuves*, elles s'enquièrent du chemin qu'elles doivent suivre pour monter, et que Virgile leur répond, *nous sommes pèlerins comme vous*, s'apercevant, à la respiration de celui qui l'accompagne, qu'il est encore vivant, elles sont prises d'un grand étonnement. La scène qui s'ouvre ici vous transporte dans un monde vaporeux, aérien, réel à la fois et fantastique, où, de la terre que l'âme a quittée, il ne subsiste que ses tendresses, ses liens mystérieux avec les autres âmes, et ses ravissantes harmonies. Laissons parler le poëte :

« Je vis l'une d'elles s'avancer pour m'embrasser avec tant « d'affection, qu'elle me mut à faire la même chose.

« Hélas! ombres vaines, excepté d'aspect! Trois fois autour « d'elle j'étendis les bras, et trois fois je les ramenai sur ma poi- « trine.

« L'étonnement, je crois, se peignit en moi, sur quoi l'ombre « sourit et se retira; et moi, la suivant, au delà d'elle je passai.

« Souèvement elle me dit de cesser; alors je la reconnus, et la « priai que, pour me parler, elle s'arrêtât un peu.

« Elle me répondit : — Comme je t'aimai dans le corps mortel, « dégagé de lui je t'aime; à cause de cela je m'arrête; mais toi, « pourquoi vas-tu ?

« — Mon Casella, pour retourner de nouveau là d'où je suis « venu, je fais ce voyage; mais toi, pourquoi cette terre si dési- « rable t'était-elle déniée ?

Casella répond vaguement qu'il n'a pu se plaindre de ce juste délai; puis Dante reprend :

« Si une loi nouvelle ne t'ôte point la mémoire ou l'usage de « l'amoureux chant qui apaisait tous mes soucis,

1. *Iste Casella fuit Florentinus, et optimus intonator cantilenarum, qui pluries intonavit cantilenas auctoris, et fuit optimus cantator*, dit l'auteur des *Postilles* du manuscrit du Mont-Cassin.

« Qu'il te plaise d'en consoler un peu mon âme, qui, venant ici « avec le corps, est si affaissée.

« *Amour, qui discours en mon âme*[1], commença-t-il alors, si « souèvement que la douce mélodie en moi résonne.

« Le Maître et moi, et la troupe qui l'accompagnait, étions si « ravis que chacun paraissait avoir toute autre pensée en oubli.

« Attentifs à ses chants et absorbés en eux, nous allions, quand « tout à coup le vieillard vénérable : — Qu'est-ce que cela, esprits « lents?

« Quelle négligence, quel tarder est-ce là? Courez au mont pour « vous dépouiller de l'écorce qui empêche que de vous Dieu ne « soit vu[2]. »

Pour peindre la puissance de l'harmonie, les Grecs, de tous les anciens peuples le plus sensible aux arts, imaginèrent le mythe d'Orphée. L'Enfer chrétien, soumis à une loi inexorable, absolue, éternelle, ne permettait pas au poëte d'y introduire cette antique fiction. Mais, sous une autre forme, transporté dans le Purgatoire, l'effet principal en est le même, et la reconnaissance des deux amis au séjour des ombres, cette tendresse à la fois de la terre et hors de la terre, dans laquelle se confondent et la vie et la mort, y ajoute je ne sais quoi d'idéal et de mystique. Suspendues au chant de Casellà, les âmes oublient tout, le lieu où elles sont, celui vers lequel tout à l'heure encore les hâtait le désir de se purifier pour voir Dieu; et l'on ne s'en étonne point, et l'on se sent fasciné comme elles, comme elles absorbé dans la mélodie de ces vers ravissants :

Amor, che nella mente mi ragiona,
Cominciò egli allor sì dolcemente,
Che la dolcezza ancor dentro mi suona.

A la voix de Caton courroucé, les ombres sortent de leur extase, se dispersent et courent vers le mont. Arrivés au pied, Dante et son guide trouvent le *rocher si roide*, qu'en vain les *jambes les plus agiles* essaieraient de le franchir.

« Maintenant, dit le Maître en s'arrêtant, qui sait par où la côte « s'abaisse, de sorte qu'on puisse monter sans ailes?

1 *Amor che nella mente mi ragiona*. La *canzone* qui commence ainsi est regardée comme une des plus belles du Dante.

2. *Purgat.*, ch. II, ter. 26 et suiv.

« Et tandis qu'il tenait la tête inclinée, examinant en esprit le « chemin, et que moi en haut je regardais autour du rocher,

« A main gauche m'apparut une troupe d'âmes qui s'avançaient « vers nous, et il ne le paraissait, tant elles marchaient lentement.

« — Maître, dis-je, lève les yeux : voilà, là-bas, qui nous donnera « conseil, si tu ne le peux de toi-même.

« Alors il me regarda, et d'un air assuré répondit : — Allons vers « eux, car doucement ils viennent; et toi, cher fils, raffermis en « toi l'espérance.

« Cette troupe était encore, je dis quand nous eûmes fait mille « pas, à la distance d'un trait de pierre lancée par une main « habile,

« Quand tous se rangèrent contre les dures parois de la haute rive, « et restèrent immobiles, comme qui va doutant s'arrête pour « observer.

« — O vous dont bonne a été la fin, esprits déjà élus! commença « Virgile, par cette paix que, je crois, vous attendez tous,

« Dites-nous où la montagne est telle que possible il soit de « monter, car, perdre le temps, à qui plus sait plus il déplaît.

« Comme les brebis sortent de l'étable, une, puis deux, puis trois, « et les autres se tiennent, toutes timides, l'œil et le museau à « terre,

« Et ce que fait la première, les autres le font, se serrant der- « rière elle si elle s'arrête, simples et tranquilles, et le pourquoi « elles ne le savent,

« Ainsi vis-je mouvoir, pour venir, la tête de ce troupeau alors « fortuné, pudique de visage, modeste en sa démarche.

« Lorsque ceux-ci virent, à ma droite, la lumière rompue à terre « par devant, de sorte que mon ombre atteignait la grotte,

« Elles s'arrêtèrent et se retirèrent un peu en arrière, et toutes « les autres, qui venaient après, en firent autant [1]. »

Qui a vu les brebis sortir du bercail, les revoit dans les vers qu'on vient de lire. Ils offrent un exemple de l'admirable vérité des peintures de Dante, à qui, dans l'observation de la nature, aucun détail n'échappe, et qui les reproduit aussi fidèlement qu'un miroir réfléchit les objets. Jamais rien de faux, rien de vague, jamais non plus rien d'inutile; pas un trait, pas une circonstance qui ne con-

1. *Purgat.*, ch. III, ter. 18 et suiv.

coure à l'effet. Et remarquez quel calme, quelle tranquille lumière matinale ces images champêtres répandent sur des lieux cependant consacrés aux pleurs, et comme l'innocence de ces simples et douces et placides créatures se reflète sur les âmes encore malades, encore souffrantes, mais assurées désormais de posséder, au sein d'une éternelle paix, le bien immuable. Ce sont ces secrets rapports, qu'on sent, qu'on n'exprime point, tant les nuances en sont et délicates et fugitives, qui font le charme inépuisable des œuvres du vrai génie.

Mais le génie, comme la nature, sait aussi varier ses tableaux pour en rendre l'impression plus vive par les contrastes. Dante et Virgile se joignent à ces pèlerins du monde des ombres, qui s'offrent à les guider vers le passage qu'ils cherchent. L'un d'eux, en cheminant, demande à Dante s'il le vit jamais sur la terre : « Il était « blond et beau, et de noble aspect ; mais un coup avait divisé l'un « des sourcils. » Dante n'ayant de lui aucun souvenir, « Mainte- « nant, vois, » reprit-il ; et il lui montra une blessure au haut de la poitrine. Puis, souriant, il dit : « Je suis Manfred. »

On connaît son histoire. Clément IV, poursuivant en lui un descendant de Frédéric II, après l'avoir excommunié, appela Charles d'Anjou pour le chasser du royaume de Naples, dont l'archevêque de Cosenza avait offert, au nom du Pape, l'investiture à ce prince ambitieux. Manfred périt dans la bataille livrée près de Bénévent. Son corps, selon les lois de l'Église, ne pouvant reposer en terre sainte, Charles ordonna de l'ensevelir au bout du pont de Bénévent. Chaque soldat jeta une pierre sur sa fosse. On appelait *mora* cette sorte d'amas de pierres, vague souvenir peut-être des anciens tumulus. Mais l'archevêque de Cosenza ne permit point que les os de Manfred restassent enfouis sous quelques pelletées de terre pontificale. Il les fit transporter près du fleuve Verde, avec l'appareil lugubre en usage à l'égard des excommuniés, en silence et les cierges éteints.

L'ombre continue :

« Après que mon corps eut été percé de deux coups mortels, pleu- « rant, je m'en allai vers celui qui volontiers pardonne.

« Horribles furent mes péchés ; mais de si grands bras a la Justice « infinie, qu'elle y reçoit tout ce qui revient à elle.

« Si le Pasteur de Cosenza, qu'en chasse de moi envoya Clément, « avait alors en Dieu bien lu cette page,

« Les os de mon corps seraient encore au bout du pont de Béné-
« vent, sous la garde de la pesante *mora*.

« Maintenant les baigne la pluie et les roule le vent hors du « royaume, le long du Verde, où il les transporta à la lumière « éteinte [1]. »

Manfred raconte et ne se plaint point : que lui importent, à présent, ces choses de la terre? Mais le poëte gibelin, par la pitié qu'inspire ce roi puissant la veille, et le lendemain privé même d'une fosse, a atteint son but; il a flétri le persécuteur, il a rendu exécrable à tous sa vindicte atroce, sa haine qui ne pardonne point alors même que déjà Dieu a pardonné.

L'espace que les âmes en attente occupent dans le Purgatoire comprend plusieurs cercles, et les plus larges, puisqu'en s'élevant le mont se rétrécit. On pourrait, au premier abord, s'étonner de l'étendue de cet espace intermédiaire et du nombre de ceux qui, plus ou moins longtemps, doivent y séjourner avant d'être admis dans le lieu où s'accomplira leur purification. Mais il y a là une pensée profonde. Qu'est-ce, en effet, que cette foule, sinon celle au milieu de qui nous vivons, légère, futile, sans attache réfléchie au mal, sans amour efficace du bien, la foule de ceux au sujet desquels, dans l'étonnement de sa grande âme, Bossuet s'écriait : « Quoi! le charme des sens est-il si fort, que nous ne puissions rien prévoir! » Oublieuse de l'avenir, ondoyante aux brises du présent, tout entière à ce qui est et passe, jamais à ce qui sera, elle s'ouvre, comme la fleur des champs, pour recueillir chaque gouttelette de rosée, chaque rayon de soleil, jusqu'à ce que l'hiver ou un soudain orage la détache de sa tige pour toujours. Cet état d'indolence morale, dont la paresse du corps est l'image et souvent l'effet, Dante l'a placé sous nos yeux avec cette vérité pittoresque qu'on ne se lasse point d'admirer dans toutes ses peintures si variées, si vivantes.

Virgile encourage son compagnon, las déjà de la route, car le mont est rude à monter; et, ce travail accompli, il lui promet le repos de sa fatigue.

« Après qu'il eut dit cette parole, une voix tout près se fit ouïr :
« — Peut-être auparavant auras-tu besoin de t'asseoir.

« Au son de cette voix, nous nous retournâmes, et nous vîmes, à « main gauche, un grand rocher que ni lui ni moi n'avions aperçu « d'abord.

1. *Purgat.*, ch. III, terc. 40 et suiv.

« Nous nous y traînâmes : là étaient des gens qui se tenaient à « l'ombre derrière le rocher, comme par nonchalance on se pose.

« Et l'un d'eux, qui me paraissait las, était assis et embrassait « ses genoux, la tête entre eux baissée.

« — O mon doux Seigneur, dis-je, regarde celui-là qui se montre « plus indolent que si la paresse était sa sœur.

« Lors, prenant garde, vers nous il se tourna, levant les yeux « seulement au-dessus de la cuisse, et dit : — Monte, toi qui es « vaillant.

« Je le reconnus alors, et la fatigue qui encore un peu hâtait ma « respiration, ne m'empêcha point d'aller à lui ;

« Et quand je fus près, à peine souleva-t-il la tête, disant : — « As-tu remarqué comme le soleil à gauche conduit son char?

« Son lent mouvoir et ses courtes paroles amenèrent un peu le « rire sur mes lèvres; puis je commençai : — Belacqua, plus main- « tenant

« Je ne te plains[1]; mais, dis-moi, pourquoi ici es-tu assis? « Attends-tu une escorte? ou as-tu repris ta vieille habitude?

« Et lui : — O frère, monter, qu'importe? puisqu'aux peines ne « me laisserait point aller l'oiseau [2] de Dieu qui garde l'huis.

« Il faut que hors de ce seuil s'accomplissent pour moi autant de « révolutions célestes que ma vie eut de durée, parce que je différai « jusqu'à la fin les bons soupirs [3]. »

N'est-il pas là, vivant sous vos yeux, ce type de la paresse, la tête nonchalamment baissée entre ses cuisses, et la soulevant à peine pour laisser tomber, avec une langueur apathique, quelques brèves paroles *qui amènent le rire sur les lèvres*. Voilà le côté ridicule du vice, comme le poëte, dans l'Enfer, en a montré le côté bas, ignoble et grotesque. Mais cet aspect rebuterait bien vite, en un sujet si grave pour le fonds. Aussi, après avoir quelques moments fait sourire l'esprit, Dante se hâte de l'élever de nouveau dans l'ordre des sévères pensées, des émotions tendres et profondes.

Quelquefois, par un court récit, où se mêlent deux mondes, il transporte l'imagination en une sphère tout ensemble réelle et fantastique, pleine de tristesses étranges. Échappé du combat, un

1. Parce que son salut est désormais assuré.
2. L'ange ailé.
3. *Purgat.*, ch. IV, terc. 33 et suiv.

pauvre blessé[1] est venu expirer sur le bord d'un fleuve[2]. Le démon veut saisir son âme; l'ange de Dieu la lui enlève. « De celui-ci, dit « le démon, tu emportes ce qui est éternel, à cause d'une petite « larme qui me la ravit; mais autre chose ferai-je du reste. » Aussitôt la vallée se couvre de brouillards, l'air s'épaissit, on entend la pluie tombant du ciel noir, et dans le lointain le bruit des torrents qui se précipitent des montagnes. Le fleuve gonflé déborde, entraîne le corps glacé, le roule parmi les débris que ses eaux charrient, et l'ensevelit dans le limon au creux du ravin, où nul jamais ne saura qu'il repose[3]. Puis tout à coup, comme un vague rêve où les visions se succèdent soudain, une voix plaintive et quelques paroles mystérieuses qui font frissonner :

« Ah! quand tu seras de retour dans le monde, et reposé de ton « long voyage, souviens-toi de moi, qui suis la Pia; Sienne me fit, « me défit la Maremme : le sait celui qui auparavant m'avait, en « m'épousant, mis son anneau de gemme[4]. »

Dans sa fuite éternelle, le temps emporte rapidement la vie. Chaque heure, donc, est précieuse pour en atteindre le vrai but. Aussi Dante et son guide se hâtent-ils d'accomplir leur voyage symbolique; ils arrivent en un lieu où le mont leur cache le soleil. Difficile est le chemin et inconnu d'eux.

« Vois là, dit Virgile, une âme qui, retirée à l'écart, seule, toute « seule, regarde vers nous; elle nous enseignera la voie la plus « courte.

« Nous vînmes à elle. O âme lombarde, qu'altière et dédaigneuse « était ta contenance, et le mouvement de tes yeux digne et lent!

« Elle ne disait rien, mais nous laissait aller, regardant seule- « ment, comme le lion lorsqu'il repose.

« Cependant Virgile s'approcha d'elle, la priant de nous mon- « trer la plus facile montée. Elle ne répondit point à sa demande;

« Mais elle s'enquit de notre pays et de notre vie; et comme le « doux guide commençait : — Mantoue,..... l'ombre, tout enfoncée « dans la solitude d'elle-même,

« Surgit vers lui, du lieu où elle était, disant : — O Mantouan, je

1. Buonconte, fils de Gui de Montefeltro.
2. L'Archiano.
3. *Purgat.*, ch. v, terc. 32 et suiv.
4. *Ibid.*, terc. 44 et 45.

« suis Sordello, de ton pays; et ils s'embrassèrent l'un l'autre[1]. »

La solitude de cette ombre retirée à l'écart, sa contenance altière, le lent mouvement de ses yeux, saisit d'abord l'imagination, et le tableau s'achève par ce trait :

« Elle ne disait rien, mais nous laissait aller, regardant seule- « ment, comme le lion lorsqu'il repose. »

N'y a-t-il pas dans ce regard quelque chose qui fascine? Et comme la grandeur formidable de cette apparition solitaire, muette, est pathétique, quand, au seul nom de *Mantoue*, l'ombre, soudain s'élançant vers Virgile, s'écrie :

« O Mantouan, je suis Sordello, de ton pays; et ils s'embrassè- « rent l'un l'autre. »

Quoique dans un ordre de sentiments un peu différent, cette scène rappelle celle où Joseph, seul aussi en terre étrangère, plein encore des souvenirs du doux pays natal, des premières émotions, des premières tendresses de son cœur d'enfant sous la tente, se fait reconnaître de ses frères :

« Et il dit à ses frères : Je suis Joseph, que vous avez vendu pour « l'Égypte... Et se penchant sur le cou de Benjamin, et l'embras- « sant, il pleura; et lui pareillement se pencha sur le cou de Joseph « en pleurant. Et Joseph baisa tous ses frères, et sur chacun d'eux « il pleura[2]. »

Le récit de la Genèse vous transporte au milieu de la famille patriarcale et de ses affections. Dans le récit de Dante éclate un autre amour, plus général et non moins profond, l'amour de la patrie. Il déborde de l'âme du poëte, et lui inspire quelques-uns de ses accents les plus passionnés.

« Hélas! Italie, séjour de douleur, navire sans pilote dans une « grande tempête, non maîtresse de provinces mais bouge infâme.

« Au seul doux nom de sa patrie, ainsi fut prompte cette noble « âme à accueillir son citoyen :

« Et en toi maintenant jamais ne sont sans guerre tes vivants, « et se dévorent l'un l'autre ceux qu'enferment un même mur et « un même fossé.

« Cherche, malheureuse, sur les rivages que baignent tes mers, « puis regarde, en ton sein, si de toi aucune partie jouit de la paix[3]. »

1. *Purgat.*, ch. VI, terc. 20 et suiv.
2. Genes. XLV, v. 4, 14 et 15.
3. *Purgat.*, ch. VI, terc. 26-29.

Peignant à grands traits les désordres auxquels elle est en proie, il en accuse l'empereur qui, retenu loin d'elle *par l'avidité d'acquérir là-bas*, l'abandonne aux factions que ne contient aucun frein. Dans une apostrophe véhémente, il mêle la prière, l'invective; il adjure, il supplie, il montre au monarque infidèle « sa Rome qui pleure, « veuve, seule, et jour et nuit l'appelle : Mon César, pourquoi me « délaisses-tu [1]? »

Si désolés sont ses accents, si profondes ses angoisses, qu'on le prendrait lui-même pour une de ces âmes en peine qui peuplent les royaumes sombres. Emportée comme la feuille que roule un tourbillon, sa pensée fiévreuse parcourt en tous sens l'Italie, et partout n'y voit que des tyrans. Alors l'espérance défaillant en lui, il jette un cri vers Dieu, il lui demande *si ses regards sont tournés ailleurs*, ou si, *dans l'abîme de ses conseils*, tant de maux *seraient la préparation de quelque bien entièrement hors de notre prévoyance*. Puis, tout à coup, voilà que sa Florence lui apparaît. Avec un rire amer, il la félicite des biens dont elle jouit, justice, richesse, paix, intelligence, et dans la poitrine oppressée d'où sortent ces poignantes ironies, ces sarcasmes aigus comme la lame d'un poignard, on sent palpiter le cœur du citoyen, les regrets, les colères, les tendresses désolées du pauvre banni.

Ces passions de la terre dans le séjour des morts, en variant le ton du poëme, soutiennent l'intérêt et ramènent l'esprit à *ce sujet caché sous la lettre*, qui, dans la pensée de l'auteur, de l'homme de parti, du proscrit, était le principal, peut-être.

Poursuivant sa route, il arrive vers le soir au bord d'un vallon, où, dans l'attente de la patrie à laquelle elles aspirent, se reposent, en chantant des hymnes pieux, quelques âmes pèlerines. Rien n'égale la suavité, l'harmonie ravissante des vers où le poëte, comparant ce qui se passe en ces âmes élues à ce que ressent loin des siens le voyageur, lorsqu'au déclin du jour peu à peu les objets se voilent, peint le calme mélancolique et doux des lieux, de l'heure, des souvenirs, des désirs qu'elle réveille.

Era già l' ora che volge il disio
A naviganti e intenerisce 'l cuore,
Lo di c' han detto a' dolci amici addio :
E che lo nuovo peregrin d'amore

1. *Purgat.*, ch. vi, terc. 38.

Punge, se ode squilla di lontano,
Che paia il giorno pianger che si muore :

« Il était déjà l'heure qui des navigants attendrit le cœur, et « tourne le désir vers le jour où ils dirent à leurs doux amis adieu.

« Et d'amour aiguillonne le voyageur nouveau, si dans le lointain « il entend la cloche qui semble pleurer le jour mourant.[1] »

Parvenus à la porte du Purgatoire, Dante et son guide y trouvent un ange ayant à la main une épée nue, et sous sa robe deux clefs, l'une d'argent, l'autre d'or. « Que voulez-vous ? leur demande-t-il : où est votre escorte ? » Sur la réponse de Virgile, il leur ouvre l'entrée, après avoir auparavant tracé sept P sur le front de Dante avec la pointe de l'épée. Ces P représentent les sept péchés mortels punis dans les sept cercles qu'il va traverser. A mesure qu'en montant il sort d'un de ces cercles, un des P disparaît de son front, de sorte que tous sont effacés lorsqu'il arrive au sommet du mont, où est situé le Paradis terrestre.

Dans le premier cercle, les orgueilleux se traînent sous de lourdes pierres, dont le poids les courbe jusqu'à terre. A la vue de ces infortunés, le poëte se demande avec étonnement de quoi l'âme peut se gonfler, au point que, dans sa folle admiration de lui-même, l'homme oublie entièrement sa condition réelle, ce qu'il est, ce qu'il sera, alors qu'après sa transformation il comparaîtra devant la justice inévitable et inexorable.

« O chrétiens superbes, malheureux, débiles, qui, infirmes de « la vue de l'esprit, vous fiez aux pas rétrogrades,

« Ne savez-vous donc point que nous sommes des vers nés pour « devenir l'angélique papillon qui, sans que rien l'en défende, vole « devant la Justice ?

« De quoi gonflée votre âme en haut flotte-t-elle? Qu'êtes-vous, « que des ébauches d'insectes, semblables au ver en qui avorte la « transformation[2] ? »

Toutes les fois que l'homme se regarde attentivement, ce vide l'effraie : l'être a fui de toutes parts. Qu'est-il donc ? *Une ébauche de ver?* moins que cela. Une ombre? moins que cela. *Le rêve d'une ombre*[3]*?* moins que cela encore. « Oh ! que nous ne sommes

1. *Purgat.,* ch. VIII, terc. 1 et 2.
2. *Purgat.*, ch. X, terc. 41-43.
3. Σκίας ὄναρ. Pindar.

rien! » s'écrie Bossuet, laissant l'esprit chercher, au-dessous du rien même, un néant plus profond.

Le contraste de ce néant avec l'orgueil humain est surtout ce que Dante, aux lieux où cet orgueil reçoit son châtiment, s'attache à faire ressortir. Ces morts, au milieu desquels il chemine, s'étonnent de voir un vivant. L'un d'eux lui raconte ce qu'il fut dans le monde, et le sujet de sa punition.

« Pour écouter je baissai la tête, et l'un d'eux, non celui qui par-« lait, se tordit sous le poids qui le pressait;

« Et il me vit, et me reconnut, et m'appelait, tenant avec fatigue « les yeux fixés sur moi, en se traînant avec les autres tout « courbé.

« — Oh! lui dis-je, n'es-tu pas Oderisi, l'honneur d'Agobbio, et « l'honneur de cet art qu'enluminure on appelle à Paris?

« — Frère, dit-il, plus sourient les cartons que peint Franco de « Bologne : maintenant l'honneur est tout sien, et mien seulement « en partie.

« Point n'eus-je été aussi courtois tandis que je vécus, par le « grand désir d'exceller où aspirait mon cœur.

« D'une telle superbe se paye ici la dette, et ici même ne serais-je « point, n'était que pouvant encore pécher, je me tournai vers « Dieu.

« O vaine gloire du génie humain! combien peu de temps verdit « la cime, si ne surviennent des âges grossiers!

« Cimabué crut, dans la peinture, être maître du champ; et au-« jourd'hui Giotto a pour lui le cri public, en sorte que la renom-« mée de celui-là est obscurcie.

« Ainsi l'un des Guido a ravi à l'autre la gloire de la langue, et « peut-être est né celui qui tous deux les chassera du nid.

« N'est autre chose la mondaine rumeur qu'un souffle de vent qui « vient ores d'ici, ores de là, et change de nom en changeant de « côté.

« Que vieux tu te dépouilles de la chair, ou que tu meures bal-« butiant encore : *pappo* et *dindi* [1], qu'importera pour ta re-« nommée,

« Avant que soient mille ans? durée plus courte, près de l'éter-

1. Mots alors du langage de l'enfance, chez les Florentins.

« nelle, qu'un mouvement des sourcils près du cercle qui, dans le « ciel, le plus lentement tourne.

« Celui qui si peu de terrain gagne là devant moi, toute la Tos« cane retentit de son nom, et maintenant à peine le murmure-t-on « à Sienne,

« Où il était seigneur quand fut brisée la rage florentine, su« perbe alors, comme à présent vénale.

« Votre renommée ressemble à l'herbe dont la couleur vient et « s'en va, et que flétrit celui par qui fraîche elle sort de la « terre [1]. »

Oderisi ne dit point *notre renommée*, mais *votre renommée*. Qu'est-ce pour lui, maintenant, que la gloire terrestre, si fugitive, si vaine? Dans le monde où il se purifie avant de monter vers Dieu, le monde qu'il a quitté ne le touche plus; il le voit ainsi que le verrait un habitant d'une autre sphère, sans passion et sans illusion, avec une pitié calme; et ce calme, au milieu de souffrances désirées, aimées comme la condition nécessaire du bien infini qui les suivra, forme le caractère principal de l'état des âmes en cette région intermédiaire. Un seul mot a suffi pour marquer la séparation de deux modes de vie si étroitement liés, et si dissemblables. Tout à l'heure le poëte le marquera, de nouveau, en quelques paroles aussi simples que touchantes.

Au-dessus du cercle des Superbes est celui des Envieux. Recouverts d'un grossier cilice, la paupière percée et cousue avec un fil de fer, ils s'appuient l'un contre l'autre et contre le rocher, « telle« ment tourmentés de l'horrible couture, que de pleurs ils baignent « leurs joues. » Se tournant vers ces *pieuses ombres*, Dante leur dit :

« O âmes sûres de voir la lumière d'en-haut, seul objet de votre « désir!

« Que bientôt de votre conscience la grâce nettoie l'écume, de « sorte qu'en elle descende limpide le fleuve de l'esprit!

« Dites-moi (ce me sera une faveur précieuse) si parmi vous ici « est une âme Latine : peut-être lui sera-t-il bon que je la con « naisse. »

Une des ombres répond :

1. *Purg.*, ch. XI, terc., 25 et suiv.

« O mon frère! chacune d'elles est citoyenne d'une vraie cité; mais « tu veux dire qui dans l'Italie ait vécu pèlerine [1]. »

Si naturels sont ces derniers mots, que l'attention à peine s'y arrête; et cependant l'on est, par eux, tout d'un coup transporté d'une vie dans une autre vie. De ces traits presque inaperçus résulte la vérité, d'où dépend l'effet général. Qui les cherche, ne les trouve jamais : le génie les inspire aux grands poëtes.

Le chant qui suit, presque entièrement historique et politique, montre avec quel soin Dante entrelace les deux sujets de son poëme. Une ombre, après avoir dépeint les vices divers des habitants du val d'Arno, annonce, en un langage mystérieusement vague, des désastres futurs, et à la corruption, à la bassesse des mœurs dégénérées, oppose le charme et la pureté des anciennes mœurs. La douleur qu'elle ressent de ce contraste l'empêche de continuer. « Va, dit-« elle, Toscan, car trop plus maintenant me délecte le pleurer que « le parler, tant mon pays m'a serré le cœur [2]. »

Les voyageurs reprennent leur route. Sur la rampe solitaire on voit le Toscan, tout à ce qu'il vient d'entendre, cheminer enseveli dans ses réflexions :

« Lorsque ayant avancé nous fûmes seuls, semblable au foudre « lorsqu'il fend l'air, de devant nous vint une voix :

« Me tuera quiconque me rencontrera [3] ! — Et elle s'enfuit « comme s'éloigne le tonnerre qui subitement déchire la nuée [4]. »

Le désert, le silence, puis soudain ce cri sinistre et cette fuite invisible; qui ne tressaillerait? Ne croit-on pas, là, tout près, sentir passer le fantôme du meurtre?

Du cercle des Envieux, Dante monte en celui consacré au châtiment de la Colère. Ceux qu'y retient la divine justice sont plongés dans une fumée épaisse et âcre qui ne laisse rien voir, et ne permet pas même aux yeux de s'ouvrir. Le poëte rencontre, parmi les ombres, celle d'un de ses amis. A l'occasion des maux de l'Italie et de la corruption des temps qu'ils déplorent tous deux, l'ombre, à la

1. *Purgat.*, ch. XIII, terc. 29-32.

2. *Ibid.*, ch. XIV, terc. 42.

3. Dixitque Cainus ad Dominum : Major est iniquitas mea quam ut veniam merear. Ecce ejicis me hodiè à facie terræ, et à facie tuâ abscondar, et ero vagus et profugus in terrâ : omnis igitur qui invenerit me, occidet me. *Genes. IV*, v. 13 et 14.

4. *Purgat.*, ch. XV, terc. 44, 45.

prière de Dante, en explique la cause, et, pour cela, remonte jusqu'à celle du mal, qu'on ne doit point chercher dans l'influence des astres, bien que d'eux viennent les premiers mouvements, mais dans le libre vouloir de l'homme qu'éclaire une lumière intérieure, sans quoi « point ne serait-ce justice de recueillir pour le bien la « joie, pour le mal les pleurs. »

Si donc, ajoute l'ombre, le monde présent dévie, en vous en « est la cause, en vous doit-elle être cherchée; et je vais te la dé- « couvrir.

« De la main de celui qui en elle se complaît avant qu'elle soit, « comme un petit enfant qui rit et pleure, et ne sait pourquoi,

« Simplette sort l'âme, qui ne sait rien, sinon que, mue par « celui qui l'a créée pour la joie, volontiers elle se tourne vers ce « qui l'amuse.

« D'un léger bien d'abord elle sent la saveur, et, se trompant, « elle court après, si un guide ou un frein n'infléchit son amour.

« D'où il convient qu'il y ait des lois pour imposer un frein, et « un roi, qui de la vraie cité discerne au moins la tour [1].

« Il y a des lois, mais qui les prend en mains? personne; parce « que le Pasteur qui précède, ruminer peut, mais n'a pas les ongles « fendus [2]. »

« Ce pourquoi le peuple, qui voit son guide rechercher le seul « bien dont il est avide [3], s'en repaît, et ne demande rien de plus.

« Bien peux-tu voir qu'être mal régi est la cause qui a rendu le « monde criminel, et non la nature corrompue en vous.

« Rome, qui au bien ramena le monde, avait coutume d'avoir « deux soleils, qui montraient les deux routes, celle du monde et « celle de Dieu.

« L'un a atteint l'autre, et l'épée est jointe à la crosse, et mal « convient-il que par vive force ils aillent ensemble [4].

« Parce que, joints, l'un ne craint pas l'autre; si tu ne me « crois, regarde à l'épi, car toute plante se connaît par sa graine.

1. Ce qu'il y a de plus capital et de plus éminent dans la société, la justice.

2. Le pasteur qui précède est le pape, lequel possède le pouvoir spirituel, figuré, selon les interprètes de l'Écriture, par le *ruminer*, mais non le pouvoir temporel, que figurent *les ongles fendus*.

3. Les biens matériels.

4. Que la violence les réunisse en une même main.

« O mon Marc, répond Dante, bien tu raisonnes; et à présent je « comprends pourquoi les fils de Lévi furent exclus de l'héritage [1]. »

L'auteur du livre *De Monarchiâ* reproduit ici sa doctrine de deux puissances, l'une spirituelle, l'autre temporelle, séparées de droit divin. Dans leur réunion entre les mains du Pape, il voit la cause des maux de sa patrie et de la corruption générale du monde. Ainsi se justifie ce que, plus tard, il disait de lui-même :

Jura Monarchiæ, superos, Phlegetonta, lacusque
Lustrando, cecini, voluerunt fata quousque.

Cette question, agitée avec tant de chaleur au Moyen âge, durant la longue lutte des Pontifes et des Empereurs, est encore aujourd'hui la question principale pour la malheureuse Italie. L'empire n'existe plus; les vents en ont dispersé la poussière! Mais Rome a conservé son pouvoir temporel, incompatible avec l'unité et la liberté de la Péninsule; et ce pouvoir, qui la mêle au mouvement du monde politique, réagit également, à des degrés divers, sur les destinées de tous les peuples catholiques, en faisant d'elle l'alliée naturelle des puissances dont le droit, supérieur au droit national, est radicalement absolu, dès lors, et supposé d'institution divine immédiate. Son autorité spirituelle qui, en lui soumettant la raison, la conscience, établit la servitude dans le fond même de l'âme, forme, ainsi que nous l'avons montré, un obstacle non moins invincible au progrès de l'humanité dans tous les ordres. Dante ne remonta point jusqu'à cette cause première des désordres dont il se plaignait; pour la bien comprendre, il fallait un travail nouveau de la pensée et de nouvelles leçons de l'histoire. N'est-ce pas un sujet de méditation profonde que de voir, à six siècles de distance, comment se préparent, comment se développent les manifestations de la vie dans le genre humain, et des lois de sa croissance?

La Paresse s'expie dans le cercle suivant, où une course rapide et sans repos emporte les pécheurs, que cette peine acceptée par l'amour rétablit en grâce avec Dieu. Une sorte d'exposition des doctrines de l'École sur la volonté et les causes qui la meuvent, sur le libre arbitre, la matière et les formes substantielles, interrompt le récit. Puis les voyageurs passent dans les cercles plus élevés,

1. *Purgat.*, ch. XVI, terc. 28 et suiv.

séjour de ceux que souillèrent l'Avarice, la Gourmandise et la Luxure. Près d'entrer dans le cercle des Avares, Dante est pris de sommeil, et, dans ce sommeil, il a la vision d'un être fantastique, emblème de ces trois vices.

« M'apparut en songe une femme bègue, aux yeux louches, « courbée sur ses jambes torses, mutilée des mains, et de couleur « blafarde.

« Je la regardais; et comme le soleil ranime les froids membres « engourdis par la nuit, ainsi mon regard délia sa langue.

« Puis, en peu d'instants, la redressa tout entière, et colora, « comme le veut l'amour, son visage défait.

« Lorsque ainsi elle eut le parler libre, elle se mit à chanter, de « telle sorte que je n'eusse pu qu'avec peine détourner d'elle mon « attention.

« — Je suis, chantait-elle, je suis la douce sirène qui, au milieu « de la mer, égare les mariniers, tant de m'ouïr le plaisir est « grand.

« De sa route errante j'attirai Ulysse à mon chant : qui s'accointe « avec moi rarement me quitte, si pleinement je le satisfais.

« Sa bouche n'était pas encore refermée, quand soudain près de « moi apparut une femme sainte [1], pour la confusion de celle-là.

« — O Virgile, Virgile, qui est celle-ci? vivement dis-je; et lui « venait, les yeux fixés seulement sur cette femme pudique :

« Il prit l'autre, et fendant ses vêtements, il la découvrit, « et me montra le ventre : la puanteur qui s'en exhalait me « réveilla [2]. »

Les pécheurs que renferme le cinquième cercle, *liés et pris des pieds et des mains*, sont étendus à terre, immobiles et la face en bas. L'un d'eux se fait connaître à Dante; il lui apprend qu'il est le pape Adrien V, dont *l'âme tout avare fut misérable et séparée de Dieu*, jusqu'à ce que, détrompé enfin des illusions de la vie terrestre, il s'enflamma d'amour pour l'autre vie. Dante s'agenouille par révérence, et, comme il commençait de parler, le pape « s'étant « aperçu à l'ouïe seulement de son acte respectueux,

« — Pourquoi, dit-il, ainsi te courbes-tu? Et moi à lui : — Parce « que m'en presse ma droite conscience, à cause de votre dignité.

1. Autre personnage allégorique : la Prudence, ou la Philosophie morale.

2. *Purgat.*, ch. XIX, terc. 3-11.

« — Redresse tes jambes, et lève-toi, frère ! répondit-il ; ne me « trompe point : comme toi et comme les autres, d'une seule puis- « sance je suis le serviteur [1]. »

Naguère l'orgueil des grandeurs humaines, à cette heure l'égalité de la tombe ; entre deux, quoi ? dans un instant insaisissable, un désir vide que rien n'a pu remplir.

« — Va maintenant, ajoute l'ombre, je ne veux pas que tu t'ar- « rêtes davantage, car ta présence gêne le pleurer avec lequel je « mûris ce que tu as dit. »

Ce mort a laissé sur la terre une famille illustre, riche, puissante : en quoi cela le touche-t-il ? De ceux qui furent ses proches, aucun ne lui est présentement de rien, aucun ne l'aidera, hors peut-être sa nièce Alagia ; *bonne de soi, pourvu*, dit-il, *que l'exemple de notre maison ne la rende pas mauvaise*.

« Elle seule m'est restée là [2]. »

Quelle tristesse dans ce mot simple, bref, qui termine le récit du pape, comme la vie se termine, par la solitude et le vide !

La passion politique ressaisissant le poëte, même en ces lieux calmes où viennent s'éteindre les bruits du monde, il évoque Hugues Capet pour mettre en sa bouche la satire de ses descendants, *de cette mauvaise plante, qui tellement de son ombre couvre la terre chrétienne, que rarement il s'y cueille un bon fruit* [3]. Toujours, en effet, leur intervention dans les affaires de l'Italie fut fatale au parti gibelin ; depuis Charles d'Anjou, vainqueur de Manfred, jusqu'à cet autre Charles, qui s'empara de Florence, *sans armée, seul avec la lance avec laquelle jouta Judas* [4]. Jamais l'indignation n'eut de langage plus âpre, le mépris d'ironie plus amère. La parole, brûlante comme un fer rougi, court sur cette race maudite, exécrée par son auteur même. Le dégoût, l'horreur que lui inspirent les crimes des siens, éclatent en imprécations, jusqu'à ce qu'enfin de sa poitrine oppressée, haletante, sorte ce cri sublime, cri de haine sans doute, mais d'une haine sainte, de cette haine qui a sa racine dans un amour immense du juste et du bien :

O Signor mio quando sarò io lieto

1. *Purgat.*, ch. XIX, terc. 43-45.
2. *Ibid.*, terc. 47 et 48.
3. *Ibid.*, ch. XX., terc. 15.
4. *Ibid.*, terc. 25.

A veder la vendetta, che nascosa
Fa dolce l'ira tua nel tuo segreto!

« O mon Seigneur! quand joyeux verrai-je la vengeance cachée « dont jouit en secret ta colère [1]. »

Au moment où Dante et son guide vont quitter le cercle des Avares, le mont tremble comme s'il s'écroulait, et de toutes parts retentit ce chant : *Gloria in excelsis Deo!* Ce tremblement du mont annonce la délivrance d'une âme, et l'âme actuellement délivrée est celle de Stace, avec lequel, en conversant, ils poursuivent leur route.

« Mais tôt rompit le doux discourir un arbre qu'au milieu du « sentier nous trouvâmes, chargé de pommes à l'odorat suaves et « bonnes.

« Et comme le sapin, de rameau en rameau, se rétrécit en s'éle- « vant, ainsi cet arbre en descendant, afin, je crois, que dessus « nul ne monte

« Du côté où le chemin était fermé, tombait du roc élevé une eau claire, qui se répandait d'en haut sur les feuilles [2]. »

Tandis que Dante, distrait par ces objets nouveaux, *tenait les yeux fixés sur le vert feuillage*,

« Tout à coup voilà des voix gémissant et chantant : *Labia mea* « *Domine*, de manière qu'à l'ouïr on ressentait plaisir et douleur.

« — O doux père, qu'est-ce que j'entends? dis-je; et lui : — Des « ombres qui peut-être vont se dégageant du lien de leur dette.

« Comme des voyageurs pensifs, rencontrant en chemin des gens « inconnus, vers eux se tournent sans s'arrêter;

« Ainsi derrière nous, revenant avec vitesse et nous dépassant, « étonné je regardais une troupe d'âmes silencieuse et dévote.

« Toutes avaient les yeux ténébreux et caves, la face pâle, et le « corps si décharné, que sur les os la peau se collait [3]. »

Perpétuellement elles tournent dans le cercle où, tourmentées de la soif et de la faim, passant et repassant devant l'arbre chargé de fruit et arrosé d'une eau limpide, leur désir excité toujours, jamais satisfait, est la peine qui les purifie du péché de gourmandise.

Reconnu de Forese, un de ses amis mort depuis peu, Dante le

1. *Purgat.*, ch. xx, terc. 32.
2. *Ibid.*, ch. xxii, terc. 44-46.
3. *Ibid.*, ch. xxiii, terc. 4-8.

reconnaît à son tour, malgré son visage défait, et sans cesser d'aller, ils s'entretiennent ensemble : Forese lui nomme plusieurs ombres. L'une d'elles est Buonagiunta, un des rénovateurs de la poésie vulgaire, effacé bientôt par des poëtes plus récents, parmi lesquels il désigne Dante lui-même. Il veut savoir pourquoi ni lui ni Guittone *n'atteignirent jamais ce doux style nouveau.* Dante lui explique la cause : substituant la recherche de l'esprit aux expressions du cœur, ils manquèrent de naturel et de vérité.

« — Qui outre-passe pour plaire davantage, répond Buonagiunta, « plus ne reconnaît la différence de l'un à l'autre style. Et, semblant « satisfait, il se tut [1]. »

Notre dessein, en rappelant cet épisode, singulier peut-être en un tel lieu, est de montrer combien Dante a su répandre la variété dans son poëme, qui embrasse toutes les connaissances, toutes les idées du siècle où il vécut, depuis les théories philosophiques et scientifiques, jusqu'aux principes de l'art et aux préceptes du goût.

Après cette digression vient une scène de tendresse entre les deux amis, pleins, là encore, du vif souvenir de la patrie, et attristés des maux qui la menacent. Forese en accuse surtout le chef des Noirs, Corso Donati, qui, plus tard, fuyant la fureur du peuple, tomba de cheval et périt, traîné par l'animal fougueux.

Cette mort future, prédite en la région des ombres, a, dans la peinture qu'en fait le poëte, quelque chose du rêve, et n'en est que plus terrible. On est à la fois sur la terre, en enfer; on voit passer comme deux fantômes la cavale et celui qu'elle traîne, on entend le galop précipité *de la bête, qui va toujours, toujours plus vite,* emportant le damné *vers la vallée où ne s'efface nulle coulpe.* Là reste le corps hideusement broyé, et l'âme s'abîme dans le gouffre éternel.

« Comme les oiseaux qui hivernent vers le Nil, quelquefois se « rassemblent en troupe, puis volent avec plus de hâte à la suite « l'un de l'autre;

« Ainsi toute la gent qui était là, se tournant, hâta le pas, légère « par maigreur et par vouloir.

« Et, comme celui qui est las de courir laisse aller ses compa-

1. *Purgat.*, ch. XXIV, terc. 21.
2. *Ibid.*, ch. XXIV, terc. 22-30.

« gnons, et doucement va, jusqu'à ce que la poitrine ait cessé de « haleter;

« Ainsi Forese laissa partir le saint troupeau, et derrière moi il « venait, disant : — Quand te reverrai-je?

« — Je ne sais, lui répondis-je, combien j'ai à vivre; mais ne « sera, certes, si prompt, que par mon vouloir plus tôt je ne sois « à la rive;

« Car le lieu où pour vivre je fus mis, de jour en jour plus maigre « de bien, paraît près d'une triste ruine.

« —Or, va, dit-il; celui à qui le plus en est la faute, je le vois « à la queue d'une bête, traîné vers la vallée où jamais ne s'efface « la coulpe;

« La bête, à chaque pas, va plus vite, et toujours plus vite, jus- « qu'à ce qu'elle le brise, et laisse le corps hideusement broyé [1]. »

Au-dessus de ce cercle est celui où les âmes, *dans le feu et la soif*, expient le péché de Luxure. Avant d'aller plus loin, il faut que Dante lui-même traverse le feu purificateur, et, comme saisi de crainte, il hésite; Virgile l'encourage, en disant : « Mon fils, entre « Béatrice et toi est ce mur [2]. » Puis, le précédant et priant Stace de le suivre, ils entrent dans la flamme qui brûle sans consumer.

« Quand je fus dedans, dit le Poëte, je me serais jeté dans du « verre bouillant pour me rafraîchir, tant l'ardeur était là sans me- « sure [3]. »

Guidés par une voix qui chantait : *Venez, bénis de mon Père* [4], les voyageurs arrivent là où l'on montait. La voix les avertit de ne se point arrêter, mais de hâter le pas, *tandis que l'Occident ne se noircit pas encore*. Toutefois, malgré leur diligence, atteints par la nuit, chacun d'eux *se fait un lit* d'un des degrés de l'escalier taillé dans le roc, de sorte qu'entre les parois on ne découvre qu'un espace resserré du ciel. Pendant que, par cette étroite fente, il regarde les étoiles, « plus brillantes et plus grandes que d'ordi- « naire elles ne le paraissent, » Dante est pris de sommeil, et voit en songe un dame jeune et belle cueillant, dans une prairie, des fleurs pour en faire une guirlande. Elle se nomme elle-même dans un chant plein de grâce et de douceur : c'est Lia, symbole de l'ac-

1. *Purgat.*, ch. XXIV, terc. 22-30.
2. *Ibid.*, ch. XXVII, terc. 12.
3. *Ibid.*, terc. 17.
4. Venite, benedicti Patris mei. *Matt.* XXV, 34.

tion, comme sa sœur Rachel l'est de la vie contemplative. Cependant le jour approche, et Dante se réveille.

« Déjà devant les lueurs de l'aube, d'autant plus douces aux « voyageurs que moins loin ils sont de la patrie où ils reviennent,

« Fuyaient de tous côtés les ténèbres et avec elles mon sommeil; « pourquoi je me levai, voyant les grands Maîtres déjà debout.

« — Ce doux fruit, que, sur tant de rameaux, va cherchant le « souci des mortels, aujourd'hui apaisera ta faim.

« Ces paroles m'adressa Virgile, et jamais don ne fit un plaisir « égal.

« Tant désir sur désir il me vint d'être en haut, qu'à chaque « pas ensuite, pour voler, je me sentais croître les ailes.

« Lorsque tout l'escalier, au-dessous de nous, eut été parcouru, « et que nous fûmes sur la dernière marche, Virgile sur moi fixa « ses yeux,

« Et dit : — Tu as vu, mon fils, le feu temporel et l'éternel, et « tu es parvenu en un lieu où par moi-même plus rien je ne dis- « cerne.

« Par industrie et par art ici je t'ai amené; prends maintenant « ton bon plaisir pour guide; tu es hors des routes escarpées, hors « des voies étroites.

« Vois le ciel qui reluit devant toi; vois l'herbe, les fleurs et les « arbustes que cette terre produit d'elle-même.

« Tandis que vers toi viennent les beaux yeux dont les larmes « me firent venir à toi, tu peux t'asseoir, et ensuite aller à travers « ces campagnes.

« N'attends plus mon dire ni mon signe; droit et sain est ton « libre arbitre, et ce serait une faute que de ne pas agir suivant « son jugement.

« Ce pourquoi, souverain de toi-même je te couronne et te « mitre [1]. »

Dante a péniblement traversé deux mondes : le monde inférieur, où le crime, sans remords, engendre une souffrance stérile; le monde intermédiaire, où la souffrance, unie au repentir, relève l'être déchu. De tous ses labeurs, quel sera le prix? La liberté. Désormais souverain de lui-même, il est roi, pontife, il ne dépend que de soi dans ses actes comme dans ses pensées. Magnifique

1. *Purgat.*, ch. XXVII, terc. 37-47.

symbole de l'humanité, et du but qu'assignent à son développement les éternelles lois de l'ordre éternel.

Ici se termine la mission de Virgile. Il a conduit Dante au sommet du mont, à l'entrée de la demeure primitive de l'homme, d'où l'exclut lui-même un irrévocable décret. Dante, du front de qui les sept P tracés par l'ange ont été effacés, peut maintenant y pénétrer seul, sans crainte de s'égarer.

« Désireux de reconnaître, au dedans et autour, la divine forêt « épaisse et verdoyante, qui aux yeux tempérait le jour nouveau,

« Sans plus attendre je laissai le sentier, et lentement, lente- « ment je pris par la campagne qui allait s'élevant, et d'où s'exha- « lait une suave senteur,

« Un léger souffle, toujours le même, me frappait le front, pas « plus qu'un doux vent;

« Par lequel les rameaux agités se courbaient tous du côté où le « saint mont projette sa première ombre.

« Tant néanmoins ne s'inclinaient-ils, que les petits oiseaux « cessassent d'exercer tous leurs arts sur les cimes;

« Mais avec des chants de joie, ils recueillaient les premiers « souffles entre les feuilles, qui tenaient le bourdon dans leurs « concerts,

« Tel que celui qui se forme, de rameau en rameau, dans la forêt « de pins, sur le rivage de Chiassi, quand le scirocco se déchaîne « au dehors [1]. »

Près d'un ruisseau *dont les petites ondes ployaient l'herbe croissante sur ses bords*, il rencontre

« Une dame, qui seulette allait, chantant, et cueillant, çà et là, « des fleurs dont était diapré son chemin [2]. »

Cette dame est Mathilde, celle qui dota l'Église romaine de ses vastes possessions dans l'Italie centrale. De l'autre côté du ruisseau, Dante engage avec elle un entretien où se trouvent exposées, à propos de la terre telle qu'elle est, et telle qu'elle était avant le péché, les idées reçues alors en physique.

Cette campagne sainte, pleine de toutes semences, a en elle un fruit qui ne se cueille point ici, le fruit de l'arbre de vie. Elle est arrosée par les eaux d'une source qui se renouvelle d'elle-même,

1. *Purgat.*, ch. XXVIII, terc. 1-7.
2. *Ibid* terc., 14,

et se divise en deux fleuves appelés Léthé et Eunoé. Le premier possède une vertu qui ôte la mémoire du péché; l'autre rend celle du bien qu'on a fait.

« Les antiques poëtes qui chantèrent l'âge d'or et ses félicités sur « le Parnasse, songèrent peut-être de ce lieu.

« Innocente ici fut l'humaine racine; ici un printemps perpétuel « et toutes les sortes de fruits : ce fleuve est le Nectar dont tous « parlent[1]. »

Cela dit, « chantant comme une femme éprise d'amour : *Beati « quorum tecta sunt peccata*[2],

« Elle se mut remontant le fleuve le long de la rive, et moi comme « elle, dit le Poëte, à petits pas suivant ses petits pas;

« Et entre les siens et les miens il n'en était pas cent, lorsque « les bords également se courbèrent, de sorte que je marchai vers le Levant.

« Longtemps ainsi nous n'avions pas cheminé, quand la Dame « vers moi se tourna, disant : — Mon frère, regarde et écoute.

« Et voilà que, soudain, traversa de toutes parts la grande forêt « une lueur, telle que je doutai si ce n'était pas un éclair.

« Mais comme l'éclair brille et s'éteint au même instant, et que « cette lueur durait, resplendissant de plus en plus, en mon penser « je disais : — Qu'est ceci ?

« Et dans l'air lumineux s'épandait une douce mélodie, d'où, « pris d'un juste zèle, je gourmandai la hardiesse d'Ève, pensant

« Que là où obéissaient la terre et le ciel, une femmelette seule, « et qui venait d'être créée, ne souffrit pas d'être enveloppée d'un « voile,

« Sous lequel si, pieuse, elle était restée, je jouirais de ces ineffables délices, goûtées une première fois et bien d'autres fois.

« Tandis que, ravi, j'allais à travers tant de prémices du plaisir « éternel, et désirant plus de joies encore,

« Devant nous l'air devint tel qu'un feu ardent, sous les verts « rameaux; et déjà comme un chant le doux son était entendu[3]. »

1. *Purgat.*, ch. XXVIII, terc. 47 et 48.
2. Heureux ceux dont les péchés ont été couverts. *Ps.* XXXI.
3. *Purgat.*, ch. XXIX, terc. 1-12.

On vient de lire les dernières lignes tracées par la plume éloquente de Lamennais. Au seuil de la seconde Cantique et de la troisième, s'arrête, scellé pour jamais des mains de la mort, le plus magnifique commentaire que la Trilogie Dantesque ait dû à ses innombrables interprètes.

Fallait-il laisser inachevé, tel qu'il était resté dans les mains glacées du laborieux ouvrier, ce monument impérissable? Et, si on voulait, non certes le parfaire, mais du moins en marquer jusqu'au bout le dessein primitif, en indiquer le plan, — comme font les adeptes dans l'art de Vitruve et de Palladio, quand ils restituent un édifice partiellement exhumé, —à quel successeur demander le complément d'un travail où s'est si fortement empreint le génie d'un maître? Telles ont été les questions qui se posaient devant nous.

Nous aurions accepté la première des deux alternatives, si nous nous étions senti le droit d'espérer que notre respect pour l'œuvre magistrale ne nous serait reproché par personne comme une négligence coupable, un oubli de devoirs sacrés.

La seconde nous plaçait en face d'une tentative que, pour notre compte personnel, nous eussions regardée comme une espèce de sacrilége.

Un moyen terme s'est offert, qui, s'il n'est pas approuvé de tous, ne saurait en aucun cas mériter à l'éditeur des *Œuvres posthumes de Lamennais*, ni le reproche d'avoir négligé sa tâche, ni celui d'avoir trop présumé des droits que le choix d'un ami semblait lui donner.

Parmi les nombreux ouvrages consultés par Lamennais, est un volume anglais sur *la littérature de l'Italie depuis l'origine de la langue italienne jusqu'à la mort de Boccace*[1]. L'auteur, M. Léonard-Francis Simpson, a essayé, lui aussi,

1. Nous traduisons littéralement le titre de ce volume, publié à Londres, en 1851, chez l'éditeur Bentley.

une analyse détaillée du poëme de Dante. Son travail, bien moins étendu que celui de Lamennais, embrassé d'une vue moins haute, nourri d'une science bien moins variée, est cependant une œuvre consciencieuse et d'utile emploi.

Ainsi l'avait jugé Lamennais Cette approbation nous est une garantie qu'en plaçant ici la portion de l'analyse anglaise qui nous conduit, pas à pas, jusqu'aux derniers chants de l'épopée italienne, nous ne commettons, envers la mémoire de notre illustre ami, aucune irrévérence que, vivant, il eût désapprouvée. Nous espérons également que M. Simpson voudra bien nous excuser de coudre ainsi, — non sans péril, mais non sans gloire pour lui, — un fragment de son livre à l'*Introduction* de Lamennais.

Le public enfin, juge en dernier ressort de nos intentions et de nos actes, devra comprendre et nos scrupules et le parti qu'ils nous ont fait adopter.

E. D. F.

LE PURGATOIRE.

SUITE.

... Le Poëte croit distinguer, dans l'espace, au loin, sept arbres d'or, mais il constate que ce sont sept candélabres, à ce point resplendissants qu'ils semblent autant de lunes. Des personnages vêtus de blanc, sept arcs-en-ciel tracés sur l'azur, vingt-quatre vieillards du plus noble aspect, couronnés de fleurs de lis, quatre animaux mystiques décorés de feuillages verts et dont chacun a six ailes couvertes d'yeux (symbole pour l'explication duquel Dante renvoie au livre d'Ezéchiel) escortent un char triomphal traîné par un griffon, à la fois oiseau et quadrupède. Le char de Phœbus est éclipsé par les splendeurs de celui-ci. Trois femmes dansent à sa droite, quatre s'ébattent à gauche :

« Trois dames venaient dansant en rond du côté de la roue « droite; l'une si rouge, que dans le feu à peine la discernerait-on.

« L'autre, comme si les chairs et les os eussent été d'émeraude; « la troisième, semblable à la neige qui vient de tomber[1]. »

« A gauche, quatre autres, vêtues de pourpre, menaient leur

« danse à la suite de l'une d'elles*, qui à la tête avait trois yeux. »

Suivent deux vénérables vieillards dont l'un porte une épée, puis quatre personnages d'humble apparence; puis un vieillard seul (saint Jean) plongé dans un sommeil extatique[1].

Au sein d'un chœur éclatant, entonné par cent messagers d'amour qui chantent, en jonchant le sol de fleurs, leur hymne de joie, et parmi la pompe de ce magnifique cortége apparaît enfin Béatrix appelée à guider le Poëte, du Paradis terrestre, qu'il vient de dépeindre, au véritable Paradis, ciel des cieux, empyrée divin.

On a reconnu, sous ce langage figuré, le tableau tracé par Dante, de l'Église et de ses formes essentielles. On a vu qu'il puisait à pleines mains dans les Révélations de saint Jean. Les sept candélabres représentent, ou les sept églises d'Asie, ou les sept grâces de l'Esprit saint. Les vingt-quatre vieillards sont les vingt-quatre livres de l'Ancien Testament; on suppose que le char est le trône de saint Pierre; les quatre animaux mystiques symbolisent les quatre évangélistes. La double nature du griffon est une allusion à la double nature de l'Homme-Dieu, qui sauva le monde. Les trois nymphes de droite sont les vertus théologales; les quatre de gauche, les vertus cardinales, marchant sous la direction de la Prudence. Suivent saint Luc et saint Paul, l'un sous le costume de médecin, l'autre armé d'une épée, pour montrer que la Clémence et la Justice doivent servir d'étais au trône de saint Pierre, comme au trône de Dieu lui-même. Enfin viennent les grands docteurs de l'Église précédant Béatrix — ou la Théologie.

Cette dernière apparition, et l'élan passionné que Dante ressent devant elle, les souvenirs de jeunesse que fait refleurir en lui l'aspect de cette forme adorée, constituent un des plus beaux fragments de tout le poëme.

« J'ai vu au point du jour l'orient tout rose, et le reste du ciel « orné d'une douce sérénité,

« Et le soleil naître voilé d'ombres, de sorte que l'œil pouvait « longtemps en soutenir l'éclat tempéré par les vapeurs,

« Ainsi dans une nuée de fleurs qui s'épanchaient des mains « angéliques et retombaient en bas, dedans et dehors,

« Sous un voile blanc, couronnée d'olivier, m'apparaît une dame « revêtue d'un vert manteau et d'une robe couleur de flamme vive.

1. Le sommeil de l'Apocalypse.

« Et mon esprit qui depuis si longtemps déjà n'avait, tremblant,
« éprouvé la stupeur que me causait sa présence,

« Sans davantage la reconnaître des yeux, par une vertu occulte
« qui d'elle émana, de l'ancien amour sentit la grande puissance. »

Dante, alors, jette un regard en arrière, espérant revoir Virgile; mais son Guide a soudainement disparu. Béatrix lui adresse des reproches de négligence qu'il faut interpréter dans un double sens: le premier, ayant trait à la théologie dont il a délaissé l'étude; le second, à son premier amour dont il a outragé le souvenir en se mariant après la mort de celle qui en était l'objet. Cependant, Béatrix pardonne. Cette dame (Mathilde) qu'il avait vue sur l'autre bord du courant mystique, l'immerge dans les eaux du Léthé,—car c'est bien le Léthé qui les séparait naguère — et ce bain précieux lui ôte jusqu'à la ressouvenance du péché. Elle lui fait boire les eaux de l'Eunoé, dont le goût ravive en lui la mémoire du bien, qu'il avait perdue en se plongeant dans le fleuve d'oubli. Purifié, rajeuni grâce à ces eaux saintes,

« Je revins, dit-il, de la très-sainte onde, renouvelé comme des
« plantes qu'une vie nouvelle a revêtues d'un nouveau feuillage,

« Pur et préparé à monter aux étoiles. »

Donnant à entendre par là que la confession du péché, accompagnée d'un vrai repentir, peut seule conduire l'homme à la contemplation des choses célestes.

LE PARADIS.

Du sommet du Purgatoire — sommet où se trouve le Paradis terrestre — pour arriver au Paradis céleste, le Poëte n'a besoin que d'un coup d'aile. En un instant il se trouve transporté dans cette fortunée région, divisée en dix cercles ou sphères. La terre est immobile et forme le centre de l'univers, ce qui est, par parenthèse, en contradiction avec la description donnée par Dante, dans sa première Cantique, du centre de notre planète. Il visite d'abord les sept planètes (la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter et Saturne). Le huitième cercle est formé par les étoiles fixes; le neuvième est l'Empyrée; le dixième est le séjour de Dieu [1].

1. Le dénombrement de M. Simpson n'est pas tout à fait celui que d'autres commentateurs ont donné, et que voici: la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, la Sphère des étoiles fixes, le Premier Mobile, l'Empyrée.

Le Paradis de Dante est à la fois historique, philosophique, métaphysique, allégorique. On y constate une étude et une science profondes de l'astronomie et de la physique en général; mais il faudrait un livre tout entier à remplir pour se risquer à en faire l'analyse.

Dante et Béatrix pénètrent dans la planète lunaire comme un rayon de lumière s'introduit dans une masse d'eau.

« Il me sembla que nous couvrait une nuée épaisse, dense et « polie, telle qu'un diamant que le soleil frapperait.

« Au dedans de soi nous reçut la perle éternelle, comme l'eau, « sans se diviser, reçoit un rayon de lumière. »

La Lune est le séjour de ceux qui, après avoir fait vœu de chasteté, se sont vus contraints à y renoncer. Béatrix explique les taches lunaires. Dante apprend aussi que, répartis en différentes sphères, les élus n'en jouissent pas moins, les uns et les autres, d'un bonheur identique. Il demande s'il est possible d'espérer la rupture de vœux solennels. Béatrix lui répond en ces termes :

« Que les mortels ne se jouent point du vœu; soyez fidèles, « mais à ce faire non imprudents, comme fut Jephté en sa première « promesse,

« A qui plus il convenait de dire « j'ai mal fait, » qu'en la gardant « faire pis, et aussi insensé tu trouveras le grand chef des « Grecs :

« D'où Iphigénie pleura son beau visage, et sur soi fit pleurer « et les fous et les sages, qui ouïrent parler d'un pareil culte.

« Soyez, chrétiens, plus pesants à vous mouvoir; ne soyez point « comme une plume à tout vent, et ne croyez pas que toute eau « vous lave.

« Vous avez le vieux et le nouveau Testament, et le Pasteur de « l'Église pour vous guider. Cela suffit à votre salut. »

Le Poëte et sa sainte Amie pénètrent ensuite dans la planète Mercure, séjour de ceux qui, sur la terre, n'ont eu en vue que la renommée et l'honneur. Dante y écoute, de la bouche de Justinien, un rapide sommaire des hauts faits d'armes qui firent rayonner le nom des Césars, et ne néglige pas cette occasion de se montrer bon Gibelin en payant un large tribut d'éloges à l'Empereur, duquel dépendait, selon lui, la régénération italienne. Béatrix explique la Rédemption du monde par la mort du Sauveur. Ils montent ensuite au troisième ciel, la planète Vénus. Dans ces transitions d'un cercle à l'autre, le

sourire et la physionomie de Béatrix deviennent de plus en plus radieux ; changement graduel qui s'explique en ce sens qu'une gloire et une force toujours accrue sont le partage de l'intellect humain adonné à l'étude des choses divines.

Vénus est le séjour des amants qui, d'abord coupables, ont finalement épuré la passion dont ils étaient consumés, et l'ont fait tourner au profit de la vertu. Par un caprice poétique assez étrange, Dante, dans tout ce chant, dévie de la théologie chrétienne qui semblait devoir être ici son unique source d'inspirations, et recourt, dans le choix de ses exemples, à la mythologie grecque.

Le Soleil que Dante, en vers sublimes, décrit ainsi : « Le plus « grand ministre de la nature, qui de la vertu du ciel empreint le « monde, et avec sa lumière nous mesure le temps, » est la quatrième planète où le conduit Béatrix. Elle est le séjour des grands théologiens, flambeaux de l'Église : saint Thomas d'Aquin y raconte au poëte l'histoire de saint François, et résout certains doutes que Dante avait conçus relativement à l'état de l'homme après sa mort.

Dans la planète Mars, ou le cinquième ciel, résident ceux qui ont vaillamment combattu pour la cause de la vraie Foi. Leurs corps lumineux dessinent une croix flamboyante, emblème de la crucifixion du Sauveur. Un de ces esprits, Cacciaguida, l'ancêtre de Dante, lui raconte son histoire, et compare Florence, telle qu'il l'a connue, à la Florence actuelle, expliquant son ancienne élévation et sa décadence présente par la pureté primitive et la corruption graduelle des mœurs privées et civiques. Cacciaguida prédit au Poëte qu'il sera banni, et lui annonce qu'il trouvera un refuge chez les seigneurs de la Scala. C'est par cette prophétie après coup que Dante paie sa dette de gratitude, et reconnaît l'hospitalité qu'il reçut, à Vérone, d'Alboïno et de Can Grande. Godefroy de Bouillon et d'autres guerriers illustres sont énumérés parmi les habitants de la planète Mars.

Un changement soudain dans la physionomie de Béatrix apprend à Dante qu'il vient d'entrer dans la planète Jupiter. Ici les corps lumineux répandent autour d'eux un éclat argenté ; ils dessinent la forme d'un aigle. Une des pupilles de cet aigle d'argent est l'esprit du roi David. D'autres souverains, renommés pour leur justice, habitent la même planète. Avec eux se discutent plusieurs points de la foi chrétienne ouverts à la controverse : par exemple, la possibilité du salut pour ceux qui n'ont pas eu la vraie foi ; l'inefficacité

de la foi sans les œuvres, etc. L'avis solennel donné aux hommes, de ne pas chercher à sonder l'origine impénétrable des décrets divins, couronne ces recherches ardues.

Le septième ciel, ou la planète Saturne, est la résidence de ceux qui ont passé leur vie dans la retraite et la contemplation des vérités religieuses. Là, sur une échelle d'or, si haute que son sommet se dérobe à la vue, montent et descendent incessamment les esprits glorieux.

« .... Parce qu'elle (la dernière sphère) n'est point dans le lieu « et n'a point de pôles, et jusqu'à elle atteint notre échelle, d'où « vient qu'à ta vue elle se dérobe. Le patriarche Jacob l'a vue jadis « avancer jusque-là ses degrés chargés d'anges lumineux. »

Dante, ici, censure en termes acerbes la vie de luxe et d'indolence que mènent quelques pasteurs et quelques prélats; — il lance une invective éloquente contre la corruption des ordres monastiques.

Le Poëte, encore guidé par Béatrix, s'élève dans le huitième ciel, celui des Étoiles fixes. Une fois là, sa sainte Amie lui ordonne de jeter un regard au-dessous de lui, sur l'univers dont il embrasse l'ensemble. Placé sur la constellation des Gémeaux, Dante contemple les planètes qu'il a traversées, et sourit devant la petitesse de ce globe terrestre, « ce petit point qui nous rend si orgueilleux. » C'est là un des passages du poëme où le souffle puissant du génie se fait le mieux sentir. C'est une grande conception que l'immensité de l'espace, telle que Dante l'a comprise et décrite. Son regard, de la terre qu'il abandonne, se reporte sur Béatrix, dont les yeux, plus que jamais, resplendissent [1].

« Vois, s'écrie ce Guide céleste, le cortége triomphal du Christ, ces légions d'âmes bienheureuses, et les splendeurs animées qui entourent la Vierge-Mère. » Ces splendeurs éblouissent les yeux du poëte. La joie qui rayonne sur le front de Béatrix possède un éclat dont aucune parole humaine ne saurait donner l'idée [2].

Divers points de foi sont encore discutés avec saint Pierre, saint Jacques et saint Jean. Saint Pierre ne manque pas de récriminer

1. Poscia rivolsi gli occhi agli occhi belli.

2. Pareami, che 'l suo viso ardesse tutto
E gli occhi avea di letizia sì pieni,
Che passar mi convien senza costrutto
(*Paradiso,* cant. XXIII, terz. 22.)

avec vigueur contre l'avidité des successeurs qui l'ont remplacé sur le trône pontifical.

Béatrix accompagne ensuite Dante dans le neuvième ciel, où l'Essence divine est encore dérobée à sa vue par les neuf hiérarchies angéliques. La céleste beauté dont resplendit Béatrix, arrivée à cette région suprême, est décrite par le Poëte avec une ardeur qui montre assez à quel point son premier amour s'était profondément enraciné dans son âme. Ébloui par les magnificences qui l'entourent, le poëte baigne ses paupières dans l'onde lumineuse d'un fleuve qui prend sa source au pied du trône de Dieu. Doué par là d'une force nouvelle, car « Une lumière est là-haut qui rend visible le Créateur « à cette créature qui, dans sa vue seule, trouve sa paix, » il peut enfin contempler en face les gloires de l'Empyrée. Sur des millions de trônes, rangés en cercles infinis, sont assis les esprits bienheureux. Béatrix lui montre un trône vacant, lequel est préparé pour l'empereur Henri VII [1].

Puis elle le quitte pour aller prendre place sur un des trônes, et de là, du haut de sa gloire impérissable, elle laisse tomber sur lui un doux et bienveillant sourire. C'est le dernier qu'elle accorde à ce qui est terrestre. Et désormais son regard se fixe vers la source de l'éternelle clarté.

Saint Bernard montre alors au Poëte la Vierge Marie sur son trône, et les âmes des Bienheureux dont le nom est mentionné dans l'un ou l'autre des deux Testaments. Enfin, il est permis au Poëte de jeter un regard sur le plus grand des mystères, l'union hypostatique de la nature humaine et de l'Être divin confondus en la personne du Christ. Il se trouve ainsi parvenu aux dernières limites du savoir que peut ambitionner l'intelligence humaine.

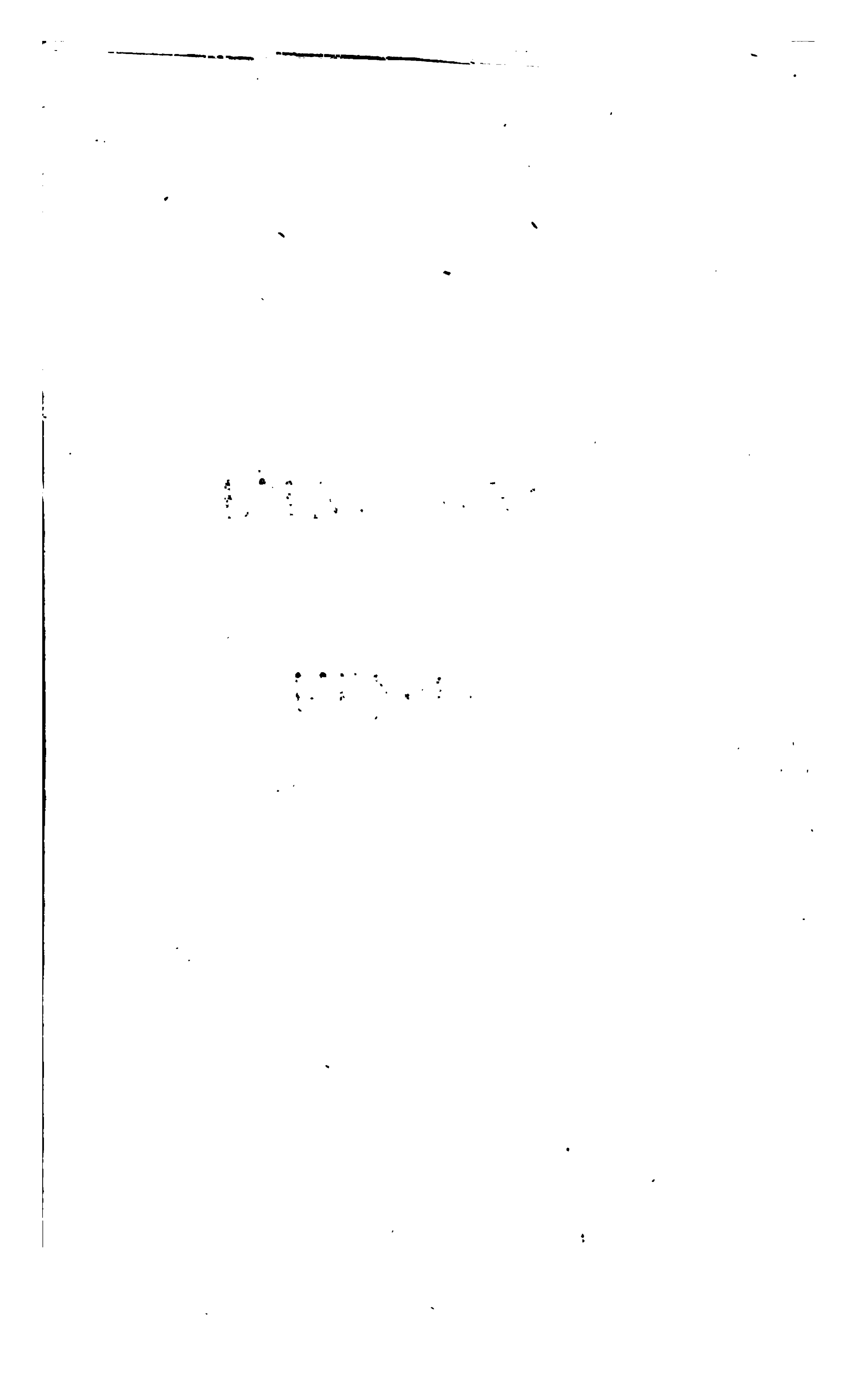
« Mais point n'auraient à cela suffi mes propres ailes, si mon « esprit n'eût été frappé d'un éclair par lequel s'accomplit son « désir. »

1. Dante compare l'Empyrée à une rose éternelle, du blanc le plus pur, dont les feuilles se disposent en cercle autour de ses pétales.



L'ENFER DU DANTE

. Traitres. — 2. Fourbes. — 3. Violents. — 4. Hérésiarques. — 5. Colères et Paresseux. — 6. Prodigues et Avares. — 7. Gourmands. — 8. Luxurieux. — 9. Limbes. — 10. Scélérats. — 11. Mont Sion. — 12. Jérusalem. — Les deux personnages désignés par D. V. sont Dante et Virgile.



Jérusalem. — Les deux personnages désignés par [illegible] sont Dante et Virgile.

L'INFERNO

L'ENFER

L'INFERNO

CANTO PRIMO

1 Nel mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura,
Chè la diritta via era smarrita.

2 Ahi quanto a dir qual era è cosa dura
Questa selva selvaggia ed aspra e forte,
Che nel pensier rinnova la paura!

3 Tanto era amara, che poco è più morte:
Ma per trattar del ben ch' i' vi trovai,
Dirò dell' altre cose, ch' io v' ho scorte.

4 I' non so ben ridir com' io v' entrai;
Tant' era pien di sonno in su quel punto,
Che la verace via abbandonai.

5 Ma poi ch' io fui appiè d' un colle giunto,
Là ove terminava quella valle,
Che m' avea di paura il cor compunto,

L'ENFER

CHANT PREMIER

Au milieu du chemin de notre vie[1], ayant perdu la droite voie, je me trouvai dans une forêt obscure[2].

Ah! que chose dure est de dire combien cette forêt était sauvage, épaisse et âpre, dans la pensée cela renouvelant la peur.

Si amère elle était, que guère plus ne l'est la mort; mais, pour parler du bien que j'y trouvai, je dirai les autres choses qui m'y apparurent[3].

Comment j'y entrai, je ne le saurais dire, tant j'étais plein de sommeil quand j'abandonnai la vraie voie.

Mais, arrivé au pied d'une colline, là où se terminait cette vallée, qui de crainte m'avait serré le cœur,

6 Guardai in alto, e vidi le sue spalle
Vestite già de' raggi del pianeta,
Che mena dritto altrui per ogni calle.

7 Allor fu la paura un poco queta,
Che nel lago del cor m' era durata
La notte ch' i' passai con tanta piéta.

8 E come quei, che con lena affannata
Uscito fuor del pelago alla riva,
Si volge all' acqua perigliosa, e guata;

9 Così l' animo mio, che ancor fuggiva,
Si volse indietro a rimirar lo passo,
Che non lasciò giammai persona viva.

10 Poi ch'ebbi riposato il corpo lasso,
Ripresi via per la piaggia diserta,
Si che il piè fermo sempre era il più basso.

11 Ed ecco, quasi al cominciar dell' erta,
Una lonza leggiera e presta molto,
Che di pel maculato era coverta.

12 E non mi si partia dinanzi al volto;
Anzi impediva tanto il mio cammino,
Ch' i' fui per ritornar più volte vôlto.

13 Temp' era dal principio del mattino;
E il Sol montava in su con quelle stelle
Ch' eran con lui, quando l'Amor divino

Je levai mes regards, et je vis son sommet revêtu déjà des rayons de la planète qui fidèlement guide en tout sentier [4].

Alors apaisée un peu fut la peur, qui jusqu'au fond du cœur m'avait troublé, la nuit que je passai avec tant d'angoisse.

Et comme celui qui, sorti de la mer, sur la rive, haletant se tourne vers l'eau périlleuse, et regarde ;

Ainsi se tourna mon âme fugitive pour regarder le passage que jamais ne traverse aucun vivant [5].

Quand j'eus reposé mon corps fatigué, je repris ma route par la côte déserte, de sorte que le pied ferme était le plus bas [6].

Et voilà, presque au pied du mont, une panthère agile et légère, couverte d'un poil tacheté [7].

Elle ne s'écartait pas de devant moi, et me coupait tellement le chemin, que plusieurs fois je fus près de retourner.

C'était le temps où le matin commence, et le soleil montait avec ces étoiles qui l'entouraient, quand le divin Amour

14 Mosse da prima quelle cose belle:
Sì che a bene sperar m' era cagione
Di quella fera la gaietta pelle,

15 L' ora del tempo, e la dolce stagione:
Ma non sì, che paura non mi desse
La vista, che mi apparve, d' un leone.

16 Questi parea, che contra me venesse
Con la test' alta e con rabbiosa fame,
Sì che parea che l' aer ne temesse:

17 Ed una lupa, che di tutte brame
Sembiava carca nella sua magrezza,
E molte genti fe già viver grame.

18 Questa mi porse tanto di gravezza
Con la paura, ch' uscia di sua vista,
Ch' i' perdei la speranza dell' altezza.

19 E quale è quei, che volentieri acquista,
E guinge 'l tempo, che perder lo face,
Che 'n tutti i suoi pensier piange e s'attrista;

20 Tal mi fece la bestia senza pace,
Che, venendomi incontro, a poco a poco
Mi ripingeva là, dove 'l Sol tace.

21 Mentre ch' io ruinava in basso loco,
Dinanzi agli occhi mi si fu offerto
Chi per lungo silenzio parea fioco.

Mut primitivement ces beaux astres; de sorte qu'à bien espérer me conviait le gai pelage de cette bête fauve [8],

L'heure du jour et la douce saison : non toutefois que ne m'effrayât la vue d'un lion [9] qui m'apparut.

Il paraissait venir contre moi, la tête haute, avec une telle rage de faim, que l'air même semblait en effroi.

Et une louve [10] qui, dans sa maigreur, semblait porter en soi toutes les avidités, et qui bien des gens a déjà fait vivre misérables.

Elle me jeta en tant d'abattement, par la frayeur qu'inspirait sa vue, que je perdis l'espérance d'atteindre le sommet.

Tel que celui qui désire gagner, lorsque le temps amène la perte, pleure et s'attriste en tous ses pensers;

Tel me fit la bête sans paix [11], qui, peu à peu s'approchant de moi, me repoussait là où le soleil se tait [12].

Pendant qu'en bas je m'affaissais, à mes yeux s'offrit qui [13] par un long silence paraissait enroué.

22 Quando vidi costui nel gran diserto,
Miserere di me, gridai a lui,
Qual che tu sii, od ombra, od uomo certo.

23 Risposemi : Non uom; uomo già fui;
E li parenti miei furon Lombardi,
E Mantovani per patria ambedui.

24 Nacqui *sub Julio*, ancorchè fosse tardi,
E vissi a Roma sotto il buono Augusto,
Al tempo degli Dei falsi e bugiardi.

25 Poeta fui, e cantai di quel giusto
Figliuol d'Anchise, che venne da Troia,
Poichè il superbo Ilion fu combusto.

26 Ma tu perchè ritorni a tanta noia?
Perchè non sali il dilettoso monte,
Ch'è principio e cagion di tutta gioia?

27 O! se' tu quel Virgilio, e quella fonte,
Che spande di parlar sì largo fiume?
Risposi lui con vergognosa fronte.

28 O degli altri poeti onore e lume,
Vagliami il lungo studio e il grande amore,
Che m' han fatto cercar lo tuo volume.

29 Tu se' lo mio maestro e il mio autore :
Tu se' solo colui, da cui io tolsi
Lo bello stile, che m' ha fatto onore.

Lorsque, dans le grand désert, je vis celui-ci : — Aie pitié de moi, lui criai-je, qui que tu sois, ou ombre d'homme, ou homme véritable.

Il me répondit : — Homme ne suis-je, jadis homme je fus, et mes parents étaient Lombards, et tous deux eurent Mantoue pour patrie.

Je naquis *sub Julio*[14], bien que tard, et vécus à Rome sous le bon Auguste, au temps des dieux faux et menteurs.

Poëte je fus, et je chantai de ce juste fils d'Anchise, qui vint de Troie, après l'incendie du superbe Ilion.

Mais toi, pourquoi retourner à tant d'ennui? Pourquoi ne gravis-tu point le délicieux mont, principe et source de toute joie?

— Serais-tu ce Virgile, cette fontaine d'où coule un si large fleuve du parler? lui répondis-je, la rougeur au front.

O des autres poëtes honneur et lumière! que me soit compté le long désir et le grand amour qui m'a fait chercher ton volume.

Tu es mon maître et mon père : à toi seul je dois le beau style qui m'a honoré.

30 Vedi la bestia, per cui io mi volsi :
Aiutami da lei, famoso saggio,
Ch'ella mi fa tremar le vene e i polsi.

31 A te convien tenere altro viaggio,
Rispose, poi che lacrimar mi vide,
Se vuoi campar d'esto loco selvaggio;

32 Chè questa bestia, per la qual tu gride,
Non lascia altrui passar per la sua via,
Ma tanto lo impedisce, che l'uccide :

33 Ed ha natura sì malvagia e ria,
Che mai non empie la bramosa voglia,
E dopo il pasto ha più fame che pria.

34 Molti son gli animali, a cui s'ammoglia,
E più saranno ancora, infin che il Veltro
Verrà, che la farà morir di doglia.

35 Questi non ciberà terra nè peltro,
Ma sapienza e amore e virtute,
E sua nazion sarà tra Feltro e Feltro.

36 Di quell' umile Italia fia salute,
Per cui morì la vergine Camilla,
Eurialo, e Turno, e Niso di ferute :

37 Questi la caccerà per ogni villa,
Fin che l' avrà rimessa nell' inferno,
Là onde invidia prima dipartilla.

Vois la bête à cause de qui je me suis retourné : sage fameux, secours-moi contre elle, qui fait frémir mes veines et mon pouls.

— Il te faut prendre une autre route, répondit-il, me voyant pleurer, si tu veux sortir de ce lieu sauvage ;

Car la bête qui excite tes cris, ne laisse aucun passer par sa voie, mais tellement l'empêche, qu'elle le tue.

Et si méchante est sa nature, et si farouche, que jamais son appétit n'est rassasié, et qu'après s'être repue, elle a plus faim qu'auparavant.

Nombreux sont les animaux avec qui elle s'accouple, et plus le seront-ils encore, jusqu'à ce que vienne le lévrier [15] qui tristement la fera mourir.

Celui-ci ne se nourrira ni de terre ni d'argent [16], mais de sagesse et d'amour et de vertu, et sa patrie sera entre Feltre et Feltre [17].

Il sera le salut de cette humble Italie [18], pour qui, blessés, moururent la vierge Camille, Euriale et Turnus et Nisus.

De partout il chassera la louve, jusqu'à ce qu'il l'ait remise en enfer, d'où premièrement la tira l'envie.

38 Ond' io per lo tuo me' penso e discerno,
Che tu mi segui, ed io sarò tua guida,
E trarrotti di qui per loco eterno,

39 Ov' udirai le disperate strida,
Vedrai gli antichi spiriti dolenti,
Che la seconda morte ciascun grida :

40 E vederai color, che son contenti
Nel fuoco, perchè speran di venire,
Quando che sia, alle beate genti :

41 Alle qua' poi se tu vorrai salire,
Anima fia a ciò di me più degna ;
Con lei ti lascerò nel mio partire :

42 Chè quello Imperador, che lassù regna,
Perch' i' fui ribellante alla sua legge,
Non vuol che in sua città per me si vegna.

43 In tutte parti impera, e quivi regge,
Quivi è la sua cittade e l' alto seggio :
O felice colui, cui ivi elegge!

44 Ed io a lui : Poeta, i' ti richieggio
Per quello Iddio che tu non conoscesti,
Acciocch' io fugga questo male e peggio,

45 Che tu mi meni là dov' or dicesti,
Sì ch' io vegga la porta di San Pietro,
E color che tu fai cotanto mesti.

Allor si mosse, ed io gli tenni dietro.

Je pense donc et juge que pour toi le mieux est de me suivre, et je serai ton guide, et hors d'ici je te conduirai par un lieu éternel,

Où tu ouïras les hurlements du désespoir et verras les antiques esprits désolés, dont chacun à grands cris appelle une seconde mort :

Et ceux qui dans le feu sont contents[19], parce qu'ils espèrent venir un jour parmi les bienheureux,

Vers qui, ensuite, si tu veux monter, te guidera une âme plus digne de cela que moi. Avec elle en partant je te laisserai,

Parce qu'à sa loi ayant été rebelle, le Roi qui règne là-haut ne veut pas que par moi l'on vienne en sa cité.

Partout il commande, et de là [20] il régit : là est sa demeure et son trône sublime. Heureux celui qu'à ce séjour il a élu!

Et moi à lui : — Poëte, afin que je fuie ce mal et des maux pires[21], je te demande, par ce Dieu que tu n'as point connu,

De me conduire là où tu viens de dire, pour que je voie la porte de saint Pierre, et ceux que tu représentes si tristes.

Alors il se mut, et je le suivis.

CANTO SECONDO

1 Lo giorno se n'andava, e l'aer bruno
Toglieva gli animai, che sono in terra,
Dalle fatiche loro : ed io sol uno

2 M'apparecchiava a sostener la guerra
Sì del cammino e sì della pietate,
Che ritrarrà la mente, che non erra.

3 O Muse, o alto ingegno, or m'aiutate :
O mente, che scrivesti ciò ch'io vidi,
Qui si parrà la tua nobilitate.

4 Io cominciai : Poeta che mi guidi,
Guarda la mia virtù, s'ella è possente,
Prima che all'alto passo tu mi fidi.

5 Tu dici, che di Silvio lo parente,
Corruttibile ancora, ad immortale
Secolo andò, e fu sensibilmente.

CHANT DEUXIÈME

Le jour baissait, et l'air obscurci délivrait de leurs fatigues les animaux de la terre ; et moi seul,

Je me préparais à soutenir les épreuves du chemin et de la pitié [1], que retracera la mémoire qui n'erre point [2].

O Muse, esprit sublime, maintenant aide-moi ! ô mémoire, qui en toi as gravé ce que je vis, ici paraîtra ta noblesse.

Je commençai : — Poëte qui me guides, avant de m'engager dans ce difficile passage, regarde si ma force est assez puissante.

Tu dis que l'ancêtre de Silvius [3], corruptible encore, alla vers le siècle immortel, et y entra revêtu du corps.

6 Però, se l'avversario d'ogni male
Cortese i fu, pensando l'alto effetto,
Ch' uscir dovea di lui, e il chi, e il quale:

7 Non pare indegno ad uomo d'intelletto:
Ch'ei fu dell' alma Roma e di suo impero
Nell'empireo Ciel per padre eletto:

8 La quale, e il quale (a voler dir lo vero)
Fur stabiliti per lo loco santo,
U' siede il successor del maggior Piero.

9 Per quest' andata, onde gli dai tu vanto,
Intese cose che furon cagione
Di sua vittoria e del papale ammanto.

10 Andovvi poi lo Vas d'elezione,
Per recarne conforto a quella fede,
Ch' è principio alla via di salvazione.

11 Ma io perchè venirvi? o chi 'l concede?
Io non Enea, io non Paolo sono:
Me degno a ciò nè io nè altri crede.

12 Perchè, se del venire i' m' abbandono,
Temo che la venuta non sia folle:
Se' savio, e intendi me' ch' io non ragiono.

13 E quale è quei, che disvuol ciò che volle,
E per novi pensier cangia proposta,
Si che del cominciar tutto si tolle;

Si l'ennemi de tout mal[4], contemplant les hautes destinées renfermées en lui, qui et quel il était, lui fut propice, rien en cela ne paraît indigne à l'homme d'intelligence[5].

A l'égard de celui qui de l'auguste Rome et de son empire fut élu père dans le ciel;

Laquelle et lequel furent, à dire vrai[6], établis pour être le lieu saint où siége le successeur du grand Pierre.

Durant ce voyage dont tu le glorifies[7], il entendit des choses qui furent cause de sa victoire et du manteau papal.

Puis y monta le vase d'élection[8], pour en rapporter confort à cette foi, principe de la voie du salut.

Mais moi, pourquoi y viendrais-je? ou qui le permet? Je ne suis ni Énée, ni Paul : digne de cela, ni moi ni aucun autre ne me croit.

Si donc je me résous à venir, je crains que folle ne soit ma venue. Tu es sage et m'entends mieux que je ne discours.

Et tel que celui qui ne veut plus ce qu'il voulait, et par nouveaux pensers, changeant de dessein, renonce à commencer;

14 Tal mi fec' io in quella oscura costa :
Perchè, pensando, consumai la impresa,
Che fu nel cominciar cotanto tosta.

15 Se io ho ben la tua parola intesa,
Rispose del Magnanimo quell' ombra,
L' anima tua è da viltade offesa :

16 La qual molte fiate l' uomo ingombra
Sì, che d' onrata impresa lo rivolve,
Come falso veder bestia, quand' ombra.

17 Da questa tema acciocchè tu ti solve,
Dirotti perch' io venni, e quel ch' io 'ntesi
Nel primo punto che di te mi dolve.

18 Io era tra color che son sospesi,
E donna mi chiamò beata e bella,
Tal che di comandare io la richiesi.

19 Lucevan gli occhi suoi più che la Stella :
E cominciommi a dir soave e piana,
Con angelica voce, in sua favella :

20 O anima cortese Mantovana,
Di cui la fama ancor nel mondo dura,
E durerà quanto il mondo lontana,

21 L'amico mio, e non della ventura,
Nella diserta piaggia è impedito
Sì nel cammin, che volto è per paura :

Tel devins-je sur cette côte obscure, abandonnant, en y pensant, l'entreprise si vite commencée.

— Si j'ai bien entendu ta parole, répondit cette ombre magnanime, ton âme est atteinte de lâcheté :

Laquelle souvent, oppressant l'homme, le détourne d'une noble entreprise, comme une fausse vision l'animal ombrageux.

Pour te délivrer de cette crainte, je te dirai pourquoi je suis venu, et ce que j'entendis quand premièrement j'eus pitié de toi.

J'étais parmi ceux qui sont en suspens [9], lorsque m'appela une femme bienheureuse et si belle, que de commander je la requis.

Ses yeux brillaient plus que le soleil, et d'un parler suave et calme, avec une voix angélique, elle me dit :

« O âme courtoise du Mantouan, dont la renommée dure encore dans le monde, et autant que le monde durera :

Le mien ami, et non de la fortune, est, sur la pente déserte, tellement empêché dans le chemin, que de peur il s'est retourné :

22 E temo che non sia già sì smarrito,
Ch'io mi sia tardi al soccorso levata,
Per quel ch'i' ho di lui nel cielo udito.

23 Or muovi, e con la tua parola ornata,
E con ciò c' ha mestieri al suo campare,
L' aiuta sì ch'io ne sia consolata.

24 I' son Beatrice, che ti faccio andare:
Vegno di loco ove tornar disio:
Amor mi mosse, che mi fa parlare.

25 Quando sarò dinanzi al Signor mio,
Di te mi loderò sovente a lui.
Tacette allora, e poi comincia' io:

26 O donna di virtù, sola per cui
L'umana spezie eccede ogni contento
Da quel ciel, c' ha minori i cerchi sui:

27 Tanto m' aggrada tuo comandamento,
Che l'ubbidir, se già fosse, m' è tardi;
Più non t' è uopo aprirmi il tuo talento.

28 Ma dimmi la cagion, che non ti guardi
Dello scender quaggiuso in questo centro
Dall' ampio loco, ove tornar tu ardi.

29 Da che tu voi saper cotanto addentro,
Dirotti brevemente, mi rispose,
Perch' io non temo di venir qua entro.

Et je crains que si égaré il ne soit déjà, que tard je me sois levée pour le secourir, sur ce que j'ai de lui entendu dans le ciel.

Va donc et avec ta parole ornée, avec tout ce qui sera de besoin pour qu'il échappe, aide-le, de sorte que je sois consolée.

Moi qui t'envoie, je suis Béatrice : je viens d'un lieu où retourner je désire ; m'a mue l'amour qui me fait parler.

Quand je serai devant mon Seigneur, à lui souvent je me louerai de toi. » Alors elle se tut ; puis, moi je commençai :

— O femme de telle vertu [10], que par toi seule l'humaine espèce s'élève au-dessus de tout ce que contient ce ciel dont les cercles sont plus étroits [11] ;

Si agréable m'est ton commandement, que l'obéir, déjà fût-il, me serait tardif : pas n'est besoin de m'ouvrir ton vouloir davantage.

Mais dis-moi pourquoi tu ne crains pas de descendre en ce centre infime, de l'ample lieu où tu brûles de retourner.

— Puisque si à fond tu veux savoir pourquoi ici dedans je ne crains pas de venir, brièvement je te le dirai, me répondit-elle.

30 Temer si deve sol di quelle cose
C' hanno potenza di fare altrui male.
Dell' altre no, che non son paurose.

31 I' son fatta da Dio, sua mercè, tale,
Che la vostra miseria non mi tange,
Nè fiamma d' esto incendio non m' assale.

32 Donna è gentil nel ciel, che si compiange
Di questo impedimento, ov' io ti mando,
Sì che duro giudicio lassù frange.

33 Questa chiese Lucia in suo dimando,
E disse : Or abbisogna il tuo fedele
Di te, ed io a te lo raccomando.

34 Lucia nimica di ciascun crudele
Si mosse, e venne al loco dov' io era,
Che mi sedea con l' antica Rachele.

35 Disse : Beatrice, loda di Dio vera,
Che non soccorri quel che t' amò tanto,
Ch' uscio per te della volgare schiera?

36 Non odi tu la pièta del suo pianto?
Non vedi tu la morte che 'l combatte
Su la fiumana, ov' il mar non ha vanto?

37 Al mondo non fur mai persone ratte
A far lor pro, ed a fuggir lor danno,
Com' io, dopo cotai parole fatte,

On ne doit craindre que les choses qui ont puissance de nuire; les autres, non; en elles, nul sujet de peur.

Par sa grâce, ainsi Dieu m'a faite, que votre misère ne m'atteint pas, et que ne m'assaille point la flamme de cet incendie [12].

Dans le ciel est une femme bénigne [13], qu'émeut de tant de pitié l'empêchement où je t'envoie, qu'elle a brisé là-haut le dur jugement.

Celle-ci, s'adressant à Lucia [14], l'a priée, disant : « Maintenant a besoin de toi ton fidèle, et je te le recommande. »

Lucia, ennemie de tout ce qui est cruel, vint au lieu où j'étais assise avec l'antique Rachel.

Elle dit : « Béatrice, vraie louange de Dieu [15], que ne secours-tu celui qui t'aima tant, que par toi il sortit de la troupe vulgaire?

N'entends-tu point l'angoisse de sa plainte? Ne vois-tu point la mort qui le poursuit sur la rive des eaux débordées, plus terribles que la mer? »

Nul au monde si prompt ne fut jamais à faire son bien et à fuir son mal, qu'après ces paroles,

38 Venni quaggiù dal mio beato scanno,
Fidandomi nel tuo parlare onesto,
Ch' onora te e quei che udito l' hanno.

39 Poscia che m' ebbe ragionato questo,
Gli occhi lucenti lagrimando volse;
Perchè mi fece del venir più presto :

40 E venni a te così, com' ella volse;
Dinanzi a quella fiera ti levai,
Che del bel monte il corto andar ti tolse.

41 Dunque che è? perchè, perchè ristai?
Perchè tanta viltà nel core allette?
Perchè ardire e franchezza non hai,

42 Poscia che tai tre donne benedette
Curan di te nella corte del cielo,
E il mio parlar tanto ben t' impromette?

43 Quale i fioretti dal notturno gelo
Chinati e chiusi, poi che 'l Sol gl' imbianca,
Si drizzan tutti aperti in loro stelo;

44 Tal mi fec' io di mia virtute stanca :
E tanto buono ardire al cor mi corse,
Ch' i' cominciai come persona franca :

45 O pietosa colei che mi soccorse,
E tu cortese ch' ubbidisti tosto
Alle vere parole che ti porse!

Je le fus à venir ici-bas de mon heureux séjour, me fiant au sage parler qui t'honore et ceux qui l'ont ouï.

Lorsque ainsi elle eut dit, pleurant elle tourna vers moi ses yeux brillants ; ce pourquoi plus encore je me hâtai de venir :

Et je vins à toi comme elle le voulait, et te retirai de devant cette bête, qui du beau mont te fermait le plus court chemin.

Qu'est-ce donc? Pourquoi, pourquoi t'arrêtes-tu? Pourquoi héberges-tu tant de lâcheté dans ton cœur? Pourquoi manques-tu d'ardeur et de courage,

Quand trois telles dames bénies ont souci de toi dans le ciel, et qu'un bien si grand te promettent mes paroles?

Comme les tendres fleurs inclinées et fermées par la gelée nocturne, lorsque le soleil blanchit, relèvent leur tige et s'ouvrent :

Ainsi fut-il de mon courage lassé, et une ardeur si vive me revint au cœur, qu'avec hardiesse je dis :

— O compatissante celle qui m'a secouru! et toi courtois, qui as si vite obéi à ses paroles vraies!

46 Tu m' hai con desiderio il cor disposto
Si al venir, con le parole tue,
Ch' io son tornato nel primo proposto.

47 Or va, chè un sol volere è d' ambedue:
Tu duca, tu signore e tu maestro.
Così gli dissi, e poichè mosso fue,

Entrai per lo cammino alto e silvestro.

Tu m'as, enflammant le désir, tellement par tes paroles disposé le cœur au venir, que j'ai repris mon premier dessein.

Va donc: à nous deux est un seul vouloir: toi guide, toi seigneur, et toi maître. Ainsi lui dis-je, et lorsqu'il se mut,

J'entrai dans le chemin profond et sauvage.

CANTO TERZO

1 *Per me si va nella città dolente,*
Per me si va nell' eterno dolore,
Per me si va tra la perduta gente.

2 *Giustizia mosse il mio alto fattore:*
Fecemi la divina potestate,
La somma sapienza e il primo amore.

3 *Dinanzi a me non fur cose create,*
Se non eterne, ed io eterno duro :
Lasciate ogni speranza, voi che entrate.

4 Queste parole di colore oscuro
Vid' io scritte al sommo d' una porta;
Perch' io : Maestro, il senso lor m' è duro.

5 Ed egli a me, come persona accorta.
Qui si convien lasciare ogni sospetto;
Ogni viltà convien che qui sia morta.

CHANT TROISIÈME

Par moi l'on va dans la cité des pleurs; par moi l'on va dans l'éternelle douleur; par moi l'on va chez la race perdue.

La Justice mut mon souverain Auteur : me firent la divine Puissance, la suprême Sagesse et le premier Amour.

Avant moi ne furent nulles choses créées, mais éternelles, et éternellement je dure : laissez toute espérance, vous qui entrez.

Ces paroles vis-je écrites en noir au-dessus d'une porte; ce pourquoi je dis : — Maître, douloureux m'en est le sens.

Et lui à moi, comme personne accorte : — Ici l'on doit laisser toute crainte, toute faiblesse doit être morte ici.

6 Noi sem venuti al loco ov' io t' ho detto
Che tu vedrai le genti dolorose,
C' hanno perduto il ben dell' intelletto.

7 E poichè la sua mano alla mia pose,
Con lieto volto, ond' io mi confortai,
Mi mise dentro alle segrete cose.

8 Quivi sospiri, pianti ed alti guai
Risonavan per l' aer senza stelle,
Perch' io al cominciar ne lagrimai.

9 Diverse lingue, orribili favelle,
Parole di dolore, accenti d' ira,
Voci alte e fioche, e suon di man con elle,

10 Facevano un tumulto, il qual s' aggira
Sempre in quell' aria senza tempo tinta,
Come l' arena quando il turbo spira.

11 Ed io, ch' avea d' error la testa cinta,
Dissi: Maestro, che è quel ch' i' odo?
E che gent' è, che par nel duol si vinta?

12 Ed egli a me. Questo misero modo
Tengon l' anime triste di coloro
Che visser senza infamia e senza lodo.

13 Mischiate sono a quel cattivo coro
Degli angeli che non furon ribelli,
Nè fur fedeli a Dio, ma per se foro.

Nous sommes venus au lieu où je t'ai dit que tu verrais les malheureux qui ont perdu le bien de l'intelligence.

Et ayant posé sa main sur la mienne, d'un visage serein qui me ranima, il m'introduisit au dedans des choses secrètes.

Là, dans l'air sans astres, bruissaient des soupirs, des plaintes, de profonds gémissements, tels qu'au commencement j'en pleurai.

Des cris divers, d'horribles langages, des paroles de douleur, des accents de colère, des voix hautes et rauques, et avec elles un bruit de mains,

Faisaient un fracas qui, dans cet air à jamais ténébreux, sans cesse tournoie, comme le sable roulé par un tourbillon.

Et moi, dont la tête était ceinte d'erreur [1], je dis : — Maître, qu'entends-je? et quels sont ceux-là qui paraissent plongés si avant dans le deuil?

Et lui à moi — : Cet état misérable est celui des tristes âmes qui vécurent sans infamie ni louange.

Mêlées elles sont à la troupe abjecte de ces anges qui ne furent ni rebelles, ni fidèles à Dieu, mais furent pour soi.

14 Cacciarli i ciel per non esser men belli,
Nè lo profondo inferno gli riceve,
Chè alcuna gloria i rei avrebber d'elli.

15 Ed io: Maestro, che è tanto greve
A lor, che lamentar gli fa sì forte?
Rispose: Dicerolti molto breve.

16 Questi non hanno speranza di morte
E la lor cieca vita è tanto bassa,
Che invidiosi son d'ogni altra sorte.

17 Fama di loro il mondo esser non lassa;
Misericordia e Giustizia gli sdegna:
Non ragioniam di lor, ma guarda e passa.

18 Ed io, che riguardai, vidi un' insegna,
Che girando correva tanto ratta,
Che d'ogni posa mi pareva indegna:

19 E dietro le venia sì lunga tratta
Di gente, ch'io non averei creduto,
Che morte tanta n'avesse disfatta.

20 Poscia ch'io v'ebbi alcun riconosciuto,
Guardai, e vidi l'ombra di colui
Che fece per viltate il gran rifiuto.

21 Incontanente intesi, e certo fui,
Che quest'era la setta dei cattivi
A Dio spiacenti ed a' nemici sui.

Le ciel les rejette, pour qu'ils n'altèrent point sa beauté; et ne les reçoit pas le profond enfer, parce que les damnés tireraient d'eux quelque gloire[2].

Et moi : — Maître, quelle angoisse les fait se lamenter si fort? Il répondit : — Je te le dirai très-brièvement.

Ceux-ci n'ont point l'espérance de mourir, et leur aveugle vie est si basse[3], qu'ils envient tout autre sort.

Aucune mémoire le monde ne laisse subsister d'eux : la Justice et la Miséricorde les dédaignent. Ne discourons point d'eux, mais regarde et passe.

Et je regardai, et je vis une bannière qui, en tournant, courait avec une telle vitesse, qu'elle me paraissait condamnée à ne prendre aucun repos.

Et derrière elle venait une si longue suite de gens, que je n'aurais pas cru que la mort en eût tant défait.

Lorsque je pus en reconnaître quelqu'un, je vis et discernai celui qui par lâcheté fit le grand refus[4].

Aussitôt je compris et fus certain que cette bande était celle des lâches, en dégoût à Dieu et à ses ennemis.

22 Questi sciaurati, che mai non fur vivi,
Erano ignudi, e stimolati molto
Da mosconi e da vespe ch' eran ivi.

23 Elle rigavan lor di sangue il volto,
Che mischiato di lagrime, a' lor piedi
Da fastidiosi vermi era ricolto.

24 E poi che a riguardare oltre mi diedi,
Vidi gente alla riva d'un gran fiume:
Perch' io dissi: Maestro, or mi concedi

25 Ch' io sappia quali sono, e qual costume
Le fa parer di trapassar sì pronte,
Com' io discerno per lo fioco lume.

26 Ed egli a me: Le cose ti fien conte,
Quando noi fermerem li nostri passi
Sulla trista riviera d'Acheronte.

27 Allor con gli occhi vergognosi e bassi,
Temendo no 'l mio dir gli fusse grave,
Infino al fiume di parlar mi trassi.

28 Ed ecco verso noi venir per nave
Un vecchio bianco per antico pelo,
Gridando: Guai a voi, anime prave:

29 Non isperate mai veder lo cielo:
I' vegno per menarvi all' altra riva,
Nelle tenebre eterne, in caldo e in gelo:

Ces malheureux, qui ne furent jamais vivants, étaient nus, et cruellement piqués par des taons et des guêpes,

Qui sur leur visage faisaient ruisseler le sang, lequel tombant à terre mêlé de larmes, était recueilli par des vers immondes.

Ayant ensuite regardé au delà, je vis des gens pressés sur le bord d'un grand fleuve; ce pourquoi je dis : — Maître, je te prie,

Que je sache qui sont ceux-là, et pour quelle cause ils ont tant de hâte de passer, comme je l'aperçois à cette faible lueur.

Et lui à moi : — Ceci te sera dit, quand sur les tristes rives de l'Achéron s'arrêteront nos pas.

Alors, confus et les yeux baissés, craignant que mon dire ne lui eût déplu, je m'abstins de parler jusqu'au fleuve.

Et voici venir vers nous dans une barque un vieillard blanchi par de longues années, criant : — Malheur à vous, âmes perverses !

N'espérez pas voir jamais le ciel; je viens pour vous mener à l'autre rive, dans les ténèbres éternelles, dans le feu et la glace.

30 E tu che se' costì, anima viva,
Partiti da cotesti che son morti.
Ma poi ch' ei vide ch' io non mi partiva,

31 Disse: Per altre vie, per altri porti
Verrai a piaggia, non qui: per passare,
Più lieve legno convien che ti porti.

32 E il Duca a lui: Caron, non ti crucciare;
Vuolsi così colà dove si puote
Ciò che si vuole, e più non dimandare.

33 Quinci fur quete le lanose gote
Al nocchier della livida palude,
Che 'ntorno agli occhi avea di fiamme rote.

34 Ma quell' anime ch' eran lasse e nude,
Cangiar colore, e dibattero i denti,
Ratto che 'nteser le parole crude.

35 Bestemmiavano Iddio e i lor parenti,
L'umana specie, il luogo, il tempo, e il seme
Di lor semenza e di lor nascimenti.

36 Poi si ritrasser tutte quante insieme,
Forte piangendo, alla riva malvagia,
Ch' attende ciascun uom che Dio non teme.

37 Caron dimonio con occhi di bragia,
Loro accennando, tutte le raccoglie;
Batte col remo qualunque s'adagia.

Et toi que voilà, âme vivante, sépare-toi de ces morts. Et voyant que je ne m'en allais pas :

— Par d'autres chemins, dit-il, par d'autres bacs, tu viendras à la plage pour passer ; il convient que te porte une nef plus légère.

Et le guide à lui : — Caron, ne te courrouce point : il est ainsi voulu, là où se peut ce qui se veut ; ne demande rien de plus.

Alors se dégonflèrent les joues laineuses du nocher du marais livide, qui autour des yeux avait des cercles enflammés.

Mais ces âmes tristes, fatiguées et nues, changèrent de couleur, et leurs dents claquèrent, sitôt qu'elles ouïrent les sévères paroles.

Elles blasphémaient Dieu et leurs parents, la race humaine, le lieu, le temps où elles naquirent, la semence de laquelle elles germèrent.

Puis, toutes ensemble, elles se retirèrent près de la rive maudite où vient tout homme qui ne craint pas Dieu.

Caron, d'un signe de ses yeux de braise, les rassemble toutes, et frappe de sa rame quiconque s'attarde.

38 Come d'autunno si levan le foglie
L'una appresso dell'altra infin che 'l ramo
Rende alla terra tutte le sue spoglie;

39 Similemente il mal seme d'Adamo:
Gittansi di quel lito ad una ad una
Per cenni, com' augel per suo richiamo.

40 Così sen vanno su per l'onda bruna,
Ed avanti che sian di là discese,
Anche di qua nuova schiera s'aduna.

41 Figliuol mio, disse il Maestro cortese,
Quelli che muoion nell'ira di Dio
Tutti convegnon qui d'ogni paese;

42 E pronti sono a trapassar lo rio,
Chè la divina giustizia li sprona
Sì, che la tema si volge in disio.

43 Quinci non passa mai anima buona;
E però se Caron di te si lagna,
Ben puoi saper omai che 'l suo dir suona.

44 Finito questo, la buia campagna
Tremò sì forte, che dello spavento
La mente di sudore ancor mi bagna.

45 La terra lagrimosa diede vento,
Che balenò una luce vermiglia,
La qual mi vinse ciascun sentimento;

E caddi, come l'uom cui sonno piglia.

Comme, l'une après l'autre, en automne, les feuilles se détachent, afin que le rameau rende à la terre toutes ses dépouilles :

Pareillement, au signe du nocher, comme l'oiseau à l'appel, se jetaient de la rive, une à une, les âmes mauvaises de la race d'Adam.

Ainsi elles s'en vont par l'eau noirâtre, et avant qu'elles soient descendues sur l'autre bord, sur celui-ci se rassemble encore une nouvelle troupe.

— Mon fils, dit le maître courtois, tous ceux qui meurent dans l'ire de Dieu, il faut qu'ici de toute contrée ils viennent :

Et tant de hâte ils ont de passer le fleuve, parce que tellement les point l'aiguillon de la justice divine, que la crainte se change en désir.

Par ici jamais ne passe aucune âme pure : d'où, si Caron se plaint de toi, tu peux maintenant comprendre le sens de ses paroles.

Cela fini, la sombre campagne trembla si fortement, que le souvenir de mon épouvante me baigne encore de sueur.

De la terre trempée de larmes sortit un tourbillon sillonné d'éclairs d'une lueur rouge, lequel m'ôta tout sentiment,

Et je tombai comme un homme pris de sommeil.

CANTO QUARTO

1 Ruppemi l'alto sonno nella testa
Un greve tuono, sì ch'io mi riscossi,
Come persona che per forza è desta;

2 E l'occhio riposato intorno mossi,
Dritto levato, e fiso riguardai
Per conoscer lo loco dov'io fossi.

3 Vero è che in su la proda mi trovai
Della valle d'abisso dolorosa,
Che tuono accoglie d'infiniti guai.

4 Oscura, profond'era, e nebulosa
Tanto, che per ficcar lo viso al fondo,
I' non vi discernea veruna cosa.

5 Or discendiam quaggiù nel cieco mondo,
Incominciò il Poeta tutto smorto:
Io sarò primo, e tu sarai secondo.

CHANT QUATRIÈME

Un tonnerre horrible rompit dans ma tête le profond sommeil, de sorte que je revins à moi comme quelqu'un réveillé de force :

Et levé debout, je mus alentour mes yeux reposés, et je regardai fixement pour connaître le lieu où j'étais.

Et, de vrai, je me trouvai sur le bord de l'abîme de douleur, où retentit le tonnerre d'infinis hurlements.

Si obscur était-il, et profond, et sombre, que, jetant mes regards au fond, je n'y discernais aucune chose.

—Voilà que nous descendons dans le monde ténébreux, dit le poëte tout pâle : je serai le premier, et tu seras le second[1].

6 Ed io, che del color mi fui accorto,
Dissi: Come verrò, se tu paventi
Che suoli al mio dubbiare esser conforto?

7 Ed egli a me: L'angoscia delle genti
Che son quaggiù, nel viso mi dipigne
Quella pietà, che tu per tema senti.

8 Andiam, chè la via lunga ne sospigne.
Così si mise e così mi fe entrare
Nel primo cerchio che l'abisso cigne.

9 Quivi, secondo che per ascoltare,
Non avea pianto ma che di sospiri,
Che l'aura eterna facevan tremare:

10 E ciò avnveia di duol senza martiri,
Ch'avean le turbe, ch'eran molte e grandi,
E d'infanti e di femmine e di viri.

11 Lo buon Maestro a me: Tu non dimandi
Che spiriti son questi che tu vedi?
Or vo' che sappi, innanzi che più andi,

12 Ch'ei non peccaro: e s'elli hanno mercedi,
Non basta, perch'ei non ebber battesmo,
Che è porta della Fede che tu credi:

13 E se furon dinanzi al Cristianesmo,
Non adorar debitamente Dio:
E di questi cotai son io medesmo.

Et moi qui de sa pâleur m'aperçus, je dis : — Comment irai-je, si tu t'épouvantes, toi, l'ordinaire confort de mes craintes?

Et lui à moi : — L'angoisse de ceux qui sont en bas empreint mon visage de cette pitié que tu prends pour de la frayeur.

Allons : la longue route nous presse. Ce disant, il entra et me fit entrer dans le premier cercle qui ceint l'abîme.

Là, selon qu'en jugeait l'ouïe, point de gémissements, mais des soupirs, dont frémissait l'air éternel.

Et ces soupirs venaient de la tristesse, toutefois sans souffrances [2], que ressentaient des troupes nombreuses et d'enfants, et de femmes, et d'hommes.

Le bon maître me dit : — Tu ne demandes point qui sont ces esprits que tu vois? Or, avant d'aller plus loin, je veux que tu saches

Qu'ils ne péchèrent point : mais, si leurs œuvres furent bonnes, cela ne suffit, parce qu'ils ne reçurent point le baptême, qui est la porte de la foi que tu crois.

Ayant vécu avant le christianisme, ils n'adorèrent point Dieu dûment, et je suis moi-même de ceux-là.

14 Per tai difetti, e non per altro rio
Semo perduti, e sol di tanto offesi,
Che senza speme vivemo in disio.

15 Gran duol mi prese al cor quando lo intesi,
Perocchè gente di molto valore
Conobbi che in quel limbo eran sospesi.

16 Dimmi, Maestro mio, dimmi, Signore,
Comincia' io, per voler esser certo
Di quella fede che vince ogni errore :

17 Uscinne mai alcuno, o per suo merto,
O per altrui, che poi fosse beato?
E quei che 'ntese il mio parlar coverto,

18 Rispose : Io era nuovo in questo stato,
Quando ci vidi venire un Possente
Con segno di vittoria incoronato.

19 Trasseci l'ombra del primo parente,
D'Abel suo figlio, e quella di Noè,
Di Moisè legista e obediente;

20 Abraam patriarca, e David re,
Israel con suo padre, e co' suoi nati,
E con Rachele, per cui tanto fe,

21 Ed altri molti; e feceli beati :
E vo' che sappi che, dinanzi ad essi,
Spiriti umani non eran salvati.

Pour ces choses qui nous ont manqué, non pour autre crime, nous sommes perdus, et notre seule peine est de vivre dans le désir sans espérance.

Une grande tristesse me prit au cœur lorsque je l'entendis; car je reconnus des gens de haute valeur ainsi suspendus [3].

— Dis-moi, mon maître, dis-moi, seigneur, commençai-je, voulant être certain de cette foi qui vainc toute erreur :

Aucun jamais, par ses mérites ou les mérites d'autrui, sortit-il d'ici pour être heureux ensuite?

Et lui, qui comprit mon parler couvert, répondit : — J'étais nouveau en ce lieu, lorsque j'y vis venir un puissant couronné du signe de la victoire [4].

Il en tira l'ombre du premier père, d'Abel son fils, celle de Noé et celle de Moïse, législateur et obéissant;

Le patriarche Abraham et le roi David; Israël, et son père et ses enfants, et Rachel pour qui tant il fit [5];

Et beaucoup d'autres, et les fit heureux; et je veux que tu saches qu'auparavant les âmes humaines n'étaient pas sauvées.

22 Non lasciavam l'andar, perch'ei dicessi.
Ma passavam la selva tuttavia,
La selva dico di spiriti spessi.

23 Non era lunga ancor la nostra via
Di qua dal sommo, quand'io vidi un fuoco,
Ch'emisperio di tenebre vincia.

24 Di lungi n'eravamo ancora un poco,
Ma non sì ch'io non discernessi in parte,
Che orrevol gente possedea quel loco.

25 O tu, che onori ogni scienza ed arte,
Questi chi son c' hanno cotanta orranza,
Che dal modo degli altri li diparte?

26 E quegli a me: L'onrata nominanza,
Che di lor suona su nella tua vita,
Grazia acquista nel ciel che sì gli avanza.

27 Intanto voce fu per me udita:
Onorate l'altissimo Poeta:
L'ombra sua torna, ch'era dipartita.

28 Poichè la voce fu restata e queta,
Vidi quattro grand'ombre a noi venire:
Sembianza avevan nè trista nè lieta.

29 Lo buon Maestro cominciommi a dire:
Mira colui con quella spada in mano,
Che vien dinanzi a'tre sì come sire.

Nous ne cessions point d'aller pendant qu'il parlait, mais nous traversions la forêt, je dis l'épaisse forêt des esprits.

Nous n'avions pas encore descendu beaucoup au-dessous du sommet, quand je vis un feu rayonnant autour d'un hémisphère de ténèbres.

Nous en étions encore un peu loin, mais non pas tant que je ne discernasse en partie qu'une gent illustre occupait ce lieu.

— O toi, qui honores toute science et tout art, qui sont ceux-ci que sépare des autres l'honneur qu'on leur rend?

Et lui à moi : — Leurs noms glorieux, dont retentit le monde où tu vis, leur acquièrent dans le ciel la faveur qui tant les élève.

Lorsque j'entendis une voix : — Honorez le grand poëte! son ombre qui était partie revient [6].

Lorsque la voix se tut, je vis quatre grandes ombres venir à nous; elles ne semblaient ni tristes, ni joyeuses.

Le bon maître me dit : — Regarde celui qui, avec cette épée en main, marche comme seigneur devant les autres.

30 Quegli è Omero poeta sovrano,
L'altro è Orazio satiro che viene,
Ovidio è il terzo, e l' ultimo è Lucano.

31 Perocchè ciascun meco si conviene
Nel nome che sonò la voce sola,
Fannomi onore, e di ciò fanno bene.

32 Così vidi adunar la bella scuola
Di quel signor dell' altissimo canto,
Che sovra gli altri com' aquila vola.

33 Da ch'ebber ragionato insieme alquanto,
Volsersi a me con salutevol cenno:
E il mio Maestro sorrise di tanto.

34 E più d'onore ancora assai mi fenno,
Ch' essi mi fecer della loro schiera,
Sì ch' io fui sesto tra cotanto senno.

35 Così n' andammo infino alla lumiera,
Parlando cose, che il tacere è bello,
Sì com' era il parlar colà dov' era.

36 Venimmo appiè d' un nobile castello,
Sette volte cerchiato d' alte mura,
Difeso intorno d'un bel fiumicello.

37 Questo passammo come terra dura,
Per sette porte intrai con questi savi:
Giugnemmo in prato di fresca verdura.

Celui-là est Homère, le poëte souverain, et l'autre qui vient ensuite est Horace le satirique ; Ovide est le troisième, et le dernier, Lucain.

Quoiqu'à chacun d'eux, comme à moi, convienne le nom qu'a prononcé la voix seule [7], ils m'honorent, et en cela ils font bien.

Ainsi je vis se rassembler la belle école du roi des chants élevés [8], qui au-dessus des autres vole comme l'aigle.

Lorsqu'ils eurent ensemble un peu discouru, ils se tournèrent vers moi, me saluant du geste, et mon maître en sourit :

Et plus d'honneur encore ils me firent, me recevant dans leurs rangs, de sorte que je fus le sixième parmi ces grandes intelligences.

Ainsi allâmes-nous jusqu'à la lumière [9], parlant de choses qu'il est bien de taire, comme il était bien là d'en parler.

Nous vînmes au pied d'un noble château, sept fois ceint de hautes murailles, et entouré d'un gracieux petit fleuve.

Nous le passâmes comme une terre ferme : j'entrai par sept portes avec ces sages, et nous arrivâmes dans une prairie d'une fraîche verdure.

38 Genti v' eran con occhi tardi e gravi,
Di grande autorità ne' lor sembianti:
Parlavan rado, con voci soavi.

39 Traemmoci così dall' un de' canti
In luogo aperto, luminoso ed alto,
Sì che veder si potén tutti quanti.

40 Colà diritto, sopra il verde smalto,
Mi fur mostrati gli spiriti magni,
Che di vederli in me stesso m' esalto.

41 Io vidi Elettra con molti compagni,
Tra' quai conobbi ed Ettore ed Enea,
Cesare armato con occhi grifagni.

42 Vidi Camilla e la Pentesilea
Dall' altra parte; e vidi il re Latino,
Che con Lavinia sua figlia sedea.

43 Vidi quel Bruto che cacciò Tarquino,
Lucrezia, Julia, Marzia e Corniglia,
E solo in parte vidi il Saladino.

44 Poi che innalzai un poco più le ciglia,
Vidi il Maestro di color che sanno,
Seder tra filosofica famiglia.

45 Tutti l' ammiran, tutti onor gli fanno.
Quivi vid' io e Socrate e Platone,
Che innanzi agli altri più presso gli stanno.

Là étaient des gens aux regards lents et graves, de grande autorité dans leur apparence : ils parlaient peu et d'une voix douce.

Nous nous retirâmes à part, en un lieu ouvert, lumineux et haut, de sorte que tous se pouvaient voir.

Là, devant moi, sur le vert émail, me furent montrés les grands esprits, et de leur vue encore en moi-même je m'exalte.

Je vis Électre [10], accompagnée de beaucoup d'autres, parmi lesquels je reconnus Hector, et Énée, et César, armé de ses yeux d'épervier.

Je vis Camille [11] et Pentésilée [12] ; et de l'autre côté, le roi Latinus assis avec sa fille Lavinie.

Je vis ce Brutus qui chassa Tarquin, Lucrèce, Julia [13], Marzia [14] et Cornelia [15], et seul à l'écart Saladin [16].

Puis ayant levé un peu plus les yeux, je vis le maître de ceux qui savent [17], assis au milieu de la famille philosophique.

Tous l'admiraient, tous lui rendaient honneur. Là je vis Socrate et Platon, qui se tiennent plus près de lui que les autres ;

46 Democrito, che 'l mondo a caso pone,
Diogenes, Anassagora e Tale,
Empedocles, Eraclito e Zenone.

47 E vidi il buono accoglitor del quale,
Dioscoride dico; e vidi Orfeo,
Tullio e Lino e Seneca morale:

48 Euclide geométra e Tolommeo,
Ippocrate, Avicenna e Galieno,
Averroìs, che il gran comento feo.

49 Io non posso ritrar di tutti appieno,
Perocchè sì mi caccia il lungo tema,
Che molte volte al fatto il dir vien meno.

50 La sesta compagnia in duo si scema:
Per altra via mi mena il savio Duca,
Fuor della queta nell' aura che trema;

E vengo in parte, ove non è che luca.

Démocrite, qui soumet l'univers au hasard; Diogène, Anaxagore et Thalès; Empédocle, Héraclite et Zénon;

Et je vis celui qui si bien décrivit les vertus des plantes, je veux dire Dioscoride; je vis Orphée, Tullius et Livius[18], et Sénèque le philosophe moral;

Euclide le géomètre, Ptolomée[19], Hippocrate, Avicenne[20] et Galien, Averroès[21] qui fit le grand Commentaire.

Je ne saurais les nommer tous, car tellement me presse mon long sujet, que maintes fois le dire reste en arrière des choses.

La troupe des six en deux se sépara : le sage guide, par une autre route, me conduisit, hors de l'air tranquille, dans l'air qui frémit,

Et je vins en un lieu où rien ne luit.

CANTO QUINTO

1 Così discesi del cerchio primaio
Giù nel secondo, che men loco cinghia,
E tanto più dolor, che pugne a guaio.

2 Stavvi Minos orribilmente, e ringhia:
Esamina le colpe nell'entrata,
Giudica e manda, secondo che avvinghia.

3 Dico, che quando l'anima mal nata
Li vien dinanzi, tutta si confessa;
E quel conoscitor delle peccata

4 Vede qual loco d'inferno è da essa:
Cignesi colla coda tante volte,
Quatunque gradi vuol che giù sia messa.

5 Sempre dinanzi a lui ne stanno molte:
Vanno a vicenda ciascuna al giudizio;
Dicono, e odono, e poi son giù volte.

CHANT CINQUIÈME

Ainsi descendis-je du premier cercle dans le second, qui enserre moins d'espace et plus de douleur, et telle que ses pointes arrachent des cris.

Là siége Minos, d'horrible aspect et grinçant des dents : il examine les fautes à l'entrée, juge et envoie au lieu qu'il désigne en se ceignant.

Je dis que quand l'âme mal née vient en sa présence, pleinement elle se confesse ; et ce juge des péchés

Voit quel lieu de l'enfer lui est destiné : il se ceint de sa queue autant de fois qu'il veut qu'elle descende de degrés.

Toujours devant lui il en est beaucoup : chacune à son tour va au jugement : elles parlent, elles écoutent, puis sont poussées en bas.

6 O tu, che vieni al doloroso ospizio,
Gridò Minos a me, quando mi vide,
Lasciando l'atto di cotanto uffizio,

7 Guarda com'entri, e di cui tu ti fide:
Non t'inganni l'ampiezza dell'entrare.
E il Duca mio a lui: Perchè pur gride?

8 Non impedir lo suo fatale andare:
Vuolsi così colà, dove si puote
Ciò che si vuole, e più non dimandare.

9 Ora incominician le dolenti note
A farmisi sentire: or son venuto
Là dove molto pianto mi percote.

10 I'venni in loco d'ogni luce muto,
Che mugghia come fa mar per tempesta,
Se da contrari venti è combattuto.

11 La bufera infernal, che mai non resta,
Mena gli spirti con la sua rapina,
Voltando e percotendo li molesta.

12 Quando giungon davanti alla ruina,
Quivi le strida, il compianto e il lamento,
Bestemmian quivi la virtù divina.

13 Intesi che a così fatto tormento
Eran dannati i peccator carnali,
Che la ragion sommettono al talento.

Suspendant, lorsqu'il me vit, l'exercice de sa haute fonction : O toi, me dit Minos, qui viens en la demeure douloureuse,

Regarde bien comment tu entres, et à qui tu te fies : que ne t'abuse point l'ampleur de l'entrée. Et mon guide à lui : Pourquoi grondes-tu?

Ne t'oppose point à son aller fatal : ainsi est voulu là où se peut ce qui se veut. N'en demande pas davantage.

Lors commençai-je d'entendre les accents plaintifs; lors de grands pleurs frappèrent mon oreille.

Je viens en un lieu muet de toute lumière[1], qui mugit comme la mer pendant la tempête, lorsqu'elle est battue des vents contraires.

L'infernal ouragan, qui jamais ne s'arrête, emporte les esprits dans sa course rapide, et, les roulant, les froissant, les meurtrit.

Lorsqu'ils arrivent au bord escarpé, là les cris, et les gémissements, et les hurlements; là ils blasphèment la puissance divine.

J'entendis qu'à ce tourment étaient condamnés les pécheurs charnels, qui soumettent la raison à la convoitise.

14 E come gli stornei ne portan l'ali,
Nel freddo tempo, a schiera larga e piena;
Così quel fiato gli spiriti mali:

15 Di qua, di là, di giù, di su gli mena;
Nulla speranza gli conforta mai,
Non che di posa, ma di minor pena.

16 E come i gru van cantando lor lai,
Facendo in aer di sè lunga riga;
Così vid'io venir traendo guai,

17 Ombre portate dalla detta briga:
Perch'io dissi: Maestro, chi son quelle
Genti, che l'aer nero si gastiga?

18 La prima di color, di cui novelle
Tu vuoi saper, mi disse quegli allotta,
Fu imperatrice di molte favelle.

19 A vizio di lussúria fu sì rotta,
Che libito fe licito in sua legge,
Per torre il biasmo, in che era condotta.

20 Ell'è Semiramis, di cui si legge,
Che succedette a Nino, e fu sua sposa;
Tenne la terra, che 'l Soldan corregge.

21 L'altra è colei, che s'ancise amorosa,
E ruppe fede al cener di Sicheo;
Poi è Cleopatràs lussuriosa.

Et comme, dans la froide saison, le vol des étourneaux les emporte en bandes épaisses et larges, ainsi ce souffle emporte les esprits mauvais.

D'ici, de là, en haut, en bas, jamais ne les conforte aucune espérance, non-seulement de repos, mais d'une moindre peine.

Et comme les grues vont chantant leur lai, se formant dans l'air en une longue ligne; ainsi vis-je venir, poussant des cris,

Les ombres emportées par ce tourbillon. Ce pourquoi je dis : — Maître, quelles sont ces âmes qu'ainsi châtie l'air noir?

— La première de celles dont tu t'enquiers, me dit-il alors, fut reine de beaucoup de langues [2].

Dans le vice de luxure elle fut si plongée, que, par sa loi, ce qui plaît elle le fit licite, pour échapper à l'infamie où elle était conduite.

C'est Sémiramis, de qui on lit qu'elle fut épouse de Ninus et lui succéda; elle possédait la terre que régit le Soudan.

L'autre est celle qui, infidèle aux cendres de Sichée, se tua par amour [3]; puis vient la lascive Cléopâtre.

22 Elena vedi, per cui tanto reo
Tempo si volse, e vedi il grande Achille,
Che con amore al fine combatteo.

23 Vedi Paris, Tristano... e più di mille
Ombre mostrommi, e nominolle, a dito,
Ch'amor di nostra vita dipartille.

24 Poscia ch'i'ebbi il mio Dottore udito
Nomar le donne antiche e i cavalieri,
Pietà mi vinse, e fui quasi smarrito.

25 I'cominciai : Poeta, volentieri
Parlerei a que' duo, che insieme vanno,
E paion sì al vento esser leggieri.

26 Ed egli a me : Vedrai quando saranno
Più presso a noi; e tu allor li prega
Per quell'amor che i mena; e quei verranno;

7 Sì tosto come il vento a noi li piega,
Mossi la voce : O anime affannate,
Venite a noi parlar, s'altri nol niega.

28 Quali colombe dal disio chiamate,
Con l'ali aperte e ferme, al dolce nido
Volan, per l'aer dal voler portate;

29 Cotali uscir della schiera ov'è Dido,
A noi venendo per l'aer maligno,
Sì forte fu l'affettuoso grido.

Je vis Hélène, cause de tant de maux, et je vis le grand Achille qui par l'amour enfin périt.

Je vis Pâris, Tristan[4]; et plus de mille ombres il me nomma et me montra du doigt, qu'amour fit sortir de notre vie.

Lorsque j'eus ouï mon maître nommer les femmes antiques et les cavaliers, je fus pris de pitié et comme éperdu.

Je commençai : — Poëte, volontiers parlerais-je à ces deux qui vont ensemble[5] et paraissent si légers au vent.

Et lui à moi : — Attends un peu qu'ils soient plus près de nous; prie-les alors par cet amour qui les emporte[6], et ils viendront.

Sitôt que le vent les amène vers nous, j'élève la voix : — O âmes en peine, venez nous parler, si un autre ne le défend !

Comme les colombes que le désir appelle, les ailes déployées, et d'un vol ferme traversant les airs, viennent au doux nid;

Ainsi ces deux âmes sortent de la troupe où est Didon, et viennent à nous par l'air malin; si fort fut le cri affectueux :

30 O animal grazioso e benigno,
Che visitando vai per l'aer perso
Noi che tignemmo il mondo di sanguigno;

31 Se fosse amico il Re dell'universo,
Noi pregheremmo lui per la tua pace,
Poi c'hai pietà del nostro mal perverso.

32 Di quel che udire e che parlar ti piace
Noi udiremo e parleremo a vui,
Mentre che 'l vento, come fa, si tace.

33 Siede la terra, dove nata fui,
Sulla marina dove il Po discende
Per aver pace co' seguaci sui.

34 Amor, che al cor gentil ratto s'apprende,
Prese costui della bella persona
Che mi fu tolta, e 'l modo ancor m'offende.

35 Amor, ch'a nullo amato amar perdona,
Mi prese del costui piacer sì forte,
Che, come vedi, ancor non m'abbandona.

36 Amor condusse noi ad una morte:
Caina attende chi in vita ci spense.
Queste parole da lor ci fur porte.

37 Da che io intesi quelle anime offense,
Chinai il viso, e tanto il tenni basso,
Finchè 'l Poeta mi disse: Che pense?

— O gracieux et bon, toi qui, à travers l'air noirâtre, viens nous visiter, nous qui teignîmes le monde de sang !

Si nous était ami le Roi de l'univers, nous le prierions de te faire paix, à toi qui as pitié de notre triste sort.

Nous écouterons ce que vous voulez dire, et vous dirons ce qu'il vous plaît d'entendre, tandis que le vent se tait.

La terre où je naquis borde la mer où descend le Pô, pour s'y reposer avec son cortége [7].

L'amour qui si vite s'empare d'un cœur tendre, éprit celui-ci du beau corps qui m'a été enlevé ; et la manière m'est encore amère.

L'amour qui ne permet point à l'aimé de ne pas aimer, m'éprit pour celui-ci d'une passion si forte, que maintenant même, comme tu le vois, elle ne m'abandonne point.

L'amour nous conduisit à une même mort : Caïna [8] attend celui qui éteignit notre vie. D'eux nous furent portées ces paroles.

Lorsque j'ouïs ces âmes blessées, je baissai la tête, et la tins baissée jusqu'à ce que le poëte me dit : — Que penses-tu ?

38 Quando risposi, cominciai : O lasso,
Quanti dolci pensier, quanto disio
Menò costoro al doloroso passo!

39 Poi mi rivolsi a loro, e parla'io,
E cominciai : Francesca, i tuoi martiri
A lagrimar mi fanno tristo e pio.

40 Ma dimmi : al tempo de' dolci sospiri,
A che e come concedette Amore,
Che conosceste i dubbiosi desiri?

41 Ed ella a me : Nessun maggior dolore,
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria; e ciò sa 'l tuo Dottore.

42 Ma se a conoscer la prima radice
Del nostro amor tu hai cotanto affetto,
Farò come colui che piange e dice.

43 Noi leggevamo un giorno per diletto
Di Lancillotto, come amor lo strinse :
Soli eravamo e senz'alcun sospetto.

44 Per più fiate gli occhi ci sospinse
Quella lettura, e scolorocci il viso :
Ma solo un punto fu quel che ci vinse.

45 Quando leggemmo il disiato riso
Esser baciato da cotanto amante,
Questi, che mai da me non fia diviso,

Je répondis : — Hélas ! que de doux pensers, quel ardent désir a mené ceux-ci au douloureux passage !

Puis me tournant vers eux, je parlai et dis : — Francesca, tes souffrances me touchent et m'attristent jusqu'aux larmes.

Mais dis-moi : Au temps des doux soupirs, à quoi et comment amour te fit-il connaître les douteux désirs ?

Et elle à moi : — Nulle douleur plus grande que des temps heureux se ressouvenir dans la misère ; et cela ton maître le sait [9].

Mais puisque tant tu désires connaître de notre amour la première racine, je le dirai, comme qui dit et pleure.

Un jour, par plaisir, nous lisions de Lancelot, comment l'amour l'enserra de ses liens ; nous étions seuls et sans aucune défiance.

Plusieurs fois cette lecture mut nos regards et décolora notre visage ; mais un seul moment nous vainquit.

Quand nous lûmes comment les riantes lèvres désirées furent baisées par un tel amant, celui-ci, qui jamais de moi ne sera séparé,

46 La bocca mi baciò tutto tremante:
Galeotto fu 'l libro e chi lo scrisse:
Quel giorno più non vi leggemmo avante,

47 Mentre che l'uno spirto questo disse,
L'altro piangeva sì, che di pietade
I' venni men così com'io morisse;

E caddi, come corpo morto cade.

Tout tremblant me baisa la bouche : Galeotto [10] pour nous fut le livre et qui l'écrivit ; ce jour nous ne lûmes pas plus avant.

Pendant qu'ainsi parlait l'un des esprits, l'autre pleurait tellement, que de pitié je défaillis, comme si je me mourais.

Et je tombai comme tombe un corps mort.

CANTO SESTO

1 Al tornar della mente, che si chiuse
Dinanzi alla pietà de' duo cognati,
Che di tristizia tutto mi confuse,

2 Nuovi tormenti e nuovi tormentati
Mi veggio intorno, come ch' i' mi mova,
E come ch' i' mi volga, e ch'i' mi guati.

3 I' sono al terzo cerchio della piova
Eterna, maledetta, fredda e greve:
Regola e qualità mai non l'è nova.

4 Grandine grossa, e aqua tinta, e neve
Per l'aer tenebrosa si riversa:
Pute la terra che questo riceve.

5 Cerbero, fiera crudele e diversa,
Con tre gole caninamente latra
Sovra la gente che quivi è sommersa.

CHANT SIXIÈME

Quand mon esprit, tout absorbé dans la pitié des deux cognats, et troublé de tristesse, revint à soi,

De nouveaux tourments et de nouveaux tourmentés je vis autour de moi, partout où j'allais, et me tournais, et regardais.

Je suis au troisième cercle de la pluie éternelle, maudite, froide, pesante : toujours la même, toujours elle tombe également.

Des averses de forte grêle, et d'eau noire, et de neige, traversent l'air ténébreux; fétide est la terre qui les reçoit.

Cerbère, bête cruelle et de forme monstrueuse, avec trois gueules aboie contre ceux qui sont là submergés [1].

9 Gli occhi ha vermigli, e la barba unta ed atra,
E il ventre largo, e unghiate le mani;
Graffia gli spirti, gli scuoia, ed isquatra.

7 Urlar gli fa la pioggia come cani:
Dell' un de' lati fanno all' altro schermo;
Volgonsi spesso i miseri profani.

8 Quando ci scorse Cerbero, il gran vermo,
Le bocche aperse, e mostrocci le sanne:
Non avea membro che tenesse fermo.

9 E 'l Duca mio, distese le sue spanne,
Prese la terra, e con piene le pugna
La gittò dentro alle bramose canne.

10 Qual è quel cane che abbaiando agugna,
E si racqueta poi che 'l pasto morde,
Chè solo a divorarlo intende e pugna;

11 Cotai si fecer quelle facce lorde
Dello dimonio Cerbero che introna
L'anime sì ch' esser vorrebber sorde.

12 Noi passavam su per l'ombre che adona
La greve pioggia, e ponevam le piante
Sopra lor vanità che par persona.

13 Elle giacién per terra tutte quante,
Fuor d'una ch'a seder si levò, ratto
Ch'ella ci vide passarsi davante.

Il a les yeux rouges, la barbe grasse et noire, le ventre large, les mains armées de griffes : il déchire les esprits, et les écorche, et les dépèce.

La pluie les fait hurler comme des chiens : faisant d'un de leurs côtés un abri à l'autre [2], fréquemment se tournent les malheureux profanes [3].

Sitôt que Cerbère, le grand ver, nous aperçut, il ouvrit ses gueules et nous montra ses crocs : pas un de ses membres qui ne frémît.

Mon guide étendit les mains, prit de la terre, et à pleines poignées la jeta dans les gosiers affamés.

Tel que le chien avide qui aboie, et s'apaise lorsqu'il mord la proie, ne songeant à combattre que pour la dévorer ;

Ainsi fut-il des sales mâchoires du démon Cerbère, qui étourdit tellement les âmes qu'elles voudraient être sourdes.

Nous passions sur les ombres qu'abat la pesante pluie, et nous posions les pieds sur leur vide apparence qui semble une personne.

Elles gisaient à terre pêle-mêle, hors une qui, se levant, s'assit, lorsqu'elle nous vit passer devant elle.

14 O tu, che se' per questo Inferno tratto,
Mi disse, riconoscimi, se sai:
Tu fosti, prima ch'io disfatto, fatto.

15 Ed io a lei: L'angoscia che tu hai
Forse ti tira fuor della mia mente
Sì, che non par ch'io ti vedessi mai.

16 Ma dimmi chi tu se', che 'n sì dolente
Luogo se' messa, ed a sì fatta pena,
Che s'altra è maggio, nulla è sì spiacente.

17 Ed egli a me: La tua città ch'è piena
D'invidia sì, che già trabocca il sacco,
Seco mi tenne in la vita serena.

18 Voi cittadini mi chiamaste Ciacco:
Per la dannosa colpa della gola,
Come tu vedi, alla pioggia mi fiacco;

19 Ed io anima trista non son sola,
Chè tutte queste a simil pena stanno
Per simil colpa: e più non fe parola.

20 Io gli risposi: Ciacco, il tuo affanno
Mi pesa sì, che a lagrimar m'invita:
Ma dimmi, se tu sai, a che verranno

21 Li cittadin della città partita:
S'alcun v'è giusto: e dimmi la cagione,
Per che l'ha tanta discordia assalita.

— O toi qui traverses cette région de l'Enfer, me dit-elle, reconnais-moi, si tu le peux! tu naquis avant que je ne mourusse [4].

Et moi à elle : — L'angoisse que tu ressens t'ôte peut-être de ma mémoire, de sorte qu'il ne me semble pas t'avoir vu jamais.

Mais dis-moi qui tu es, ce qui t'a plongé dans ce lieu de douleur, et dans une peine telle que, s'il en est de plus grande, il n'en est point de plus dégoûtante.

Et lui à moi : — Ta ville, qui est si pleine d'envie que déjà la mesure déborde, fut ma demeure durant la vie sereine.

Vous, ses citoyens, m'appeliez Ciacco [5] : à cause de la griève coulpe de gourmandise, je suis, comme tu le vois, brisé sous la pluie.

Et moi, triste âme, je ne suis pas seule ; toutes ces autres, pour la même faute, subissent la même peine. Et il n'ajouta pas une parole.

Je lui répondis : — Ciacco, ta souffrance me touche tant, qu'elle me tire des larmes ; mais dis-moi, si tu le sais, où en viendront

Les citoyens de la ville divisée : s'il en est aucun de juste : et dis-moi pourquoi tant de discordes l'ont assaillie.

22 Ed egli a me : Dopo lunga tenzone
Verranno al sangue, e la parte selvaggia
Caccerà l'altra con molta offensione.

23 Poi appresso convien che questa caggia
Infra tre Soli, e che l'altra sormonti
Con la forza di tal che testè piaggia.

24 Alto terrà lungo tempo le fronti,
Tenendo l'altra sotto gravi pesi,
Come che di ciò pianga, e che n'adonti.

25 Giusti son duo, ma non vi sono intesi :
Superbia, invidia ed avarizia sono
Le tre faville c' hanno i cori accesi.

26 Qui pose fine al lacrimabil suono.
Ed io a lui : Ancor vo' che m'insegni,
E che di più parlar mi facci dono.

27 Farinata e il Tegghiaio, che fur sì degni,
Jacopo Rusticucci, Arrigo e il Mosca,
E gli altri che a ben far poser gl'ingegni,

28 Dimmi ove sono, e fa ch'io li conosca;
Chè gran desio mi spinge di sapere,
Se 'l ciel gli addolcia o lo 'nferno gli attosca.

29 E quegli : Ei son tra le anime più nere;
Diversa colpa giù gli grava al fondo :
Se tanto scendi, gli potrai vedere.

Et lui à moi : — Après de longs débats ils en viendront au sang, et le parti sauvage [6] chassera l'autre avec beaucoup d'offense.

Puis il faut que celui-là tombe, et que l'autre, après trois soleils [7], l'emporte par la force de celui [8] qui maintenant flatte [9].

Il tiendra longtemps le front haut, tenant l'autre sous un lourd poids, quoiqu'il en pleure et s'en indigne.

Il y a deux justes, mais on ne les écoute point. La superbe, l'envie et l'avarice sont les trois étincelles qui ont embrasé les cœurs.

Ici prit fin son dire lamentable. Et moi à lui : — Je veux que tu m'instruises encore, et que, de plus, de paroles tu me fasses don.

Farinata et le Tegghiaio, qui furent si dignes, Jácopo Rusticucci, Arrigo et le Mosca [10], et les autres qui appliquèrent leur esprit à bien faire.

Dis-moi où ils sont, et fais que je les reconnaisse, car un vif désir me presse de savoir s'ils ont en partage les douceurs du ciel, ou les poisons de l'enfer.

Et lui : — Ils sont parmi les âmes les plus noires; le poids de fautes diverses les entraîne au fond. Si jusque-là tu descends, tu pourras les voir.

30 Ma quando tu sarai nel dolce mondo,
Pregoti ch'alla mente altrui mi rechi :
Più non ti dico, e più non ti rispondo.

31 Gli diritti occhi torse allora in biechi :
Guardommi un poco; e poi chinò la testa :
Cadde con essa a par degli altri ciechi.

32 E 'l Duca disse a me : Più non si desta
Di qua dal suon dell'angelica tromba.
Quando verrà la nimica podesta,

33 Ciascun ritroverà la trista tomba,
Ripiglierà sua carne e sua figura,
Udirà quel che in eterno rimbomba.

34 Sì trapassammo per sozza mistura
Dell'ombre e della pioggia, a passi lenti,
Toccando un poco la vita futura :

35 Perch'io dissi Maestro esti tormenti
Crescerann'ei dopo la gran sentenza,
O fien minori, o saran sì cocenti?

36 Ed egli a me : Ritorna a tua scienza,
Che vuol, quanto la cosa è più perfetta,
Più senta 'l bene, e così la doglienza.

37 Tuttochè questa gente maledetta
In vera perfezion giammai non vada,
Di là, più che di qua, essere aspetta.

Mais quand tu seras dans le doux monde, je te prie de me rappeler au souvenir d'autrui [11]. Plus ne te dis et plus ne te réponds.

Lors, de travers tournant les yeux, il me regarda un peu, puis baissa la tête, et tomba parmi les autres aveugles.

Et le guide à moi : — Plus ne se réveillera-t-il avant le son de la trompette de l'ange, quand lui apparaîtra la Puissance ennemie.

Chacun reverra la triste tombe, reprendra sa chair et sa figure, entendra ce qui retentit dans l'éternité.

Ainsi traversâmes-nous, à pas lents, le sale mélange des ombres et de la pluie, conversant de la vie future.

— Maître, dis-je, ces tourments croîtront-ils après la grande sentence, ou reviendront-ils moindres, ou seront-ils également cuisants?

Et lui à moi : — Retourne à ta doctrine [12], qui veut que plus l'être est parfait, plus il sente le bien, et aussi la douleur.

Bien que jamais ces maudits ne doivent atteindre la vraie perfection, plus parfaits néanmoins s'attendent-ils à être après qu'avant [13].

38 Noi aggirammo a tondo quella strada,
Parlando più assai ch'i' non ridico:
Venimmo al punto dove si digrada:

Quivi trovammo Pluto il gran nemico.

Nous suivîmes cette route circulaire, parlant de bien plus de choses que je n'en redis. Nous vînmes au point où elle descend :

Là nous trouvâmes Pluton, le grand ennemi.

CANTO SETTIMO

1 Pape Satàn, pape Satàn aleppe,
Cominciò Pluto colla voce chioccia;
E quel Savio gentil, che tutto seppe,

2 Disse per confortarmi: Non ti noccia
La tua paura, chè, poder ch'egli abbia,
Non ti torrà lo scender questa roccia.

3 Poi si rivolse a quell'enfiata labbia,
E disse: Taci, maledetto lupo:
Consuma dentro te con la tua rabbia.

4 Non è senza cagion l'andare al cupo:
Vuolsi nell'alto là dove Michele
Fe la vendetta del superbo strupo.

5 Quali dal vento le gonfiate vele
Caggiono avvolte, poichè l'alber fiacca;
Tal cadde a terra la fiera crudele.

CHANT SEPTIÈME

— Pape satan, Pape satan, Aleppe[1]! cria Pluton d'une voix rauque; et ce Sage affable qui sait tout,

Dit pour m'encourager: — Prends garde que ta peur ne te soit à dommage. Quelque pouvoir qu'ait celui-ci, il ne t'empêchera point de descendre cette ravine.

Puis, vers cette lèvre enflée il se tourna, et dit: — Tais-toi, méchant loup! consume ta rage au dedans de toi.

Non sans cause celui-ci va-t-il au fond du gouffre. Ainsi est-il voulu là-haut, où Michel vengea le superbe adultère[2].

Comme les voiles gonflées par le vent tombent pêle-mêle lorsque le mât se brise, ainsi à terre tomba la bête cruelle.

6 Così scendemmo nella quarta lacca,
Prendendo più della dolente ripa,
Che il mal dell' universo tutto insacca.

7 Ahi giustizia di Dio, tante chi stipa
Nuove travaglie e pene, quante io viddi?
E perchè nostra colpa sì ne scipa?

8 Come fa l'onda là sovra Cariddi,
Che si frange con quella in cui s'intoppa;
Così convien che qui la gente riddi.

9 Qui vid'io gente più che altrove troppa,
E d'una parte e d'altra, con grand'urli
Voltando pesi per forza di poppa.

10 Percotevansi incontro, e poscia pur lì
Si rivolgea ciascun, voltando a retro,
Gridando: Perchè tieni? e perchè burli?

11 Così tornavan per lo cerchio tetro,
Da ogni mano all'opposito punto,
Gridando sempre in loro ontoso metro.

12 Poi si volgea ciascun, quand'era giunto,
Per lo suo mezzo cerchio, all'altra giostra.
Ed io ch'avea lo cor quasi compunto,

13 Dissi: Maestro mio, or mi dimostra
Che gente è questa, e se tutti fur cherci
Questi chercuti alla sinistra nostra.

Nous descendîmes dans le quatrième gouffre, pénétrant de plus en plus dans la lugubre enceinte qui enserre le mal de tout l'univers.

Ah! justice de Dieu, que de peines nouvellles et de tourments je vis! et que grièvement notre coulpe est châtiée!

Comme l'onde qui, au-dessus de Charybde, se brise contre l'onde qu'elle heurte, ainsi faut-il qu'ici [3] les damnés mènent leur ronde.

Ici sont-ils plus nombreux qu'ailleurs; séparés en deux bandes, ils poussaient en hurlant des fardeaux avec la poitrine.

Ils se heurtaient à leur rencontre, puis retournaient en arrière, criant: — Pourquoi amasses-tu? — et pourquoi dissipes-tu [4]?

Ainsi des deux côtés, par le sombre cercle, retournaient-ils au point opposé, se jetant leur honteux refrain.

Et, arrivée au milieu de son cercle, chaque bande revenait à une nouvelle joute. Moi qui avais le cœur comme brisé,

Je dis: — Maître, apprends-moi qui sont ceux-là, et si furent clercs tous ces tonsurés que je vois à notre gauche.

14 Ed egli a me : Tutti quanti fur guerci
Sì della mente in la vita primaia,
Che con misura nullo spendio ferci.

15 Assai la voce lor chiarò l'abbaia,
Quando vengono a' duo punti del cerchio,
Ove colpa contraria li dispaia.

16 Questi fur cherci, che non han coperchio
Piloso al capo, e papi e cardinali,
In cui usa avarizia il suo soperchio.

17 Ed io : Maestro, tra questi cotali
Dovre' io ben riconoscere alcuni,
Che furo immondi di cotesti mali.

18 Ed egli a me : Vano pensiero aduni :
La sconoscente vita, che i fe sozzi,
Ad ogni conoscenza or li fa bruni.

19 In eterno verranno agli due cozzi;
Questi risurgeranno del sepulcro
Col pugno chiuso, e questi co' crin mozzi.

20 Mal dare e mal tener lo mondo pulcro
Ha tolto loro, e posti a questa zuffa :
Qual ella sia, parole non ci appulcro.

21 Or puoi, figliuol, veder la corta buffa
De' ben, che son commessi alla Fortuna,
Per che l'umana gente si rabbuffa.

Et lui à moi : — Tous furent si aveugles d'esprit pendant la vie première, qu'avec mesure aucun ne dépensa.

Assez clairement l'aboie leur bouche, lorsqu'ils viennent aux deux points du cercle, où les sépare une faute contraire.

Ceux-ci, dont la tête est nue de cheveux, furent clercs, et Papes, et Cardinaux, en qui souverainement domina l'avarice.

Et moi : — Maître, parmi eux je devrais bien reconnaître quelques-uns de ceux qui furent atteints de ce mal immonde.

Et lui à moi : Une vaine pensée t'abuse. La vie obscure qui les souilla, maintenant les dérobe à la connaissance.

Éternellement ils viendront se heurter de la sorte. Les uns, en sortant du sépulcre, ressuciteront la main fermée, et les autres, la tête rase.

Mal donner et mal retenir leur a ravi le beau monde [5] et les a conduits à cette rixe : ce qu'elle est, je le dis sans l'orner de paroles.

Maintenant, mon fils, tu peux voir si la courte moquerie des biens commis à la fortune vaut que tant les hommes s'en tourmentent.

22 Chè tutto l'oro, ch'è sotto la luna,
E che già fu, di queste anime stanche
Non poterebbe farne posar una.

23 Maestro, dissi lui, or mi dì anche:
Questa Fortuna, di che tu mi tocche,
Che è, che i ben del mondo ha sì tra branche?

24 E quegli a me: O creature sciocche,
Quanta ignoranza è quella che v'offende!
Or vo' che tu mia sentenza ne imbocche.

25 Colui, lo cui saver tutto trascende,
Fece li cieli, e diè lor chi conduce,
Sì che ogni parte ad ogni parte splende,

26 Distribuendo ugualmente la luce:
Similemente agli splendor mondani
Ordinò general ministra e duce,

27 Che permutasse a tempo li ben vani,
Di gente in gente e d'uno in altro sangue,
Oltre la difension de' senni umani:

28 Perchè una gente impera, ed altra langue,
Seguendo lo giudicio di costei,
Che è occulto, come in erba l'angue.

29 Vostro saver non ha contrasto a lei:
Ella provvede, giudica, e persegue
Suo regno, come il loro gli altri Dei.

Tout l'or qui est et fut jamais sous le ciel ne pourrait, à une seule de ces âmes fatiguées, procurer de repos.

— Maître, lui dis-je, dis-moi aussi : Cette fortune que tu viens de nommer, qu'est-elle, que dans ses mains elle ait ainsi tous les biens du monde ?

Et lui à moi : — O créatures stupides ! que profonde est votre ignorance ! Je veux que de moi tu apprennes ceci [6] :

Celui dont la science s'élève au-dessus de tout, a fait les cieux et leur a donné qui les conduise, de sorte que sur chaque partie resplendisse chaque partie [7],

Distribuant également la lumière. Pareillement, aux splendeurs mondaines, il a préposé un chef et ministre général,

Pour transférer de temps en temps les biens fragiles de nation à nation, d'une race à l'autre, quoi que puisse faire pour s'y opposer l'industrie humaine.

C'est pourquoi une nation domine, et une autre languit, selon le jugement de celle-ci [8], lequel est caché comme le serpent sous l'herbe.

Votre savoir ne peut rien contre elle : elle prévoit, juge, et poursuit son règne comme les autres Dieux [9], le leur.

30 Le sue permutazion non hanno triegue :
Necessità la fa esser veloce;
Sì spesso vien chi vicenda consegue.

31 Quest’è colei, ch’è tanto posta in croce
Pur da color, che le dovrian dar lode,
Dandole biasmo a torto e mala voce.

32 Ma ella s’è beata, e ciò non ode :
Con l’altre prime creature lieta
Volve sua spera, e beata si gode.

33 Or discendiamo omai a maggior piéta.
Già ogni stella cade, che saliva
Quando mi mossi, e ’l troppo star si vieta.

34 Noi ricidemmo il cerchio all’altra riva
Sovra una fonte, che bolle, e riversa
Per un fossato che da lei diriva.

35 L’acqua era buia molto più che persa :
E noi in compagnia dell’onde bige
Entrammo giù per una via diversa.

36 Una palude fa, c’ ha nome Stige,
Questo tristo ruscel, quand’è disceso
Appiè delle maligne piagge grige.

37 Ed io, ch’a rimirar mi stava inteso,
Vidi genti fangose in quel pantano,
Ignude tutte e con sembiante offeso.

Nulle trêve à ses changements : la nécessité hâte sa course, d'où vient que si fréquentes sont les vicissitudes.

C'est là celle que tant mettent en croix [10], qui lui devraient des louanges, et qui à tort la blâment et la maudissent.

Mais elle subsiste, heureuse, et n'entend rien de cela; avec les autres créatures premières [11], joyeuse elle roule sa sphère, et jouit en soi de sa félicité.

Maintenant nous descendons là où s'émeut une plus grande pitié. Déjà les étoiles qui montaient quand je partis s'abaissent, et défendent de trop s'arrêter.

Nous passâmes à l'autre bord du cercle, près d'une fontaine qui bouillonne et se dégorge par un fossé dérivé d'elle.

L'eau était d'une teinte plutôt sombre que noire; et nous, en suivant les brunes ondes, nous entrâmes par un autre chemin dans ces basses régions [12].

Descendu au pied de ces malignes pentes grises, ce triste ruisseau y engendre un marais nommé Styx.

Et moi qui regardais, attentif, je vis dans ce bourbier des gens tout nus, couverts de fange, le visage courroucé.

38 Questi si percotean, non pur con mano,
Ma con la testa e col petto e co' piedi,
Troncandosi coi denti a brano a brano.

39 Lo buon Maestro disse : Figlio, or vedi
L'anime di color cui vinse l'ira :
Ed anche vo' che tu per certo credi,

40 Che sotto l'acqua ha gente che sospira,
E fanno pullular quest'acqua al sommo,
Come l'occhio ti dice u' che s'aggira.

41 Fitti nel limo dicon : Tristi fummo
Nell'aer dolce che del Sol s'allegra,
Portando dentro accidioso fummo :

42 Or ci attristiam nella belletta negra.
Quest'inno si gorgoglian nella strozza,
Chè dir nol posson con parola integra.

43 Così girammo della lorda pozza
Grand'arco, tra la ripa secca e 'l mezzo,
Con gli occhi volti a chi del fango ingozza :

Venimmo appiè d'una torre al dassezzo.

Non pas seulement avec la main, mais avec la tête, avec la poitrine et les pieds, ils se frappaient, et en lambeaux se déchiraient avec les dents.

Le bon Maître dit : — Tu vois les âmes de ceux que vainquit la colère, et je veux aussi que pour certain tu tiennes

Qu'il en est, sous l'eau, dont les soupirs produisent ces bulles à la surface, comme l'œil te le montre, où qu'il se tourne.

Enfoncés dans le limon, ils disent : « Malheureux fûmes-nous dans le doux air que réjouit le soleil, ayant au dedans de nous une fumée pesante !

Maintenant nous nous attristons au fond de la bourbe noire. » Dans leur gosier ils murmurent cet hymne, dont ils ne peuvent prononcer une parole entière.

Ainsi nous parcourûmes, entre la rive sèche et le milieu, un grand arc du sale marais, les yeux tournés vers ceux qui engloutissent la fange.

Au pied d'une tour nous vînmes enfin.

CANTO OTTAVO

1 Io dico seguitando, ch'assai prima
Che noi fussimo al piè dell'alta torre,
Gli occhi nostri n'andar suso alla cima,

2 Per due fiammette che i vedemmo porre,
E un'altra da lungi render cenno
Tanto, che appena il potea l'occhio torre.

3 Ed io rivolto al mar di tutto il senno
Dissi : Questo che dice? e che risponde
Quell'altro foco? e chi son quei che 'l fenno?

4 Ed egli a me : Su per le sucide onde
Già scorgere puoi quello che s'aspetta,
Se il fummo del pantan nol ti nasconde.

5 Corda non pinse mai da se saetta,
Che sì corresse via per l'aere snella,
Com'io vidi una nave piccioletta

CHANT HUITIÈME

Continuant, je dis que longtemps avant que nous fussions au pied de la tour, nos yeux se dirigèrent vers le sommet,

Attirés par deux petites flammes que nous y vîmes poser ; et à ce signal répondit une autre tour si lointaine, qu'à peine le regard pouvait la discerner.

Et moi, vers la mer de tout savoir [1] me tournant, je dis : — Que veut dire ce feu ? et que répond l'autre ? et qui sont ceux qui font ce signal ?

Et lui à moi : — Sur les ordes ondes, déjà tu peux découvrir ce qu'on attend, si point ne te le cachent les vapeurs du bourbier.

Jamais corde ne lança, à travers les airs, de flèche aussi rapide qu'une petite nacelle

6 Venir per l'acqua verso noi in quella,
Sotto il governo d'un sol galeoto,
Che gridava : Or se' giunta, anima fella!

7 Flegiàs, Flegiàs, tu gridi a vuoto,
Disse lo mio Signore, a questa volta :
Più non ci avrai, se non passando il loto.

8 Quale colui che grande inganno ascolta
Che gli sia fatto, e poi se ne rammarca,
Tal si fe Flegiàs nell'ira accolta.

9 Lo Duca mio discese nella barca,
E poi mi fece entrare appresso lui,
E sol, quand'i' fui dentro, parve carca.

10 Tosto che 'l Duca ed io nel legno fui,
Secando se ne va l'antica prora
Dell'acqua più che non suol con altrui.

11 Mentre noi correvam la morta gora,
Dinanzi mi si fece un pien di fango,
E disse : Chi se' tu che vieni anzi ora?

12 Ed io a lui : S' i' vegno, non rimango;
Ma tu chi se', che sì sei fatto brutto?
Rispose : Vedi che son un che piango.

13 Ed io a lui : Con piangere e con lutto,
Spirito maledetto, ti rimani,
Ch'io ti conosco, ancor sie lordo tutto.

Que je vis venir vers nous sur cette eau, conduite par un seul nautonier, qui criait : — Te voilà donc arrivée, âme félonne?

— Phlégias, Phlégias[2], tu cries en vain cette fois, dit mon Seigneur; tu ne nous auras que le temps de passer le marais.

Comme celui qui reconnaît avoir été déçu, et qui s'en chagrine, tel devint Phlégias tout gonflé de colère.

Mon guide descendit dans la barque, puis m'y fit entrer après lui, et lorsque je fus dedans, alors seulement elle parut chargée[3].

Dès que le Guide et moi nous fûmes dans la nef, l'antique proue va sillonnant l'eau plus profondément qu'elle ne le fait avec les autres.

Tandis que nous traversions le lac stagnant, devant moi se leva un damné tout couvert de fange, lequel dit : — Qui es-tu, toi qui viens avant l'heure[4]?

Et moi à lui : — Si je viens, je ne reste point. Mais toi, qui es-tu, qui t'es ainsi souillé? Il répondit : — Tu le vois, je suis un qui pleure.

Et moi à lui : — Avec tes pleurs et avec ton deuil, esprit maudit, demeure; je te reconnais, si bourbeux que tu sois.

14 Allora stese al legno ambe le mani :
Per che 'l Maestro accorto lo sospinse,
Dicendo : Via costà con gli altri cani.

15 Lo collo poi con le braccia mi cinse,
Baciommi il volto, e disse : Alma sdegnosa,
Benedetta colei che in te s' incinse.

16 Quei fu al mondo persona orgogliosa;
Bontà non è che sua memoria fregi :
Così è l' ombra sua qui furiosa.

17 Quanti si tengon or lassù gran regi,
Che qui staranno come porci in brago,
Di sè lasciando orribili dispregi !

18 Ed io : Maestro, molto sarei vago
Di vederlo attuffare in questa broda,
Prima che noi uscissimo del lago.

19 Ed egli a me : Avanti che la proda
Ti si lasci veder, tu sarai sazio :
Di tal disio converrà che tu goda.

20 Dopo ciò poco, vidi quello strazio
Far di costui alle fangose genti,
Che Dio ancor ne lodo e ne ringrazio.

21 Tutti gridavano : A Filippo Argenti.
Lo fiorentino spirito bizzarro
In se medesmo si volgea co' denti.

Alors il étendit ses deux mains vers la barque ; ce pourquoi le maître prudent le repoussa, disant : — Va là avec les autres chiens.

Puis, de ses bras me ceignant le col, il baisa mon visage, et dit : — Ame noble, bénie soit celle dont le sein te porta.

Celui-ci fut dans le monde plein d'orgueil ; rien de bon n'orne sa mémoire : aussi son ombre est-elle ici furieuse.

Combien là-haut s'estiment de grands rois, qui seront ici comme des porcs dans la bourbe, laissant de soi d'horribles mépris.

Et moi : — Maître, très-désireux serais-je de le voir plonger dans cette boue, avant que nous ne sortions du lac.

Et lui à moi : — Tu ne verras point le rivage, que tu ne sois satisfait ; il convient que tu jouisses de ce désir.

Peu après je vis la gent fangeuse se ruer sur lui de telle furie, que j'en loue encore et en remercie Dieu.

Tous criaient : « A Philippe Argenti ! [5] » et cet esprit florentin, dans sa rage, se déchirait lui-même avec les dents.

22 Quivi 'l lasciammo, chè più non ne narro :
Ma negli orecchi mi percosse un duolo,
Perch'io avanti intento l'occhio sbarro.

23 Lo buon Maestro disse : Omai, figliuolo,
S'appressa la città c' ha nome Dite,
Co' gravi cittadin, col grande stuolo.

24 Ed io : Maestro, già le sue meschite
Là entro certo nella valle cerno
Vermiglie, come se di fuoco uscite

25 Fossero. Ed ei mi disse : Il foco eterno,
Ch'entro le affoca, le dimostra rosse,
Come tu vedi in questo basso inferno.

26 Noi pur giugnemmo dentro all'alte fosse,
Che vallan quella terra sconsolata :
Le mura mi parea che ferro fosse.

27 Non senza prima far grande aggirata,
Venimmo in parte, dove il nocchier, forte,
Uscite, ci gridò, qui è l'entrata.

28 Io vidi più di mille in sulle porte
Dal ciel piovuti, che stizzosamente
Dicean : chi è costui, che senza morte

29 Va per lo regno della morta gente?
E il savio mio Maestro fece segno
Di voler lor parlar segretamente.

Là nous le laissâmes, et plus n'en parlerai. Mais des cris douloureux frappant mon oreille, je portai en avant un regard attentif.

Et le bon maître dit : — Maintenant, mon fils, s'approche la cité nommée Dité, avec ses coupables citoyens entassés en foule.

Et moi : — Maître, déjà clairement je vois dans la vallée leurs mosquées rouges comme si elles sortaient du feu.

Et lui me dit : — Le feu éternel qui les embrase au dedans, les fait paraître rouges, comme tu le vois dans ce bas enfer.

Nous arrivâmes dans les fossés profonds qui entourent cette ville désolée. Les murs me semblaient de fer.

Non sans de grands détours, nous vînmes en un endroit où le dur nocher nous cria : « Sortez, voici l'entrée ! »

Je vis sur les portes plus de mille de ceux que le ciel fit pleuvoir [6], lesquels avec colère disaient : « Qui est celui-ci, qui, sans être mort,

Va dans le royaume des morts ? » Et mon sage maître fit signe de vouloir leur parler secrètement.

30 Allor chiusero un poco il gran disdegno,
E disser : Vien tu solo, e quei sen vada,
Che sì ardito entrò per questo regno :

31 Sol si ritorni per la folle strada :
Provi, se sa; chè tu qui rimarrai,
Che scorto l' hai per sì buia contrada.

32 Pensa, Lettor, s' i' mi disconfortai
Nel suon delle parole maledette;
Ch' i' non credetti ritornarci mai.

33 O caro Duca mio, che più di sette
Volte m' hai sicurtà renduta, e tratto
D' alto periglio che incontra mi stette,

34 Non mi lasciar, diss' io, così disfatto;
E se l' andar più oltre c' è negato,
Ritroviam l' orme nostre insieme ratto.

35 E quel Signor, che lì m' avea menato,
Mi disse : Non temer, che il nostro passo
Non ci può torre alcun : da tal n' è dato.

36 Ma qui m' attendi; e lo spirito lasso
Conforta e ciba di speranza buona,
Ch' i' non ti lascerò nel mondo basso.

37 Così sen va, e quivi m' abbandona
Lo dolce padre, ed io rimango in forse;
Chè il no e il sì nel capo mi tenzona.

Alors un peu se calma leur grand courroux, et ils dirent : « Viens seul, et que s'en aille celui-là, qui fut si hardi que d'entrer dans ce royaume.

Seul qu'il s'en retourne par la folle route[7] ; qu'i essaie s'il pourra : toi qui, à travers cette contrée obscure, l'as accompagné, tu demeureras ici. »

Pense, Lecteur, si je me déconfortai au son de ces paroles maudites, croyant ne m'en retourner jamais.

— O mon cher Guide, qui plus de sept fois m'as rendu la sécurité, et tiré d'autres périls menaçants,

Ne me laisse point, dis-je, en cette détresse ; et si l'aller plus avant m'est dénié, revenons vite ensemble sur nos pas.

Et ce Seigneur qui m'avait conduit, me dit : — Ne crains point : nul ne peut nous fermer le passage que nous a ouvert un si grand[8].

Mais attends-moi ici, et conforte et nourris d'une bonne espérance ton esprit abattu ; je ne te laisserai pas dans le monde bas.

Ainsi s'en va, et là m'abandonne le doux père ; et moi je demeure en suspens, le oui et le non se combattant dans ma tête.

38 Udir non pote' quello ch'a lor porse :
Ma ei non stette là con essi guari,
Che ciascun dentro a pruova si ricorse.

39 Chiuser le porte que' nostri avversari
Nel petto al mio Signor, che fuor rimase,
E rivolsesi a me con passi rari.

40 Gli occhi alla terra, e le ciglia avea rase
D'ogni baldanza, e dicea ne' sospiri :
Chi m' ha negate le dolenti case?

41 Ed a me disse : Tu, perch'io m'adiri,
Non sbigottir, ch'io vincerò la pruova,
Qual ch'alla difension dentro s'aggiri.

42 Questa lor tracotanza non è nuova,
Chè già l'usaro a men segreta porta,
La qual senza serrame ancor si trova.

43 Sovr'essa vedestù la scritta morta :
E già di qua da lei discende l'erta,
Passando per li cerchi senza scorta,

Tal, che per lui ne fia la terra aperta.

Je ne pus ouïr ce qu'il leur dit ; mais il n'eut guère été avec eux, que tous coururent préparer la défense au dedans.

Nos adversaires fermèrent les portes devant mon Seigneur qui resta dehors, et revint vers moi à pas lents,

Les yeux à terre et le front morne, soupirant il disait : — Qui m'a refusé l'entrée des demeures douloureuses?

Et il me dit : — Quoique je me courrouce, ne t'effraie point : je vaincrai dans ce combat, quelle que soit au dedans la défense.

Cette arrogance ne leur est pas nouvelle ; ils la montrèrent jadis à une porte moins secrète [9], dont la serrure est encore brisée.

Au-dessus, tu as vu l'inscription de mort ; et déjà de l'autre côté, descend la pente, passant sans escorte à travers les cercles,

Tel par qui la ville s'ouvrira.

CANTO NONO

1 Quel color che viltà di fuor mi pinse,
Veggendo 'l Duca mio tornare in volta,
Più tosto dentro il suo nuovo ristrinse.

2 Attento si fermò com'uom che ascolta;
Chè l'occhio nol potea menare a lunga
Per l'aer nero e per la nebbia folta.

3 Pur a noi converrà vincer la punga,
Cominciò ei : se non... tal ne s'offerse.
Oh quanto tarda a me ch'altri qui giunga!

4 Io vidi ben sì com'ei ricoperse
Lo cominciar con l' altro che poi venne,
Che fur parole alle prime diverse.

5 Ma nondimen paura il suo dir dienne,
Perch'io traeva la parola tronca
Forse a peggior sentenzia ch'ei non tenne.

CHANT NEUVIÈME

Cette couleur, dont le découragement au dehors me peignit[1], lorsque je vis mon guide revenir, fit qu'il se hâta de renfermer en soi ses émotions nouvelles.

Attentif, il s'arrêta comme un homme qui écoute, l'œil ne pouvant atteindre au loin, à cause de l'air obscur et du brouillard épais.

— Il nous faudra vaincre dans ce combat, dit-il, sinon... Tel à nous s'est offert. Oh! qu'il me tarde que l'autre arrive ici[2]!

Je vis bien que la suite amendait le commencement, les paroles différant des premières.

Cependant son dire m'inspira de la peur, parce que peut-être tirais-je le discours tronqué à un sens pire que son sens véritable.

6 In questo fondo della trista conca
Discende mai alcun del primo grado,
Che sol per pena ha la speranza cionca?

7 Questa question fec' io. E quei: Di rado
Incontra, mi rispose, che di nui
Faccia il cammino alcun per quale io vado.

8 Ver è ch' altra fiata quaggiù fui
Congiurato da quella Eriton cruda,
Che richiamava l'ombre a' corpi sui.

9 Di poco era di me la carne nuda,
Ch' ella mi fece entrar dentro a quel muro,
Per trarne un spirto del cerchio di Giuda.

10 Quell' è il più basso loco e il più oscuro,
E il più lontan dal ciel che tutto gira:
Ben so il cammin: però ti fa securo.

11 Questa palude, che il gran puzzo spira,
Cinge d'intorno la città dolente,
U' non potemo entrare omai senz' ira.

12 Ed altro disse, ma non l'ho a mente;
Perocchè l'occhio m' avea tutto tratto
Vêr l'alta torre alla cima rovente,

13 Ove in un punto furon dritte ratto
Tre furie infernal di sangue tinte,
Che membra femminili avieno ed atto:

— En ce fond de la triste conque, aucun descend-il jamais du premier degré, où la seule peine est le manque d'espérance?

Demandai-je. Et lui répondit : — Rarement arrive-t-il qu'un de nous parcoure le chemin par où je vais.

Une autre fois je fus, il est vrai, forcé de descendre ici-bas par les conjurations de la dure Érichtone, qui rappelait les ombres en leurs corps [3].

J'étais depuis peu dépouillé de ma chair, lorsqu'elle me fit entrer au dedans de ces murs, pour tirer un esprit du cercle de Judas.

Ce lieu est le plus bas et le plus sombre, et le plus loin du ciel qui entoure et meut tout [4]. Je connais bien la route; ainsi tranquillise-toi.

Ce marais, d'où s'exhale une vapeur fétide, ceint la cité de douleur, où désormais nous ne pouvons entrer sans ire [5].

D'autres choses il dit; mais je n'en ai pas le souvenir, parce que mes yeux m'avaient attiré tout entier vers la haute tour au sommet ardent,

Où, tout d'un coup, je vis debout trois furies infernales teintes de sang, qui avaient des membres et un port de femme,

14 E con idre verdissime eran cinte :
Serpentelli e ceraste avean per crine,
Onde le fiere tempie erano avvinte.

15 E quei, che ben conobbe le meschine
Della regina dell'eterno pianto,
Guarda, mi disse, le feroci Erine.

16 Questa è Megera dal sinistro canto :
Quella, che piange dal destro, è Aletto :
Tesifone è nel mezzo : e tacque a tanto.

17 Coll'unghie si fendea ciascuna il petto;
Batteansi a palme, e gridavan sì alto,
Ch'i' mi strinsi al Poeta per sospetto.

18 Venga Medusa, sì il farem di smalto
(Gridavan tutte riguardando in giuso);
Mal non vengiammo in Teseo l'assalto.

19 Volgiti indietro, e tien lo viso chiuso;
Chè se il Gorgon si mostra, e tu 'l vedessi,
Nulla sarebbe del tornar mai suso.

20 Così disse il Maestro; ed egli stessi
Mi volse, e non si tenne alle mie mani,
Che con le sue ancor non mi chiudessi.

21 O voi, ch'avete gl'intelletti sani,
Mirate la dottrina che s'asconde
Sotto il velame degli versi strani.

Des ceintures d'hydres vertes, et pour cheveux des cérastes et des serpents, dont leurs tempes affreuses étaient liées.

Et lui qui bien reconnut les servantes de la reine des pleurs éternels [6] : — Regarde, me dit-il, les féroces Érynnis.

Celle-ci à gauche est Mégère; celle qui se lamente à droite est Alecto; Tisiphone est au milieu. Et cela dit, il se tut.

Chacune d'elles se déchirait la poitrine avec les ongles; elles se frappaient des mains, et jetaient de si hauts cris, que de crainte je me serrai contre le poëte.

« Viens, Méduse, nous le ferons de pierre [7], » criaient-elles toutes, regardant en bas; « mal nous vengeâmes l'attaque de Thésée [8]. »

— Tourne-toi en arrière, et ferme les yeux; car si la Gorgone se montrait et que tu la visses, jamais d'ici tu ne remonterais.

Ainsi dit le Maître; et lui-même me tourna, et ne se fiant point à mes mains, des siennes encore il me couvrit les yeux.

O vous qui avez l'intelligence saine, contemplez la doctrine cachée sous le voile des vers étranges [9].

22 E già venia su per le torbid' onde
Un fracasso d' un suon pien di spavento,
Per cui tremavano ambedue le sponde;

23 Non altrimenti fatto che d' un vento
Impetuoso per gli avversi ardori,
Che fier la selva, e senza alcun rattento

24 Li rami schianta, abatte e porta fori,
Dinanzi polveroso va superbo,
E fa fuggir le fiere e li pastori.

25 Gli occhi mi sciolse, e disse: Or drizza il nerbo
Del viso su per quella schiuma antica,
Per indi ove quel fummo è più acerbo.

26 Come le rane innanzi alla nimica
Biscia per l' acqua si dileguan tutte,
Fin che alla terra ciascuna s' abbica;

27 Vid' io più di mille distrutte
Fuggir così dinanzi ad un, che al passo
Passava Stige colle piante asciutte.

28 Dal volto rimovea quell' aer grasso,
Menando la sinistra innanzi spesso;
E sol di quell' angoscia parea lasso.

29 Ben m' accorsi ch' egli era del ciel messo,
E volsimi al Maestro: e quei fe segno,
Ch' io stessi cheto, ed inchinassi ad esso.

Déjà sur les ondes troubles venait avec fracas un son plein d'épouvante, dont tremblaient les deux rives.

Il ressemblait au vent impétueux qui, durant les ardeurs pernicieuses, secoue la forêt, et, sans que rien l'arrête,

Brise, abat les rameaux, et les emporte au loin. Poudreux et superbe il s'avance, et fait fuir les animaux et les pasteurs.

Il [10] me rouvrit les yeux et dit : — Dirige maintenant ta vue sur cette antique écume, là où plus âcre est la fumée.

Comme les grenouilles, devant la couleuvre ennemie, fuient à travers l'eau jusqu'à terre, où chacune d'elles se ramasse en soi ;

Ainsi vis-je plus de mille âmes ruinées fuir devant un qui, marchant, passait le Styx à pieds secs.

Il éloignait de son visage cet air épais, portant souvent sa main gauche en avant, et de cette seule gêne paraissait fatigué.

Bien m'aperçus-je qu'il était envoyé du ciel, et je me tournai vers le maître, et il me fit signe de garder le silence, et de m'incliner devant lui.

30 Ahi quanto mi parea pien di disdegno!
Giunse alla porta, e con una verghetta
L'aperse, chè non v'ebbe alcun ritegno.

31 O cacciati del ciel, gente dispetta,
Cominciò egli in su l'orribil soglia,
Ond'esta oltracotanza in voi s'alletta?

32 Perchè ricalcitrate a quella voglia,
A cui non puote il fin mai esser mozzo,
E che più volte v'ha cresciuta doglia?

33 Che giova nelle fata dar di cozzo?
Cerbero vostro, se ben vi ricorda,
Ne porta ancor pelato il mento e il gozzo.

34 Poi si rivolse per la strada lorda,
E non fe motto a noi: ma fe sembiante
D'uomo, cui altra cura stringa e morda,

35 Che quella di colui che gli è davante.
E noi movemmo i piedi in vêr la terra,
Sicuri appresso le parole sante.

36 Dentro v'entrammo senza alcuna guerra:
Ed io, ch'avea di riguardar disio
La condizion che tal fortezza serra,

37 Com'io fui dentro, l'occhio intorno invio;
E veggio ad ogni man grande campagna
Piena di duolo e di tormento rio.

Ah! qu'il me semblait plein de courroux! Il vint à la porte et l'ouvrit avec une petite verge, sans que rien la retînt :

— O chassés du ciel, bande abjecte! commença-t-il sur l'horrible seuil, d'où tant d'audace en vous?

Pourquoi regimbez-vous contre cette volonté qui ne saurait jamais ne pas atteindre sa fin, et a plusieurs fois accru vos angoisses?

Que sert de se heurter contre les destins? Votre Cerbère, si bien vous en souvient, en a encore le menton et la gorge pelés[11].

Puis il s'en retourna par la route bourbeuse, et ne nous dit pas un mot; mais il ressemblait à un homme qu'aiguillonne et presse un autre souci

Que de ce qui est devant lui : et nous, tranquilles après les paroles saintes, nous nous acheminâmes vers la ville.

Nous y entrâmes sans nul conflit, et moi qui désirais voir ce que renferme une telle forteresse[12],

Quand je fus dedans, je jetai mes regards alentour, et je vis, de tous côtés, une vaste campagne pleine de deuil et d'affreux tourments.

38 Sì come ad Arli, ove 'l Rodano stagna,
Sì come a Pola presso del Quarnaro,
Che Italia chiude e i suoi termini bagna,

39 Fanno i sepolcri tutto il loco varo;
Così facevan quivi d'ogni parte,
Salvo che 'l modo v'era più amaro;

40 Chè tra gli avelli fiamme erano sparte,
Per le quali eran sì del tutto accesi,
Che ferro più non chiede verun' arte.

41 Tutti gli lor coperchi eran sospesi,
E fuor n'uscivan sì duri lamenti,
Che ben parean di miseri e d'offesi.

42 Ed io: Maestro, quai son quelle genti,
Che seppellite dentro da quell'arche
Si fan sentir con gli sospir dolenti?

43 Ed egli a me: Qui son gli eresiarche
Co' lor seguaci d'ogni setta, e molto
Più che non credi, son le tombe carche.

44 Simile qui con simile è sepolto,
E i monimenti son più, e men caldi.
E poi ch'alla man destra si fu volto,

Passammo tra i martiri e gli alti spaldi.

Comme près d'Arles, où le Rhône devient stagnant, comme à Pola[13], près du Quarnaro[14], qui ferme l'Italie et en baigne les limites,

La plaine est toute bosselée de tombes; ainsi en était-il ici, mais d'une façon plus triste,

Entre elles des flammes étant éparses, qui les embrasaient tellement qu'aucun art n'exige que le fer le soit plus.

Tous leurs couvercles étaient soulevés, et d'au dedans sortaient des cris si lamentables, que beaucoup paraissaient-ils de malheureux dans les tourments.

Et moi : — Maître, qui sont ceux-là qui, du fond des sépulcres, font entendre ces douloureux soupirs?

Et lui à moi : — Ici sont les hérésiarques avec leurs disciples de toute secte, et les tombes en sont bien plus combles que tu ne crois.

Ici le semblable est enseveli avec le semblable : les tombeaux sont plus ou moins brûlants. Et, après avoir tourné à main droite,

Nous passâmes entre les tourmentés et les hautes murailles.

CANTO DECIMO

1 Ora sen va per uno stretto calle
Tra 'l muro della terra e li martiri
Lo mio Maestro, ed io dopo le spalle.

2 O virtù somma, che per gli empi giri
Mi volvi, cominciai, com' a te piace,
Parlami, e soddisfammi a' miei desiri.

3 La gente, che per li sepolcri giace,
Potrebbesi veder? già son levati
Tutti i coperchi, e nessun guardia face.

4 Ed egli a me: Tutti saran serrati,
Quando di Josaffà qui torneranno
Coi corpi che lassù hanno lasciati.

5 Suo cimitero da questa parte hanno
Con Epicuro tutti i suoi seguaci,
Che l'anima col corpo morta fanno.

CHANT DIXIÈME

Maintenant, par un étroit sentier, entre le mur de la ville et les tourmentés, va mon Maître, et moi derrière lui.

— O vertu suprême[1], dis-je, qui, comme il te plaît, me conduis par les tristes circuits, parle-moi et satisfais mes désirs.

La gent qui gît dans les sépulcres, la pourrait-on voir? Tous les couvercles sont levés, et nul ne fait garde.

Et lui à moi : — Tous seront scellés, quand de Josaphat ils reviendront ici avec les corps qu'ils ont laissés là-haut.

De ce côté ont leur cimetière, avec Épicure, tous ces sectateurs, qui veulent que l'âme meure avec le corps.

6 Però alla dimanda che mi faci
Quinc' entro soddisfatto sarai tosto,
E al disio ancor che tu mi taci.

7 Ed io : Buon Duca, non tegno nascosto
A te mio cor, se non per dicer poco;
E tu m' hai non pur mo a ciò disposto.

8 O Tosco, che per la città del foco
Vivo ten vai così parlando onesto,
Piacciati di ristare in questo loco.

9 La tua loquela ti fa manifesto
Di quella nobil patria natio,
Alla qual forse fui troppo molesto.

10 Subitamente questo suono uscio
D' una dell' arche : pero m' accostai,
Temendo, un poco più al Duca mio.

11 Ed ei mi disse : Volgiti : che fai?
Vedi là Farinata che s' è dritto :
Dalla cintola in su tutto il vedrai.

12 Io avea già il mio viso nel suo fitto;
Ed ei s' ergea col petto e colla fronte,
Com' avesse lo Inferno in gran dispitto :

13 E le animose man del Duca e pronte
Mi pinser tra le sepolture a lui,
Dicendo : Le parole tue sien conte.

Au reste, de là dedans on satisfera bientôt ta demande, et aussi le désir que tu me tais.

Et moi : — Bon maître, si je ne te découvre pas tout mon cœur, c'est pour être bref comme déjà auparavant tu m'y as induit.

« O Toscan, qui t'en vas vivant par la cité du feu ainsi sagement parlant, qu'il te plaise t'arrêter en ce lieu.

« Ton langage montre que tu es né dans cette noble patrie [2] à laquelle peut-être fus-je trop rude. »

Subitement, cette voix sortit d'une des tombes : de quoi effrayé, je me rapprochai un peu de mon Guide.

Et lui me dit : — Que fais-tu? Tourne-toi. Vois là Farinata qui s'est levé : tu le verras tout entier de la ceinture en haut.

J'avais déjà mes yeux fixés sur les siens, et lui de la poitrine et du front se dressait, comme s'il eût eu l'enfer à grand mépris.

Les mains promptes et hardies du Maître me poussèrent vers lui à travers les sépulcres, disant : — Que tes paroles soient nettes [3].

14 Tosto ch'al piè della sua tomba fui,
Guardommi un poco, e poi quasi sdegnoso
Mi dimandò : Chi fur li maggior tui ?

15 Io, ch'era d'obedir disideroso,
Non gliel celai, ma tutto gliel'apersi :
Ond'ei levò le ciglia un poco in soso;

16 Poi disse : Fieramente furo avversi
A me e a'miei primi e a mia parte,
Sì che per duo fiate gli dispersi.

17 S'ei fur cacciati, ei tornar d'ogni parte,
Risposi lui, e l'una e l'altra fiata;
Ma i vostri non appreser ben quell'arte.

18 Allor surse alla vista scoperchiata
Un'ombra lungo questa infino al mento :
Credo che s'era inginocchion levata.

19 Dintorno mi guardò, come talento
Avesse di veder s'altri era meco;
Ma poi che il sospicar fu tutto spento,

20 Piangendo disse : Se per questo cieco
Carcere vai per altezza d'ingegno,
Mio figlio ov'è? o perchè non è teco?

21 Ed io a lui : Da me stesso non vegno :
Colui, che attende là, per qui mi mena,
Forse cui Guido vostro ebbe a disdegno.

Et quand je fus au pied de sa tombe, il me regarda un peu, puis d'un air hautain me demanda : — Qui furent tes ancêtres?

Moi qui d'obéir étais désireux, je ne les lui celai point, mais je les nommai tous : sur quoi il éleva un peu les sourcils;

Puis dit : — Cruellement ils furent ennemis de moi, et de mes aïeux, et de mon parti; aussi les chassai-je deux fois.

— S'ils furent chassés, répondis-je, de toutes parts ils revinrent et l'une et l'autre fois; mais les vôtres n'apprirent jamais cet art.

Lors, se montrant à découvert, surgit une ombre, qui seulement au menton de l'autre atteignait; elle s'était, je crois, levée sur les genoux.

Elle regarda autour, comme désirant voir si un autre était avec moi; et après qu'en elle l'espérer fut entièrement éteint,

Pleurant, elle dit : — Si, à travers cette sombre prison, tu vas par grandeur d'âme, mon fils où est-il? pourquoi pas avec toi?

Et moi à lui : — Je ne viens pas de moi-même; me conduit en ces lieux celui qui attend là, et que votre Guido eut peut-être à dédain [4].

22 Le sue parole e il modo della pena
M'avevan di costui già letto il nome :
Però fu la risposta così piena.

23 Di subito drizzato gridò : Come
Dicesti *egli ebbe?* non viv'egli ancora?
Non fiere gli occhi suoi lo dolce lome?

24 Quando s'accorse d'alcuna dimora
Ch'io faceva dinanzi alla risposta,
Supin ricadde, e più non parve fuora.

25 Ma quell'altro magnanimo, a cui posta
Restato m'era, non mutò aspetto,
Nè mosse collo, nè piegò sua costa.

26 E se, continuando al primo detto,
Egli han quell'arte, disse, male appresa,
Ciò mi tormenta più che questo letto.

27 Ma non cinquanta volte fia raccesa
La faccia della donna che qui regge,
Che tu saprai quanto quell'arte pesa.

28 E se tu mai nel dolce mondo regge,
Dimmi, perchè quel popolo è sì empio
Incontro a' miei in ciascuna sua legge?

29 Ond'io a lui : Lo strazio e 'l grande scempio,
Che fece l'Arbia colorata in rosso,
Tale orazion fa far nel nostro tempio.

Ses paroles et le genre de la peine m'avaient déjà de celui-ci appris le nom : ce pourquoi la réponse fut si pleine.

Soudain se dressant, il s'écria : — N'as-tu pas dit : *Il eut*? Ne vit-il plus? La douce lumière ne frappe-t-elle plus ses yeux?

Voyant qu'un peu je tardais à répondre, à la renverse il retomba, et ne parut plus au dehors.

Mais cet autre magnanime, à la demande de qui je m'étais arrêté, ne changea point de visage; sa tête, son corps restèrent immobiles.

Et continuant le premier discours : — Qu'ils aient mal appris cet art, dit-il, cela me tourmente plus que cette couche.

Mais de la Dame qui règne ici [5] le flambeau ne se sera pas rallumé cinquante fois, que tu sauras ce que coûte cet art.

Et si jamais tu retournes dans le doux monde [6], dis-moi pourquoi ce peuple, en toutes ses lois, est si cruel contre les miens?

Et moi à lui : — Le massacre et le carnage qui rougit l'Arbia [7] fait faire une telle oraison dans notre temple [8].

30 Poi ch' ebbe sospirando il capo scosso,
A ciò non fu' io sol, disse, nè certo
Senza cagion sarei con gli altri mosso:

31 Ma fu' io sol, colà, dove sofferto
Fu per ciascuno di tor via Fiorenza,
Colui che la difese a viso aperto.

32 Deh, se riposi mai vostra semenza,
Prega' io lui, solvetemi quel nodo,
Che qui ha 'nviluppata mia sentenza.

33 E' par che voi veggiate, se ben odo,
Dinanzi quel che 'l tempo seco adduce,
E nel presente tenete altro modo.

34 Noi veggiam, come quei c' ha mala luce,
Le cose, disse, che ne son lontano:
Cotanto ancor ne splende il sommo Duce:

35 Quando s' appressano, o son, tutto è vano
Nostro intelletto; e, s' altri nol ci apporta,
Nulla sapem di vostro stato umano.

36 Però comprender puoi, che tutta morta
Fia nostra conoscenza da quel punto,
Che del futuro fia chiusa la porta.

37 Allor come di mia colpa compunto,
Dissi: Or direte dunque a quel caduto,
Che 'l suo nato è co' vivi ancor congiunto.

Après avoir en soupirant secoué la tête : — A cela, dit-il, je ne fus pas seul, et ce n'eût pas certes été sans cause qu'avec les autres je m'y fusse porté.

Mais quand tous consentaient à détruire Florence, seul en face je la défendis.

— Ah! si jamais les vôtres recouvrent le repos, lui dis-je, levez, je vous prie, le voile dont vous avez enveloppé ma sentence [9];

Car, si je l'entends bien, il semble que, le présent vous étant caché, vous voyez au delà ce que le temps amène avec lui.

— Nous voyons, dit-il, comme on voit avec une mauvaise vue, les choses qui sont loin, autant que les éclaire le souverain Maître.

Quand elles s'approchent, ou sont déjà, toute notre intelligence s'évanouit; et si quelque autre ne vient ici nous en instruire, nous ne savons rien de votre état humain.

Ainsi, tu peux comprendre que pour nous mourra toute connaissance, de ce moment où sera fermée la porte de l'avenir [10].

Alors, comme contrit de ma faute : — Maintenant, dis-je, vous direz à ce tombé [11] que son fils est encore parmi les vivants.

38 E s'io fui dianzi alla risposta muto,
Fate i saper che 'l fei, perchè pensava
Già nell'error che m'avete soluto.

39 E già 'l Maestro mio mi richiamava:
Perch'io pregai lo spirito più avaccio,
Che mi dicesse chi con lui si stava.

40 Dissemi: Qui con più di mille giaccio:
Qua entro è lo secondo Federico,
E 'l Cardinale, e degli altri mi taccio.

41 Indi s'ascose: ed io in ver l'antico
Poeta volsi i passi, ripensando
A quel parlar che mi parea nimico.

42 Egli si mosse; e poi così andando,
Mi disse: Perchè sei tu sì smarrito?
E io li soddisfeci al suo dimando.

43 La mente tua conservi quel che udito
Hai contra te, mi comandò quel Saggio,
E ora attendi qui: e drizzò 'l dito.

44 Quando sarai dinanzi al dolce raggio
Di quella, il cui bell'occhio tutto vede,
Da lei saprai di tua vita il viaggio.

45 Appresso volse a man sinistra il piede;
Lasciammo il muro, e gimmo in ver lo mezzo
Per un sentier che ad una valle fiede,

Che 'nfin lassù facea spiacer suo lezzo.

Et si, tardant de répondre, je demeurai muet, faites-lui savoir que ce fut parce que j'étais encore dans l'erreur dont vous m'avez tiré[12].

Déjà mon maître me rappelait, ce pourquoi je priai l'esprit de se hâter de me dire qui était avec lui.

Il me dit : — Ici je gis avec plus de mille ; là-dessous est le second Frédéric, et le cardinal[13] : je me tais des autres.

Puis il s'enfonça : et moi vers l'antique poëte je tournai mes pas, repensant aux paroles qui me semblaient menaçantes.

Lui se mut, et ainsi allant, il me dit : — Pourquoi es-tu si troublé? Et moi je satisfis à sa demande.

— Que ta mémoire conserve ce que tu as entendu contre toi, me commanda ce Sage ; maintenant regarde ici. Et il leva le doigt[14].

— Quand tu seras devant le doux rayon de celle dont le bel œil voit tout[15], par elle tu connaîtras le voyage de ta vie.

Il tourna ensuite à main gauche : nous laissâmes le mur, et vînmes vers le milieu, par un sentier qui aboutit à une vallée

Dont, jusque d'en haut, l'on sentait la puanteur.

CANTO DECIMOPRIMO

1 In su l' estremità d'un'alta ripa,
Che facevan gran pietre rotte in cerchio,
Venimmo sopra più crudele stipa:

2 E quivi per l' orribile soperchio
Del puzzo, che il profondo abisso gitta,
Ci raccostammo dietro ad un coperchio

3 D' un grande avello, ov' io vidi una scritta
Che diceva : *Anastasio papa guardo,*
Lo qual trasse Fotin della via dritta.

4 Lo nostro scender convien esser tardo,
Sì che s' ausi prima un poco il senso
Al tristo fiato; e poi non fia riguardo.

5 Così 'l Maestro; ed io; Alcun compenso,
Dissi lui, trova, che 'l tempo non passi
Perduto : ed egli : Vedi che a ciò penso.

CHANT ONZIÈME

Sur le bord d'une haute rive, que forme un cercle de pierres brisées, nous vînmes au-dessus d'un amas de tourments plus cruels.

Et à cause de l'horrible puanteur qu'exhale le profond abîme, nous nous retirâmes derrière le couvercle

D'un grand tombeau, où je vis une inscription qui disait : « Je garde le pape Anastase, que Photin [1] détourna de la vraie voie. »

— Il convient de retarder notre descente, afin qu'accoutumés un peu à l'infecte vapeur, elle nous soit ensuite moins pénible.

Ainsi le Maître. Et moi : — Trouve, lui dis-je, quelque compensation, pour que le temps ne soit pas perdu. Et lui : — Tu vois que j'y pense.

6 Figliuol mio, dentro da cotesti sassi,
Cominciò poi a dir, son tre cerchietti
Di grado in grado, come quei che lassi.

7 Tutti son pien di spirti maledetti:
Ma perchè poi ti basti pur la vista,
Intendi come e perchè son costretti.

8 D'ogni malizia ch'odio in cielo acquista,
Ingiuria è il fine, ed ogni fin cotale
O con forza o con frode altrui contrista.

9 Ma perchè frode è dell'uom proprio male,
Più spiace a Dio; e però stan di sutto
Gli frodolenti, e più dolor gli assale.

10 Di violenti il primo cerchio è tutto;
Ma perchè si fa forza a tre persone,
In tre gironi è distinto e costrutto.

11 A Dio, a sè, al prossimo si puone
Far forza; dico in loro ed in lor cose,
Com'udirai con aperta ragione.

12 Morte per forza e ferute dogliose
Nel prossimo si danno, e nel suo avere
Ruine, incendj e collette dannose;

13 Onde omicide e ciascun che mal fiere,
Guastatori e predon, tutti tormenta
Lo giron primo per diverse schiere.

Mon fils, dit-il, au dedans de ces rocs sont trois petits cercles, de degré en degré, comme ceux que tu quittes.

Tous sont remplis d'esprits maudits : mais, pour qu'ensuite la vue te suffise, entends comment et pourquoi ils sont dans la gêne.

De toute malice qui attire la haine du ciel, la fin est l'injure; et toute pareille fin offense autrui ou par la force, ou par la fraude.

Mais, parce que la fraude est le mal propre de l'homme, elle déplaît davantage à Dieu : c'est pourquoi les artisans de fraude gisent plus bas, et plus de douleur les point.

Tout le premier cercle est des violents; mais parce qu'on fait violence à trois sortes de personnes, sa construction le divise en trois enceintes distinctes.

A Dieu, à soi, au prochain on peut faire violence; je dis aux personnes et aux biens, comme tu vas l'entendre clairement.

La violence donne la mort au prochain, et le blesse; elle l'atteint dans son bien par les rapines, les incendies, les exactions.

Dans la première enceinte sont donc tourmentés les homicides, ceux qui frappent à tort, les ravageurs et tous les voleurs, par bandes séparées.

14 Puote uomo avere in sè man violenta
E ne' suoi beni : e però nel secondo
Giron convien che senza pro si penta

15 Qualunque priva sè del vostro mondo,
Biscazza e fonde la sua facultade,
E piange là dov' esser dee giocondo.

16 Puossi far forza nella Deitade,
Col cor negando e bestemmiando quella,
E spregiando natura e sua bontade :

17 E però lo minor giron suggella
Del segno suo e Sodoma e Caorsa
E chi, spregiando Dio, col cor favella.

18 La frode, ond' ogni coscienza è morsa,
Può l' uomo usare in colui che si fida,
E in quello che fidanza non imborsa.

19 Questo modo di retro par che uccida
Pur lo vincol d' amor che fa natura :
Onde nel cerchio secondo s' annida

20 Ipocrisia, lusinghe e chi affattura,
Falsità, ladroneccio e simonia,
Ruffian, baratti, e simile lordura.

21 Per l' altro modo quell' amor s' obblia
Che fa natura, e quel ch' è poi aggiunto,
Di che la fede spezial si cria :

L'homme peut porter une main violente sur soi et sur ses biens : ainsi, dans la seconde enceinte, il convient que sans fruit se repente

Quiconque se prive de votre monde [2], joue et dissipe son bien, et se crée une peine de ce qui devait être sa joie.

On peut faire violence à la Divinité en la niant au dedans de soi et la blasphémant, en méprisant la nature et sa bonté [3].

Ainsi la plus étroite enceinte [4] marque de son signe et Sodome et Cahors [5], et qui, discourant en son cœur, méprise Dieu.

La fraude, qui toujours blesse la conscience [6], on peut en user contre qui a fiance, et contre qui ne l'a pas.

Cette dernière sorte de fraude détruit seulement le lien d'amour formé par la nature; d'où, dans le second cercle, ont leur nid

L'hypocrisie, la flatterie, la sorcellerie, la fourberie, le larcin, la simonie, les commerces infâmes, la baraterie, et pareilles ordures.

Par l'autre sorte de fraude s'oublie l'amour que forme la nature, et celui qui s'y surajoute et crée la foi spéciale [7].

22 Onde nel cerchio minore, ov'è 'l punto
Dell'Universo, in su che Dite siede,
Qualunque trade in eterno è consunto.

23 E io: Maestro, assai chiaro procede
La tua ragione, e assai ben distingue
Questo baratro e il popol che possiede.

24 Ma dimmi: quei della palude pingue
Che mena il vento e che batte la pioggia,
E che s'incontran con sì aspre lingue,

25 Perchè non dentro della città roggia
Son ei puniti, se Dio gli ha in ira?
E se non gli ha, perchè sono a tal foggia?

26 Ed egli a me: Perchè tanto delira,
Disse, lo 'ngegno tuo da quel ch'ei suole?
Ovver la mente tua altrove mira?

27 Non ti rimembra di quelle parole,
Con le quai la tua Etica pertratta
Le tre disposizion, che il Ciel non vuole,

28 Incontinenza, malizia, e la matta
Bestialitade? e come incontinenza
Men Dio offende e men biasimo accatta?

29 Se tu riguardi ben questa sentenza,
E recchiti alla mente chi son quelli,
Che su di fuor sostengon penitenza,

Ce pourquoi, dans le plus petit cercle, là où est le centre de l'univers, au-dessus duquel sise est Dité, éternellement le traître est consumé.

Et moi : — Maître, très-clairement procède ton discours, et bien distingue-t-il ce gouffre et le peuple qui l'habite.

Mais, dis-moi : ceux du marais fangeux que le vent emporte et que bat la pluie, et qui se heurtent avec des paroles si âpres,

Pourquoi dans la cité du feu ne sont-ils pas punis, si Dieu les a en ire? Et si en ire il ne les a pas, pourquoi sont-ils en telle angoisse?

Et lui à moi : — D'où vient, dit-il, que ton esprit s'égare ainsi contre sa coutume, ou qu'ailleurs regarde ta mémoire?

Ne te souviens-tu point de ce que dit ton éthique [8], traitant des trois dispositions que le ciel réprouve :

L'incontinence, la malice, l'aveugle bestialité? Et comment l'incontinence offense moins Dieu, et s'attire moins de blâme?

Si tu considères bien cette sentence, et te rappelles quels sont ceux qui, hors d'ici, plus haut, subissent leur peine [9],

30 Tu vedrai ben perchè da questi felli
Sien dipartiti, e perchè men crucciata
La divina giustizia gli martelli.

31 O Sol che sani ogni vista turbata,
Tu mi contenti sì quando tu solvi,
Che, non men che saver, dubbiar m' aggrata.

32 Ancora un poco indietro ti rivolvi,
Diss' io, là dove dì, che usura offende
La divina bontade, e il groppo svolvi.

33 Filosofia, mi disse, a chi la intende,
Nota non pure in una sola parte,
Come natura lo suo corso prende

34 Dal divino intelletto e da su' arte:
E se tu ben la tua Fisica note,
Tu troverai, non dopo molte carte,

35 Che l' arte vostra quella, quanto puote,
Segue, come il maestro fa 'l discente,
Sì che vostr' arte a Dio quasi è nipote.

36 Da queste due, se tu ti rechi a mente
Lo Genesi dal principio, conviene
Prender sua vita, ed avanzar la gente.

37 E perchè l' usuriere altra via tiene,
Per sè natura, e per la sua seguace
Dispregia, poichè in altro pon la spene.

Tu verras aisément pourquoi ils sont séparés de ces félons, et pourquoi avec moins de courroux la divine justice les martelle?

— O soleil, qui guéris toute vue troublée, tu me satisfais tellement, lui dis-je, quand tu dénoues les difficultés, que non moins que savoir, douter m'est agréable.

Retourne encore un peu en arrière, à ce que tu as dit de l'usure, qu'elle blesse la divine bonté, et délie ce nœud.

— La philosophie, à qui l'écoute, enseigne, me dit-il, en plus d'un endroit, comment la Nature, dans son cours, procède

De la divine intelligence et de son art propre[10]; et si tu lis bien la physique[11], tu trouveras, dès les premières pages,

Que votre art suit, autant qu'il peut, celui-là, comme le disciple suit le maître, de sorte que votre art est, pour ainsi parler, petit-fils de Dieu.

De ces deux[12], si tu te rappelles le commencement de la Genèse, il convient que l'homme tire sa vie et son progrès.

Et parce que l'usurier tient une autre voie, il méprise la Nature, et en soi, et dans l'art qui la suit, puisqu'en autre chose il met son espérance[13].

38 Ma seguimi oramai, chè il gir mi piace;
Chè i Pesci guizzan su per l'orizzonta,
E il Carro tutto sovra 'l Coro giace;

E il balzo via là oltre si dismonta.

Mais suis-moi : l'aller m'agrée, maintenant que les Poissons glissent à l'horizon, que le Chariot se montre au-dessus du Coro[14].

Et que là, plus loin, le rocher devient moins abrupt.

CANTO DECIMOSECONDO

1 Era lo loco, ove a scender la riva
Venimmo, alpestro, e, per quel ch'ivi er'anco.
Tal, ch'ogni vista ne sarebbe schiva.

2 Qual è quella ruina, che nel fianco
Di qua da Trento l'Adice percosse
O per tremoto o per sostegno manco;

3 Che da cima del monte, onde si mosse,
Al piano, è sì la roccia discoscesa,
Ch'alcuna via darebbe a chi su fosse;

4 Cotal di quel burrato era la scesa :
E in su la punta della rotta lacca
L'infamia di Creti era distesa,

5 Che fu concetta nella falsa vacca :
E quando vide noi, sè stesso morse
Sì come quei, cui l'ira dentro fiacca.

CHANT DOUZIÈME

Si âpre était le lieu où nous vînmes pour descendre la rive[1], qu'à cause de celui que nous y trouvâmes, il n'est point de vue qu'il ne rebutât.

Telle qu'au-dessous de Trente, cette ruine qui frappa de flanc l'Adige lorsque, par un tremblement de terre ou le manque d'appui, elle s'écroula,

Forme, du sommet de la montagne jusque dans la plaine où elle roula, un talus de roches, lesquelles ouvrent un chemin à qui serait en haut:

Telle était la descente de ce précipice; et, sur la pointe abrupte du gouffre, gisait l'infamie des Crétois,

Qui fut conçue dans la fausse vache[2]. Lorsqu'il nous vit, il se mordit lui-même comme dévoré de colère au dedans.

6 Lo Savio mio in ver lui gridò : Forse
Tu credi che qui sia 'l duca d'Atene,
Che su nel mondo la morte ti porse?

7 Partiti, bestia, chè questi non viene
Ammaestrato dalla tua sorella,
Ma vassi per veder le vostre pene.

8 Qual è quel toro che si slaccia in quella
C' ha ricevuto già 'l colpo mortale,
Che gir non sa, ma qua e là saltella;

9 Vid' io lo Minotauro far cotale.
E quegli accorto gridò. Corri al varco;
Mentre ch' è in furia, è buon che tu ti cale.

10 Così prendemmo via giù per lo scarco
Di quelle pietre, che spesso moviensi
Sotto i miei piedi per lo nuovo carco.

11 Io gìa pensando; e quei disse : Tu pensi
Forse a questa rovina, ch' è guardata
Da quell' ira bestial ch' io ora spensi.

12 Or vo' che sappi, che l' altra fiata
Ch' i' discesi quaggiù nel basso inferno,
Questa roccia non era ancor cascata.

13 Ma certo, poco pria, se ben discerno,
Che venisse Colui, che la gran preda
Levò a Dite del cerchio superno,

Mon sage Guide lui cria : — Crois-tu peut-être qu'ici soit le roi d'Athènes[3], qui là-haut dans le monde te mit à mort?

Va-t'en, bête brute! celui-ci ne vient pas instruit par ta sœur ; il vient pour voir vos peines.

Comme le taureau qui rompt ses liens au moment où il vient de recevoir le coup mortel, aller ne sait, mais çà et là sautille,

Ainsi faire vis-je le Minotaure. Et le Maître prudent cria : — Cours au passage; il est bon que tu descendes pendant sa furie.

Et descendant, nous prîmes notre route par cet éboulement de pierres, qui souvent roulaient sous nos pieds, à cause du poids nouveau [4].

Je m'en allais pensif, et lui me dit : — Tu penses peut-être à ces ruines que garde la colère bestiale que je viens de réprimer.

Or, je veux que tu saches que, lorsque, l'autre fois, je descendis dans le bas enfer, cette roche n'était pas encore écroulée.

Mais, si je juge bien, peu avant la venue de celui qui enleva à Dité la grande proie du cercle supérieur [5],

14 Da tutte parti l'alta valle feda
Tremò sì, ch'io pensai che l'Universo
Sentisse amor, per lo quale è chi creda

15 Più volte il mondo in caos converso:
E in quel punto questa vecchia roccia
Qui ed altrove tal fece riverso.

16 Ma ficca gli occhi a valle; chè s'approccia
La riviera del sangue, in la qual bolle
Qual che per violenza in altrui noccia.

17 O cieca cupidigia, o ira folle,
Che sì ci sproni nella vita corta,
E nell'eterna poi sì mal c'immolle!

18 I' vidi un'ampia fossa in arco torta,
Come quella che tutto il piano abbraccia,
Secondo ch'avea detto la mia scorta:

19 E tra 'l piè della ripa ed essa, in traccia
Correan Centauri armati di saette,
Come solean nel mondo andare a caccia.

20 Vedendoci calar, ciascun ristette,
E della schiera tre si dispartiro
Con archi ed asticciuole prima elette:

21 E l'un gridò da lungi: A qual martiro
Venite voi, che scendete la costa?
Ditel costinci; se non, l'arco tiro.

De toutes parts la profonde et sale vallée trembla tellement, que je pensai que l'univers sentait l'Amour par lequel il en est qui croient

Que plusieurs fois le monde fut ramené dans le chaos [6]; et, à ce moment, cette vieille roche, ici, et ailleurs encore plus, s'écroula.

Mais fixe tes regards sur la vallée; nous approchons du lac de sang [7] où bouillent ceux qui, par violence, ont nui à autrui.

O aveugle cupidité, ô folle colère, qui tant nous incite pendant la courte vie, et ensuite, durant l'éternelle, nous plonge en un si affreux bain!

Je vis une large fosse qui, comprenant toute la partie plane, se contournait en arc, comme l'avait dit mon guide.

Entre elle et le pied de la ravine couraient à la file des Centaures armés de flèches, comme ils avaient coutume d'aller à la chasse dans le monde.

Nous voyant descendre, chacun d'eux s'arrêta, et de la bande trois se détachèrent, avec des arcs et de petits dards premièrement éprouvés.

Et l'un d'eux cria de loin : « A quel supplice venez-vous, vous qui descendez la côte? Parlez d'où vous êtes, sinon je tire l'arc.

22 Lo mio Maestro disse : La risposta
Farem noi a Chiron costà di presso :
Mal fu la voglia tua sempre sì tosta.

23 Poi mi tentò, e disse : Quegli è Nesso,
Che morì per la bella Deianira,
E fe di se la vendetta egli stesso.

24 E quel di mezzo, che al petto si mira,
È il gran Chirone, il qual nudrì Achille :
Quell' altro è Folo, che fu sì pien d' ira.

25 Dintorno al fosso vanno a mille a mille,
Saettando qual' anima si svelle
Del sangue più, che sua colpa sortille.

26 Noi ci appressammo a quelle fiere snelle :
Chiron prese uno strale, e con la cocca
Fece la barba indietro alle mascelle.

27 Quando s' ebbe scoperta la gran bocca,
Disse ai compagni : Siete voi accorti,
Che quel di retro move ciò ch' e' tocca?

28 Così non soglion fare i piè de' morti.
E 'l mio buon Duca, che già gli era al petto,
Ove le duo nature son consorti,

29 Rispose : Ben : è vivo, e sì soletto
Mostrargli mi convien la valle buia :
Necessità 'l c' inducé, e non diletto.

Mon maître dit : — Nous répondrons là de près à Chiron ; à ton dam ton vouloir fut toujours trop prompt.

Puis, me touchant, il dit : — Celui-ci est Nessus, qui mourut pour la belle Déjanire, et se vengea lui-même [8].

Et celui du milieu, qui regarde sa poitrine, est le grand Chiron, le nourricier d'Achille ; cet autre est Pholas, qui fut si plein de colère.

Autour de l'étang par milliers ils vont, lançant des flèches contre toute ombre qui se soulève, au-dessus du sang, plus que ne le permet sa coulpe.

Nous nous approchâmes de ces animaux agiles ; Chiron prit un trait, et avec la coche il repoussa sa barbe des mâchoires.

Lorsqu'il eut découvert sa large bouche, il dit à ses compagnons : « Remarquez-vous que celui d'arrière meut ce qu'il touche ?

« Ainsi n'ont pas coutume de faire les pieds des morts. » Et le bon Maître, qui déjà était près de sa poitrine, où se joignent les deux formes [9],

Répondit : — Bien est-il vivant, et ainsi seul je dois lui montrer la sombre vallée : la nécessité l'y conduit, non le plaisir.

30 Tal si partì da cantare *alleluia*,
Che mi commise quest' ufficio nuovo;
Non è ladron, nè io anima fuia.

31 Ma per quella virtù, per cui io muovo
Li passi miei per sì selvaggia strada,
Danne un de' tuoi, a cui noi siamo a pruovo,

32 Che ne dimostri là ove si guada,
E che porti costui in su la groppa,
Che non è spirto che per l' aer vada.

33 Chiron si volse in sulla destra poppa,
E disse a Nesso: Torna, e sì li guida,
E fa cansar, s' altra schiera v' intoppa.

34 Noi ci movemmo colla scorta fida
Lungo la proda del bollor vermiglio,
Ove i bolliti facean alte strida.

35 I' vidi gente sotto infino al ciglio:
E 'l gran Centauro disse: E' son tiranni,
Che dier nel sangue e nell' aver di piglio.

36 Quivi si piangon li spietati danni:
Quivi è Alessandro, e Dionisio fero,
Che fe Cicilia aver dolorosi anni:

37 E quella fronte c' ha 'l pel così nero,
È Azzolino; e quell' altro, ch' è biondo,
È Obizzo da Esti, il qual per vero

Telle[10] suspendit ses chants d'*alleluia*, pour venir me commettre cet office nouveau; il n'est point un larron, ni moi une âme noire.

Mais, par cette vertu par qui mes pieds se meuvent sur une route si âpre, donne-nous un des tiens, qui, nous accompagnant,

Nous montre le gué, et porte en croupe celui-ci, qui n'est pas un esprit qui aille par les airs.

Chiron, se tournant à droite, dit à Nessus : « Retourne, et guide-les, et si une autre bande vous arrête, écarte-la! »

Lors, avec l'escorte fidèle, nous suivîmes les bords de la rouge fosse bouillante, où les brûlés poussaient de grands cris.

J'en vis d'enfoncés jusqu'aux sourcils, et le grand Centaure dit : « Ce sont les tyrans qui s'assouvirent de pillage et de sang.

« Ici se pleurent les ravages accomplis sans pitié; ici sont Alexandre et le cruel Denys, à qui dut la Sicile des années douloureuses.

« Et ce front au poil si noir est Azzolino[11], et cet autre blond est Obizzo d'Esti[12], qui vraiment[13] fut

38 Fu spento dal figliastro su nel mondo.
Allor mi volsi al Poeta; e quei disse:
Questi ti sia or primo, ed io secondo.

39 Poco più oltre il Centauro s' affisse
Sovra una gente che 'nfino alla gola
Parea che di quel bulicame uscisse.

40 Mostrocci un' ombra dall' un canto sola,
Dicendo: Colui fesse in grembo a Dio
Lo cor che 'n sul Tamigi ancor si cola.

41 Poi vidi gente che di fuor del rio
Tenean la testa ed ancor tutto 'l casso:
E di costoro assai riconobb' io.

42 Così a più a più si facea basso
Quel sangue sì, che copria pur li piedi:
E quivi fu del fosso il nostro passo.

43 Siccome tu da questa parte vedi
Lo bulicame che sempre si scema,
Disse il Centauro, voglio che tu credi,

44 Che da quest' altra a più a più giù prema
Lo fondo suo, infin ch' ei si raggiunge
Ove la tirannia convien che gema.

45 La divina giustizia di qua punge
Quell' Attila che fu flagello in terra,
E Pirro, e Sesto; ed in eterno munge

« Là-haut, dans le monde, tué par son fils. » Alors je me tournai vers le Poëte, qui dit : — Que celui-ci maintenant te soit le premier, et moi le second [14].

Un peu plus loin le Centaure fixa ses regards sur quelques-uns qui, jusqu'à la gorge, paraissaient sortir de ce sang bouillant.

Il nous montra une ombre, seule à l'écart, disant : « Celui-ci [15], dans le sein même de Dieu, perça le cœur que sur la Tamise on honore encore. »

Puis j'en vis qui, au-dessus de l'étang, levaient la tête, et d'autres tout le buste : et de ceux-ci j'en reconnus beaucoup.

Ainsi de plus en plus baissait ce sang, jusqu'à ne couvrir que les pieds ; et ce fut là que nous passâmes le lac.

« Comme de ce côté tu as vu le sang diminuer toujours, dit le Centaure, je veux que tu croies

« Que de cet autre côté le fond se creuse de plus en plus, pour rejoindre l'endroit où il convient que la tyrannie gémisse.

« De ce côté [16], la divine justice point cet Attila qui fut le fléau de la terre, et Pyrrhus, et Sextus [17], et trait éternellement

46 Le lacrime, che col bollor disserra
A Rinier da Corneto, a Rinier Pazzo,
Che fecero alle strade tanta guerra.

Poi si rivolse, e ripassossi il guazzo.

« Les larmes, qu'éternellement renouvelle la brûlante douleur en Regnier de Corneto et Regnier Pazzo [18], qui tant infestèrent les chemins. »

Puis, se retournant, il repassa le gué.

CANTO DECIMOTERZO.

1 Non era ancor di là Nesso arrivato,
Quando noi ci mettemmo per un bosco,
Che da nessun sentiero era segnato.

2 Non frondi verdi, ma di color fosco,
Non rami schietti, ma nodosi e involti,
Non pomi v'eran, ma stecchi con tosco.

3 Non han sì aspri sterpi nè sì folti
Quelle fiere selvagge, che in odio hanno
Tra Cecina e Corneto i luoghi colti.

4 Quivi le brutte Arpie lor nido fanno,
Che cacciar delle Strofade i Troiani
Con tristo annunzio di futuro danno.

5 Ale hanno late, e colli e visi umani,
Piè con artigli, e pennuto il gran ventre:
Fanno lamenti in su gli alberi strani.

CHANT TREIZIÈME

Nessus n'avait pas encore regagné l'autre bord, lorsque nous entrâmes dans un bois où nul sentier n'était tracé.

Point de feuillage vert, mais de couleur sombre; point de rameaux unis, mais noueux et tortus; point de fruits, mais sur des épines des poisons.

N'ont point de halliers si âpres et si épais ces bêtes sauvages qui, entre Cecina et Corneto[1] haïssent les lieux cultivés.

Là font leurs nids les hideuses Harpies, qui chassèrent des Strophades[2] les Troyens, avec la triste annonce du futur désastre.

Elles ont de vastes ailes, et des cols et des visages humains, et des pieds armés de griffes, et des plumes à leur large ventre; elles se lamentent sur les arbres étranges.

6 E 'l buon Maestro : Prima che più entre,
Sappi che se' nel secondo girone,
Mi cominciò a dire, e sarai, mentre

7 Che tu verrai nell' orribil sabbione.
Però riguarda bene, e sì vedrai
Cose che davan fede al mio sermone.

8 Io sentia d'ogni parte tragger guai,
E non vedea persona che 'l facesse;
Perch' io tutto smarrito m' arrestai.

9 I' credo ch' ei credette ch' io credesse,
Che tante voci uscisser tra que' bronchi
Da gente che per noi si nascondesse.

10 Però, disse il Maestro, se tu tronchi
Qualche fraschetta d'una d'este piante,
Li pensier c' hai si faran tutti monchi.

11 Allor porsi la mano un poco avante,
E colsi un ramoscel da un gran pruno:
E 'l tronco suo gridò : Perchè mi schiante?

12 Da che fatto fu poi di sangue bruno,
Ricominciò a gridar : Perchè mi scerpi?
Non hai tu spirto di pietate alcuno?

13 Uomini fummo; ed or sem fatti sterpi;
Ben dovrebb' esser la tua man più pia,
Se state fossim' anime di serpi.

Et le bon Maître : — Avant de pénétrer plus loin, sache, me dit-il, que tu es dans la seconde enceinte[3], et y seras

Tant que tu chemineras dans l'horrible sablon. Regarde bien, et tu verras des choses qui rendront mes paroles croyables[4].

Déjà, de toutes parts, j'entendais pousser des gémissements, et ne voyais personne; de sorte que, troublé, je m'arrêtai.

Je crois qu'il crut que je croyais[5] que cette foule de voix, sortant d'entre les troncs, venait de gens qui se cachaient de nous.

Ce pourquoi le Maître dit : — Si tu romps quelque branche d'un de ces arbres, rompues aussi seront les pensées que tu as[6].

Lors, avançant un peu la main, je cueillis un petit rameau d'un épais buisson, et le tronc cria : « Pourquoi me mutiles-tu? »

Puis, devenu tout noir de sang, il cria de nouveau : « Pourquoi me brises-tu? N'as-tu aucun sentiment de pitié?

« Hommes nous fûmes, et maintenant sommes buissons. Ta main devrait être plus pieuse, eussions-nous eu des âmes de serpents. »

14 Come d'un stizzo verde, ch' arso sia
Dall'un de' capi, che dall' altro geme,
E cigola per vento che va via;

15 Così di quella scheggia usciva insieme
Parole e sangue: ond' io lascíai la cima
Cadere, e stetti come l'uom che teme.

16 S'egli avesse potuto creder prima,
Rispose il Savio mio, anima lesa,
Ciò c' ha veduto, pur colla mia rima,

17 Non averebbe in te la man distesa;
Ma la cosa incredibile mi fece
Indurlo ad ovra, ch'a me stesso pesa.

18 Ma dilli chi tu fosti, sì che, in vece
D'alcuna ammenda, tua fama rinfreschi
Nel mondo su, dove tornar gli lece.

19 E 'l tronco: Sì col dolce dir m'adeschi,
Ch'io non posso tacere; e voi non gravi
Perch'io un poco a ragionar m'inveschi.

20 I' son colui, che tenni ambo le chiavi
Del cor di Federico, e che le volsi
Serrando e disserrando sì soavi,

21 Che dal segreto suo quasi ogni uom tolsi:
Fede portai al glorioso ufizio,
Tanto ch'io ne perdei le vene e i polsi.

Comme le bois vert allumé par un bout, gémit de l'autre, l'air sortant en sifflant;

Ainsi, de ce tronc, sortaient ensemble des paroles et du sang; sur quoi je laissai tomber le rameau, et demeurai comme un homme qui craint.

— Ame blessée, répondit mon sage Guide, si auparavant il avait pu croire ce qu'il a vu seulement dans mes vers,

Il n'aurait pas sur toi porté la main. Mais ce que la chose a d'incroyable m'a fait le pousser à un acte dont je m'afflige moi-même.

Mais dis-lui qui tu fus, afin qu'en guise d'amende, il rafraîchisse ta mémoire dans le monde où il lui est permis de retourner.

Et le tronc : « Tant me séduit ton doux parler que je ne me puis taire, et souffrez qu'un peu m'alentisse le charme de discourir.

« Je suis celui qui tint les deux clefs du cœur de Frédéric[7], et ouvrant et fermant, si souèvement je les tournais,

« Que de son secret j'éloignai tout autre. Tant fus-je fidèle au glorieux office, que j'en perdis le pouls et le sommeil.

22 La meretrice, che mai dall' ospizio
Di Cesare non torse gli occhi putti,
Morte comune, e delle corti vizio,

23 Infiammò contra me gli animi tutti,
E gl' infiammati infiammar sì Augusto,
Che i lieti onor tornaro in tristi lutti.

24 L' animo mio, per disdegnoso gusto,
Credendo col morir fuggir disdegno,
Ingiusto fece me contra me giusto.

25 Per le nuove radici d' esto legno
Vi giuro che giammai non ruppi fede
Al mio signor, che fu d' onor si degno.

26 E se di voi alcun nel mondo riede,
Conforti la memoria mia, che giace
Ancor del colpo che invidia le diede.

27 Un poco attese, e poi: Da ch' ei si tace,
Disse il Poeta a me, non perder l' ora;
Ma parla e chiedi a lui se più ti piace.

28 Ond' io a lui: Dimandal tu ancora
Di quel che credi che a me soddisfaccia;
Ch' io non potrei: tanta pietà m' accora.

29 Però ricominciò: Se l' uom ti faccia
Liberamente ciò che 'l tuo dir prega,
Spirito incarcerato, ancor ti piaccia

« La courtisane[8] qui du palais de César jamais ne détourna ses yeux effrontés, perte de tous, et des cours le vice,

« Enflamma contre moi toutes les âmes, et ceux qu'elle enflammait enflammèrent tellement Auguste, que les joyeux honneurs se changèrent en un triste deuil.

« Mon âme indignée, croyant en mourant fuir le mépris, me rendit injuste contre moi juste.

« Par les nouvelles racines de ce bois, je vous jure que jamais je ne violai la foi à mon seigneur, qui d'honneur fut si digne.

« Et si l'un de vous retourne dans le monde, qu'il relève ma mémoire, encore abattue du coup que lui porta l'envie. »

Il se tut, et le Poëte attendit un peu, puis il me dit : — Ne perds pas le temps, mais parle et interroge-le, si plus tu désires savoir.

Et moi à lui : — Demande-lui encore ce que tu croiras devoir m'agréer; je ne le pourrais moi-même, tant mon cœur est ému de pitié.

Il recommença donc : — Si celui-ci libéralement t'accorde ta prière, esprit emprisonné, qu'il te plaise aussi

30 Di dirne come l'anima si lega
In questi nocchi; e dinne, se tu puoi,
S'alcuna mai da tai membra si spiega.

31 Allor soffiò lo tronco forte, e poi
Si convertì quel vento in cotal voce:
Brevemente sarà risposto a voi.

32 Quando si parte l'anima feroce
Dal corpo ond'ella stessa s'è disvelta,
Minos la manda alla settima foce.

33 Cade in la selva, e non le è parte scelta;
Ma là dove fortuna la balestra,
Quivi germoglia come gran di spelta;

34 Surge in vermena ed in pianta silvestra:
Le Arpie, pascendo poi delle sue foglie,
Fanno dolore, ed al dolor finestra.

35 Come l'altre, verrem per nostre spoglie,
Ma non però ch'alcuna sen rivesta:
Chè non è giusto aver ciò ch'uom si toglie.

36 Qui le strascineremo, e per la mesta
Selva saranno i nostri corpi appesi,
Ciascuno al prun dell'ombra sua molesta.

37 Noi eravamo ancora al tronco attesi,
Credendo ch'altro ne volesse dire;
Quando noi fummo d'un rumor sorpresi,

De nous dire comment l'âme est liée à ces arbres noueux; et, si tu le peux, dis-nous si quelqu'un jamais se dégage de tels membres.

Alors fortement souffla le tronc, puis le souffle se changea en cette voix : « Brièvement il vous sera répondu.

« Lorsque l'âme féroce quitte le corps dont elle s'est elle-même arrachée, Minos l'envoie à la septième bouche;

« Elle tombe dans la forêt, non en un lieu choisi, mais où le hasard la jette : là elle germe comme un grain d'épeautre;

« S'élevant, elle devient une tige et un arbre silvestre. Les Harpies, se repaissant de ses feuilles, ouvrent un passage à la douleur qu'elles lui font ressentir [9].

« Comme les autres nous viendrons rechercher nos dépouilles, mais cependant aucun ne les revêtira; car il n'est pas juste que l'homme recouvre ce que lui-même il s'est ravi.

« Ici nous les traînerons, et dans la lugubre forêt nos corps seront suspendus, chacun au tronc de sa triste ombre. »

Nous demeurions attentifs, croyant qu'il voulait dire encore autre chose, quand nous surprit un bruit

38 Similemente a colui, che venire
Sente il porco e la caccia alla sua posta,
Ch' ode le bestie e le frasche stormire.

39 Ed ecco duo dalla sinistra costa,
Nudi e graffiati fuggendo sì forte,
Che della selva rompiéno ogni rosta.

40 Quel dinanzi: Ora accorri, accorri, morte.
E l'altro a cui pareva tardar troppo,
Gridava: Lano, sì non furo accorte

41 Le gambe tue alle giostre del Toppo.
E poichè forse gli fallia la lena,
Di sè e d'un cespuglio fece un groppo.

42 Diretro a loro era la selva piena
Di nere cagne bramose e correnti,
Come veltri ch' uscisser di catena.

43 In quel che s' appiattò miser li denti,
E quel dilaceraro a brano a brano,
Poi sen portar quelle membra dolenti.

44 Presemi allor la mia Scorta per mano,
E menommi al cespuglio che piangea
Per le rotture sanguinenti, invano.

45 O Jacopo, dicea, da Sant' Andrea,
Che t'è giovato di me fare schermo?
Che colpa ho io della tua vita rea?

Semblable au fracas des bêtes et des branches, qu'entend celui qui voit venir le sanglier et la meute qui le suit.

Et voilà, vers la gauche, deux damnés nus et déchirés, fuyant de telle vitesse, qu'à travers la forêt ils brisaient tout obstacle.

Celui de devant : « Accours, accours, ô Mort! » Et l'autre, à qui trop il paraissait tarder, criait : « Lappo, si prudentes ne furent pas

« Tes jambes aux joutes de Toppo [10]. » Et puis, l'haleine lui manquant peut-être, de soi et d'un buisson il fit un seul groupe.

Derrière eux la forêt était pleine de chiennes noires, affamées et courant comme des lévriers qu'on vient de détacher.

Dans celui qui s'était tapi elles enfoncèrent les dents, et le déchirèrent pièce à pièce, puis emportèrent ces lambeaux palpitants.

Alors mon guide me prit par la main et me conduisit au buisson, qui, à cause des blessures sanglantes, en vain pleurait :

« O Jacopo de Sant'Andrea [11], disait-il, que t'a servi de te faire de moi une défense? En quoi suis-je coupable de ta méchante vie? »

46 Quando 'l Maestro fu sovr' esso fermo,
Disse : Chi fusti, che per tante punte
Soffi col sangue doloroso sermo?

47 E quegli a noi : O anime, che giunte
Siete a veder lo strazio disonesto,
C' ha le mie frondi sì da me disgiunte,

48 Raccoglietele al piè del tristo cesto :
I' fui della città che nel Batista
Cangiò 'l primo padrone : ond' ei per questo

49 Sempre con l' arte sua la farà trista.
E se non fosse che in sul passo d'Arno
Rimane ancor di lui alcuna vista;

50 Quei cittadin, che poi la rifondarno
Sovra 'l cener che d'Attila rimase,
Avrebber fatto lavorare indarno.

Io fei gibetto a me delle mie case.

Quand le Maître près de lui se fut arrêté : — Qui fus-tu, dit-il, toi qui, par tant de plaies, souffles avec le sang des paroles douloureuses ?

Et lui à nous : « O âmes qui êtes venues pour voir l'indigne saccage qui m'a ainsi dépouillé de mes feuilles,

« Recueillez-les au pied de la tige. Je fus de la cité qui substitua Baptiste à son premier patron [12] ; ce pourquoi celui-ci

« Avec son art l'affligera toujours [13] : et n'était qu'au passage de l'Arno, de lui se voient encore quelques restes [14].

« Ces citoyens, qui de nouveau la fondèrent sur les cendres laissées par Attila, auraient vainement fait travailler.

« De ma maison je me fis un gibet [15]. »

CANTO DECIMOQUARTO

1 Poichè la carità del natio loco
Mi strinse, raunai le fronde sparte,
E rende' le a colui ch'era già fioco.

2 Indi venimmo al fine, ove si parte
Lo secondo giron dal terzo, e dove
Si vede di giustizia orribil'arte.

3 A ben manifestar le cose nuove,
Dico che arrivammo ad una landa,
Che dal suo letto ogni pianta rimuove.

4 La dolorosa selva le è ghirlanda
Intorno, come il fosso tristo ad essa:
Quivi fermammo i piedi a randa a randa.

5 Lo spazzo era un'arena arida e spessa,
Non d'altra foggia fatta che colei,
Che fu da' piedi di Caton soppressa.

CHANT QUATORZIÈME

Ému de l'amour du lieu natal, je recueillis les feuilles éparses, et les rendis à celui dont la voix déjà s'éteignait.

De là nous vînmes là où se sépare la seconde enceinte de la troisième, et où de la justice se voit un horrible art.

Pour bien représenter ces choses nouvelles, je dis que nous arrivâmes dans une plaine qui de soi rejette toute plante.

La forêt douloureuse forme autour une guirlande, comme autour de celle-là le triste fossé ! Sur la lisière nous affermîmes nos pieds.

Le sol était un sable aride et pressé, pareil à celui que foulèrent les pieds de Caton [1].

6 O vendetta di Dio, quanto tu dei
Esser temuta da ciascun che legge
Ciò che fu manifesto agli occhi miei!

7 D'anime nude vidi molte gregge,
Che piangean tutte assai miseramente;
E parea posta lor diversa legge.

8 Supin giaceva in terra alcuna gente;
Alcuna si sedea tutta raccolta,
Ed altra andava continuamente.

9 Quella che giva intorno era più molta,
E quella men, che giaceva al tormento,
Ma più al duolo avea la lingua sciolta.

10 Sovra tutto 'l sabbion d'un cader lento
Piovean di fuoco dilatate falde,
Come di neve in alpe senza vento.

11 Quali Alessandro in quelle parti calde
D'India vide sovra lo suo stuolo
Fiamme cadere infino a terra salde;

12 Perch'ei provvide a scalpitar lo suolo
Con le sue schiere, perciocchè 'l vapore
Me' si stingueva mentre ch'era solo:

13 Tale scendeva l'eternale ardore,
Onde l'arena s'accendea, com'esca
Sotto il focile, a doppiar lo dolore.

O vengeance de Dieu, combien doit te craindre quiconque lit ce que virent mes yeux!

Je vis de grands troupeaux d'ombres nues, qui toutes gémissaient misérablement, et une loi diverse paraissait leur être imposée.

Quelques-unes sur le dos gisaient à terre; d'autres, ramassées en soi, étaient assises, et d'autres marchaient continuellement.

Plus nombreuses étaient celles qui marchaient, et moins, celles qui gisaient sous le tourment; mais leur langue à la plainte était plus déliée.

Partout, sur le sable, lentement pleuvaient de larges flocons de feu, comme d'un temps calme, la neige sur les Alpes.

Telles que les mèches de flamme que, dans les chaudes contrées de l'Inde, Alexandre vit tomber sur son armée;

Ce pourquoi par ses troupes il fit fouler le sol, parce que mieux s'éteignait la vapeur lorsqu'elle était seule [2].

Telle descendait l'éternelle ardeur; et, comme l'amadou sous le briquet, le sable s'embrasait pour doubler la douleur.

14 Senza riposo mai era la tresca
Delle misere mani, or quindi or quinci
Iscotendo da sè l'arsura fresca.

15 Io cominciai : Maestro, tu che vinci
Tutte le cose, fuor che i Dimon duri,
Che all'entrar della porta incontro uscinci,

16 Chi è quel grande che non par che curi
L'incendio, e giace dispettoso e torto
Sì che la pioggia non par che 'l marturi?

17 E quel medesmo, che si fue accorto
Ch'io dimandava il mio Duca di lui,
Gridò : Qual i' fui vivo, tal son morto.

18 Se Giove stanchi il suo fabbro, da cui
Crucciato prese la folgore acuta,
Onde l'ultimo dì percosso fui;

19 O s'egli stanchi gli altri a muta a muta
In Mongibello alla fucina negra,
Gridando : Buon Vulcano, aiuta aiuta :

20 Sì com'ei fece alla pugna di Flegra,
E me saetti di tutta sua forza,
Non ne potrebbe aver vendetta allegra.

21 Allora il Duca mio parlò di forza
Tanto, ch'io non l'avea sì forte udito :
O Capaneo, in ciò che non s'ammorza

Sans repos était le mouvement des misérables mains, d'ici, de là, secouant la flamme nouvelle.

Je commençai : — Maître, toi qui vaincs toutes choses, hors les farouches démons qui sortirent contre nous à l'entrée de la porte,

Quel est ce grand, qui semble n'avoir souci du brasier, et gît si fier et si dédaigneux, que la pluie ne paraît pas l'amollir?

Celui-là même s'étant aperçu que de lui j'interrogeais mon guide, cria : « Quel je fus vivant, tel je suis mort.

« Quand Jupiter fatiguerait encore son forgeron [3], de qui, dans son courroux, il prit le foudre aigu dont il me frappa le dernier jour;

« Et quand tour à tour il fatiguerait les autres [4] dans la noire forge du mont Gibel [5], criant : « Vulcain, à l'aide! à l'aide!

« Comme il fit au combat de Phlégra [6], et que contre moi il rassemblerait et tous ses traits et toute sa force, il n'aurait pas la joie de la vengeance. »

Alors mon Guide, avec plus de force que je ne l'avais encore entendu s'écrier : — O Capanée [7], ta superbe qui ne fléchit point,

22 La tua superbia, se' tu più punito:
Nullo martirio, fuor che la tua rabbia,
Sarebbe al tuo furor dolor compito.

23 Poi si rivolse a me con miglior labbia,
Dicendo: Quel fu l'un de' sette regi
Ch'assiser Tebe; ed ebbe, e par ch'egli abbia

24 Dio in disdegno, e poco par che 'l pregi:
Ma, com'io dissi lui, li suoi dispetti
Sono al suo petto assai debiti fregi.

25 Or mi vien dietro, e guarda che non metti
Ancor li piedi nell'arena arsiccia;
Ma sempre al bosco li ritieni stretti.

26 Tacendo divenimmo là 've spiccia
Fuor della selva un picciol fiumicello,
Lo cui rossore ancor mi raccapriccia.

27 Quale del Bulicame esce il ruscello,
Che parton poi tra lor le peccatrici,
Tal per l'arena giù sen giva quello.

28 Lo fondo suo ed ambo le pendici
Fatt'eran pietra, e i margini da lato;
Perch'io m'accorsi che 'l passo era lici.

29 Tra tutto l'altro ch'io t' ho dimostrato,
Posciachè noi entrammo per la porta,
Lo cui sogliare a nessuno è negato,

Accroît ton supplice; aucun tourment ne serait, sans ta rage, un complet châtiment de ta fureur.

Puis se tournant vers moi, d'une lèvre moins irritée il dit : — Celui-ci fut un des sept rois qui assiégèrent Thèbes; il eut et paraît encore avoir

Dieu à dédain, et semble le priser peu; mais, comme à lui je l'ai dit, ses outrages ont dans son sein même leur digne prix.

Maintenant suis-moi, et garde-toi de poser les pieds sur l'arène brûlante; mais tiens-les toujours près du bois.

Silencieux nous vînmes là où, de la forêt, sourd un petit fleuve, dont la rougeur me fait encore frissonner.

Comme du Bulicame sort le ruisseau, qu'entre elles ensuite partagent les pécheresses [8], ainsi à travers le sable coulait celui-là,

Le fond, les deux pentes, et de chaque côté les bords étaient de pierre, d'où j'avisai que là était le passage.

De tout ce que je t'ai montré, depuis que nous entrâmes par la porte dont le seuil à nul n'est dénié [9],

30 Cosa non fu dagli tuoi occhi scorta
Notabile, com'è 'l presente rio,
Che sopra sè tutte fiammelle ammorta.

31 Queste parole fur del Duca mio:
Perchè 'l pregai, che mi largisse il pasto,
Di cui largito m'aveva il disio.

32 In mezzo 'l mar siede un paese guasto,
Diss'egli allora, che s'appella Creta,
Sotto 'l cui rege fu già 'l mondo casto.

33 Una montagna v'è, che già fu lieta
D'acque e di fronde, che si chiama Ida;
Ora è diserta come cosa vieta.

34 Rea la scelse già per cuna fida
Del suo figliuolo, e, per celarlo meglio,
Quando piangea, vi facea far le grida.

35 Dentro dal monte sta dritto un gran veglio
Che tien volte le spalle in ver Damiata,
E Roma guarda sì come suo speglio.

36 La tua testa è di fin'oro formata,
E puro argento son le braccia e 'l petto,
Poi è di rame infino alla forcata:

37 Da indi in giuso è tutto ferro eletto,
Salvo che 'l destro piede è terra cotta,
E sta in su quel, più che 'n su l'altro, eretto.

Tes yeux n'ont rien vu de si notable que ce fleuve sur lequel s'éteignent toutes les flammes.

Ainsi parla mon guide; sur quoi je le priai de m'accorder la pâture dont il m'avait donné le désir.

— Au milieu de la mer, dit-il alors, est un pays dévasté qu'on appelle la Crète, sous le roi duquel, autrefois, le monde vécut dans l'innocence.

Là s'élève une montagne nommée Ida, jadis riante et d'eaux et de verdure, et maintenant abandonnée comme une chose usée.

Rhéa [10] la choisit pour être le sûr berceau de son fils; et afin de le mieux cacher lorsqu'il pleurait, elle y faisait faire des clameurs [11].

Au dedans du mont, debout, est un grand vieillard [12], qui tourne le dos à Damiette, et regarde Rome comme son miroir [13].

Sa tête est d'or fin [14], ses bras et sa poitrine d'argent pur, puis, jusqu'à l'enfourchure, son corps est d'airain,

Et de là en bas, de fer choisi, hors le pied droit qui est de terre cuite, et sur ce pied plus que sur l'autre il se tient debout.

38 Ciascuna parte, fuor che l'oro, è rotta
D'una fessura che lagrime goccia,
Le quali accolte foran quella grotta.

39 Lor corso in questa valle si diroccia:
Fanno Acheronte, Stige e Flegetonta;
Poi sen van giù per questa stretta doccia

40 Infin là ove più non si dismonta:
Fanno Cocito; e qual sia quello stagno,
Tu 'l vederai; però qui non si conta.

41 Ed io a lui: Se 'l presento rigagno
Si deriva così dal nostro mondo,
Perchè ci appar pur a questo vivagno?

42 Ed egli a me: Tu sai che il luogo è tondo,
E tutto che tu sii venuto molto
Pur a sinistra giù calando al fondo,

43 Non se'ancor per tutto il cerchio volto;
Perchè, se cosa n'apparisce nuova,
Non dee addur maraviglia al tuo volto.

44 Ed io ancor: Maestro, ove si trova
Flegetonte e Letè, chè dell'un taci,
E l'altro dì che si fa d'esta piova?

45 In tutte tue question certo mi piaci,
Rispose; ma il bollor dell'acqua rossa
Dovea ben solver l'una che tu faci.

Chaque partie, excepté celle d'or, est rompue, et par la fissure découlent des larmes, qui s'unissant ont percé la grotte.

Tombant de roche en roche, elles prennent leur cours dans cette vallée, où elles forment l'Achéron, le Styx et le Phlégéton; puis, par cet étroit canal,

Se rendant là où finit la descente, elles engendrent le Cocyte. Quel est ce lac? tu le verras; par quoi n'en parlerons ici.

Et moi à lui : — Si ce ruisseau vient de notre monde, pourquoi nous apparaît-il seulement sur ces bords?

Et lui à moi : — Tu sais que ce lieu est rond[15]; et bien que déjà tu t'y sois avancé beaucoup, descendant de plus en plus à gauche vers le fond,

Tu n'as pas encore parcouru tout le cercle. Si donc il t'apparaît quelque chose de nouveau, l'étonnement ne doit pas se montrer sur ton visage.

Et moi encore : — Maître, où se trouvent le Phlégéton et le Léthé? Tu te tais de l'un, et tu dis de l'autre qu'il est formé de cette pluie.

— Tu me plais, certes, en toutes tes questions, répondit-il; mais le bouillonnement de l'eau rouge devait bien résoudre l'une de celles que tu me fais[16].

46 Letè vedrai, ma fuor di questa fossa,
Là ove vanno l'anime a lavarsi,
Quando la colpa pentuta è rimossa.

47 Poi disse : Omai è tempo da scostarsi
Dal bosco : fa che diretro a me vegne :
Li margini fan via, che non son arsi,

E sopra loro ogni vapor si spegne.

Tu verras, mais hors de ce gouffre, le Léthé, où les âmes vont se laver, lorsque après le repentir la coulpe a été remise.

Puis il dit : — Il est temps de s'éloigner du bois. Aie soin de venir droit après moi : une route offrent les bords, qui ne sont point embrasés,

Et sur lesquels toute vapeur s'éteint.

CANTO DECIMOQUINTO

1 Ora cen porta l'un de' duri margini,
E il fummo del ruscel di sopra aduggia
Sì, che dal fuoco salva l'acqua e gli argini.

2 Quale i Fiamminghi tra Guzzante e Bruggia
Temendo 'l fiotto che in ver lor s'avventa,
Fanno lo schermo, perchè 'l mar si fuggia;

3 E quale i Padovan lungo la Brenta,
Per difender lor ville e lor castelli,
Anzi che Chiarentana il caldo senta;

4 A tale imagin eran fatti quelli,
Tuttochè nè sì alti ne sì grossi,
Qual che si fosse, lo maestro felli.

5 Già eravam dalla selva rimossi
Tanto, ch'io non avrei visto dov'era,
Perch'io indietro rivolti mi fossi,

CHANT QUINZIÈME

Maintenant nous porte l'une des deux berges solides, et la fumée du petit fleuve d'au-dessus, adombrant les levées et l'eau, les garantit du feu.

Comme, entre Gand et Bruges, les Flamands craignant le flot qui vers eux se précipite, construisent des digues pour repousser la mer ;

Et comme à la Brenta les Padouans en opposent, pour défendre leurs villes et leurs châteaux, avant que le Chiarentana[1] sente la chaleur :

Ainsi, quoique ni si hautes ni si larges, étaient faites ces levées, quel que fût le maître qui les fit.

Déjà nous étions si loin de la forêt, que, me tournant en arrière, je n'aurais pu voir où elle était ;

6 Quando incontrammo d' anime una schiera,
Che venia lungo l' argine, e ciascuna
Ci riguardava, come suol da sera

7 Guardar l' un l' altro sotto nuova luna;
E sì ver noi aguzzavan le ciglia,
Come vecchio sartor fa nella cruna.

8 Così adocchiato da cotal famiglia,
Fui conosciuto da un, che mi prese
Per lo lembo, e gridò : Qual maraviglia?

9 Ed io, quando 'l suo braccio a me distese,
Ficcai gli occhi per lo cotto aspetto
Sì, che 'l viso abbruciato non difese

10 La conoscenza sua al mio intelletto;
E chinando la mia alla sua faccia,
Risposi : Siete voi qui, ser Brunetto?

11 E quegli : O figliuol mio, non ti dispiaccia,
Se Brunetto Latini un poco teco
Ritorna indietro, e lascia andar la traccia.

12 Io dissi lui : Quanto posso ven preco;
E se volete che con voi m' asseggia,
Faròl, se piace a costui, chè vo seco.

13 O figliuol, disse, qual di questa greggia
S' arresta punto, giace poi cent' anni
Senza arrostarsi quando 'l fuoco il feggia.

Lorsque nous rencontrâmes une troupe d'âmes venant le long de la digue, chacune desquelles nous regardait, comme le soir

On se regarde l'un l'autre à la nouvelle lune[2]; et vers nous elles tendaient les yeux, comme le vieux tailleur sur le chas de l'aiguille.

Ainsi regardé par cette bande, un d'eux me reconnut, et m'arrêtant par les bords de ma robe, il s'écria : « O merveille ! »

Lorsque vers moi il étendit le bras, sur cette face grillée par le feu je fixai tellement mon regard, que le visage brûlé n'empêcha point

Mon entendement de le reconnaître ; et vers sa face abaissant la main[3], je répondis : — Êtes-vous ici, ser Brunetto?

Et lui : — O mon fils, ne te déplaise qu'un peu en arrière avec toi reste Brunetto Latini[4], et laisse aller la file.

Je lui dis : — Autant que je peux, je vous en prie ; et si vous souhaitez qu'avec vous je m'asseye, je le ferai, s'il plaît à celui-ci avec qui je vais.

— O mon fils, dit-il, qui de ce troupeau s'arrête un instant, gît ensuite cent années sans se mouvoir sous le feu qui le frappe.

14 Però va oltre : i' ti verrò a' panni,
E poi rigiugnerò la mia masnada,
Che va piangendo i suoi eterni danni.

15 Io non osava scender della strada
Per andar par di lui : ma 'l capo chino
Tenea, com' uom che riverente vada.

16 Ei cominciò : Qual fortuna o destino
Anzi l' ultimo dì quaggiù ti mena?
E chi è questi che mostra 'l cammino?

17 Lassù di sopra in la vita serena,
Rispos' io lui, mi smarri' in una valle,
Avanti che l' età mia fosse piena.

18 Pur ier mattina e volsi le spalle :
Questi m' apparve, tornand' io in quella;
E riducemi a ca per questo calle.

19 Ed egli a me : Se tu segui tua stella,
Non puoi fallire a glorioso porto,
Se ben m' accorsi nella vita bella.

20 E s' io non fossi sì per tempo morto,
Veggendo il cielo a te così benigno,
Dato t' avrei all' opera conforto.

21 Ma quell' ingrato popolo maligno,
Che discese di Fiesole ab antico,
E tiene ancor del monte e del macigno,

Va donc, et je t'accompagnerai, puis je rejoindrai ma bande, qui va pleurant son dam éternel.

Je n'osais descendre de la berge pour marcher près de lui; mais je tenais ma tête baissée, comme un homme qui chemine humblement.

Il commença : — Quelle fortune ou quel destin t'amène ici-bas avant le dernier jour? et quel est celui qui te montre le chemin?

— Là-haut, lui répondis-je, dans la vie sereine, je m'égarai en une vallée, avant que mon âge fût accompli [5].

Hier matin, je retournais en arrière : celui-ci m'apparut comme je redescendais, et il me reconduit dans le mien monde par ce sentier.

Et lui à moi : — Si tu suis ton étoile, tu ne peux manquer le glorieux port, autant que furent vraies mes prévisions durant la belle vie [6] :

Et si ma mort n'avait pas été si hâtive, te voyant le ciel ainsi favorable, à l'œuvre je t'aurais encouragé.

Mais ce peuple ingrat et méchant qui descendit de Fiesole [7], et tient encore de la montagne et du rocher,

22 Ti si farà, per tuo ben far, nimico.
Ed è ragion; chè trà li lazzi sorbi
Si disconvien fruttare il dolce fico.

23 Vecchia fama nel mondo li chiama orbi:
Gente avara, invidiosa e superba;
Da' lor costumi fa che tu ti forbi.

24 La tua fortuna tanto onor ti serba,
Che l'una parte e l'altra avranno fame
Di te: ma lungi fia dal becco l'erba.

25 Faccian le bestie Fiesolane strame
Di lor medesme, e non tocchin la pianta,
S'alcuna surge ancor nel lor letame,

26 In cui riviva la sementa santa
Di quei Roman, che vi rimaser, quando
Fu fatto il nido di malizia tanta.

27 Se fosse pieno tutto 'l mio dimando,
Risposi lui, voi non sareste ancora
Dell'umana natura posto in bando:

28 Chè in la mente m'è fitta, ed or m'accora,
La cara e buona imagine paterna
Di voi, quando nel mondo ad ora ad ora

29 M'insegnavate come l'uom s'eterna:
E quant'io l'abbo in grado, metr'io vivo,
Convien che nella mia lingua si scerna.

A cause de ton bien faire se fera ton ennemi : et c'est raison ; car, entre les âpres sorbiers, pas ne convient que fructifie le doux figuier.

Une vieille renommée dans le monde les appelle aveugles[8] ; gent avare, envieuse, superbe : décrasse-toi de leurs mœurs.

La fortune te réserve tant d'honneur, que l'un et l'autre parti[9] auront faim de toi ; mais l'herbe sera loin de la bouche[10].

Que les bêtes fiesolanes fassent fourrage d'elles-mêmes, et ne touchent point à la plante, s'il en surgit encore de telle dans leur fumier,

En qui revive la semence sainte de ces Romains qui là demeurèrent, quand fut fait le nid de tant de malice[11].

— Si, lui répondis-je, exaucée eût été ma demande, vous ne seriez point encore banni de la vie humaine ;

Car dans ma mémoire est gravée, et mon cœur conserve votre chère et bonne et paternelle image, alors que, dans le monde, souvent

Vous m'enseigniez comment l'homme s'éternise ; et combien j'en ai de gratitude, il convient que, pendant que je vis, ma langue le manifeste.

30 Ciò che narrate di mio corso scrivo,
E serbolo a chiosar con altro testo
A donna che 'l saprà, s'a lei arrivo.

31 Tanto vogl'io che vi sia manifesto,
Pur che mia coscienza non mi garra,
Ch'alla fortuna, come vuol, son presto.

32 Non è nuova agli orecchi miei tal'arra:
Però giri fortuna la sua rota
Come le piace, e il villan la sua marra.

33 Lo mio Maestro allora in sulla gota
Destra si volse indietro, e riguardommi;
Poi disse: Bene ascolta chi la nota.

34 Nè per tanto di men parlando vommi
Con ser Brunetto, e dimando chi sono
Li suoi compagni più noti e più sommi.

35 Ed egli a me: Saper d'alcuno è buono;
Degli altri fia laudabile il tacerci,
Chè 'l tempo saria corto a tanto suono.

36 In somma sappi, che tutti fur cherci,
E letterati grandi e di gran fama,
D'un medesmo peccato al mondo lerci.

37 Priscian sen va con quella turba grama,
E Francesco d'Accorso anco, e vedervi,
S'avessi avuto di tal tigna brama,

Ce que de mes destins vous racontez, je l'écris et le réserve, pour que l'interprète, avec un autre texte [12], une Dame qui le pourra, si jusqu'à elle j'arrive.

Sachez seulement ceci : pourvu qu'aucun reproche ne me fasse ma conscience, quoi que veuille la fortune, je suis prêt.

Un tel présage n'est pas nouveau à mes oreilles : mais qu'à son gré la fortune tourne sa roue, et le vilain manie son hoyau [13].

Mon Maître alors, se retournant à droite, me regarda, puis dit : — Bien écoute, qui bien note [14].

Cependant je continue d'aller toujours parlant avec ser Brunetto, et lui demande quels de ses compagnons sont les plus notables et les plus éminents.

Et lui à moi : — Parler de quelques-uns est bon ; des autres mieux vaut se taire : le temps serait trop court pour un si long récit.

Sache, en somme, que tous furent clercs et grands lettrés, et de grande renommée, et tous dans le monde souillés du même péché.

Avec cette troupe misérable Priscien [15] va, et aussi François d'Accorso [16] ; et si d'une telle teigne [17] tu avais été avide, tu aurais pu voir

38 Colui potei che dal Servo de' Servi
Fu trasmutato d'Arno in Bacchiglione,
Ove lasciò li mal protesi nervi.

39 Di più direi; ma il venire e il sermone
Più lungo esser non può, però ch'io veggio
Là surger nuovo fummo dal sabbione.

40 Gente vien con la quale esser non deggio:
Sieti raccomandato il mio Tesoro,
Nel quale io vivo ancora; e più non cheggio.

41 Poi si rivolse, e parve di coloro
Che corrono a Verona il drappo verde
Per la campagna; e parve di costoro

Quegli che vince e non colui che perde.

Celui [18] qui, par le Serviteur des serviteurs [19], fut transféré de l'Arno au Bacchiglione, où il laissa ses nerfs mal tendus.

De plusieurs autres je parlerais, mais l'aller ni le discours ne peuvent être plus longs, car du sable je vois, là, s'élever une nouvelle fumée.

Des gens viennent avec qui je ne dois pas être. Que te soit recommandé mon Trésor [20], dans lequel encore je vis : rien de plus je ne demande. »

Puis il se retourna, et semblait être de ceux qui, dans la campagne, à Vérone, courent la bannière verte [21], et de ceux-là il paraissait être

Celui qui vainc, et non celui qui perd [22].

CANTO DECIMOSESTO

1 Già era in loco ove s'udia il rimbombo
Dell'acqua che cadea nell'altro giro,
Simile a quel che l'arnie fanno rombo;

2 Quando tre ombre insieme si partiro,
Correndo, d'una torma che passava
Sotto la pioggia dell'aspro martiro.

3 Venian ver noi; e ciascuna gridava:
Sostati tu che all'abito ne sembri
Essere alcun di nostra terra prava.

4 Aimè, che piaghe vidi ne' lor membri
Recenti e vecchie dalle fiamme incese!
Ancor men duol, pur ch'io me ne rimembri.

5 Alle lor grida il mio Dottor s'attese,
Volse il viso ver me, e: Ora aspetta,
Disse; a costor si vuole esser cortese:

CHANT SEIZIÈME

Déjà j'étais en un lieu où s'entendait, semblable au bourdonnement d'une ruche, le bruissement de l'eau tombant dans l'autre enceinte,

Quand trois ombres, en courant, se détachèrent ensemble d'une troupe qui passait sous la pluie de l'âpre martyre.

Elles venaient vers nous, et chacune d'elles criait : « Arrête, toi qui, à tes vêtements, nous parais être de notre ville perverse ! »

Hélas ! que de plaies récentes et vieilles je vis sur leurs membres sillonnés par les flammes ! J'en pleure encore, quand le souvenir m'en revient.

Mon Maître, attentif à leurs cris, vers moi tourna les yeux, et dit : — Attends ; avec ceux-ci il faut être courtois ;

6 E se non fosse il fuoco che saetta
La natura del luogo, i' dicerei,
Che meglio stesse a te, che a lor, la fretta.

7 Ricominciar, come noi ristemmo, ei
L'antico verso; e quando a noi fur giunti,
Fenno una ruota di sè tutti e trei.

8 Qual suolen i campion far nudi ed unti,
Avvisando lor presa e lor vantaggio,
Prima che sien tra lor battuti e punti;

9 Così, rotando, ciascuna il visaggio
Drizzava a me, sì che in contrario il collo
Faceva a' piè continuo viaggio.

10 Deh, se miseria d'esto loco sollo
Rende in dispetto noi e nostri preghi,
Cominciò l'uno, e 'l tinto aspetto e brollo;

11 La fama nostra il tuo animo pieghi,
A dirne chi tu se', che i vivi piedi
Così sicuro per lo Inferno freghi.

12 Questi, l'orme di cui pestar mi vedi,
Tutto che nudo e dipelato vada,
Fu di grado maggior che tu non credi,

13 Nepote fu della [illegible] ldrada:
Guidoguerra [illegible] sua vita
Fece col senn [illegible].

Et n'était le feu qui darde sur le sol, je dirais que la hâte te convient plus qu'à eux.

Quand nous nous arrêtâmes, ils recommencèrent leur antique gémissement, et arrivés près de nous, tous trois firent de soi une roue [1].

Et comme, avant de se saisir et de se frapper, les athlètes oints et nus avisent où la proie leur offrira le plus d'avantage;

Ainsi chacun d'eux, en tournant, dirigeait vers moi son visage, de sorte qu'au mouvement du cou celui des pieds continuellement était contraire [2].

— Si la misère de ce bas lieu et notre face noire et dépouillée attirent le dédain sur nous et nos prières, commença l'un d'eux;

Que notre renommée ploie ton âme à nous dire qui tu es, toi qui, vivant, meus sans danger tes pieds dans l'Enfer.

Celui-ci, dont tu me vois suivre les traces, et qui tout nu et pelé va, fut d'un rang plus élevé que tu ne crois :

Il fut petit-fils de la bonne Gualdrade; Guidoguerra [3] était son nom, et durant sa vie, beaucoup il fit avec la tête et avec l'épée.

14 L' altro ch' appresso me l' arena trita,
È Tegghiaio Aldobrandi, la cui voce
Nel mondo su dovrebbe esser gradita.

15 E io, che posto son con loro in croce,
Iacopo Rusticucci fui: e certo
La fiera moglie più ch' altro mi nuoce.

16 S' io fussi stato dal fuoco coverto,
Gittato mi sarei tra lor disotto;
E credo che 'l Dottor l' avria sofferto:

17 Ma perch' io mi sarei bruciato e cotto,
Vinse paura la mia buona voglia,
Che di loro abbracciar mi facea ghiotto.

18 Poi cominciai: Non dispetto, ma doglia
La vostra condizion dentro mi fisse
Tanto, che tardi tutta si dispoglia,

19 Tosto che questo mio Signor mi disse
Parole, per le quali io mi pensai,
Che, qual voi siete, tal gente venisse.

20 Di vostra terra sono; e sempre mai
L' ovra di voi e gli onorati nomi
Con affezion ritrassi ed ascoltai.

21 Lascio lo fele, e vo pei dolci pomi
Promessi a me per lo verace Duca;
Ma fino al centro pria convien ch' io tomi.

L'autre qui foule le sable après moi, est Tegghiajo Aldobrandi[4], dont le nom devrait être cher dans le monde.

Et moi, qui avec eux suis en croix, je fus Jacopo Rusticucci[5], et, certes, plus que tout m'a nui ma femme revêche.

Si j'eusse été à l'abri du feu, je me serais jeté en bas parmi eux, et je crois que le Maître l'eût souffert.

Mais, parce que je me serais brûlé et grillé, la peur vainquit le bon vouloir, qui de les embrasser me rendait avide.

Puis je commençai : — Non du dédain, mais une douleur si grande que tard s'éteindra-t-elle, m'inspira votre condition,

Lorsque le Maître me dit des paroles par lesquelles je compris que venaient des gens tels que vous.

Je suis de votre pays ; et toujours vos œuvres et vos noms honorés j'écoutai et me rappelai avec amour.

Je laisse le fiel, et vais pour les doux fruits[6] à moi promis par le Guide véridique ; mais jusqu'au centre il faut avant que je plonge.

22 Se lungamente l'anima conduca
Le membra tue, rispose quegli allora,
E se la fama tua dopo te luca,

23 Cortesia e valor, dì, se dimora
Nella nostra città sì come suole,
O se del tutto se n'è gito fuora?

24 Chè Guglielmo Borsiere, il qual si duole
Con noi per poco, e va là coi compagni,
Assai ne crucia colle sue parole.

25 La gente nuova, e i subiti guadagni,
Orgoglio e dismisura han generata,
Fiorenza, in te, sì che tu già ten piagni.

26 Così gridai colla faccia levata:
E i tre che ciò inteser per risposta,
Guatar l'un l'altro, com'al ver si guata.

27 Se l'altre volte sì poco ti costa,
Risposer tutti, il soddisfare altrui,
Felice te, che sì parli a tua posta.

28 Però se campi d'esti luoghi bui,
E torni a riveder le belle stelle,
Quando ti gioverà dicere: Io fui;

29 Fa che di noi alla gente favelle:
Indi rupper la ruota, ed a fuggirsi
Ale sembiaron le lor gambe snelle.

— Que longtemps l'âme conduise tes membres, répondit alors celui-là, et qu'après toi luise ta renommée.

Mais dis-nous si la vaillance et la courtoisie continuent d'habiter notre ville, ou si tout à fait elles en sont parties.

Guillaume Borsieri [7], qui depuis peu gémit avec nous, et avec les autres s'en va là, nous a, par ce qu'il nous en a dit, contristés beaucoup.

— La gent nouvelle et les gains subits ont, ô Florence, engendré en toi tant d'orgueil et d'excès, que déjà tu en pleures.

Ainsi m'écriai-je la face levée; et les trois qui ouïrent cette réponse se regardèrent l'un l'autre, comme on regarde à l'aspect du vrai.

— Si, à chaque fois, répondirent-ils tous, il t'en coûte si peu pour satisfaire autrui, heureux es-tu de pouvoir ainsi parler à ton gré.

Cependant si tu sors de ces sombres lieux et revois encore les beaux astres, quand joyeux tu diras : Je fus là,

Fais qu'en ton discours nous soyons. Lors ils rompirent la roue, et, fuyant, leurs jambes agiles semblèrent des ailes.

30 Un *ammen* non saria potuto dirsi
Tosto così, com'ei furo spariti:
Per che al Maestro parve di partirsi.

31 Io lo seguiva, e poco eravam iti;
Che 'l suon dell'acqua n'era sì vicino,
Che per parlar saremmo appena uditi.

32 Come quel fiume, c'ha proprio cammino
Prima da monte Veso in ver levante
Dalla sinistra costa d'Apennino;

33 Che si chiama Acquacheta suso, avante
Che si divalli giù nel basso letto,
E a Forlì di quel nome è vacante;

34 Rimbomba là sovra San Benedetto
Dall'alpe; per cadere ad una scesa,
Ove dovria per mille esser ricetto;

35 Così, giù d'una ripa discoscesa,
Trovammo risonar quell'acqua tinta,
Sì che in poc'ora avria l'orecchia offesa.

36 Io avea una corda intorno cinta,
E con essa pensai alcuna volta
Prender la lonza alla pelle dipinta.

37 Poscia che l'ebbi tutta da me sciolta,
Sì come 'l Duca m'avea comandato,
Porsila a lui aggroppata e ravvolta.

Avant qu'*amen* on eût pu dire, ils avaient disparu : sur quoi le Maître jugea bon de partir.

Je le suivais, et peu encore nous avions marché, quand le bruit de l'eau devint si proche, qu'à peine eussions-nous pu nous entendre parler.

Comme ce fleuve qui, par son propre chemin, coule d'abord du mont Viso vers le Levant[8], à gauche de l'Apennin,

Et qui s'appelle Acquacheta avant de descendre dans son lit inférieur, puis change de nom à Forli[9],

Bruit en tombant des Alpes, au-dessus de San-Benedetto[10], où mille devraient trouver une demeure :

Ainsi, en tombant d'une roche escarpée, cette eau noire bruissait tellement, qu'en peu de temps l'oreille en serait blessée.

J'étais ceint d'une corde avec laquelle j'avais plus d'une fois eu la pensée de prendre la panthère au poil tacheté[11].

Après l'avoir détachée de moi, comme me l'avait commandé mon Maître, je la lui tendis rassemblée et roulée ;

38 Ond' ei si volse in ver lo destro lato,
E alquanto di lungi dalla sponda
La gittò giuso in quell' alto burrato.

39 E pur convien che novità risponda,
Dicea fra me medesmo, al nuovo cenno
Che 'l Maestro con l' occhio si seconda.

40 Ahi quanto cauti gli uomini esser denno
Presso a color, che non veggon pur l' opra,
Ma per entro i pensier miran col senno!

41 Ei disse a me: Tosto verrà di sopra
Ciò ch' io attendo; e che il tuo pensier sogna
Tosto convien ch' al tuo viso si scopra.

42 Sempre a quel ver c' ha faccia di menzogna
De' l' uom chiuder le labbra quant' ei puote,
Però che senza colpa fa vergogna;

43 Ma qui tacer nol posso: e per le note
Di questa Commedía, lettor, ti giuro,
S' elle non sien di lunga grazia vote,

44 Ch' io vidi per quell' aer grosso e scuro
Venir notando una figura in suso,
Meravigliosa ad ogni cor sicuro;

45 Sì come torna colui che va giuso
Talora a solver áncora, ch' aggrappa
O scoglio od altro che nel mare è chiuso,

Che 'n su si stende, e da piè si rattrappa.

Et lui, s'étant détourné à droite, la lança un peu loin du bord, dans le profond gouffre.

— Il convient, certes, disais-je en moi-même, que quelque chose nouvelle réponde à ce nouveau signal, qu'ainsi de l'œil seconde le Maître [12].

Oh! que circonspects devraient être les hommes avec ceux qui ne voient pas seulement l'acte, mais dont l'intelligence découvre au dedans les pensées!

Il me dit : — Tout à l'heure, en haut, va venir ce que j'attends et ce que songe ta pensée : il convient que bientôt ta vue l'aperçoive.

Toujours, autant qu'il peut, l'homme doit clore ses lèvres à ce vrai qui ressemble au mensonge; car, sans faute aucune, il attire la honte :

Mais ici je ne puis le taire, et par les vers de cette Comédie [13], par mon désir que longtemps ils plaisent, je te jure, lecteur,

Qu'à travers l'air épais et sombre, je vis monter, nageant, une figure qui aurait troublé le cœur le plus ferme;

Semblable à celui qui, ayant plongé pour dégager l'ancre retenue par un rocher ou quelque autre empêchement caché dans la mer,

Étend les bras et le corps, ramenant à soi les pieds.

CANTO DECIMOSETTIMO

1 Ecco la fiera con la coda aguzza,
Che passa i monti, e rompe mura ed armi;
Ecco colei che tutto 'l mondo appuzza.

2 Sì cominciò lo mio Duca a parlarmi,
Ed accennolle che venisse a proda,
Vicino al fin de' passeggiati marmi:

3 E quella sozza imagine di froda,
Sen venne, ed arrivò la testa e 'l busto;
Ma in su la riva non trasse la coda.

4 La faccia sua era faccia d'uom giusto;
Tanto benigna avea di fuor la pelle;
E d'un serpente tutto l'altro fusto.

5 Duo branche avea pilose infin l'ascelle:
Lo dosso e 'l petto ed ambedue le coste
Dipinte avea di nodi e di rotelle.

CHANT DIX-SEPTIÈME

— Voilà la bête[1] à la queue affilée, qui traverse les montagnes, brise les murs et les armes : voilà celle qui infecte le monde entier.

Ainsi mon Guide commença de me parler, et il lui fit signe d'aborder aux rochers où nous marchions.

Et cette difforme image de la fraude atterrit de la tête et du buste, mais sur la rive elle ne tira point la queue.

Sa face était celle d'un homme juste, si bénigne en était l'apparence, et le corps en bas était d'un serpent.

Elle avait, au-dessous des aisselles, des pattes velues ; sur le dos, la poitrine et les deux côtés, des lacs peints et des boucliers.

6 Con più color sommesse e soprapposte
Non fer mai in drappo Tartari nè Turchi,
Nè fur tai tele per Aragne imposte.

7 Come tal volta stanno a riva i burchi,
Che parte sono in acqua e parte in terra;
E come là tra li Tedeschi lurchi

8 Lo bevero s'assetta a far sua guerra;
Così la fiera pessima si stava
Su l'orlo che, di pietra, il sabbion serra.

9 Nel vano tutta sua coda guizzava,
Torcendo in su la venenosa forca
Che a guisa di scorpion la punta armava.

10 Lo Duca disse: Or convien che si torca
La nostra via un poco infino a quella
Bestia malvagia che colà si corca.

11 Però scendemmo alla destra mammella,
E dieci passi femmo in sullo stremo
Per ben cessar la rena e la fiammella:

12 E quando noi a lei venuti semo,
Poco più oltre veggio in su la rena
Gente seder propinqua al luogo scemo.

13 Quivi 'l Maestro: Acciocchè tutta piena
Esperienza d'esto giron porti,
Mi disse, or va, e vedi la lor mena.

Jamais les Tartares et les Turcs ne couvrirent une étoffe de tant de couleurs, dessus, dessous, et jamais Arachné ne tendit de telles toiles.

Comme quelquefois les barques stationnent sur le rivage, partie dans l'eau, partie à terre, et comme, chez les Allemands gloutons,

Le castor se dispose pour sa chasse[2]; ainsi la bête mauvaise s'étendait sur le bord des rochers qui enserrent le sable;

Elle aiguisait sa queue dans le vide, tordant en haut la fourche vénéneuse, armée de dard comme celle du scorpion.

Le Maître dit : — Il convient que maintenant notre route se détourne un peu vers cette méchante bête couchée là.

Pour cela, nous descendîmes à droite, et fîmes dix pas le long du précipice pour éviter le sable et les flammes.

Et quand nous fûmes arrivés à elle, un peu plus loin sur le sable, je vis des gens assis près du gouffre.

Ici le Maître : — Afin que tu remportes une pleine connaissance de cette enceinte, vas, me dit-il, et vois leur état.

14 Li tuoi ragionamenti sien là corti,
Mentre che torni parlerò con questa,
Che ne conceda i suoi omeri forti.

15 Così ancor su per la strema testa
Di quel settimo cerchio, tutto solo
Andai, ove sedea la gente mesta.

16 Per gli occhi fuori scoppiava lor duolo;
Di qua, di là soccorrien con le mani,
Quando a' vapori, e quando al caldo suolo.

17 Non altrimenti fan di state i cani,
Or col ceffo, or col piè, quando son morsi
O da pulci o da mosche o da tafani.

18 Poi che nel viso a certi gli occhi porsi,
Ne' quali il doloroso fuoco casca,
Non ne conobbi alcun; ma io m'accorsi

19 Che dal collo a ciascun pendea una tasca,
Ch'avea certo colore e certo segno,
E quindi par che il loro occhio si pasca.

20 E com'io riguardando tra lor vegno,
In una borsa gialla vidi azzurro,
Che di lione avea faccia e contegno.

21 Poi procedendo di mio sguardo il curro,
Vidine un'altra più che sangue rossa
Mostrare un'oca bianca più che burro.

Que, là, tes entretiens soient brefs : en attendant ton retour, à celle-ci je parlerai, pour qu'elle nous prête ses fortes épaules.

Ainsi, encore en haut, sur l'extrême limite du septième cercle, tout seul j'allais là où assise était la gent triste [3],

Par les yeux au dehors éclatait leur douleur : d'ici, de là, ils s'abritaient avec les mains, tantôt contre le souffle embrasé, tantôt contre l'ardeur du sol :

Comme, avec les pieds et le museau, en été font les chiens, quand ils sont mordus par les puces, les mouches ou les taons,

Ayant fixé les yeux sur le visage de quelques-uns sur qui tombait le feu cuisant, je n'en reconnus aucun.

Mais j'avisai qu'au cou de chacun pendait une bourse diverse de couleur, et marquée d'un signe divers : et leur œil semblait s'en repaître,

Et comme, en regardant, parmi eux j'allais, dans une bourse jaune je vis en azur ce qui avait la face et le port d'un lion [4],

Puis, continuant de regarder, je vis une autre bourse, rouge comme du sang, montrer une oie plus blanche que le lait [5].

22 Ed un, che d'una scrofa azzurra e grossa
Segnato avea lo suo sacchetto bianco,
Mi disse : Che fai tu in questa fossa?

23 Or te ne va : e perchè se' vivo anco,
Sappi che 'l mio vicin Vitaliano
Sederà qui dal mio sinistro fianco.

24 Con questi Fiorentin son Padovano;
Spesse fiate m'intronan gli orecchi,
Gridando : Vegna il cavalier sovrano,

25 Che recherà la tasca coi tre becchi :
Quindi storse la bocca, e di fuor trasse
La lingua, come bue che 'l naso lecchi.

26 Ed io, temendo nol più star crucciasse
Lui che di poco star m'avea ammonito,
Torna' mi indietro dall'anime lasse.

27 Trovai lo Duca mio ch'era salito
Già sulla groppa del fiero animale,
E disse a me : Or sie forte ed ardito.

28 Omai si scende per sì fatte scale :
Monta dinanzi, ch'io voglio esser mezzo,
Sì che la coda non possa far male.

29 Quale colui, ch'è si presso al riprezzo
Della quartana, c'ha già l'unghie smorte,
E triema tutto pur guardando il rezzo;

Et un qui, dans un sachet blanc, avait pour signe une grosse laie azur [6], me dit : — Que fais-tu dans cette fosse?

Va-t'en; et puisque encore tu vis, sache que mon voisin Vitalien [7] s'assiéra ici à ma gauche.

Parmi ces Florentins, je suis Padouan. Souvent ils m'assourdissent les oreilles, criant : « Vienne le cavalier souverain,

« Qui apportera la bourse aux trois becs [8] ! » Ensuite il tordit la bouche et tira la langue, comme un bœuf qui lèche ses naseaux.

Et moi, craignant que rester plus longtemps ne courrouçât celui qui m'avait averti de peu m'arrêter, je m'éloignai de ces âmes misérables.

Je trouvai mon Maître qui déjà était monté sur la croupe de l'horrible animal; il me dit : — Maintenant, sois fort et hardi.

On descend désormais par cet escalier : monte devant; je veux être au milieu, pour que la queue ne te puisse faire de mal.

Tel que celui qui est si près du frisson de la fièvre quarte, que déjà ses ongles sont pâles, et qu'il tremble à l'attente seule du froid :

30 Tal divenn' io alle parole porte;
Ma vergogna mi fer le sue minacce,
Che innanzi a buon signor fa servo forte.

31 Io m' assettai in su quelle spallacce:
Sì volli dir, ma la voce non venne
Com' io credetti: Fa che tu m'abbracce.

32 Ma esso ch' altra volta mi sovvenne
Ad altro, forte, tosto ch' io montai,
Con le braccia m' avvinse e mi sostenne:

33 E disse: Gerion, moviti omai:
Le ruote larghe, e lo scender sia poco:
Pensa la nuova soma che tu hai.

34 Come la navicella esce di loco
In dietro in dietro; sì quindi si tolse;
E poi ch' al tutto si sentì a giuoco,

35 Là 'v' era il petto, la coda rivolse,
E quella tesa, come anguilla, mosse,
E con le branche l' aere a sè raccolse.

36 Maggior paura non credo che fosse,
Quando Fetonte abbandonò li freni,
Perchè 'l ciel, come pare ancor, si cosse;

37 Nè quand' Icaro misero le reni
Sentì spennar per la scaldata cera,
Gridando il padre a lui: Mala via tieni;

Tel devins-je après ces paroles; mais ce qu'elles avaient de menaçant m'inspira cette honte qui, devant un maître intrépide, rend un serviteur courageux.

Je m'assis sur ces larges épaules; et comme je voulus dire : « Soutiens-moi ! » la voix ne vint pas, ainsi que je croyais.

Mais lui, dont la force, d'autres fois, en haut, m'avait secouru, dès que je montai, m'entoura et me soutint de ses bras.

Puis il dit : — Gérion, vas, maintenant! Que les cercles soient larges, et que la descente soit douce; pense à la charge nouvelle que tu portes.

Comme d'un lieu étroit sort la nacelle, peu à peu reculant, ainsi de là il sortit; et lorsqu'ensuite il se sentit tout à fait libre,

Où était la poitrine il tourna la queue, et allongeant celle-ci, comme une anguille il se mut, avec les pattes ramenant l'air à soi.

Quand Phaéton abandonna les rênes, par quoi le ciel, comme il paraît encore[9], s'enflamma;

Ni quand le malheureux Icare sentit ses reins se dépouiller de plumes, à cause de la cire qui fondait, son père lui criant : « Tu tiens une mauvaise route! »

38 Che fu la mia, quando vidi ch' i' era
Nell' aer d' ogni parte, e vidi spenta
Ogni veduta, fuor che della fiera.

39 Ella sen va notando lenta lenta;
Ruota e discende, ma non me n' accorgo,
Se non ch' al viso, e di sotto mi venta.

40 I' sentia già dalla man destra il gorgo
Far sotto noi un orribile stroscio,
Perchè con gli occhi in giù la testa sporgo.

41 Allor fu' io più timido allo scoscio:
Perocch' io vidi fuochi, e sentii pianti;
Ond' io tremando tutto mi raccoscio.

42 E vidi poi, chè nol vedea davanti,
Lo scendere e 'l girar, per li gran mali
Che s' appressavan da diversi canti.

43 Come 'l falcon ch' è stato assai sull' ali,
Che, senza veder logoro o uccello,
Fa dire al falconiere: Oimè tu cali:

44 Discende lasso, onde si muove snello
Per cento ruote, e da lungi si pone
Dal suo maestro disdegnoso e fello:

45 Così ne pose al fondo Gerione
A piede a piè della stagliata rocca,
E, discarcate le nostre persone,

Si dileguò, come da corda cocca.

Je ne crois pas que la peur ait été plus grande que ne fut la mienne, lorsque je me vis de toutes parts dans l'air, sans découvrir autre chose que la bête :

Elle s'en va nageant, doucement, doucement, tourne et descend, et point ne m'en aperçois-je, si ce n'est au vent qui monte et me frappe le visage.

Déjà j'entendais, au-dessous de nous, à main droite, l'horrible fracas de l'abîme; ce pourquoi en bas avec la tête j'avance les yeux.

Alors plus de crainte m'inspira le gouffre, voyant des feux et entendant des pleurs, d'où tout tremblant je me raccroupis.

Et je vis, ce qu'avant je ne voyais pas, le descendre et le tourner, par les grands maux qui de divers côtés s'approchaient.

Comme le faucon qui, sans voir ni leurre ni oiseau, ayant longtemps volé, fait dire au fauconnier : « Hélas! tu baisses! »

Descend fatigué de là où, agile, il décrivait cent cercles, et, triste et chagrin, se pose loin du maître :

Ainsi, dans le fond, au pied de la roche escarpée, nous déposa Gérion, et de nous s'étant déchargé,

S'éloigna, comme la flèche de la corde.

CANTO DECIMOTTAVO

1 Luogo è in inferno, detto Malebolge,
Tutto di pietra di color ferrigno,
Come la cerchia che d'intorno il volge.

2 Nel dritto mezzo del campo maligno
Vaneggia un pozzo assai largo e profondo,
Di cui suo loco dicerò l'ordigno.

3 Quel cinghio che rimane adunque è tondo
Tra 'l pozzo e 'l piè dell'alta ripa dura.
Ed ha distinto in dieci valli il fondo.

4 Quale, dove per guardia delle mura
Più e più fossi cingon li castelli,
La parte dov'ei son rende figura;

5 Tale imagine quivi facean quelli.
E come a tai fortezze dai lor sogli
Alla ripa di fuor son ponticelli;

CHANT DIX-HUITIÈME

Il est en Enfer un lieu appelé Malebolge [1], tout de pierre couleur de fer, comme le cercle qui l'entoure.

Droit au milieu de la campagne maligne, s'ouvre béant un puits large et profond, dont, en son lieu, on dira la structure.

L'espace, de forme ronde, entre le puits et la haute rive solide, était, en descendant au fond, divisé en dix retranchements.

Tels que les châteaux autour desquels on creuse, pour la défense des murs, de nombreux fossés, qui rendent sûre la partie qu'ils ceignent;

Tels paraissaient là ces retranchements; et comme, en de pareilles forteresses, des seuils [2] à la rive sont de petits ponts,

6 Così da imo della roccia scogli
Movién, che recidean gli argini e i fossi
Infino al pozzo, che i tronca e raccogli.

7 In questo luogo, dalla schiena scossi
Di Gerion, trovammoci; e il Poeta
Tenne a sinistra, e io dietro mi mossi.

8 Alla man destra vidi nuova piéta;
Nuovi tormenti e nuovi frustatori,
Di che la prima bolgia era repleta.

9 Nel fondo erano ignudi i peccatori:
Dal mezzo in qua ci venian verso 'l volto,
Di là con noi, ma con passi maggiori:

10 Come i Roman, per l'esercito molto,
L'anno del Giubbileo, su per lo ponte
Hanno a passar la gente modo tolto;

11 Che dall'un lato tutti hanno la fronte
Verso 'l castello, e vanno a Santo Pietro,
Dall'altra sponda vanno verso 'l monte.

12 Di qua, di là, su per lo sasso tetro
Vidi dimon cornuti con gran ferze,
Che li battean crudelmente di retro.

13 Ahi come facén lor levar le berze
Alle prime percosse! e già nessuno
Le seconde aspettava nè le terze.

Ainsi du pied du précipice partent des rochers, qui coupent les remparts et les fossés jusqu'au puits, où tronqués ils s'arrêtent.

Secoués du dos de Gérion, nous nous trouvâmes en ce lieu. Le Poëte prit à gauche, et derrière lui je marchai.

A main droite, je vis avec une nouvelle pitié des tourments nouveaux et de nouveaux tourmenteurs, dont la première bolge était pleine.

Au fond étaient les pécheurs nus : du milieu, d'un côté, ils venaient le visage vers nous; de l'autre, ils allaient comme nous, mais à plus grands pas[3] :

Comme les Romains, à cause de la foule, l'année du Jubilé, ont réglé la manière de passer sur le pont;

Tous, d'un côté, ont le front vers le château, et vont à Saint-Pierre, et de l'autre côté vers le mont[4].

D'ici, de là, sur les noirs rochers, je vis des démons cornus qui, avec de grands fouets, les frappaient cruellement par derrière.

Ah! comme, aux premiers coups, ils les faisaient lever les jambes! Aucun n'attendait ni les seconds ni les troisièmes.

14 Mentr'io andava, gli occhi miei in uno
Furo scontrati; ed io sì tosto dissi:
Già di veder costui non son digiuno.

15 Perciò a figurarlo i piedi affissi:
E 'l dolce Duca meco si ristette,
E assentì ch'alquanto indietro gissi.

16 E quel frustato celar si credette
Bassando 'l viso, ma poco gli valse:
Ch'io dissi: Tu che l'occhio a terra gette,

17 Se le fazion che porti non son false,
Venedico se' tu Caccianimico;
Ma che ti mena a sì pungenti salse?

18 Ed egli a me: Mal volentier lo dico;
Ma sforzami la tua chiara favella,
Che mi fa sovvenir del mondo antico.

19 I' fui colui, che la Ghisola bella
Condussi a far la voglia del Marchese,
Come che suoni la sconcia novella.

20 E non pur io qui piango Bolognese:
Anzi n'è questo luogo tanto pieno,
Che tante lingue non son ora apprese

21 A dicer *sipa* tra Savena e 'l Reno:
E se di ciò vuoi fede o testimonio,
Recati a mente il nostro avaro seno.

Pendant que j'allais, mes yeux rencontrèrent l'un d'eux, et aussitôt je dis : — Ce n'est pas la première fois que je vois celui-ci.

Ce pourquoi je m'arrêtai pour le regarder, et mon doux Maître avec moi s'arrêta, et consentit à ce qu'un peu je retournasse en arrière.

Ce fustigé croyait se celer en baissant la tête, mais peu lui servit : — Toi, lui dis-je, qui fixes l'œil à terre,

Si tes traits ne sont pas menteurs, tu es Venedigo Caccianimico [5]. Mais qu'est-ce qui te vaut de si cuisantes peines?

Et lui à moi : — Mal volontiers le dis-je; mais m'y contraint ton clair langage [6], qui me fait souvenir du monde ancien.

Je fus celui qui induisit la belle Ghisola à faire ce que voulait le marquis, quoi que dise une fausse rumeur [7].

Et je ne suis pas le seul Bolonais qui pleure ici : ce lieu en est si plein, qu'il y a maintenant moins de langues exercées

A dire *sipa* [8], entre la Savène et le Reno; et si de cela tu veux un témoignage certain, rappelle-toi notre cœur avare.

22 Così parlando il percosse un demonio
Della sua scuriada, e disse: Via,
Ruffian, qui non son femmine da conio.

23 Io mi raggiunsi con la scorta mia:
Poscia con pochi passi divenimmo,
Dove uno scoglio della ripa uscia.

24 Assai leggieramente quel salimmo,
E volti a destra sopra la sua scheggia,
Da quelle cerchie eterne ci partimmo.

25 Quando noi fummo là, dov'ei vaneggia
Di sotto, per dar passo agli sferzati,
Lo Duca disse: Attendi, e fa che feggia

26 Lo viso in te di questi altri malnati,
A' quali ancor non vedesti la faccia,
Perocchè son con noi insieme andati.

27 Dal vecchio ponte guardavam la traccia,
Che venia verso noi dall'altra banda,
E che la ferza similmente scaccia.

28 Il buon Maestro, senza mia dimanda,
Mi disse: Guarda quel grande che viene,
E per dolor non par lagrima spanda:

29 Quanto aspetto reale ancor ritiene!
Quelli è Jason, che per cuore e per senno
Li Colchi del monton privati fene.

Comme il parlait ainsi, un démon le frappa de sa lanière, et dit : « Va, rufien, il n'y a point ici de femmes dont on trafique! »

Je rejoignis mon Guide, et, en peu de pas, nous vînmes là où de la rive partait un rocher.

Facilement nous montâmes, et, tournant à droite sur cette roche escarpée, de ces cercles éternels nous sortîmes.

Quand nous fûmes à l'endroit où en dessous se fait un vide, pour donner passage aux fustigés, le Maître dit : — Arrête-toi, et que tes regards se portent

Sur ces autres mal nés, dont tu n'as pas encore vu la face, parce que avec nous ils allaient [9].

Du vieux pont, nous regardions la bande qui venait vers nous de l'autre côté, et que pareillement le fouet déchire.

Et le bon Maître, sans aucune mienne demande, me dit : — Regarde ce grand qui vient, à qui la douleur n'arrache pas une larme :

Quel royal aspect il conserve encore! C'est Jason, qui, par force et par ruse, ravit aux Colchidiens la Toison.

30 Egli passò per l'isola di Lenno,
Poi che le ardite femmine spietate
Tutti li maschi loro a morte dienno.

31 Ivi con segni e con parole ornate
Isifile ingannò, la giovinetta,
Che prima l'altre avea tutte ingannate.

32 Lasciolla quivi gravida e soletta :
Tal colpa a tal martirio lui condanna;
Ed anche di Medea si fa vendetta.

33 Con lui sen va chi da tal parte inganna :
E questo basti della prima valle
Sapere, e di color che in sè assanna.

34 Già eravam là 've lo stretto calle
Con l'argine secondo s'incrocicchia,
E fa di quello ad un altr'arco spalle.

35 Quindi sentimmo gente che si nicchia
Nell'altra bolgia, e che col muso sbuffa,
E sè medesma con le palme picchia.

36 Le ripe eran grommate d'una muffa
Per l'alito di giù che vi si appasta,
Che con gli occhi e col naso facea zuffa.

37 Lo fondo è cupo sì, che non ci basta
L'occhio a veder senza montare al dosso
Dell'arco, ove lo scoglio più sovrasta.

Il passa par Lemnos, après que les femmes, hardies et sans pitié, y eurent mis tous les hommes à mort.

Avec des gages et de décevantes paroles, il trompa la jeune Hypsipyle[10], qui avait la première trompé toutes les autres[11];

Et là, toute seule, enceinte il la laissa. Un tel crime le condamne à un tel supplice; et de Médée aussi s'accomplit la vengeance.

Avec lui vont ceux qui usent de la même fraude. Pas n'est besoin d'en savoir plus de la première enceinte, et de ceux qui y sont tourmentés.

Déjà nous étions là où l'étroit sentier croise le second rempart, et forme une voûte d'une arche à l'autre.

Là nous ouïmes la gent qui gémit dans l'autre bolge[12], et s'ébroue, et se déchire de ses propres mains.

Les rives, par l'haleine qui d'au-dessous monte et s'y épaissit, étaient recouvertes d'une croûte moisie, qui rebute les yeux et le nez.

Si avant est le fond, que d'aucun lieu on ne le peut voir, sans monter sur le haut de l'arche, où le rocher est le plus à pic.

38 Quivi venimmo, e quindi giù nel fosso
Vidi gente attuffata in uno sterco,
Che dagli uman privati parea mosso.

39 E mentre ch'io laggiù con l'occhio cerco,
Vidi un col capo sì di merda lordo,
Che non parea s'era laico o cherco.

40 Quei mi sgridò : Perchè se' tu sì ingordo
Di riguardar più me che gli altri brutti?
E io a lui : Perchè, se ben ricordo,

41 Già t' ho veduto coi capelli asciutti,
E sei Alessio Interminei da Lucca :
Però t'adocchio più che gli altri tutti.

42 Ed egli allor, battendosi la zucca :
Quaggiù m' hanno sommerso le lusinghe,
Ond' io non ebbi mai la lingua stucca.

43 Appresso ciò lo Duca : Fa che pinghe,
Mi disse, un poco il viso più avante,
Sì che la faccia ben con gli occhi attinghe

44 Di quella sozza scapigliata fante,
Che là si graffia con l'unghie merdose,
Ed or s'accoscia, ed ora è in piede stante.

45 Taida è, la puttana, che rispose
Al drudo suo, quando disse : Ho io grazie
Grandi appo te? Anzi meravigliose.

E quinci sien le nostre viste sazie.

Là nous vînmes, et de là, en bas dans la fosse, je vis des gens plongés dans une mare d'excréments qui des privés semblaient être tirés.

Et pendant que de l'œil je cherche dans cette fosse, j'en vis un dont la tête était si salie d'ordures, qu'on ne pouvait reconnaître s'il était laïque ou clerc.

Grondant, il me dit : — Pourquoi plus avidement me regardes-tu que les autres souillés? Et moi à lui : — Parce que, si bien m'en souviens-je,

Je t'ai déjà vu avec des cheveux secs, et tu es Alexis Interminei [13], de Lucques; pour cela, je te regarde plus que les autres.

Et lui alors, se frappant le crâne : — Ici bas m'ont plongé les flatteries dont ma langue jamais ne fut lasse.

Après cela, le Maître : — Porte ta vue, me dit-il, un peu plus avant, de sorte que tes yeux discernent bien la figure

De cette sale servante [14] échevelée, qui là s'égratigne avec ses ongles embrenés, et tantôt s'accroupit, tantôt se tient debout :

C'est Thaïs, la courtisane, qui, lorsque son amant lui dit : « Ne me dois-tu pas de grandes grâces? » lui répondit : « De merveilleuses, même [15]. »

Que de cette enceinte notre vue soit rassasiée.

CANTO DECIMONONO

1 O Simon mago, o miseri seguaci,
Che le cose di Dio, che di bontate
Deon essere spose, e voi rapaci

2 Per oro e per argento adulterate;
Or convien che per voi suoni la tromba,
Perocchè nella terza bolgia state.

3 Già eravamo, alla seguente tomba
Montati, dello scoglio in quella parte,
Ch' appunto sovra mezzo 'l fosso piomba.

4 O somma Sapienza, quanta è l'arte
Che mostri in cielo, in terra e nel mal mondo,
E quanto giusto tua virtù comparte!

5 Io vidi per le coste e per lo fondo
Piena la pietra livida di fori
D' un largo tutti, e ciascuno era tondo.

CHANT DIX-NEUVIÈME

O Simon le magicien! ô misérables qui suivez ses traces! vous dont la rapacité prostitue, pour de l'or et pour de l'argent, les choses de Dieu,

Épouses[1] destinées aux bons; il convient que pour vous sonne maintenant la trompette, puisque vous êtes dans la troisième bolge[2].

Déjà nous étions montés à l'autre arche, en cette partie du roc qui surplombe exactement le milieu de la fosse.

O suprême Sagesse, combien grand est l'art que tu montres au ciel, sur la terre et dans le monde mauvais, et combien sont justes les dispensations de ta puissance!

Je vis, sur les côtés et au fond, la pierre livide pleine de trous d'une égale largeur, et chacun était rond.

6 Non mi parén meno ampi nè maggiori,
Che quei che son nel mio bel San Giovanni
Fatti per luogo de' battezzatori;

7 L'un degli quali, ancor non è molt'anni,
Rupp'io per un che dentro v'annegava:
E questo sia suggel ch'ogni uomo sganni.

8 Fuor della bocca a ciascun soperchiava
D'un peccator li piedi, e delle gambe
Infino al grosso, e l'altro dentro stava.

9 Le piante erano a tutti accese intrambe;
Per che sì forte guizzavan le giunte,
Che spezzate averian ritorte e strambe.

10 Qual suole il fiammeggiar delle cose unte
Muoversi pur su per l'estrema buccia;
Tal era lì da' calcagni alle punte.

11 Chi è colui, Maestro, che si cruccia,
Guizzando più che gli altri suoi consorti,
Diss'io, e cui più rossa fiamma succia?

12 Ed egli a me: Se tu vuoi ch'io ti porti
Laggiù per quella ripa che più giace,
Da lui saprai di sè e de' suoi torti.

13 Ed io: Tanto m'è bel, quanto a te piace:
Tu se' signore, e sai ch'io non mi parto
Dal tuo volere, e sai quel che si tace.

Ils ne me semblaient ni plus ni moins amples que, dans mon beau Saint-Jean, ceux qu'on a creusés pour les baptisants [3].

L'un desquels je brisai, il y a peu d'années, pour sauver un enfant qui se noyait : et que, par ce témoignage, tout homme soit détrompé [4].

De la bouche de chacun sortaient d'un pécheur les pieds et les jambes jusqu'au mollet, et le reste était dedans.

Tous avaient les plantes des pieds embrasées ; par quoi si fortement se contractaient les jointures, qu'elles auraient rompu cordes et liens.

Tel à la surface des choses ointes est le mouvement de la flamme ; tel était-il là, des talons jusqu'au bout des doigts.

— Maître, dis-je, quel est celui qui, dans son angoisse, frétille plus que ses compagnons, et que suce une flamme plus rouge ?

Et lui à moi : — Si tu veux qu'en bas je te porte par cette rive d'au-dessous, tu sauras de lui-même qui il est, et quelles furent ses fautes.

Et moi : — M'est bon tout ce qui te plaît ; tu es mon Seigneur, et sais qu'en rien je ne m'écarte de ton vouloir, toi qui connais même ce qu'on tait.

14 Allor venimmo in su l'argine quarto;
Volgemmo, e discendemmo a mano stanca
Laggiù nel fondo foracchiato e arto.

15 E 'l buon Maestro ancor dalla sua anca
Non mi dipose, sin mi giunse al rotto.
Di quei che si pingeva con la zanca.

16 O qual che se', che 'l di su tien di sotto,
Anima trista, come pal commessa,
Comincia' io a dir, se puoi, fa motto.

17 Io stava come 'l frate che confessa
Lo perfido assassin, che poi ch'è fitto,
Richiama lui, per che la morte cessa.

18 Ed ei gridò: Se' tu già costì ritto,
Se' tu già costì ritto, Bonifazio?
Di parecchi anni mi mentì lo scritto.

19 Se' tu sì tosto di quell'aver sazio,
Per lo qual non temesti torre a inganno
La bella Donna, e di poi farne strazio?

20 Tal mi fec' io, quai son color che stanno,
Per non intender ciò ch'è lor risposto,
Quasi scornati, e risponder non sanno.

21 Allor Virgilio disse: Dilli tosto,
Non son colui, non son colui che credi:
Ed io risposi come a me fu imposto.

Alors nous vînmes sur le quatrième rempart[5], et, tournant, nous descendîmes, à main gauche, dans le fond étroit et percé de trous.

Et le bon Maître ne me déposa point de sa hanche, qu'il ne m'eût porté jusqu'à celui qui tant se lamentait avec les jambes :

— O toi qui, planté comme un pin, as en dessus ce qui devrait être en dessous, qui que tu sois, âme triste, commençai-je à dire, parle, si tu le peux.

Je me tenais comme le frère qui confesse le perfide assassin, et que, déjà dans la fosse, celui-ci rappelle pour retarder la mort[6].

Et lui cria : — Es-tu là debout déjà, là debout es-tu déjà, Boniface[7]? L'écrit m'a menti de plusieurs années[8]?

Es-tu si tôt rassasié de ces richesses, à l'aide desquelles tu n'as pas craint de t'emparer frauduleusement de la belle Dame[9], que tu as ensuite saccagée?

Tel que ceux qui, ne comprenant point ce qu'on leur dit, demeurent comme moqués, et ne savent que répondre, tel fus-je.

Lors Virgile : — Dis-lui vite : « Je ne suis pas celui, je ne suis pas celui que tu crois! » Et je répondis comme il m'était prescrit.

22 Per che lo spirto tutti storse i piedi :
Poi sospirando, e con voce di pianto,
Mi disse : Dunque che a me richiedi?

23 Se di saper chi io sia ti cal cotanto,
Che tu abbi però la ripa scorsa,
Sappi ch' io fui vestito del gran manto :

24 E veramente fui figliuol dell' orsa,
Cupido sì per avanzar gli orsatti,
Che su l' avere, e qui me misi in borsa.

25 Di sotto al capo mio son gli altri tratti
Che precedetter me simoneggiando,
Per la fessura della pietra piatti.

26 Laggiù cascherò io altresì, quando
Verrà colui ch' io credea che tu fossi,
Allor ch' io feci il subito dimando.

27 Ma più è 'l tempo già che i piè mi cossi,
E ch' io son stato così sottosopra,
Ch' ei non starà piantato e coi piè rossi :

28 Chè dopo lui verrà di più laid' opra
Di ver ponente un pastor senza legge,
Tal che convien che lui e me ricopra.

29 Nuovo Iason sarà, di cui si legge
Ne' Maccabei : e com' a quel fu molle
Suo re, così fia a lui chi Francia regge.

Sur quoi le damné tordit les pieds; puis, soupirant et d'une voix plaintive, me dit : — Que demandes-tu donc ?

Si de savoir qui je suis tu as tant de souci, que tu aies pour cela parcouru ces rives, saches que je fus revêtu du grand manteau [10].

Je fus vraiment fils de l'Ourse [11], et si avide que, pour enrichir les oursons, je mis là-haut l'or, et ici moi-même dans la bourse.

Tirés par la fente de la pierre, sous ma tête sont couchés les simoniaques qui me précédèrent.

Là aussi je tomberai, quand viendra celui que je te croyais être, lorsque je fis la soudaine demande.

Mais plus de temps il y a déjà que mes pieds brûlent et que j'ai été ainsi renversé, qu'il ne le sera lui-même, et que ses pieds ne brûleront :

Car, souillé de plus laides œuvres, après lui viendra du Couchant un pasteur sans loi [12], tel que lui et moi il convient qu'il recouvre.

Il sera un nouveau Jason duquel parlent les Macchabées, et comme à celui-là flexible fut son roi, à celui-ci le sera le roi qui régit la France [13].

30 Io non so s' i' mi fui quí troppo folle,
Ch' io pur risposi lui a questo metro:
Deh or mi dì, quanto tesoro volle

31 Nostro Signore in prima da San Pietro,
Che ponesse le chiavi in sua balia?
Certo non chiese se non: Viemmi dietro.

32 Nè Pier nè gli altri chiesero a Mattia
Oro o argento, quando fu sortito
Nel luogo che perdè l' anima ria.

33 Però ti sta, chè tu se' ben punito;
E guarda ben la mal tolta moneta,
Ch' esser ti fece contra Carlo ardito.

34 E se non fosse ch' ancor lo mi vieta
La reverenza delle somme chiavi,
Che tu tenesti nella vita lieta,

35 I' userei parole ancor più gravi:
Chè la vostra avarizia il mondo attrista,
Calcando i buoni e sollevando i pravi.

36 Di voi, Pastor, s' accorse il Vangelista,
Quando colei, che siede sovra l' acque,
Puttaneggiar co' regi a lui fu vista:

37 Quella che con le sette teste nacque,
E dalle diece corna ebbe argomento,
Fin che virtute al suo marito piacque.

Je ne sais si je fus bien sensé, lui répondant en cette sorte : — Hé ! dis-moi quel trésor

Notre Seigneur exigea de saint Pierre, avant de remettre les clefs en son pouvoir? Certes, pour toute demande il lui dit : « Suis-moi. »

Ni Pierre ni les autres n'exigèrent de Mathias de l'or ou de l'argent, quand par le sort il fut élu à l'office que perdit l'âme criminelle [14].

Reste donc là, car justement es-tu puni, et garde bien les deniers mal perçus, qui contre Charles te rendirent hardi [15].

Et n'était que, même ici, me le défend le respect pour les clefs souveraines que tu tins pendant la douce vie,

J'userais de paroles encore plus rudes : car votre avarice attriste le monde, foulant aux pieds les bons, et élevant les mauvais.

Ce fut vous, Pasteurs, qu'eut sous les yeux l'Évangéliste, quand avec les rois il vit forniquer celle qui est assise sur les eaux [16],

Celle qui naquit avec les sept têtes et eut les dix cornes pour signe [17], tant que la vertu plut à son époux [18].

38 Fatto v' avete Dio d' oro e d' argento :
E che altro è da voi all' idolatre,
Se non ch' egli uno, e voi n' orate cento?

39 Ahi, Costantin, di quanto mal fu matre,
Non la tua conversion, ma quella dote
Che da te prese il primo ricco patre!

40 E mentre io gli cantava cotai note,
O ira o coscienza che 'l mordesse,
Forte spingava con ambo le piote.

41 Io credo ben ch' al mio Duca piacesse,
Con sì contenta labbia sempre attese
Lo suon delle parole vere espresse.

42 Però con ambo le braccia mi prese,
E poi che tutto su mi s' ebbe al petto,
Rimontò per la via onde discese;

43 Nè si stancò d' avermi a sè ristretto,
Sì mi portò sovra 'l colmo dell' arco,
Che dal quarto al quint' argine è tragetto.

44 Quivi soavemente spose il carco
Soave, per lo scoglio sconcio ed erto,
Che sarebbe alle capre duro varco.

Indi un altro vallon mi fu scoverto.

Vous vous êtes fait un Dieu d'or et d'argent; et, entre vous et l'idolâtre, quelle différence, sinon qu'il en prie un, et vous cent?.

Ah! Constantin, de combien de maux fut mère, non ta conversion, mais cette dot que reçut de toi le premier Père [19] enrichi.

Et pendant qu'à lui je chantais de telles notes, soit colère, soit conscience qui le mordît, il remuait fortement les deux pieds.

Je crois que cela plaisait à mon Guide, tant, d'un visage content, il écoutait les paroles empreintes de vérité.

Cependant il me prit avec les deux bras, et quand je fus sur sa poitrine, il remonta par où il était descendu,

Et ne se fatigua point de me tenir serré contre soi, mais il me porta sur le sommet de l'arche qui forme le trajet du quatrième au cinquième rempart.

Là doucement il posa la douce charge sur le rocher âpre et abrupt, qui serait aux chèvres un dur passage.

De là je découvris un autre bastion.

CANTO VENTESIMO

1 Di nuova pena mi convien far versi,
E dar materia al ventesimo canto
Della prima canzon, ch'è de' sommersi.

2 Io era già disposto tutto quanto
A risguardar nello scoverto fondo,
Che si bagnava d'angoscioso pianto;

3 E vidi gente per lo vallon tondo
Venir, tacendo e lagrimando, al passo
Che fanno le letane in questo mondo.

4 Come 'l viso mi scese in lor più basso,
Mirabilmente apparve esser travolto
Ciascun dal mento al principio del casso:

5 Chè dalle reni era tornato il volto,
E indietro venir gli convenia,
Perchè 'l veder dinanzi era lor tolto.

CHANT VINGTIÈME

Il convient que mes vers racontent un nouveau supplice, et qu'il soit le sujet du vingtième chant de la première Cantique consacrée aux submergés.

J'étais déjà tout disposé pour regarder le fond, maintenant à découvert, que baignaient des pleurs d'angoisse,.

Quand, par la ronde enceinte, des gens[1] je vis en silence et versant des larmes, du même pas que les processions en ce monde.

Lorsque plus bas sur eux ma vue descendit, chacun d'eux me parut étrangement transposé du menton au commencement du buste.

Ayant le visage tourné vers les reins, il leur fallait aller en arrière, parce qu'ils ne pouvaient voir par devant.

6 Forse per forza già di parlasia
Si travolse così alcun del tutto;
Ma io nol vidi, nè credo che sia.

7 Se Dio ti lasci, lettor, prender frutto
Di tua lezione, or pensa per te stesso,
Com'io potea tener lo viso asciutto,

8 Quando la nostra imagine da presso
Vidi sì torta, che 'l pianto degli occhi
Le natiche bagnava per lo fesso.

9 Certo io piangea, poggiato ad un de' rocchi
Del duro scoglio, sì che la mia Scorta
Mi disse: Ancor se' tu degli altri sciocchi?

10 Qui vive la pietà quando è ben morta.
Chi è più scelerato di colui
Ch'al giudicio divin passion porta?

11 Drizza la testa, drizza, e vedi a cui
S'aperse, agli occhi de' Teban, la terra,
Per che gridavan tutti: Dove rui,

12 Anfiarao? perchè lasci la guerra?
E non restò di ruinare a valle
Fino a Minòs, che ciascheduno afferra.

13 Mira, c'ha fatto petto delle spalle:
Perchè volle veder troppo davante,
Dirietro guarda, e fa ritroso calle.

Peut-être en est-il que la force de la paralysie ait ainsi totalement retournés ; mais je n'en ai point vu, et je ne crois pas qu'il y en ait.

Si Dieu permet, lecteur, que de cette lecture tu retires du fruit, pense toi-même si, d'un œil sec,

Je pus voir de près notre image tellement déformée, que, des yeux coulant le long du dos, les pleurs baignaient la croupe.

Certes, appuyé contre un fragment du dur rocher, tant je pleurais, que mon Guide me dit : — Es-tu, toi aussi, comme les autres insensés?

Ici vit la pitié, lorsque bien elle est morte [2]. Qui plus coupable est que celui qu'émeut de compassion le jugement divin?

Dresse, dresse la tête, et vois celui pour qui s'ouvrit la terre aux yeux des Thébains, de sorte que tous criaient : « Où vas-tu, Amphiaraüs?

« Pourquoi laisses-tu la guerre? » Et, de ruine en ruine, sans s'arrêter, il tomba jusqu'à Minos, qui se saisit de tous.

Vois comme son dos est devenu sa poitrine : parce que trop en avant il voulut voir, il regarde en arrière et marche à reculons.

14 Vedi Tiresia, che mutò sembiante,
Quando di maschio femmina divenne,
Cangiandosi le membra tutta quante;

15 E prima poi ribatter le convenne
Li duo serpenti avvolti colla verga,
Che riavesse le maschili penne.

16 Aronta è quei ch'al ventre gli s'atterga,
Che nei monti di Luni, dove ronca
Lo Carrarese che di sotto alberga,

17 Ebbe tra bianchi marmi la spelonca
Per sua dimora; onde a guardar le stelle
E 'l mar non gli era la veduta tronca.

18 E quella che ricopre le mammelle,
Che tu non vedi, con le trecce sciolte,
E ha di là ogni pilosa pelle,

19 Manto fu, che cercò per terre molte;
Poscia si pose là dove nacqu'io:
Onde un poco mi piace che m'ascolte.

20 Posciachè il padre suo di vita uscio,
E venne serva la città di Baco,
Questa gran tempo per lo mondo gio.

21 Suso in Italia bella giace un laco
Appiè dell'alpe, che serra Lamagna
Sovra Tiralli, ed ha nome Benaco.

Vois Tirésias [4], qui changea de semblance, lorsque, ses membres se transformant, d'homme il devint femme :

Et il lui fallut, de nouveau, frapper de sa verge les deux serpents entrelacés, avant de recouvrer les plumes de mâle.

Celui qui s'adosse à son ventre [5] est Arons [6], lequel, dans les monts de Luni, où sarcle le Carrarois qui habite au-dessous,

Eut pour demeure la grotte creusée dans les blancs marbres, d'où, sans que rien lui coupât la vue, il pouvait observer les étoiles et la mer.

Et celle-là qui, de ses tresses dénouées, recouvre son sein que tu ne vois pas, et qui, au-dessous, a toute la peau velue,

Fut Manto [7], qui erra par beaucoup de pays, puis s'arrêta là où je naquis : ce pourquoi il me plaît que tu m'écoutes un peu.

Après que son père eut quitté la vie, et que serve fut devenue la cité de Bacchus [8], elle s'en alla longtemps par le monde.

Là-haut, dans la belle Italie, s'étend, au pied des Alpes, un lac qui borne l'Allemagne, au-dessus du Tyrol, et a nom Benaco.

22 Per mille fonti, credo, e più, si bagna,
Tra Garda e Val Camonica, Pennino
Dell' acqua che nel detto lago stagna.

23 Luogo è nel mezzo là dove 'l Trentino
Pastore, e quel di Brescia, e 'l Veronese
Segnar potria, se fesse quel cammino.

24 Siede Peschiera, bello e forte arnese
Da fronteggiar Bresciani e Bergamaschi,
Ove la riva intorno più discese.

25 Ivi convien che tutto quanto caschi
Ciò che in grembo a Benaco star non può,
E fassi fiume giù pei verdi paschi.

26 Tosto che l'acqua a correr mette co,
Non più Benaco, ma Mincio si chiama
Fino a Governo, dove cade in Po.

27 Non molto ha corso, che trova una lama,
Nella qual si distende e la 'mpaluda,
E suol di state talora esser grama.

28 Quindi passando la vergine cruda
Vide terra nel mezzo del pantano,
Senza coltura, e d'abitanti nuda.

29 Là, per fuggire ogni consorzio umano,
Ristette coi suoi servi a far sue arti,
E visse, e vi lasciò suo corpo vano.

Par mille sources et plus, je crois, est baigné le pays entre Garda et Val Camonica, et l'Apennin, des eaux qui dorment dans ce lac.

Là, au milieu [9], est un endroit où le pasteur de Trente, et celui de Brescia, et celui de Vérone, pourraient bénir [10], s'ils suivaient ce chemin.

Peschiera, beau et fort rempart pour faire face aux Bresciens et aux Bergamasques, est sise au lieu où autour la rive descend le plus.

Là, il faut que tout ce que le Benaco ne peut contenir prenne son cours à travers les vertes prairies.

Dès que l'eau commence à couler, non plus Benaco, mais Mincio elle s'appelle, jusqu'à Governo, où elle tombe dans le Pô.

Elle n'a encore que peu couru, lorsqu'elle trouve une plaine basse où elle s'épand, et dont elle fait un marécage, et alors en été elle devient dangereuse [11].

Par ces lieux passant, la vierge sauvage [12] vit, au milieu de la bourbe, un endroit sans culture et nu d'habitants.

Là, fuyant tout commerce humain, elle s'arrêta avec ses serviteurs, pour exercer son art, et y vécut, et y laissa son corps inanimé.

30 Gli uomini poi, che intorno erano sparti,
S'accolsero a quel luogo, ch'era forte
Per lo pantan ch'avea da tutte parti :

31 Fer la città sovra quell'ossa morte ;
E per colei, che il luogo prima elésse,
Mantova l'appellar senz'altra sorte.

32 Già fur le genti sue dentro più spesse,
Prima che la mattia di Casalodi
Da Pinamonte inganno ricevesse.

33 Però t'assenno che, se tu mai odi
Originar la mia terra altrimenti,
La verità nulla menzogna frodi.

34 Ed io : Maestro, i tuoi ragionamenti
Mi son sì certi, e prendon sì mia fede,
Che gli altri mi sarian carboni spenti.

35 Ma dimmi della gente che procede,
Se tu ne vedi alcun degno di nota ;
Chè solo a ciò la mia mente rifiede.

36 Allor mi disse : Quel, che dalla gota
Porge la barba in sulle spalle brune,
Fu, quando Grecia fu di maschi vota

37 Sì, che appena rimaser per le cune,
Augure, e diede il punto con Calcanta
In Aulide a tagliar la prima fune.

Ensuite les hommes épars à l'entour se rassemblèrent en ce lieu, fort par le marais qui l'environnait de toutes parts;

Et, sur ces os de mort, bâtirent une ville, qu'à cause de celle qui la première avait choisi le lieu, sans autre scrutin, ils appelèrent Mantoue.

Plus nombreux autrefois en furent les habitants, avant que la folie de Casalodi n'eût été trompée par Pinamonte [13].

Ainsi t'avertis-je, afin que, si jamais tu entends donner à ma patrie une autre origine, aucun mensonge n'altère la vérité.

Et moi : — Maître, tes discours me sont si certains et tellement s'emparent de ma foi, que les autres me seraient des charbons éteints [14].

Mais, parmi la gent qui s'avance, dis-moi si tu vois quelqu'un digne de note, car à cela seul mon esprit vise.

Lors il me dit : — Celui dont la barbe descend sur ses brunes épaules, quand la Grèce tellement se dépeupla de mâles,

Qu'à peine restèrent ceux au berceau [15], fut augure, et, avec Calchas, donna en Aulide le signal de couper le premier câble.

38 Euripilo ebbe nome, e così 'l canta
L'alta mia Tragedia in alcun loco,
Ben lo sai tu, che la sai tutta quanta.

39 Quell'altro che ne' fianchi è così poco,
Michele Scotto fu, che veramente
Delle magiche frode seppe il giuoco.

40 Vedi Guido Bonatti, vedi Asdente,
Che avere inteso al cuoio ed allo spago
Ora vorrebbe, ma tardi si pente.

41 Vedi le triste che lasciaron l'ago,
La spola e 'l fuso, e fecersi indovine;
Fecer malle con erbe e con imago.

42 Ma vienne omai, chè già tiene 'l confine
D'ambedue gli emisperi, e tocca l'onda
Sotto Sibilia Caino e le spine.

43 E già iernotte fu la luna tonda:
Ben ten dee ricordar, che non ti nocque
Alcuna volta per la selva fonda.

Sì mi parlava, ed andavamo introcque.

Il eut nom Euripile, et ainsi le chante ma haute Tragédie[16] : tu le sais bien, toi qui la sais tout entière.

Cet autre si fluet fut Michel Scotto[17], qui vraiment sut les fraudes magiques.

Vois Guido Bonatti[18], vois Asdente[19], qui maintenant voudrait ne s'être mêlé que de cuir et de ligneul ; mais tard il se repent.

Vois les malheureuses qui laissèrent l'aiguille, la navette et le fuseau, et se firent devineresses ; elles composèrent des charmes avec des herbes et des images.

Mais viens : déjà Caïn et les épines[20] occupent les confins des deux hémisphères, et se couchent dans l'onde au-dessous de Séville,

Et hier, déjà, la lune était ronde : bien dois-tu te souvenir qu'une fois elle ne te nuisit point dans la forêt profonde.

Ainsi me parlait-il, pendant que nous allions.

CANTO VENTESIMOPRIMO

1 Così di ponte in ponte, altro parlando
Che la mia Commedia cantar non cura
Venimmo, e tenevamo 'l colmo, quando

2 Ristemmo per veder l'altra fessura
Di Malebolge, e gli altri pianti vani;
E vidila mirabilmente oscura.

3 Quale nell'Arzanà de' Viniziani
Bolle l'inverno la tenace pece
A rimpalmar li legni lor non sani,

4 Che navicar non ponno, e 'n quella vece
Chi fa suo legno nuovo, e chi ristoppa
Le coste a quel che più viaggi fece;

5 Chi ribatte da proda, e chi da poppa;
Altri fa remi, ed altri volge sarte;
Chi terzeruolo ed artimon rintoppa:

CHANT VINGT-UNIÈME

Ainsi, de pont en pont, parlant d'autres choses que ma Comédie n'a souci de chanter, nous allions, et nous avions atteint le faîte, quand

Nous nous arrêtâmes pour voir l'autre crevasse du Malebolge, et les autres pleurs vains; et je la vis étrangement obscure.

Telle que, l'hiver, dans l'arsenal de Venise, bout une poix tenace, pour espalmer les vaisseaux délabrés

Qui ne peuvent naviguer; de sorte que l'un remet à neuf son navire, l'autre calfeutre les flancs de celui qui a fait plusieurs voyages :

Qui, radoube la proue; qui, la poupe : d'autres font des rames, d'autres tordent des cordages, d'autres réparent les voiles d'étai et d'artimon :

6 Tal, non per fuoco, ma per divin'arte
Bollia laggiuso una pegola spessa,
Che inviscava la ripa d'ogni parte.

7 I' vedea lei, ma non vedeva in essa
Ma che le bolle che 'l bollor levava,
E gonfiar tutta, e riseder compressa.

8 Mentr'io laggiù fisamente mirava,
Lo Duca mio dicendo: Guarda, guarda
Mi trasse a sè del loco dov'io stava.

9 Allor mi volsi come l'uom cui tarda
Di veder quel che gli convien fuggire,
E cui paura subita sgagliarda,

10 Che per veder non indugia 'l partire:
E vidi dietro a noi un diavol nero
Correndo su per lo scoglio venire.

11 Ahi quanto egli era nell'aspetto fiero!
E quanto mi parea nell'atto acerbo,
Con l'ale aperte, e sovra i piè leggiero!

12 L'omero suo, ch'era acuto e superbo,
Carcava un peccator con ambo l'anche,
Ed ei tenea de' piè ghermito il nerbo.

13 Del nostro ponte disse: o Malebranche,
Ecco un degli anzian di Santa Zita:
Mettetel sotto, ch'io torno per anche

Telle, non par le feu, mais par un art divin, bouillait une poix épaisse, qui, de tous côtés, enduisait la rive.

Je la voyais, mais je ne voyais dans elle que les bulles soulevées par le bouillonnement, lesquelles se gonflaient et retombaient comprimées.

Pendant qu'en bas mes yeux étaient fixés, mon Guide disant : « Regarde, regarde, » à soi me tira du lieu où j'étais.

Lors je me tournai comme l'homme à qui il tarde de voir ce qu'il doit fuir, et que déconcerte la peur subite,

De sorte que pour voir il se hâte d'aller ; et, derrière nous, je vis venir un diable noir courant sur le rocher.

Ah ! que d'aspect il était farouche ! et qu'avec ses ailes déployées il me paraissait cruel dans sa contenance, et léger de pieds !

La pressant des deux hanches, un pêcheur chargeait son épaule élevée et pointue, et lui le tenait agrippé par le nerf des pieds.

— Gardien de notre pont [1], dit-il, ô Malebranche [2], voici un des anciens de Santa-Zita [3] ; enfonce-le dessous ; moi, je retourne pour d'autres

14 A quella terra che n'è ben fornita:
Ogni uom v'è barattier, fuor che Bonturo:
Del no, per li denar, vi si fa ita.

15 Laggiù 'l buttò, e per lo scoglio duro
Si volse, e mai non fu mastino sciolto
Con tanta fretta a seguitar lo furo.

16 Quei s'attuffò, e tornò su convolto;
Ma i demon, che del ponte avean coverchio
Gridar: Qui non ha luogo il santo volto;

17 Qui si nuota altrimenti che nel Serchio;
Però, se tu non vuoi de' nostri graffi,
Non far sovra la pegola soverchio.

18 Poi l'addentar con più di cento raffi,
Disser: Coverto convien che qui balli,
Sì che, se puoi, nascosamente accaffi.

19 Non altrimenti i cuochi a' lor vassalli
Fanno attuffare in mezzo la caldaia
La carne cogli uncin, perchè non galli.

20 Lo buon Maestro: Acciocchè non si paia
Che tu ci sii, mi disse, giù t'acquatta
Dopo uno scheggio, ch'alcun schermo t'aia;

21 E per nulla offension ch'a me sia fatta,
Non temer tu, ch'i' ho le cose conte,
Perchè altra volta fui a tal baratta.

En cette ville, qui en est bien fournie : tout homme y est faussaire, hors Bonturo [4]; pour de l'argent, on y fait de oui, non.

Dans la fosse il le jeta, et s'en retourna par le dur rocher, et jamais on ne vit mâtin détaché poursuivre avec tant de vitesse le voleur.

Celui-là plongea, puis revint en haut à la renverse; mais les démons que le pont recouvrait crièrent : « Ici, point de Santo-Volto [5] !

« Ici l'on nage autrement que dans le Serchio [6] : si tu ne veux pas sentir nos griffes, ne sors pas de la poix. »

Puis ils le mordirent avec plus de mille crocs, disant : « Il faut qu'ici couvert tu danses; et, si tu peux, grippe en cachette. »

Non autrement les cuisiniers font par leurs aides enfoncer, avec les crochets, la chair dans la marmite pour qu'elle ne flotte pas.

Le bon Maître : — Afin, dit-il, qu'on ne s'aperçoive pas que tu es ici, tapis-toi derrière un rocher qui te défende;

Et, quelque offense qui me soit faite, ne crains point; ceci m'est connu, m'étant une autre fois trouvé en telle conteste.

22 Poscia passò di là dal co del ponte,
E com'ei giunse in sulla ripa sesta,
Mestier gli fu d'aver sicura fronte.

23 Con quel furore e con quella tempesta
Ch'escono i cani addosso al poverello,
Che di subito chiede ove s'arresta,

24 Usciron quei di sotto il ponticello,
E volser contra lui tutti i roncigli:
Ma ei gridò: Nessun di voi sia fello.

25 Innanzi che l'uncin vostro mi pigli,
Traggasi avanti l'un di voi che m'oda,
E poi di ronciglarmi si consigli.

26 Tutti gridaron: Vada Malacoda;
Per che un si mosse, e gli altri stetter fermi;
E venne a lui dicendo: Che ti approda?

27 Credi tu, Malacoda, qui vedermi
Esser venuto, disse 'l mio Maestro,
Securo già da tutti i vostri schermi,

28 Senza voler divino e fato destro?
Lasciami andar, chè nel cielo è voluto
Ch'io mostri altrui questo cammin silvestro.

29 Allor gli fu l'orgoglio sì caduto,
Che si lasciò cascar l'uncino ai piedi,
E disse agli altri: Omai non sia feruto.

Ensuite il passa le pont, et s'avança au delà, et, comme il arrivait sur la sixième rive, besoin eut-il d'avoir un front assuré.

Avec la même fureur, avec la même impétuosité que s'élancent les chiens contre le pauvre qui soudain s'arrête et demande,

Ceux-là s'élancèrent de dessous le pont, et tournèrent contre lui les crocs; mais il cria : — Qu'aucun de vous ne soit félon.

Avant que votre croc me touche, qu'un de vous s'avance et m'écoute, et qu'après il me gaffe, s'il l'ose.

Tous crièrent : « Va, Malacoda[7] ! » Et, pendant que les autres s'arrêtaient, l'un d'eux, s'avançant, vint à lui, disant : — Qu'y a-t-il?

— Crois-tu, Malacoda, dit mon Maître, qu'ici je sois venu en sûreté contre toutes vos attaques,

Sans le vouloir divin et le destin favorable? Laisse-moi aller; car au ciel il est voulu que je montre à un autre cet âpre chemin.

Alors si abattu fut son orgueil, qu'il laissa tomber le croc à ses pieds, et dit aux autres : « Qu'on ne le frappe point. »

30 E 'l Duca mio a me : O tu, che siedi
Tra gli scheggion del ponte quatto quatto,
Sicuramente omai a me ti riedi.

31 Per ch' io mi mossi, ed a lui venni ratto;
E i diavoli si fecer tutti avanti,
Sì ch' io temetti non tenesser patto.

32 E così vid' io già temer gli fanti
Ch' uscivan patteggiati di Caprona,
Veggendo sè tra nemici cotanti.

33 Io m' accostai con tutta la persona
Lungo 'l mio Duca, e non torceva gli occhi
Dalla sembianza lor, ch' era non buona.

34 Ei chinavan gli raffi, e, Vuoi ch' io 'l tocchi
(Diceva l' un con l' altro) in sul groppone?
E rispondean : Sì, fa che gliele accocchi.

35 Ma quel demonio che tenea sermone
Col Duca mio, si volse tutto presto
E disse : Posa, posa, Scarmiglione.

36 Poi disse a noi : Più oltre andar per questo
Scoglio non si potrà, perocchè giace
Tutto spezzato al fondo l' arco sesto :

37 E se l' andare avanti pur vi piace,
Andatevene su per questa grotta;
Presso è un altro scoglio che via face.

Et mon Guide à moi : — O toi qui entre les roches du pont es tapi, avec assurance maintenant reviens à moi.

Lors me levant, vite je vins à lui ; et tous les diables s'avancèrent ; de sorte que je craignais qu'ils ne tinssent point le pacte.

Ainsi vis-je autrefois les fantassins qui, dans Caprona [8], avaient capitulé, craindre en se voyant au milieu de tant d'ennemis.

Je me serrai de tout mon corps près de mon Guide, ne cessant de regarder leur mine, qui n'avait rien de bon.

Ils abaissaient les crocs : « Et veux-tu, disait l'un à l'autre, que je le touche sur la croupe ? » Et ils répondaient : « Oui, accroche-le par là. »

Mais le démon qui discourait avec mon Guide se tourna vite, et dit : — Paix, paix, Scarmiglione [9] !

Puis il nous dit : « Aller plus loin par ce rocher ne se pourra, parce que la sixième arche gît au fond, toute brisée.

« Si plus avant vous voulez aller, prenez par cette grotte ; auprès est un autre rocher, où s'ouvre un passage.

38 Ier, più oltre cinqu'ore che quest'otta,
Mille dugento con sessanta sei
Anni compiér, che qui la via fu rotta.

39 Io mando verso là di questi miei
A riguardar s'alcun se ne sciorina:
Gite con lor, ch'e' non saranno rei.

40 Tratti avanti, Alichino e Calcabrina,
Cominciò egli a dire, e tu, Cagnazzo:
E Barbariccia guidi la decina.

41 Libicocco vegna oltre, e Draghignazzo,
Ciriatto sannuto, e Graffiacane,
E Farfarello, e Rubicante pazzo,

42 Cercate intorno le bollenti pane;
Costor sien salvi insino all'altro scheggio,
Che tutto intero va sopra le tane.

43 Omè! Maestro, che è quel che io veggio?
Diss'io: deh! senza scorta andiamci soli,
Se tu sa'ir, ch'io per me non la cheggio.

44 Se tu se' sì accorto come suoli,
Non vedi tu ch'ei digrignan li denti,
E colle ciglia ne minaccian duoli?

45 Ed egli a me: Non vo' che tu paventi:
Lasciali digrignar pure a lor senno,
Ch'ei fanno ciò per li lessi dolenti.

« Hier, cinq heures plus tard que l'heure présente, s'accomplirent douze cent soixante-six années[10], depuis que la route fut rompue.

« J'envoie là quelques-uns des miens, pour voir si aucun n'y prend l'air[11] : allez avec eux; nul mal ils ne vous feront.

« En avant, Alichino[12] et Calcabrina[13], commença-t-il à dire, et toi, Cagnazzo[14], et que Barbariccia[15], conduise la dizaine.

« Que Libicocco[16] aille aussi, et Draghignazzo[17], Ciriatto[18] aux dents de sanglier, et Graffiacane[19], et Farfarello[20], et Rubicante[21] le fou.

« Cherchez autour de la poix bouillante! Que ceux-ci soient saufs jusqu'à l'autre roche, qui tout entière passe au-dessus des tanières[22]. »

— O Maître, dis-je, qu'est-ce que je vois? Si tu sais par où aller, allons seuls sans cette escorte; pour moi, je ne la demande.

Si aussi attentif tu es que d'ordinaire, ne vois-tu pas comme ils grincent les dents, et des sourcils me menacent?

Et lui à moi : — Je ne veux pas que tu t'effraies; laisse-les grincer à leur guise; cela ils font pour les malheureux bouillis.

46 Per l'argine sinistro volta dienno;
Ma prima avea ciascun la lingua stretta
Co' denti verso lor duca per cenno;

Ed egli avea del cul fatto trombetta.

Nous tournâmes par le rempart à gauche; mais auparavant chacun avait, en manière de signe[23], serré avec les dents la langue tirée vers leur chef.

Et lui de son derrière avait fait une trompette.

CANTO VENTESIMOSECONDO

1 I' vidi già cavalier mover campo,
E cominciare stormo, e far lor mostra,
E talvolta partir per loro scampo:

2 Corridor vidi per la terra vostra,
O Aretini, e vidi gir gualdane,
Ferir torneamenti, e correr giostra,

3 Quando con trombe e quando con campane,
Con tamburi e con cenni di castella,
E con cose nostrali e con istrane:

4 Nè già con sì diversa cennamella
Cavalier vidi mover, nè pedoni;
Nè nave a segno di terra o di stella.

5 Noi andavam con li dieci dimoni;
Ahi fiera compagnia! ma nella chiesa
Co' santi, ed in taverna co' ghiottoni.

CHANT VINGT-DEUXIÈME

J'ai vu des cavaliers lancés dans la carrière pour commencer le combat, et pour la montre[1], et quelquefois pour se sauver;

J'ai vu des coureurs sur vos terres, ô Arétins; j'ai vu rôder des fourrageurs, ouvrir des tournois, et courir des joutes,

Au son tantôt des trompettes, tantôt des cloches[2] et des tambours, ou aux signaux faits des châteaux[3], avec des choses en usage chez nous ou au dehors;

J'ai vu des navires guidés par des signes soit de terre, soit d'étoile[4]; mais je ne vis jamais à si étrange chalumeau se mouvoir cavaliers, ni piétons, ni vaisseau.

Nous allions avec les dix démons (ah! la terrible compagnie!) : mais « dans l'église avec les saints, à la taverne avec les goinfres[5]. »

6 Pure alla pegola era la mia intesa,
Per veder della bolgia ogni contegno,
E della gente ch' entro v' era incesa.

7 Come i delfini, quando fanno segno
Ai marinar con l' arco della schiena,
Che s' argomentin di campar lor legno;

8 Talor così ad alleggiar la pena
Mostrava alcun dei peccatori il dosso,
E nascondeva in men che non balena.

9 E come all' orlo dell' acqua d' un fosso
Stan li ranocchi pur col muso fuori,
Sì che celano i piedi e l' altro grosso;

10 Sì stavan d' ogni parte i peccatori:
Ma come s' appressava Barbariccia,
Così si ritraean sotto i bollori.

11 Io vidi, ed anche il cuor mi s' accapriccia,
Uno aspettar così, com' egli incontra
Ch' una rana rimane, e l' altra spiccia.

12 E Graffiacan, che gli era più di contra,
Gli arronciglìò le impegolate chiome,
E trassel su, che mi parve una lontra.

13 Io sapea già di tutti quanti il nome,
Sì li notai, quando furon eletti,
E poi che si chiamaro, attesi come.

Cependant je regardais attentivement la poix, pour bien connaître la bolge, et l'état de ceux qui brûlaient dedans.

Comme les dauphins, quand, de leur dos arqué, ils font signe aux marins d'aviser à sauver leur vaisseau;

Ainsi alors, pour soulager sa peine, quelque pécheur montrait le dos, puis se cachait, plus rapide que l'éclair.

Et comme, dans un fossé, sur le bord de l'eau, se tiennent les grenouilles, le museau dehors, cachant les pieds et le reste du corps;

Ainsi, de tous côtés, se tenaient les pécheurs : et, quand Barbariccia s'approchait, ils rentraient dans la poix bouillante.

J'en vis un (et mon cœur en frémit encore), attendre en cette posture, comme il arrive qu'une grenouille demeure, tandis que l'autre plonge.

Et Graffiacane, qui le plus près de lui était, l'accrocha par ses cheveux empoissés, et le tira dehors : j'aurais cru voir une loutre.

De tous déjà je savais le nom, l'ayant noté quand ils furent choisis, et depuis ayant fait attention lorsqu'ils s'appelaient l'un l'autre.

14 O Rubicante, fa che tu li metti
Gli unghioni addosso sì che tu lo scuoi:
Gridavan tutti insieme i maladetti.

15 Ed io: Maestro mio, fa, se tu puoi,
Che tu sappi chi è lo sciagurato
Venuto a man degli avversari suoi.

16 Lo Duca mio gli s' accostò allato,
Domandollo ond' ei fosse, e quei rispose:
I' fui del Regno di Navarra nato.

17 Mia madre a servo d' un signor mi pose,
Chè m' avea generato d' un ribaldo
Distruggitor di sè e di sue cose.

18 Poi fui famiglia del buon re Tebaldo:
Quivi mi misi a far baratteria,
Di che rendo ragione in questo caldo.

19 E Ciriatto, a cui di bocca uscia
D' ogni parte una sanna come a porco,
Gli fe sentir come l' una sdrucia.

20 Tra male gatte era venuto il sorco;
Ma Barbariccia il chiuse con le braccia,
E disse: State 'n là, mentr' io lo 'nforco.

21 Ed al Maestro mio volse la faccia:
Dimandal, disse, ancor, se più disii
Saper da lui, prima ch' altri 'l disfaccia.

« O Rubicante, enfonce-lui tes grands ongles dans le dos et l'écorche ! » criaient tous ensemble les maudits.

Et moi : — Maître, saches, si tu le peux, qui est le misérable tombé aux mains de ses ennemis.

Mon Guide s'approcha de lui, et lui demanda d'où il était; et celui-ci répondit : « Je suis né dans le royaume de Navarre [6].

« Ma mère, qui m'avait eu d'un ribaud, destructeur de soi et de ses biens, me mit au service d'un seigneur.

« Puis je fus domestique du bon roi Thibaud : là, je m'adonnai aux fraudes dont je rends compte dans ce feu. »

Et Ciriatto, à qui sortait, des deux côtés de la bouche, une défense, comme au sanglier, lui fit, de l'une, sentir comment elles déchirent.

Parmi de méchantes chattes était venue la souris; mais Barbariccia l'enferma dans ses bras, et dit : « Tenez-vous à l'écart, tandis que je l'enfourche. »

Et vers mon Maître il tourna la face : « Interroge-le encore, dit-il, si de lui plus tu désires savoir, avant qu'on le dépèce. »

22 Lo Duca : Dunque or dì degli altri rii :
Conosci tu alcun che sia Latino
Sotto la pece? E quegli : Io mi partii

23 Poco è da un, che fu di là vicino :
Così foss' io ancor con lui coverto,
Chè io non temerei unghia, nè uncino.

24 E Libicocco : Troppo avem sofferto,
Disse; e presegli 'l braccio col runciglio,
Sì che, stracciando, ne portò un lacerto.

25 Draghignazzo anche i volle dar di piglio
Giù dalle gambe; onde il decurio loco
Si volse intorno intorno con mal piglio.

26 Quand' elli un poco rappaciati foro,
A lui che ancor mirava sua ferita,
Dimando 'l Duca mio senza dimoro :

27 Chi fu colui, da cui mala partita
Dì che facesti per venire a proda?
Ed ei rispose : Fu frate Gomita,

28 Quel di Gallura, vasel d' ogni froda,
Ch' ebbe i nimici di suo donno in mano,
E fe lor sì, che ciascun se ne loda :

29 Denar si tolse, e lasciolli di piano,
Sì com' ei dice : e negli altri ufici anche
Barattier fu non picciol, ma sovrano.

Le Maître : — Maintenant, donc, parles des autres coupables. En connais-tu, sous la poix, quelqu'un qui soit Latin? Et lui : « Je viens

« D'en quitter un qui n'était pas de loin de là : fussé-je encore avec lui couvert [7], je ne craindrais ni les ongles, ni les crocs. »

Et Libicocco : « Nous avons trop patienté, » dit-il. Et avec le croc il lui prit le bras, et le déchirant, il en emporta un lambeau.

Draghignazzo aussi voulut l'atteindre en bas par les jambes; de sorte que leur décurion se tourna tout autour d'un air courroucé.

Lorsqu'ils furent un peu apaisés, à celui qui encore regardait sa blessure, mon Guide sans tarder demanda :

— Qui fut celui qu'à ton dam tu quittas, dis-tu, pour venir au bord? Et il répondit : « Ce fut frère Gomita [8],

« De Gallura, réceptacle de toute fraude, qui eut en mains les ennemis de son maître, et les traita de façon que chacun d'eux s'en loue :

« Il tira d'eux de l'argent, et les laissa, comme il dit, en plaine [9]; et, dans ses autres offices aussi, fourbe il fut non médiocre, mais souverain.

30 Usa con esso donno Michel Zanche
Di Logodoro; e a dir di Sardigna
Le lingue lor non si sentono stanche.

31 Omè! vedete l'altro che digrigna:
I' direi anche: ma io temo ch'ello
Non s'apparecchi a grattarmi la tigna.

32 E 'l gran proposto volto a Farfarello,
Che stralunava gli occhi per ferire,
Disse: Fatti 'n costà, malvagio uccello.

33 Se voi volete vedere o udire,
Ricominciò lo spaurato appresso,
Toschi o Lombardi, io ne farò venire.

34 Ma stien le Malebranche un poco in cesso,
Sì che non teman delle lor vendette;
Ed io, seggendo in questo loco stesso,

35 Per un ch'io son ne farò venir sette,
Quando sufolerò, com'è nostr'uso
Di fare allor che fuori alcun si mette.

36 Cagnazzo a cotal motto levò 'l muso,
Crollando 'l capo, e disse: Odi malizia
Ch'egli ha pensato per gittarsi giuso.

37 Ond'ei ch'avea lacciuoli a gran divizia,
Rispose: Malizioso son io troppo,
Quando procuro a' miei maggior tristizia.

« Avec lui converse Michel Zanche[10], seigneur de Logodoro ; et de parler de la Sardaigne leurs langues ne se sentent point fatiguées.

« O moi ! voyez l'autre qui grince des dents ; je parlerais encore, mais je crains qu'il ne s'apprête à me gratter la peau. »

Et le grand Préposé[11], se tournant vers Farfarello qui roulait les yeux, prêt à frapper, dit : « Au large, méchant oiseau ! »

« Si vous voulez, reprit l'effrayé, voir ou entendre des Toscans ou des Lombards, j'en ferai venir.

« Mais qu'un peu à l'écart se tiennent les Malebranche, de sorte qu'ils ne craignent point leurs vengeances. Et moi, m'asseyant en ce lieu même,

« Pour un que je suis, j'en ferai, bien le sais-je, venir sept quand je sifflerai, comme nous avons coutume de faire lorsqu'un de nous se hasarde dehors. »

A ces paroles, Cagnazzo leva le museau, en secouant la tête, et dit : « Oyez la malice que, pour se jeter dessous, il a imaginée. »

Et lui, qui avait des lacets en grande abondance, répondit : « Trop malicieux suis-je, en effet, quand j'attire sur les miens plus de douleur. »

38 Alichin non si tenne, e di rintoppo
Agli altri, disse a lui: Se tu ti cali,
I' non ti verrò dietro di galoppo,

39 Ma batterò sovra la pece l'ali:
Lascisi 'l collo, e sia la ripa scudo,
A veder se tu sol più di noi vali.

40 O tu, che leggi, udirai nuovo ludo.
Ciascun dall'altra costa gli occhi volse;
Quel prima, ch'a ciò fare era più crudo.

41 Lo Navarrese ben suo tempo colse,
Fermò le piante a terra, e in un punto
Saltò, e dal proposto lor si sciolse.

42 Di che ciascun di colpo fu compunto,
Ma quei più, che cagion fu del difetto;
Però si mosse, e gridò: Tu se' giunto.

43 Ma poco valse: chè l'ale al sospetto
Non potero avanzar: quegli andò sotto,
E quei drizzò, volando, suso il petto:

44 Non altrimenti l'anitra di botto,
Quando 'l falcon s'appressa, giù s'attuffa,
Ed ei ritorna su crucciato e rotto.

45 Irato Calcabrina della buffa,
Volando, dietro gli tenne, invaghito
Che quei campasse, per aver la zuffa.

Alichino ne se contint pas, et, à l'opposé des autres [12], il lui dit : « Si tu plonges, je ne viendrai pas à toi au galop ;

« Mais sur la poix je battrai des ailes. Qu'on laisse le bord, et que derrière la berge on se retire, pour voir si seul tu vaux mieux que nous. »

O toi qui lis, tu vas entendre parler d'un jeu nouveau. Vers l'autre côté chacun tourna les yeux, et, le premier, celui à qui le plus il coûtait de le faire [13].

Le Navarrais prit bien son temps : il affermit les pieds à terre, et en un clin d'œil il sauta, et à leurs desseins se déroba.

De quoi chacun soudain fut contrit; mais celui-là plus qui de la faute était cause. Pourtant il s'élança, criant : « Je te tiens ! »

Mais peu lui servit; les ailes ne purent devancer la peur : celui-là dessous s'enfonça ; et celui-ci, volant au-dessus, dressa la poitrine,

Comme le canard, quand le faucon s'approche, tout à coup plonge, et lui s'en va courroucé et défait.

Irrité de la moquerie, Calcabrina vola derrière Alichino, désireux que l'autre échappât, pour venir aux prises [14].

46 E come 'l barattier fu disparito,
Così volse gli artigli al suo compagno,
E fu con lui sovra 'l fosso ghermito.

47 Ma l'altro fu bene sparvier grifagno
Ad artigliar ben lui, ed ambedue
Cadder nel mezzo del bollente stagno.

48 Lo caldo sghermitor subito fue:
Ma però di levarsi era niente,
Sì avieno inviscate l'ale sue.

49 Barbariccia con gli altri suoi dolente
Quattro ne fe volar dall'altra costa
Con tutti i raffi, ed assai prestamente

50 Di qua di là discesero alla posta:
Porser gli uncini verso gl'impaniati,
Ch'eran già cotti dentro dalla crosta:

E noi lasciammo lor così 'mpacciati.

Et quand le larron eut disparu, il tourna les griffes contre son compagnon, et sur la fosse ils s'assaillirent.

Mais l'autre à le griffer bien se montra épervier expert, et tous deux tombèrent dans l'étang bouillant.

Le feu soudain les fit se lâcher; mais se relever ils ne pouvaient, tant leurs ailes étaient engluées.

Non moins dépité que les autres, Barbariccia, de l'autre côté, en fit voler quatre avec tous les harpons; et très-prestement,

D'ici, de là, ils descendirent au poste : ils allongèrent les crocs vers les empoissés, qui déjà étaient cuits dans la croûte.

Et nous les laissâmes ainsi empâtés.

CANTO VENTESIMOTERZO

1 Taciti, soli, senza compagnia,
N'andavam l'un dinanzi e l'altro dopo,
Come i frati minor vanno per via.

2 Volto era in su la favola d'Isopo
Lo mio pensier per la presente rissa,
Dov'ei parlò della rana e del topo:

3 Chè più non si pareggia mo e issa,
Che l'un coll'altro fa, se ben s'accoppia
Principio e fine con la mente fissa.

4 E come l'un pensier dell'altro scoppia,
Così nacque di quello un altro poi,
Che la prima paura mi fe doppia.

5 Io pensava così: Questi per noi
Sono scherniti, e con danno e con beffa
Sì fatta, ch'assai credo che lor nòi.

CHANT VINGT-TROISIÈME

Silencieux, seuls, sans compagnie, nous allions l'un devant et l'autre après, comme vont les frères mineurs.

La présente rixe me faisait penser à la fable d'Ésope où il parle du rat et de la grenouille[1].

Mo et *issa*[2] ne sont pas plus pareils, que ne le sont l'un et l'autre, si l'esprit en lie bien le commencement et la fin.

Et comme d'une pensée en surgit une autre, ainsi de celle-ci en naquit une qui redoubla ma première peur.

Ceux-là, pensais-je, à cause de nous ont été joués, et avec tant de dommage et de moquerie, que je crois bien qu'ils s'en ressentent.

6 Se l'ira sovra 'l mal voler s'aggueffa,
Ei ne verranno dietro più crudeli,
Che cane a quella levre ch'egli acceffa.

7 Già mi sentia tutto arricciar li peli
Della paura, e stava indietro intento,
Quand'io dissi : Maestro, se non celi

8 Te e me tostamente, i' ho pavento
Di Malebranche : noi gli avem già dietro :
Io gl'imagino sì, che già gli sento.

9 E quei : S'io fossi d'impiombato vetro,
L'imagine di fuor tua non trarrei
Più tosto a me, che quella d'entro impetro.

10 Pur mo venieno i tuoi pensier tra' miei
Con simil atto e con simile faccia,
Sì che d'entrambi un sol consiglio fei.

11 S'egli è che sì la destra costa giaccia,
Che noi possiam nell'altra bolgia scendere,
Noi fuggirem l'imaginata caccia.

12 Già non compío di tal consiglio rendere,
Ch'io gli vidi venir con l'ali tese,
Non molto lungi, per volerne prendere.

13 Lo Duca mio di subito mi prese,
Come la madre ch'al romore è desta,
E vede presso a sè le fiamme accese,

Si au malin vouloir la colère s'ajoute, ils nous poursuivront, plus cruels que le chien ne l'est au lièvre que ses dents saisissent.

Je sentais déjà tous mes poils se hérisser de frayeur, et, derrière, attentif je me tenais, quand je dis : — Maître, si promptement

Toi et moi tu ne caches, je crains les Malebranche : à notre poursuite ils sont déjà ; et si vivement je me les imagine, que déjà je les sens.

Et lui : — Si j'étais de verre étamé, ton image extérieure plus vite en moi ne se refléterait pas, que ne s'y reflète celle de dedans.

Tes pensées présentes sont si conformes et si semblables aux miennes, que des unes et des autres je fais un seul conseil.

S'il se trouve que la côte à droite soit telle que nous puissions descendre dans l'autre bolge, nous échapperons à la chasse que tu appréhendes.

Il n'avait pas achevé d'expliquer son dessein, que non loin je les vis venir, les ailes déployées, pour s'emparer de nous.

Comme la mère que le bruit réveille, et qui près d'elle voit les flammes allumées,

14 Che prende il figlio e fugge, e non s' arresta,
Avendo più di lui che di sè cura,
Tanto che solo una camicia vesta.

15 E giù dal collo della ripa dura
Supin si diede alla pendente roccia,
Che l' un dei lati all' altra bolgia tura.

16 Non corse mai sì tosto acqua per doccia
A volger ruota di mulin terragno,
Quand' ella più verso le pale approccia;

17 Come 'l Maestro mio per quel vivagno,
Portandosene me sovra 'l suo petto,
Come suo figlio, e non come compagno.

18 Appena furo i piè suoi giunti al letto
Del fondo giù, ch' ei giunsero sul colle
Sovresso noi: ma non gli era sospetto;

19 Chè l' alta providenzia che lor volle
Porre ministri della fossa quinta,
Poder di partirs' indi a tutti tolle.

20 Laggiù trovammo una gente dipinta,
Che giva intorno assai con lenti passi
Piangendo, e nel sembiante stanca e vinta.

21 Egli avean cappe con cappucci bassi
Dinanzi agli occhi, fatte della taglia
Che per li monaci in Cologna fassi.

Prend son fils, et fuit, et point ne s'arrête, ayant plus de soin de lui que de soi, jusqu'à se vêtir seulement d'une chemise;

Soudain mon Guide me prit, et, du haut de la dure rive, le dos contre terre, s'abandonna sur la pente escarpée de la roche qui sépare une des bolges de l'autre.

Jamais, par un canal, lorsqu'elle approche le plus des aubes, l'eau ne courut si vite pour faire tourner la roue d'un moulin,

Que mon Maître par cette pente, me portant sur sa poitrine comme son fils, non comme son compagnon.

A peine fûmes-nous arrivés au fond, qu'eux furent sur le col au-dessus de nous; mais ils n'étaient plus à craindre,

La haute Providence, qui voulut faire d'eux les ministres de la cinquième bolge, leur ayant à tous ôté le pouvoir d'en sortir.

Là, nous trouvâmes une gent [3], peinte, qui, autour de la fosse, à pas très-lents, allait pleurant, et paraissait lasse et rendue.

Ils avaient des chapes avec les capuchons abaissés devant les yeux, taillées comme celles qui se font à Cologne pour les moines.

22 Di fuor dorate son, sì ch'egli abbaglia;
Ma dentro tutte piombo, e gravi tanto,
Che Federico le mettea di paglia.

23 O in eterno faticoso manto!
Noi ci volgemmo ancor pure a man manca
Con loro insieme, intenti al tristo pianto:

24 Ma per lo peso quella gente stanca
Venia sì pian, che noi eravam nuovi
Di compagnia ad ogni muover d'anca.

25 Perch'io al Duca mio: Fa che tu trovi
Alcun, ch'al fatto o al nome si conosca,
E gli occhi sì andando intorno muovi.

26 Ed un che intese la parola tosca,
Diretro a noi gridò: Tenete i piedi,
Voi, che correte sì per l'aura fosca:

27 Forse ch'avrai da me quel che tu chiedi.
Onde 'l Duca si volse, e disse: Aspetta,
E poi secondo il suo passo procedi.

28 Ristetti, e vidi duo mostrar gran fretta
Dell'animo, col viso, d'esser meco;
Ma tardavali 'l carco e la via stretta.

29 Quando fur giunti, assai con l'occhio bieco
Mi rimiraron senza far parola:
Poi si volsero in sè, e dicean seco:

Elles sont dorées au dehors, tellement qu'on en est ébloui, mais de plomb au dedans, et si pesantes, que de paille, auprès d'elles, étaient celles que faisait porter Frédéric[4].

O manteau éternellement accablant! Cependant avec eux nous tournâmes à gauche, attentifs à leurs tristes plaintes.

Mais, à cause du poids, cette gent lasse allait si lentement, qu'à chaque pas nous avions une compagnie nouvelle.

Lors, je dis à mon Maître : — Fais en sorte d'en trouver quelqu'un dont les faits et le nom soient connus, et ainsi allant regarde tout autour.

Et l'un d'eux, qui entendit la parole toscane, derrière nous cria : « Arrêtez, vous qui si vite courez à travers l'air obscur!

« Peut-être auras-tu de moi ce que tu demandes. » Sur quoi le Maître se tourna, et dit : — Attends, et ensuite marche à son pas.

Je m'arrêtai, et j'en vis deux sur le visage desquels se montrait le désir qui les pressait d'être avec moi; mais les retardaient la charge et le chemin étroit.

Quand ils furent arrivés, de leurs yeux louches beaucoup ils me regardèrent sans parler; puis, se tournant l'un vers l'autre, ils se dirent entre eux :

30 Costui par vivo all'atto della gola:
E s'ei son morti, per qual privilegio
Vanno scoverti della grave stola?

31 Poi dissermi: O Tosco, ch'al collegio
Degl'ipocriti tristi se' venuto,
Dir chi tu se' non avere in dispregio.

32 Ed io a loro. I' fui nato e cresciuto
Sovra 'l bel fiume d'Arno alla gran villa,
E son col corpo, ch'i' ho sempre avuto.

33 Ma voi chi siete, a cui tanto distilla,
Quant' io veggio, dolor giù per le guance,
E che pena è in voi, che sì sfavilla?

34 E l'un rispose a me: Le cappe rance
Son di piombo sì grosse, che li pesi
Fan così cigolar le lor bilance.

35 Frati Godenti fummo, e Bolognesi,
Io Catalano, e costui Loderingo
Nomati, e da tua terra insieme presi.

36 Come suol esser tolto un uom solingo
Per conservar sua pace; e fummo tali,
Ch'ancor si pare intorno dal Gardingo.

37 I' cominciai: O frati, i vostri mali...
Ma più non dissi; che agli occhi mi corse
Un, crocifisso in terra con tre pali.

« Au mouvement de la bouche, celui-là semble vivant; et, s'ils sont morts, par quel privilége vont-ils sans être vêtus de la lourde robe?

« O Toscan, venu dans le collége des tristes hypocrites, ne dédaigne point de dire qui tu es! »

Et moi à eux : — Je suis né et j'ai crû sur le beau fleuve d'Arno, dans la grande ville, et j'ai le corps que j'eus toujours.

Mais vous dont les joues, autant que je vois, de douleur tant dégouttent, qui êtes-vous? et quelle peine produit en vous cette ardeur?

Et l'un d'eux me répondit : « Ces chapes orange [5] sont de plomb, et si épaisses, que leur poids fait ainsi siffler les balances [6].

« Nous fûmes des frères Godenti de Bologne [7], moi Catalano, et lui Loderingo, nommés; ta ville tous deux nous prit,

« Comme se prend de coutume un homme solitaire, pour conserver sa paix; et nous fûmes tels qu'encore il se voit autour du Gardingo. »

Je commençai : — O frères, vos maux... Mais pas plus je ne dis, à mes yeux étant apparu un malheureux cloué en terre avec trois pieux.

38 Quando mi vide, tutto si distorse,
Soffiando nella barba, co' sospiri:
E 'l frate Catalan, ch' a ciò s' accorse,

39 Mi disse: Quel confitto, che tu miri,
Consigliò i Farisei, che convenia
Porre un uom per lo popolo a' martiri.

40 Attraversato e nudo è per la via,
Come tu vedi, ed è mestier, ch' e' senta
Qualunque passa, com' ei pesa pria:

41 E a tal modo il suocero si stenta
In questa fossa, e gli altri del concilio
Che fu per li Giudei mala sementa.

42 Allor vid' io maravigliar Virgilio
Sopra colui ch' era disteso in croce
Tanto vilmente nell' eterno esilio.

43 Poscia drizzò al frate cotal voce:
Non vi dispiaccia, se vi lece, dirci
S' alla man destra giace alcuna foce,

44 Onde noi ambedue possiamo uscirci
Senza costringer degli angeli neri,
Che vegnan d' esto fondo a dipartirci.

45 Rispose adunque: Più, che tu non speri
S' appressa un sasso, che dalla gran cerchia
Si muove, e varca tutti i vallon feri,

Lorsqu'il me vit, il se tordit de tous ses membres, soufflant dans sa barbe, et soupirant. Et le frère Catalano, qui de cela s'aperçut,

Me dit : « Ce crucifié que tu regardes[8], aux Pharisiens conseilla qu'un homme fût, pour le peuple, envoyé au supplice.

« En travers et nu, comme tu vois, il gît sur le chemin, et il faut qu'il sente combien pèse quiconque passe.

« Et pareillement pâtit dans cette fosse son beau-père[9], et les autres du conseil qui fut pour les Juifs une mauvaise semence[10]. »

Je vis alors Virgile s'étonner à l'aspect de celui qui si vilement était étendu sur la croix, dans l'éternel exil.

Ensuite il adressa ces paroles au frère : — Qu'il ne vous déplaise point, si cela vous est permis, de nous dire s'il est à main droite quelque ouverture

Par où, tous deux, nous puissions sortir, sans forcer des anges noirs à nous tirer de ce gouffre.

Il répondit : « Plus près que tu ne l'espères est un rocher, qui part du grand cercle et traverse tous les affreux remparts;

46 Salvo ch'a questo è rotto, e nol coperchia:
Montar potrete su per la ruina,
Che giace in costa, e nel fondo soperchia.

47 Lo Duca stette un poco a testa china,
Poi disse: Mal contava la bisogna
Colui, che i peccator di là uncina.

48 E 'l frate: I' udi' già dire a Bologna
Del diavol vizj assai, tra' quali udi',
Ch' egli è bugiardo, e padre di menzogna.

49 Appresso, il Duca a gran passi sen gì,
Turbato un poco d' ira nel sembiante:
Ond' io dagl' incarcati mi parti'

Dietro alle poste delle care piante.

« Si ce n'est qu'étant rompu, il ne les recouvre pas entièrement. Vous pourrez monter par la ruine qui gît là, et s'élève au-dessus du fond. »

Le Maître se tint un peu la tête baissée, puis dit : — Mal contait la chose celui qui, là-haut, avec les crocs, déchire les pécheurs.

Et le frère : « J'ai ouï dire à Bologne que le diable a bien des vices, et, entre autres, qu'il est menteur et père du mensonge. »

Après cela, le Maître à grands pas s'en alla, en son visage un peu troublé de colère; et moi, laissant les autres sous leur charge,

Je suivis les traces des pieds chéris.

CANTO VENTESIMOQUARTO

1 In quella parte del giovinetto anno,
Che 'l Sole i crin sotto l'Aquario tempra,
E già le notti al mezzo dì sen vanno:

2 Quando la brina in su la terra assempra
L'imagine di sua sorella bianca,
Ma poco dura alla sua penna tempra;

3 Lo villanello, a cui la roba manca,
Si leva e guarda, e vede la campagna,
Biancheggiar tutta, ond' ei si batte l'anca:

4 Ritorna a casa, e qua e là si lagna,
Come 'l tapin che non sa che si faccia;
Poi riede, e la speranza ringavagna

5 Veggendo 'l mondo aver cangiata faccia,
In poco d'ora, e prende suo vincastro,
E fuor le pecorelle a pascer caccia:

CHANT VINGT-QUATRIÈME

A cet âge du jeune an, où le soleil, sous le Verseau, tempère ses rayons, et où déjà la nuit est égale au jour;

Quand la gelée matinale reproduit sur la terre, mais pour peu de moments, l'image de sa blanche sœur [1],

Le villageois, à qui le fourrage manque, se lève, et regarde, et voit toute la campagne blanchir et se bat le flanc :

Il rentre dans sa cabane, et de çà, de là, va se plaignant, comme le pauvret qui ne sait que faire; puis il retourne, et sent renaître l'espoir,

Voyant qu'en peu d'heures la terre a changé de face, et prend sa houlette, et chasse les brebis dehors à la pâture;

6 Così mi fece sbigottir lo mastro,
Quand' io gli vidi sì turbar la fronte,
E così tosto al mal giunse lo 'mpiastro:

7 Che come noi venimmo al guasto ponte,
Lo Duca a me si volse con quel piglio
Dolce, ch' io vidi in prima a piè del monte.

8 Le braccia aperse, dopo alcun consiglio
Eletto seco, riguardando prima
Ben la ruina, e diedemi di piglio.

9 E come quei che adopera ed istima,
Che sempre par che innanzi si provveggia,
Così, levando me su ver la cima

10 D' un ronchione, avvisava un' altra scheggia
Dicendo: Sopra quella poi t' aggrappa;
Ma tenta pria se è tal ch' ella ti reggia.

11 Non era via da vestito di cappa,
Chè noi appena, ei lieve, ed io sospinto,
Potevam su montar di chiappa in chiappa.

12 E se non fosse, che da quel precinto,
Più che dall' altro, era la costa corta,
Non so di lui, ma io sarei ben vinto.

13 Ma perchè Malebolge in ver la porta
Del bassissimo pozzo tutta pende,
Lo sito di ciascuna valle porta,

Ainsi m'effraya le Maître, lorsque je vis son front si troublé, et aussi vite au mal vint le remède.

Mon Guide, quand nous arrivâmes au pont rompu, s'étant tourné vers moi avec cette douce contenance qu'en lui premièrement je vis au pied du mont.

Il ouvrit les bras, et, après avoir un peu tenu conseil en lui-même, regardant bien d'abord la ruine, il me prit :

Et comme celui qui agit avec précaution, et semble à tout penser d'avance, ainsi, me levant vers la cime

D'une grosse roche, et avisant un autre rocher, il me dit : — Accroche-toi ensuite à celui-là ; mais auparavant essaie s'il peut te porter.

Ce n'était pas un chemin pour un vêtu de chape, lui léger, et moi poussé, pouvant à peine monter de pierre en pierre.

Et n'eût été que de cette enceinte, plus que de l'autre, la côte était courte, lui, je ne sais, mais moi j'aurais été vaincu.

Mais, parce que tout le Malebolge penche vers l'entrée du plus bas puits, de chaque vallée la structure

14 Che l'una costa surge e l'altra scende :
Noi pur venimmo alfine in su la punta
Onde l'ultima pietra si scoscende.

15 La lena m'era del polmon sì munta
Quando fui su, ch'io non potea più oltre,
Anzi mi assisi nella prima giunta.

16 Omai convien che tu così ti spoltre,
Disse 'l Maestro, chè, seggendo in piuma,
In fama non si vien, nè sotto coltre :

17 Sanza la qual chi sua vita consuma,
Cotal vestigio in terra di sè lascia,
Qual fumo in aere od in acqua la schiuma.

18 E però leva su, vinci l'ambascia
Con l'animo che vince ogni battaglia,
Se col suo grave corpo non s'accascia.

19 Più lunga scala convienche si saglia :
Non basta da costoro esser partito :
Se tu m'intendi, or fa sì che ti vaglia.

20 Leva' mi allor, mostrandomi fornito
Meglio di lena ch'i' non mi sentia;
E dissi : Va, ch'i' son forte e ardito.

21 Su per lo scoglio prendemmo la via,
Ch'era ronchioso, stretto e malagevole,
Ed erto più assai che quel di pria.

Est telle, qu'une côte monte et l'autre descend : nous, cependant, nous parvînmes à l'extrémité, sur la pointe d'où la dernière pierre s'éboula.

Quand je fus là, mon haleine était si épuisée, que, ne pouvant aller plus loin, à cette première station je m'assis.

— Maintenant, il convient, dit le Maître, que tu secoues toute paresse : ce n'est point couché sur la plume, ni sous la couverture, qu'on acquiert la renommée

Sans laquelle celui qui consume sa vie, laisse de soi, sur la terre, le même vestige que la fumée dans l'air et l'écume dans l'eau.

Lève-toi donc, et que la fatigue soit vaincue par l'âme, qui vainc dans tout combat, si, sous le poids du corps, elle ne s'abat point.

Il faut monter un plus long escalier : avoir quitté ceux-là ne suffit pas; si tu m'entends, fais que maintenant cela te serve.

Lors je me levai, plus en haleine qu'auparavant je ne me sentais, et je dis : — Va! j'ai de la force et du courage.

Nous prîmes notre route par le haut du rocher, qui était raboteux, étroit et malaisé, et beaucoup plus escarpé que le précédent.

22 Parlando andava per non parer fievole;
Onde una voce uscío dall'altro fosso,
A parole formar disconvenevole.

23 Non so che disse, ancor che sovra 'l dosso
Fossi dell'arco già che varca quivi:
Ma chi parlava ad ira parea mosso.

24 I' era volto in giù: ma gli occhi vivi
Non potean ire al fondo per l'oscuro:
Perch'io: Maestro, fa che tu arrivi

25 Dall'altro cinghio, e dismontiam lo muro;
Chè com'i'odo quinci, e non intendo,
Così giù veggio, e niente affiguro.

26 Altra risposta, disse, non ti rendo,
Se non lo far: che la dimanda onesta
Si dee seguir con l'opera tacendo.

27 Noi discendemmo il ponte dalla testa,
Ove s'aggiunge coll'ottava ripa,
E poi mi fu la bolgia manifesta:

28 E vidivi entro terribile stipa
Di serpenti, e di sì diversa mena,
Che la memoria il sangue ancor mi scipa.

29 Più non si vanti Libia con sua rena;
Chè, se chelidri, iaculi e faree
Produce, e cencri con anfesibena;

Parlant j'allais, pour ne pas paraître faible, quand de l'autre fosse sortit une voix dont on ne pouvait former des paroles.

Je ne sais ce qu'elle disait, quoique déjà je fusse sur le dos de l'arche qui traverse là ; mais celui qui parlait semblait ému de colère.

Je m'étais baissé ; cependant, à cause de l'obscurité, mes yeux tendus ne pouvaient atteindre le fond. Ce pourquoi je dis : — Maître, fais que, descendant du mur,

Nous arrivions à l'autre enceinte ; car, comme d'ici j'ouïs et n'entends pas, ainsi en bas regardant, rien ne distingue.

— D'autre réponse, dit-il, je ne te fais que l'agir même ; l'œuvre, en silence, doit suivre la sage demande.

Nous descendîmes du pont par l'extrémité où il se joint à la huitième rive, et alors la bolge se découvrit à moi :

Et je vis dedans un terrible amas de serpents, et d'espèce si diverse que le souvenir m'en fige encore le sang.

Point ne se vante la Libye de produire dans ses sables plus de Chersydres, et de Chélydres, et de Jets, et de Pharées, et de Cenchris, et d'Amphisbènes,

30 Nè tante pestilenzie nè sì ree
Mostrò giammai con tutta l'Etiopia,
Nè con ciò che di sopra il mar rosso ee.

31 Tra questa cruda e tristissima copia
Correvan genti nude e spaventate,
Senza sperar pertugio o elitropia.

32 Con serpi le man dietro avean legate:
Quelle ficcavan per le ren la coda
E 'l capo, ed eran dinanzi aggroppate.

33 Ed ecco ad un, ch'era da nostra proda,
S'avventò un serpente, che 'l trafisse,
Là dove il collo alle spalle s'annoda.

34 Nè O sì tosto mai, nè I si scrisse,
Com'ei s'accese e arse, e cener tutto
Convenne che cascando divenisse:

35 E poi che fu a terra sì distrutto,
La cener si raccolse per se stessa,
In quel medesmo ritornò di butto:

36 Così per li gran savi si confessa,
Che la Fenice muore e poi rinasce,
Quando al cinquecentesimo anno appressa.

37 Erba nè biada in sua vita non pasce:
Ma sol d'incenso lagrime, e d'amomo,
E nardo e mirra son l'ultime fasce.

Ni tant de bêtes pestilentes, ni si méchantes elle ne montra jamais, avec toute l'Éthiopie, et toutes les contrées au-dessus de la mer Rouge.

Au milieu de cette foison de cruels et odieux reptiles, couraient des gens nus et pleins d'épouvante[1], sans aucun espoir de refuge, ni d'héliotrope[2].

Leurs mains étaient liées par derrière avec des serpents; et ceux-ci dans leurs reins enfonçaient la queue et la tête, et se nouaient devant.

Et voilà que sur l'un d'eux, qui était près de la même rive que nous, s'élança un serpent qui le piqua là où le col s'articule aux épaules.

Jamais ni O, ni J ne s'écrivit aussi vite qu'il s'enflamma, et brûla tout entier, et tomba réduit en cendres:

Et lorsque ainsi détruit il fut gisant à terre, la poussière aussitôt se rassembla, et d'elle-même redevint le même corps qu'auparavant.

Ainsi, au dire des grands sages, le Phénix meurt et ensuite renaît, lorsqu'il approche de sa cinq centième année.

Il ne se nourrit, durant sa vie, ni d'herbes ni de grains, mais de larmes d'encens et d'amome; et le nard et la myrrhe sont ses derniers langes.

38 E qual è quei che cade, e non sa como,
Per forza di demon ch'a terra il tira,
O d'altra oppilazion che lega l'uomo,

39 Quando si leva, che intorno si mira,
Tutto smarrito dalla grande angoscia
Ch'egli ha sofferta, e guardando sospira;

40 Tale era il peccator levato poscia.
O giustizia di Dio quant' è severa!
Che cotai colpi per vendetta croscia!

41 Lo Duca il dimandò poi chi egli era:
Perch'ei rispose: I' piovvi di Toscana,
Poco tempo è, in questa gola fera.

42 Vita bestial mi piacque, e non umana,
Sì come a mul ch'i' fui: son Vanni Fucci
Bestia, e Pistoia mi fu degna tana.

43 E io al Duca: Dilli che non mucci,
E dimanda qual colpa quaggiù 'l pinse;
Ch'io 'l vidi uom già di sangue e di corrucci.

44 E il peccator, che intese, non s'infinse,
Ma drizzò verso me l'animo e 'l volto,
E di trista vergogna si dipinse;

45 Poi disse: Più mi duol che tu m' hai colto
Nella miseria, dove tu mi vedi,
Che quand'i' fui dell'altra vita tolto:

Tel que celui qui tombe et ne sait comment, que la force du démon l'ait jeté à terre, ou un autre mal qui lie l'homme,

Quand il se relève, regarde autour, troublé par la grande angoisse qu'il a soufferte, et, regardant, soupire :

Tel était le pécheur, après s'être relevé. Oh ! que sévère est la justice de Dieu, dont la vengeance frappe de tels coups !

Le Maître alors lui demanda qui il était ; il répondit : « Depuis peu de temps, je suis tombé de la Toscane dans cette gueule cruelle.

« Me plut une vie bestiale, et non humaine, comme à un mulet que je fus : je suis Vanni Fucci la brute, et Pistoie fut ma digne tanière[3]. »

Et moi au Maître : — Dis-lui de ne pas biaiser, et demande-lui quel crime l'a poussé dans cette fosse ; car je l'ai vu homme de sang et de colère.

Et le pécheur, qui m'entendit, ne feignit point, mais tourna vers moi son âme et son visage, où se peignit une méchante honte ;

Puis il dit : « Plus chagrin suis-je que tu m'aies surpris dans la misère où tu me vois, que je ne le fus quand l'autre vie me fut ôtée.

46 I' non posso negar quel che tu chiedi:
In giù son messo tanto, perch'io fui
Ladro alla sagrestia de' belli arredi;

47 E falsamente già fu apposto altrui.
Ma perchè di tal vista tu non godi,
Se mai sarai di fuor de' luoghi bui,

48 Apri gli orecchi al mio annunzio, e odi.
Pistoia in pria di Neri si dimagra,
Poi Firenze rinnova genti e modi.

49 Tragge Marte vapor di val di Magra,
Ch'è di torbidi nuvoli involuto,
E con tempesta impetuosa ed agra

50 Sopra Campo Picen fia combattuto:
Ond'ei repente spezzerà la nebbia,
Sì ch'ogni Bianco ne sarà feruto:

E detto l'ho, perchè doler ten debbia.

« Je ne puis refuser ce que tu demandes; si bas ai-je été envoyé parce que ce fut moi qui volai de la sacristie les beaux ornements.

« Et cela fut faussement imputé à un autre. Mais, pour que de m'avoir vu tu ne te réjouisses pas, si jamais tu sors de ces sombres lieux,

« Ouvre l'oreille et écoute ce que je t'annonce: Pistoie s'amaigrit des Noirs [4], puis Florence renouvelle hommes et choses [5].

« Du val de Magra, enveloppé de nuages orageux, Mars attire la vapeur, et, avec la furie d'une tempête impétueuse,

« Sur les champs Picéniens on combattra ; et subitement la nuée crèvera, et tout Blanc sera frappé [6].

« Et je l'ai dit parce qu'il doit t'en douloir. »

CANTO VENTESIMOQUINTO

1 Al fine delle sue parole il ladro
Le mani alzò con ambeduo le fiche,
Gridando : Togli, Dio, chè a te le squadro.

2 Da indi in qua mi fur le serpi amiche,
Perch'una gli s'avvolse allora al collo,
Come dicesse : I' non vo' che più diche :

3 Ed un'altra alle braccia, e rilegollo
Ribadendo se stessa sì dinanzi,
Che non potea con esse dare un crollo.

4 Ah Pistoia, Pistoia ! chè non stanzi
D'incenerarti, sì che più non duri,
Poi che in mal far lo seme tuo avanzi?

5 Per tutti i cerchi dell' Inferno oscuri
Spirto non vidi in Dio tanto superbo,
Non quel che cadde a Tebe giù de' muri.

CHANT VINGT-CINQUIÈME

Lorsqu'il eut fini de parler, le voleur éleva les mains, et des deux fit la figue, criant : « A toi, Dieu ! prends-la ! »

Depuis lors m'ont été amis les serpents, un d'eux à son cou s'étant enroulé, comme s'il eût dit : « Je ne veux pas que tu en dises plus, »

Et un autre à ses bras, que, se rivant lui-même par-devant, il lia de telle sorte, qu'avec eux il ne pouvait donner de secousse.

Ah ! Pistoie, Pistoie ! que n'en finis-tu de toi, te réduisant toi-même en cendres, puisque les tiens dépassent toujours plus leurs ancêtres dans le mal ?

Dans tous les sombres cercles de l'Enfer, je ne vis point d'esprit si superbe contre Dieu, non pas même celui qui tomba des murs de Thèbes [1].

6 Ei si fuggì, che non parlò più verbo:
Ed io vidi un Centauro pien di rabbia
Venir gridando: Ov'è, ov'è l'acerbo?

7 Maremma non cred'io che tante n'abbia,
Quante bisce egli avea su per la groppa,
Infin dove comincia nostra labbia.

8 Sopra le spalle, dietro dalla coppa,
Con l'ale aperte gli giaceva un draco,
E quello affoca qualunque s'intoppa.

9 Lo mio Maestro disse: Quegli è Caco,
Che sotto 'l sasso di monte Aventino,
Di sangue fece spesse volte laco.

10 Non va co' suoi fratei per un cammino,
Per lo furar frodolente ch'ei fece
Del grande armento, ch'egli ebbe a vicino:

11 Onde cessar le sue opere biece
Sotto la mazza d'Ercole, che forse
Gliene diè cento, e non sentì le diece.

12 Mentre che sì parlava, ed ei trascorse,
E tre spiriti venner sotto noi,
De' quai nè io nè 'l Duca mio s'accorse:

13 Se non quando gridar: Chi siete voi?
Perchè nostra novella si ristette,
E intendemmo pure ad essi poi.

Il s'enfuit sans dire un mot de plus; et je vis un Centaure plein de rage venir, criant : « Où est-il, où est-il, l'obstiné? »

Je ne crois pas que, dans la Maremme, soient autant de couleuvres qu'il en avait depuis la croupe jusque-là où commence la face.

Sur ses épaules, derrière la nuque, s'étendait, les ailes déployées, un dragon qui embrase tout ce qu'il heurte.

Mon maître dit : — Celui-ci est Cacus, qui, sous le rocher du mont Aventin, maintes fois fit un lac de sang.

Il ne va point avec ses frères par le même chemin [2], à cause du vol que, par fraude, il fit du grand troupeau voisin de lui [3].

D'où eurent leur fin ses œuvres louches, sous la massue d'Hercule, qui cent fois peut-être le frappa, et il ne le sentit pas dix [4].

Pendant qu'il parlait ainsi, l'autre rapidement passa, et trois esprits vinrent au-dessous de nous, sans être aperçus ni de moi ni du Guide,

Sinon lorsqu'ils crièrent : « Qui êtes-vous? » Sur quoi le récit fut interrompu [5], et à eux seuls nous fîmes attention.

14 I' non gli conoscea, ma ei seguette,
Come suol seguitar per alcun caso,
Che l'un nomare all'altro convenette,

15 Dicendo : Cianfa dove fia rimaso?
Perch'io, acciocchè 'l Duca stesse attento,
Mi posi 'l dito su dal mento al naso.

16 Se tu sei or, lettore, a creder lento
Ciò ch'io dirò, non sarà maraviglia,
Chè io, che 'l vidi, appena il mi consento.

17 Com'i' tenea levate in lor le ciglia;
E un serpente con sei piè si lancia
Dinanzi all'uno, e tutto a lui s'appiglia.

18 Co' piè di mezzo gli avvinse la pancia,
E con gli anterior le braccia prese;
Poi gli addentò e l'una e l'altra guancia :

19 Gli diretani alle cosce distese,
E miseli la coda tr'amendue,
E dietro per le ren su la ritese.

20 Ellera abbarbicata mai non fue
Ad alber sì, come l'orribil fiera
Per l'altrui membra avviticchiò le sue :

21 Poi s'appiccar, come di calda cera
Fossero stati, e mischiar lor colore;
Nè l'un nè l'altro già parea quel ch'era :

Je ne les connaissais pas; mais il arriva, comme souvent il arrive par hasard, que l'un d'eux en nomma un autre,

Disant : « Où sera resté Cianfa [6]? » Lors, pour que le Maître fût attentif, je levai le doigt et le posai du menton au nez [7].

Si maintenant, lecteur, tu es lent à croire ce que je dirai, ce ne sera merveille, puisqu'à peine le crois-je, moi qui le vis.

Comme fixement je les regardais, un serpent à six pattes s'élança sur l'un d'eux, et tout entier s'attachant à lui,

Avec les pattes du milieu il lui lia le ventre, et avec celles de devant il saisit ses bras, puis enfonça les dents dans l'une et l'autre joue ;

Il étendit les pattes de derrière sur les cuisses, entre lesquelles il darda la queue, la ramenant par derrière en haut sur les reins.

Jamais lierre ne serra si étroitement un arbre, qu'aux membres de l'autre l'horrible bête enlaça les siens.

Puis ils se collèrent comme s'ils eussent été de cire fondue, et leurs couleurs se mélangèrent : déjà de l'un et de l'autre l'apparence était incertaine.

22 Come procede innanzi dall'ardore
Per lo papiro suso un color bruno,
Che non è nero ancora, e il bianco muore.

23 Gli altri duo riguardavano, e ciascuno
Gridava : O me, Agnél, come ti muti!
Vedi che già non se' nè duo nè uno.

24 Già eran li duo capi un divenuti,
Quando n'apparver duo figure miste
In una faccia, ov'eran duo perduti.

25 Fersi le braccia duo di quattro liste;
Le cosce colle gambe, il ventre e 'l casso
Divenner membra che non fur mai viste.

26 Ogni primaio aspetto ivi era casso :
Due e nessun l'imagine perversa
Parea, e tal sen gìa con lento passo.

27 Come 'l ramarro, sotto la gran fersa
De' dì canicular, cangiando siepe,
Folgore pare, se la via attraversa:

28 Così parea, venendo verso l'epe
Degli altri due un serpentello acceso,
Livido e nero come gran di pepe.

29 E quella parte, donde prima è preso
Nostro alimento, all'un di lor trafisse;
Poi cadde giuso innanzi lui disteso.

Comme, exposé au feu, le papier prend en dessus une teinte brune ; il n'est pas noir encore, et le blanc meurt.

Les deux autres le regardaient, et chacun d'eux criait : « Oh ! Agnel[7], comme tu changes ! Vois, déjà tu n'es ni deux ni un.

Les deux têtes n'en faisaient plus qu'une, lorsqu'y apparurent deux figures mêlées sur une face devenue celle des deux perdus[8].

De quatre pièces se firent les deux bras : les cuisses avec les jambes, le ventre et le buste, devinrent des membres qu'on ne vit jamais.

Tout avait là dépouillé son premier aspect ; la forme transmuée était celle de deux et n'était celle d'aucun, et telle elle s'en allait à pas lents.

Comme, sous l'ardeur des jours caniculaires, le lézard, changeant de haie, traverse, pareil à l'éclair, le chemin ;

Ainsi, s'élançant vers le ventre des deux autres, paraissait un petit serpent irrité, livide et noir comme un grain de poivre.

A l'un d'eux il piqua cette partie[9] par où nous prenons notre première nourriture, puis tomba étendu devant lui.

30 Lo trafitto il mirò; ma nulla disse:
Anzi co' piè fermati sbadigliava,
Pur come sonno o febbre l'assalisse.

31 Egli il serpente, e quei lui riguardava:
L'un per la piaga, e l'altro per la bocca
Fumavan forte, e 'l fumo s'incontrava.

32 Taccia Lucano omai, là dove tocca
Del misero Sabello e di Nassidio,
E attenda a udir quel ch'or si scocca.

33 Taccia di Cadmo e d'Aretusa Ovidio:
Chè se quello in serpente, e quella in fonte
Converte poetando, io non l'invidio:

34 Chè duo nature mai a fronte a fronte
Non transmutò, sì ch'ambedue le forme
A cambiar lor materie fosser pronte.

35 Insieme si risposero a tai norme,
Che il serpente la coda in forca fesse,
E il feruto ristrinse insieme l'orme.

36 Le gambe con le cosce seco stesse
S'appiccar sì, che in poco la giuntura
Non facea segno alcun che si paresse.

37 Togliea la coda fessa la figura,
Che si perdeva là, e la sua pelle
Si facea molle e, quella di là dura.

Le piqué le regarda, et ne dit rien ; mais s'arrêtant, il se raidissait sur ses pieds, et bâillait comme si le sommeil ou la fièvre l'eût assailli.

Il regardait le serpent, et le serpent lui : l'un fortement fumait par la plaie, l'autre par la bouche, et les fumées se rencontraient.

Que désormais Lucain se taise ; qu'il ne parle plus du malheureux Sabellus et de Nasidius[10], et qu'il écoute ce qu'à présent je raconte.

Que de Cadmus et d'Aréthuse se taise Ovide[11]. Si, poétisant, il change en serpent celui-là, et celle-ci en fontaine, point ne l'envie.

Jamais l'une dans l'autre il ne transforma deux natures, de sorte que promptes fussent les deux formes à échanger leur matière.

Tellement elles se correspondirent, que le serpent fendit en fourche sa queue, et que le blessé mit les pieds ensemble.

Jambes et cuisses si bien se pénétrèrent, qu'en peu il ne parut aucune trace de jointure :

La queue fendue prenait la forme qui se perdait là ; sa peau s'amollissait, et celle de l'autre se durcissait.

38 I' vidi entrar le braccia per l'ascelle,
E i duo piè della fiera ch'eran corti,
Tanto allungar quanto accorciavan quelle.

39 Poscia li piè diretro insieme attorti,
Diventaron lo membro che l'uom cela,
E il misero del suo n'avea duo porti.

40 Mentre che 'l fumo l'uno e l'altro vela
Di color nuovo, e genera il pel suso
Per l'una parte, e dall'altra il dipela,

41 L'un si levò, e l'altro cadde giuso,
Non torcendo però le lucerne empie,
Sotto le quai ciascun cambiava muso.

42 Quel ch'era dritto il trasse 'n ver le tempie,
E di troppa materia che in là venne,
Uscir gli orecchi delle gote scempie:

43 Ciò che non corse in dietro, e si ritenne,
Di quel soverchio fe naso alla faccia,
E le labbra ingrossò quanto convenne:

44 Quel che giaceva, il muso innanzi caccia,
E gli orecchi ritira per la testa,
Come face le corna la lumaccia:

45 E la lingua, ch'aveva unita e presta
Prima a parlar, si fende, e la forcuta
Nell'altro si richiude e il fumo resta.

Je vis les bras rentrer sous les aisselles, et les deux pieds de la bête, qui étaient courts, s'allonger autant que ceux-là se raccourcissaient.

Ensuite, tordus ensemble, les pieds de derrière devinrent le membre que l'homme cache, et le malheureux vit le sien se transformer en deux pieds.

Tandis que la fumée les revêt d'une couleur nouvelle, recouvrant celui-ci de poil, et dépilant celui-là,

L'un se leva, et l'autre tomba, sans détourner les yeux impies au-dessous desquels la face changeait.

Celui qui était debout retira le museau vers les tempes, et par le trop de matière qui vint là, des joues élargies saillirent les oreilles.

De ce qui ne se porta pas en arrière et resta, de ce surplus un nez se fit à la face, et les lèvres se grossirent autant qu'il convenait.

Celui qui gisait à terre chassa le museau en avant, et retira les oreilles dans la tête, comme la limace fait de ses cornes;

Et la langue, une auparavant et preste à parler, se fendit; et dans l'autre la fourche se referma, et cessa de fumer.

46 L'anima ch'era fiera divenuta,
Si fugge sufolando per la valle,
E l'altro dietro a lui parlando sputa.

47 Poscia gli volse le novelle spalle,
E disse all'altro : I' vo' che Buoso corra,
Com' ho fatt'io, carpon per questo calle.

48 Così vid'io la settima zavorra
Mutare e trasmutare; e qui mi scusi
La novità, se fior la penna aborra.

49 Ed avvegnachè gli occhi miei confusi
Fossero alquanto, e l'animo smagato,
Non poter quei fuggirsi tanto chiusi,

50 Ch'io non scorgessi ben Puccio Sciancato:
Ed era quei che sol de' tre compagni,
Che venner prima, non era mutato :

L'altro era quel che tu, Gaville, piagni.

L'âme, devenue bête, s'enfuit en sifflant par la vallée, et l'autre derrière lui en parlant crache.

Puis à celui-là il tourna les épaules nouvelles, et dit à l'autre [12] : « Je veux que Buoso [13] coure à quatre pattes, comme je l'ai fait, par ce sentier. »

Ainsi vis-je le septième lest [14] muer et transmuer; et que la nouveauté m'excuse, si ma plume a erré en quelque chose.

Quoique ma vue fût un peu confuse et mon âme étonnée, ceux-là, en fuyant, ne purent si bien se celer,

Que je ne reconnusse Puccio Sciancato; et, des trois compagnons qui vinrent d'abord, il était le seul qui ne fût pas transformé.

L'autre [15] était celui à cause de qui, Gavillé, tu pleures [16].

CANTO VENTESIMOSESTO

1 Godi, Fiorenza, poi che se' sì grande,
Che per mare e per terra batti l'ali,
E per lo Inferno il tuo nome si spande.

2 Tra li ladron trovai cinque cotali
Tuoi cittadini, onde mi vien vergogna,
E tu in grande onranza non ne sali.

3 Ma se presso al mattin del ver si sogna,
Tu sentirai di qua da picciol tempo
Di quel che Prato, non ch'altri, t'agogna.

4 E se già fosse, non saria per tempo.
Così foss'ei, da che pure esser dee!
Chè più mi graverà, com' più m'attempo.

5 Noi ci partimmo, e su per le scalee,
Che n'avean fatte i borni a scender pria,
Rimontò 'l Duca mio, e trasse mee.

CHANT VINGT-SIXIÈME

Réjouis-toi, Florence, d'être si grande que, sur terre et sur mer, battent tes ailes, et qu'en Enfer ton nom est répandu !

Parmi les larrons, je trouvai cinq de tes citoyens [1] ; j'en ai honte, et à toi peu d'honneur en revient.

Mais si, près du matin, vrais sont les songes, tu sentiras, d'ici à peu de temps, ce que Prato, sans parler des autres, te souhaite [2].

Et si déjà c'était, ce ne serait pas de trop bonne heure. Que n'est-ce dès à présent, puisque cela doit être ! Plus je vieillirai, plus le poids m'en sera lourd.

Nous partîmes, et, par les pierres saillantes qui nous avaient d'abord servi d'escalier pour descendre, mon Guide remonta, me tirant après lui.

6 E proseguendo la solinga via
Tra le scheggie e tra' rocchi dello scoglio,
Lo piè senza la man non si spedia.

7 Allor mi dolsi, e ora mi ridoglio,
Quando drizzo la mente a ciò ch'io vidi;
E più lo 'ngegno affreno ch'io non soglio,

8 Perchè non corra, che virtù nol guidi;
Sì che se stella buona, o miglior cosa
M' ha dato il ben, ch'io stesso nol m'invidi.

9 Quante il villan, ch'al poggio si riposa,
Nel tempo che colui, che 'l mondo schiara,
La faccia sua a noi tien meno ascosa,

10 Come la mosca cede alla zanzara,
Vede lucciole giù per la vallea,
Forse colà dove vendemmia ed ara;

11 Di tante fiamme tutta risplendea
L'ottava bolgia, sì com'io m'accorsi,
Tosto che fui là 've 'l fondo parea.

12 E qual colui che si vengiò con gli orsi,
Vide il carro d'Elia al dipartire,
Quando i cavalli al cielo erti levorsi;

13 Chè nol potea sì con gli occhi seguire,
Che vedesse altro che la fiamma sola,
Sì come nuvoletta, in su salire:

Et suivant la route solitaire à travers les escarpements et les rochers du précipice, le pied sans la main ne se dépêtrait pas.

Alors je m'attristai, et maintenant encore je m'attriste, quand je reporte mon souvenir sur ce que je vis, et, plus que d'ordinaire, je retiens mon esprit,

Afin qu'il ne coure point sans que la vertu le guide, et que si une bonne étoile, ou une autre chose meilleure [3], a mis en moi le bien, je ne me l'envie pas à moi-même.

Alors que celui qui éclaire le monde tient le moins de temps sa face cachée [4], autant le villageois qui, lorsque la mouche cède l'air au cousin [5],

Se repose sur le tertre, voit de lucioles dans la vallée, là peut-être où il vendange et laboure;

D'autant de flammes resplendissait toute la huitième bolge, comme je l'aperçus quand je fus là d'où l'on découvrait le fond.

Et tel qu'à celui qui se vengea par les ours [6] apparut, au partir, le char d'Élie, quand se dressant vers le ciel les chevaux s'élevèrent,

Et que, le suivant de l'œil, il ne pouvait discerner que la flamme seule qui, comme une petite nue, montait;

14 Tal si movea ciascuna per la gola
Del fosso, che nessuna mostra il furto,
E ogni fiamma un peccatore invola.

15 Io stava sovra 'l ponte a veder surto,
Sì che s'io non avessi un ronchion preso,
Caduto sarei giù senza esser urto.

16 E il Duca, che mi vide tanto atteso,
Disse: Dentro da' fuochi son gli spirti:
Ciascun si fascia di quel ch'egli è inceso.

17 Maestro mio, risposi, per udirti
Son io più certo: ma già m'era avviso,
Che così fusse, e già voleva dirti:

18 Chi è in quel fuoco, che vien sì diviso
Di sopra, che par surger della pira,
Ov' Eteòcle col fratel fu miso?

19 Risposemi: Là entro si martira
Ulisse e Diomede, e così insieme
Alla vendetta corron com' all' ira:

20 E dentro dalla lor fiamma si geme
L'aguato del caval, che fe la porta
Ond' uscì de' Romani il gentil seme.

21 Piangevisi entro l'arte, perchè morta
Deidamia ancor si duol d'Achille,
E del Palladio pena vi si porta.

Telle chacune de celles-là se mouvait à la bouche de la fosse : nulle ne montre le larcin [7], et chaque flamme enveloppe un pécheur [8].

Debout sur le pont, je m'étais si avancé pour voir, que si à une saillie je ne me fusse retenu, je serais tombé sans qu'on me heurtât.

Et le Guide qui me vit si attentif, dit : — Au dedans des feux sont les esprits, chacun se revêt de ce qui le brûle.

— Maître, répondis-je, l'ouïr de toi m'en rend plus certain; mais déjà je m'étais aperçu qu'ainsi en était-il, et je voulais te demander

Qui est dans ce feu, si divisé à son sommet qu'on dirait qu'il s'élève du bûcher sur lequel Étéocle fut mis avec son frère [9] ?

Il me répondit : — Là dedans sont tourmentés Ulysse et Diomède [10]; ils sont ensemble emportés par la vengeance, comme ils le furent par la colère.

Au dedans de leur flamme, se pleure l'embûche du cheval qui fut la porte d'où sortit des Romains la noble semence [11] ;

Et s'y pleure aussi l'artifice, par lequel Déidamie morte déplore encore le destin d'Achille [12], et du Palladium s'y porte la peine [13].

22 S'ei posson dentro da quelle faville
Parlar, diss'io, Maestro, assai ten priego,
E ripriego che 'l priego vaglia mille,

23 Che non mi facci dell'attender niego,
Finchè la fiamma cornuta qua vegna:
Vedi che del desio ver lei mi piego.

24 Ed egli a me: La tua preghiera è degna
Di molta lode, ed io però l'accetto;
Ma fa che la tua lingua si sostegna.

25 Lascia parlare a me, ch'i' ho concetto
Ciò che tu vuoi; ch'e' sarebbero schivi,
Perch'e' fur Greci, forse del tuo detto.

26 Poichè la fiamma fu venuta quivi,
Ove parve al mio Duca tempo e loco,
In questa forma lui parlare audivi:

27 O voi, che siete duo dentro da un fuoco,
S'i' meritai di voi mentre ch'io vissi,
S'i' meritai di voi assai o poco,

28 Quando nel mondo gli alti versi scrissi,
Non vi movete; ma l'un di voi dica
Dove per lui perduto a morir gissi.

29 Lo maggior corno della fiamma antica
Cominciò a crollarsi mormorando,
Pur come quella cui vento affatica.

— Si, au milieu de ces étincelles, ils peuvent parler, dis-je, je t'en prie, Maître, et t'en prie encore, et que ma prière en vaille mille !

Ne me refuse point, d'arrêter, jusqu'à ce qu'ici vienne la flamme double; vois, de désir je me ploie vers elle.

Et lui à moi : — De beaucoup de louange ta prière est digne, et ainsi je l'accepte. Mais fais qu'en repos ta langue se tienne.

Laisse-moi parler : j'ai compris ce que tu veux, et peut-être, ayant été Grecs, auraient-ils à dédain ton langage.

Lorsque la flamme fut venue près de nous, et qu'à mon Guide il parut que c'était le moment et le lieu, je l'entendis parler de la sorte :

— O vous qui êtes deux dans un seul feu, si je méritai de vous pendant que je vivais, si beaucoup ou peu je méritai de vous,

Lorsque dans le monde j'écrivis mes hauts vers [14], arrêtez-vous, et que l'un de vous dise où, par lui-même perdu, il alla mourir.

La plus grande corne de l'antique flamme, pareille à celle que fatigue le vent, commença de s'agiter, murmurant;

30 Indi la cima qua e là menando,
Come fosse la lingua che parlasse,
Gittò voce di fuori, e disse: Quando

31 Mi dipartì' da Circe, che sottrasse
Me più d'un anno là presso a Gaeta,
Prima che sì Enea la nominasse;

32 Nè dolcezza di figlio, nè la piéta
Del vecchio padre, nè il debito amore,
Lo qual dovea Penelope far lieta,

33 Vincer potero dentro a me l'ardore
Ch'i' ebbi a divenir del mondo esperto,
E degli vizj umani e del valore:

34 Ma misi me per l'alto mare aperto
Sol con un legno e con quella compagna
Picciola, dalla qual non fui deserto.

35 L'un lito e l'altro vidi insin la Spagna,
Fin nel Marrocco, e l'isola de' Sardi,
E le altre che quel mare intorno bagna.

36 Io e' compagni eravam vecchi e tardi,
Quando venimmo a quella foce stretta,
Ov'Ercole segnò li suoi riguardi,

37 Acciocchè l'uom più oltre non si metta:
Dalla man destra mi lasciai Sibilia,
Dall'altra già m'avea lasciata Setta.

Puis çà et là mouvant sa cime, comme si ce fût la langue qui parlât, au dehors émit une voix, et dit : « Quand

« Je quittai Circé, qui me retint caché plus d'un an, là, près de Gaëte[15], avant qu'ainsi Énée la nommât[16];

« Ni la douce pensée de mon fils, ni la piété envers mon vieux père, ni l'amour qui devait être la joie de Pénélope,

« Ne purent vaincre en moi l'ardeur d'acquérir la connaissance du monde, et des vices des hommes, et de leurs vertus[17].

« Mais sur la haute mer de toutes parts ouverte, je me lançai avec un seul vaisseau, et ce petit nombre de compagnons qui jamais ne m'abandonnèrent.

« L'un et l'autre rivage je vis jusqu'à l'Espagne et jusqu'au Maroc, et l'île de Sardaigne, et les autres que baigne cette mer.

« Moi et mes compagnons nous étions vieux et appesantis, quand nous arrivâmes à ce détroit resserré où Hercule posa ses bornes,

« Pour avertir l'homme de ne pas aller plus avant : je laissai Séville à main droite ; à l'autre déjà Septa[18] m'avait laissé.

38 O frati, dissi, che per cento milia
Perigli siete giunti all' occidente,
A questa tanto picciola vigilia

39 De' vostri sensi, ch' è del rimanente,
Non vogliate negar l' esperienza,
Diretro al Sol, del mondo senza gente.

40 Considerate la vostra semenza:
Fatti non foste a viver come bruti,
Ma per seguir virtute e conoscenza.

41 Li miei compagni fec' io sì acuti,
Con questa orazion picciola, al cammino,
Ch' appena poscia gli avrei ritenuti.

42 E, volta nostra poppa nel mattino,
De' remi facemmo ale al folle volo,
Sempre acquistando del lato mancino.

43 Tutte le stelle già dell' altro polo
Vedea la notte, e 'l nostro tanto basso,
Che non surgeva fuor del marin suolo.

44 Cinque volte racceso, e tante casso,
Lo lume era di sotto dalla luna,
Poi ch' entrati eravam nell' alto passo,

45 Quando n' apparve una montagna bruna
Per la distanza, e parvemi alta tanto,
Quanto veduta non ne aveva alcuna.

« O frères ! dis-je, qui, à travers mille périls, êtes parvenus à l'Occident, suivez le soleil, et à vos sens,

« A qui reste si peu de veille, ne refusez l'expérience du monde sans habitants[19].

« Pensez à ce que vous êtes ; point n'avez été faits pour vivre comme des brutes, mais pour rechercher la vertu et la connaissance.

« Par ces brèves paroles, j'excitai tellement mes compagnons à continuer leur route, qu'à peine ensuite aurais-je pu les retenir.

« La poupe tournée vers le levant, des rames nous fîmes des ailes pour follement voler, gagnant toujours à gauche.

« Déjà, la nuit, je voyais toutes les étoiles de l'autre pôle, et le nôtre si bas, que point il ne s'élevait au-dessus de l'onde marine.

« Cinq fois la lune avait rallumé son flambeau, et autant de fois elle l'avait éteint, depuis que nous étions entrés dans la haute mer,

« Quand nous apparut une montagne, obscure à cause de la distance, et qui me sembla plus élevée qu'aucune autre que j'eusse vue.

46 Noi ci allegrammo, e tosto tornò in pianto;
Chè dalla nuova terra un turbo nacque,
E percosse del legno il primo canto.

47 Tre volte il fe girar con tutte l'acque,
Alla quarta levar la poppa in suso,
E la prora ire in giù, com'altrui piacque,

Infin che 'l mar fu sopra noi richiuso.

« Nous nous réjouîmes, et bientôt notre joie se changea en pleurs, de la nouvelle terre un tourbillon étant venu, qui par-devant frappa le vaisseau.

« Trois fois il le fit tournoyer avec toutes les eaux; à la quatrième, il dressa la poupe en haut, et en bas il enfonça la proue, comme il plut à un autre,

« Jusqu'à ce que la mer se refermât sur nous. »

CANTO VENTESIMOSETTIMO

1 Già era dritta in su la fiamma e queta,
Per non dir più, e già da noi sen gía
Con la licenzia del dolce Poeta;

2 Quando un'altra, che dietro a lei venía,
Ne fece volger gli occhi alla sua cima,
Per un confuso suon che fuor n'uscía.

3 Come 'l bue Cicilian, che mugghiò prima
Col pianto di colui (e ciò fu dritto)
Che l'avea temperato con sua lima,

4 Mugghiava con la voce dell'afflitto,
Sì che, con tutto ch'e' fosse di rame,
Pure el pareva dal dolor trafitto;

5 Così, per non aver via, nè forame
Dal principio nel fuoco, in suo linguaggio
Si convertivan le parole grame.

CHANT VINGT-SEPTIÈME

Déjà la flamme droite et en repos avait cessé de parler, et s'éloignait de nous, avec la permission du doux Poëte,

Lorsqu'une autre, qui venait derrière, attira mes regards par un son confus qui sortait de sa cime.

Comme le taureau de Sicile qui premièrement, et ce fut justice, mugit les plaintes de celui dont la lime l'avait fabriqué [1],

Transformait la voix du tourmenté en mugissements, de sorte que, quoique d'airain, il semblait ressentir la douleur;

Ainsi, au commencement, ne trouvant dans le feu ni voie ni ouverture, les paroles douloureuses s'y changeaient en son propre langage [2].

6 Ma poscia ch'ebber colto lor viaggio
Su per la punta, dandole quel guizzo
Che dato avea la lingua in lor passaggio,

7 Udimmo dire: O tu, a cui io drizzo
La voce, che parlavi mo lombardo,
Dicendo: Issa ten va, più non t'aizzo:

8 Perch'io sia giunto forse alquanto tardo,
Non t'incresca ristare a parlar meco:
Vedi che non incresce a me, e ardo.

9 Se tu pur mo in questo mondo cieco
Caduto se' di quella dolce terra
Latina, onde mia colpa tutta reco;

10 Dimmi se i Romagnuoli han pace, o guerra;
Ch'i' fui de' monti là intra Urbino
E 'l giogo di che Tever si disserra.

11 Io era ingiuso ancora attento e chino,
Quando 'l mio Duca mi tentò di costa,
Dicendo: Parla tu, questi è Latino.

12 Ed io ch'avea già pronta la risposta,
Sanza indugio a parlare incominciai:
O anima, che se' laggiù nascosta,

13 Romagna tua non è, e non fu mai,
Senza guerra ne' cuor de' suoi tiranni;
Ma palese nessuna or ven lasciai.

Mais, lorsque montant elles eurent pris leur route par la pointe, qui leur imprimait, au passage, les mêmes vibrations qu'auparavant la langue,

Nous entendîmes ces mots : « O toi, à qui ma voix s'adresse, et qui parlais tout à l'heure lombard, disant : « Maintenant, va ; de toi je ne désire rien de plus.

« Quoique un peu tard peut-être je sois venu, qu'il ne te déplaise de t'arrêter et de parler avec moi ; vois, à moi cela ne déplaît, et je brûle.

« Si récemment dans ce monde aveugle tu es tombé de cette douce terre latine, d'où j'ai apporté toute ma coulpe,

« Dis-moi si les Romagnols ont la paix ou la guerre ; car je fus des monts, là, entre Urbino et la montagne d'où sort le Tibre [3]. »

J'étais encore baissé et regardais en bas, lorsque mon Guide me toucha le côté, disant : — Parle, toi ; celui-ci est Latin.

Et moi, qui avais déjà la réponse prête, sans retard je commençai de parler : — O âme, là-dessous cachée,

Le Romagne n'est ni ne fut jamais sans guerre dans le cœur de ses tyrans ; mais d'ouverte, aucune n'y ai-je laissé.

14 Ravenna sta, com'è stata molt' anni :
L'aquila da Polenta la si cova,
Sì che Cervia ricopre co' suoi vanni.

15 La terra che fe già la lunga prova,
E di Franceschi sanguinoso mucchio,
Sotto le branche verdi si ritrova.

16 E 'l Mastin vecchio, e'l nuovo da Verrucchio,
Che fecer di Montagna il mal governo,
Là, dove soglion, fan de' denti succhio.

17 Le città di Lamone e di Santerno
Conduce il lioncel dal nido bianco,
Che muta parte dalla state al verno :

18 E quella a cui il Savio bagna il fianco,
Così com'ella siè tra 'l piano e 'l monte,
Tra tirannia si vive e stato franco.

19 Ora chi se' ti prego che ne conte :
Non esser duro più ch' altri sia stato,
Se 'l nome tuo nel mondo tegna fronte.

20 Poscia che 'l fuoco alquanto ebbe rugghiato
Al modo suo, l'aguta punta mosse
Di qua, di là, e poi diè cotal fiato :

21 S'io credessi che mia risposta fosse
A persona che mai tornasse al mondo,
Questa fiamma staria senza più scosse :

Ravenne est ce qu'elle a été depuis maintes années; la couve l'aigle de Polenta [4], recouvrant Cervia de ses ailes.

La cité [5] qui jadis soutint la longue épreuve, et de Français fit un monceau sanglant, est toujours sous les pattes vertes [6];

Et le vieux Mastino, et le nouveau de Verrucchio [7], si cruels envers Montagna [8], enfoncent encore les dents où ils les enfonçaient.

La ville de Lamone et celle de Santerno [9] régit le lionceau du nid blanc [10], qui change de parti de l'été à l'hiver.

Et celle dont le Savio baigne lè flanc [11], comme entre la plaine et le mont elle est sise, vit entre la tyrannie et la liberté.

Maintenant je te prie de nous dire qui tu es; ne sois pas plus dur que d'autres ne l'ont été, et que ton nom se conserve dans le monde!

Après qu'à sa manière le feu eut un peu murmuré, la pointe aiguë d'ici et de là se mut, puis émit ce souffle :

« Si je croyais répondre à quelqu'un qui dût jamais retourner dans le monde, cette flamme cesserait de se mouvoir.

22 Ma perciocchè giammai di questo fondo
Non tornò vivo alcun, s' i' odo il vero,
Senza tema d' infamia ti rispondo.

23 I' fui uom d' arme, e poi fu' cordigliero,
Credendomi, sì cinto, fare ammenda :
E certo il creder mio veniva intero;

24 Se non fosse il gran Prete, a cui mal prenda,
Che mi rimise nelle prime colpe;
E come, e quare voglio che m' intenda.

25 Mentre ch' io forma fui d' ossa e di polpe,
Che la madre mi diè, l' opere mie
Non furon leonine, ma di volpe.

26 Gli accorgimenti e le coperte vie
Io seppi tutte; e sì menai lor arte,
Ch' al fine della terra il suono uscie.

27 Quando mi vidi giunto in quella parte
Di mia età, dove ciascun dovrebbe
Calar le vele e raccoglier le sarte;

28 Ciò che pria mi piaceva, allor m' increbbe,
E pentuto e confesso mi rendei,
Ahi miser lasso! e giovato sarebbe.

29 Lo Principe de' nuovi Farisei
Avendo guerra presso a Laterano
(E non con Saracin, nè con Giudei;

« Mais puisque jamais, si ce qu'on dit est vrai, nul ne retourna vivant de ces profondeurs, sans crainte d'infamie je te réponds.

« Je fus homme d'armes, et puis cordelier, croyant, en me ceignant ainsi, expier mes fautes, et certes il en aurait été entièrement comme je le croyais,

« N'eût-ce été le grand Prêtre [12], à qui mal en prenne, qui me replongea dans mes premiers méfaits : comment et pourquoi, je veux que tu l'entendes.

« Pendant que je fus la forme d'os et de chair que ma mère me donna, mes œuvres ne furent pas d'un lion, mais d'un renard.

« Les sourdes pratiques et les voies couvertes, je les sus toutes, tellement que le bruit en parvint jusqu'au bout de la terre.

« Quand je fus arrivé à ce point de mon âge, où chacun devrait abaisser les voiles et serrer les cordages,

« Ce qui premièrement me plaisait, alors me pesa ; repentant et confès je me fis : et bien, hélas ! m'en serais-je trouvé, pauvre misérable !

« Le prince des nouveaux Pharisiens avait la guerre près de Latran [13], et ni avec les Sarrasins, ni avec les Juifs ;

30 Chè ciascun suo nemico era Cristiano,
E nessuno era stato a vincer Acri,
Nè mercatante in terra di Soldano),

31 Nè sommo uficio, nè ordini sacri
Guardò in sè, nè in me quel capestro
Che solea far li suoi cinti più macri:

32 Ma come Costantin chiese Silvestro
Dentro Siratti a guarir della lebbre;
Così mi chiese questi per maestro

33 A guarir della sua superba febbre:
Domandommi consiglio, ed io tacetti,
Perchè le sue parole parver ebbre.

34 E poi mi disse: Tuo cuor non sospetti:
Finor t'assolvo, e tu m'insegna fare
Sì come Penestrino in terra getti.

35 Lo ciel poss'io serrare e disserrare,
Come tu sai; però son duo le chiavi,
Che il mio antecessor non ebbe care.

36 Allor mi pinser gli argomenti gravi
Là 've 'l tacer mi fu avviso il peggio,
E dissi: Padre, da che tu mi lavi

37 Di quel peccato, ove mo cader deggio,
Lunga promessa con l'attender corto
Ti farà trionfar nell'alto seggio.

« Étaient chrétiens tous ses ennemis, et aucun n'avait aidé à prendre Acres, ou trafiqué dans la terre du Soudan[14].

« Ni l'office suprême, ni les ordres sacrés il ne regarda én soi, non plus qu'en moi le cordon qui jadis amaigrissait[15] ceux qui s'en ceignaient.

« Mais comme Constantin manda Sylvestre d'au dedans du Siratti[16], pour guérir sa lèpre, ainsi me manda-t-il comme médecin,

« Pour guérir sa fièvre de superbe. Il me demanda conseil, et je me tus, ses paroles me paraissant ivres.

« Il reprit : « Que ton cœur ne craigne point; dès à présent je t'absous. Enseigne-moi comment je jetterai bas Palestrina[17].

« Je puis, comme tu sais, ouvrir et fermer le ciel; car doubles sont les clefs qui point ne furent chères à mon prédécesseur[18]. »

« Alors me poussèrent les graves arguments là où se taire me parut le pis, et je dis : Père, puisque tu me laves

« De ce péché, où je dois maintenant tomber, longue promesse et court effet[19] te fera triompher sur le haut siége.

37 Francesco venne poi, com io fu' morto,
Per me; ma un de' neri Cherubini
Gli disse: Nol portar; non mi far torto.

38 Venir se ne dee giù tra' miei meschini,
Perchè diede il consiglio frodolente,
Dal quale in qua stato gli sono a' crini:

39 Ch' assolver non si può, chi non si pente;
Nè pentere e volere insieme puossi,
Per la contraddizion che nol consente.

40 O me dolente! come mi riscossi,
Quando mi prese, dicendomi: Forse
Tu non pensavi ch' io loico fossi!

41 A Minos mi portò: e quegli attorse
Otto volte la coda al dosso duro;
E, poichè per gran rabbia la si morse,

42 Disse: Questi è de' rei del fuoco furo:
Perch' io là dove vedi son perduto,
E sì vestito andando mi rancuro.

43 Quand' egli ebbe il suo dir così compiuto,
La fiamma dolorando si partío,
Torcendo e dibattendo 'l corno aguto.

44 Noi passamm' oltre ed io e il Duca mio
Su per lo scoglio infino in su l'altr' arco
Che copre 'l fosso, in che si paga il fio

A quei che scommettendo, acquistan carco.

« Ensuite, quand je fus mort, François me vint chercher; mais un des anges noirs lui dit : « Ne l'enlève point, ne me fais pas tort;

« En bas, parmi mes serfs, il doit venir, parce qu'il donna le conseil frauduleux, depuis quoi je le tiens aux crins.

« Absous ne peut être qui ne se repent, et à la fois vouloir et se repentir ne se peut, à cause de la contradiction, qui point ne le permet. «

« O malheureux! comme je tressaillis lorsqu'il me prit, disant : « Tu ne pensais pas, peut-être, que je fusse logicien. »

« Il me porta devant Minos; et celui-ci, après avoir huit fois roulé sa queue autour de son dos endurci, et se l'être mordue de rage,

« Dit : « Ce pécheur est de ceux que le feu dérobe [20]. » Par quoi, là où tu vois, perdu suis-je, et ainsi vêtu, gémissant je vais. »

Lorsque de la sorte il eut achevé son dire, la flamme douloureuse s'en alla, agitant et tordant sa flamme aiguë.

Mon Guide et moi nous passâmes outre, par-dessus le rocher, jusque sur l'autre arche, qui recouvre la fosse où paient leur dette

Ceux qui, en semant la division, chargent leur âme.

CANTO VENTESIMOTTAVO

1 Chi poria mai pur con parole sciolte
Dicer del sangue e delle piaghe appieno,
Ch' i' ora vidi, per narrar più volte?

2 Ogni lingua per certo verria meno
Per lo nostro sermone e per la mente,
C' hanno a tanto comprender poco seno.

3 Se s' adunasse ancor tutta la gente,
Che già in su la fortunata terra
Di Puglia fu del suo sangue dolente

4 Per li Romani, e per la lunga guerra
Che dell' anella fe sì alte spoglie,
Come Livio scrive, che non erra;

5 Con quella che sentio di colpi doglie,
Per contrastare a Roberto Guiscardo;
E l' altra, il cui ossame ancor s' accoglie

CHANT VINGT-HUITIÈME

Qui, même en prose, et dans un récit plusieurs fois répété, pourrait dire tout ce que je vis de sang et de plaies?

Aucune langue qui ne défaillît, à cause des bornes et de notre idiome, et de l'esprit, trop étroits pour tant contenir.

Si on rassemblait tous ceux qui jadis dans la malheureuse terre de Pouille pleurèrent leur sang versé

Par les Romains, dans la longue guerre[1] où des dépouilles fut fait un si haut amas d'anneaux[2], comme l'écrit Livius, qui n'erre point;

Et tous ceux qui des blessures ressentirent la douleur, en combattant contre Robert Guiscard[3]; et les autres[4] dont on recueille encore les ossements

6 A Ceperan, là dove fu bugiardo
Ciascun Pugliese, e là da Tagliacozzo
Ove senz'arme vinse il vecchio Alardo;

7 E qual forato suo membro, e qual mozzo
Mostrasse, d'agguagliar sarebbe nulla
Il modo della nona bolgia sozzo.

8 Già veggia, per mezzul perdere o lulla,
Com' io vidi un, così non si pertugia,
Rotto dal mento insin dove si trulla.

9 Tra le gambe pendevan le minugia;
La corata pareva, e 'l tristo sacco
Che merda fa di quel che si trangugia.

10 Mentre che tutto in lui veder m' attacco,
Guardommi, e con le man s'aperse il petto,
Dicendo: Or vedi, come io mi dilacco:

11 Vedi come storpiato è Maometto.
Dinanzi a me sen va piangendo Alì
Fesso nel volto dal mento al ciuffetto:

12 E tutti gli altri, che tu vedi quì,
Seminator di scandalo e di scisma
Fur vivi, e però son fessi così.

13 Un diavolo è qua dietro che n'accisma
Sì crudelmente, al taglio della spada
Rimettendo ciascun di questa risma,

A Ceperano, où chaque Pouillois fut menteur[5], et à Tagliacozzo, où, sans armes, vainquit le vieux Alard[6];

Et que l'un montrât ses membres percés, l'autre mutilés, ce ne serait rien près de ce qu'offre d'horrible la neuvième bolge.

Nul tonneau, fuyant par la barre ou les douves, n'est aussi troué qu'un damné que je vis, fendu du menton jusque là d'où les vents s'échappent.

Entre les jambes pendaient les boyaux : à découvert était la courée[7], et le dégoûtant sac où en excréments se transforme ce qu'on mange.

Tandis que sur lui je tenais mes yeux fixés, il me regarda, et avec la main s'ouvrit la poitrine, disant : « Vois comme je me déchire.

« Vois comme dépecé est Mahomet : devant moi Ali[8] va pleurant, le visage fendu du menton jusqu'à la chevelure.

« Tous ceux qu'ici tu vois furent, de leur vivant, des semeurs de scandale et de schismes ; et pour cela sont-ils fendus de la sorte.

« Là derrière est un diable qui cruellement ainsi nous schismatise[9], remettant chacun de nous au tranchant de l'épée,

14 Quando avem volta la dolente strada;
Perocchè le ferite son richiuse
Prima ch' altri dinanzi li rivada.

15 Ma tu chi se' che in su lo scoglio muse,
Forse per indugiar d'ire alla pena,
Ch'è giudicata in su le tue accuse?

16 Nè morte il giunse ancor, nè colpa il mena,
Rispose il mio Maestro, a tormentarlo;
Ma, per dar lui esperienza piena,

17 A me, che morto son, convien menarlo
Per lo Inferno quaggiù di giro in giro:
E questo è ver così com'io ti parlo.

18 Più fur di cento che quando l'udiro,
S'arrestaron nel fosso a riguardarmi,
Per maraviglia obliando il martiro.

19 Or dì a fra Dolcin dunque che s'armi,
Tu che forse vedrai il sole in breve,
S'egli non vuol qui tosto seguitarmi,

20 Sì di vivanda, che stretta di neve
Non rechi la vittoria al Noarese,
Ch'altrimenti acquistar non saria leve.

21 Poichè l'un piè per girsene sospese,
Maometto mi disse esta parola;
Indi a partirsi in terra lo distese.

« Après que nous avons parcouru le triste circuit, les blessures se refermant avant que nous revenions devant lui.

« Mais qui es-tu, toi qui là-haut t'arrêtes sur la roche, peut-être pour retarder le supplice auquel le jugement prononcé sur toi te condamne d'aller ? »

— Ni la mort, répondit mon Maître, ne l'a encore atteint, ni pour être tourmenté aucune coulpe ne l'amène ; mais, afin qu'il en ait une pleine connaissance,

Je dois, moi qui suis mort, le conduire à travers l'Enfer, de cercle en cercle, jusqu'au fond : et cela est aussi vrai qu'il l'est que je te parle.

Il y en eut plus de cent qui, lorsqu'ils l'entendirent, s'arrêtèrent dans la fosse pour me regarder, par l'étonnement distraits de la souffrance.

« Or donc, toi qui bientôt peut-être reverras le soleil, dis à fra Dolcin [10] que, s'il ne veut pas promptement me suivre ici,

« Il se pourvoie de vivres, de telle sorte que la neige épaisse ne donne pas au Novarais la victoire, autrement peu facile. »

Après avoir, pour s'en aller, levé un pied, Mahomet me dit ces paroles ; puis, en avant le posant à terre, il partit.

22 Un altro che forata avea la gola,
E tronco 'l naso infin sotto le ciglia,
E non avea ma che un' orecchia sola;

23 Restato a riguardar per maraviglia
Con gli altri, innanzi agli altri aprì la canna,
Ch' era di fuor d' ogni parte vermiglia:

24 E disse: O tu, cui colpa non condanna,
E cui già vidi su in terra latina,
Se troppa simiglianza non m' inganna,

25 Rimembriti di Pier da Medicina,
Se mai torni a veder lo dolce piano,
Che da Vercello a Marcabò dichina.

26 E fa sapere a' duo miglior di Fano,
A messer Guido ed anche ad Angiolello,
Che, se l' antiveder qui non è vano,

27 Gittati saran fuor di lor vasello,
E mazzerati presso alla Cattolica,
Per tradimento d'un tiranno fello.

28 Tra l' isola di Cipri e di Maiolica
Non vide mai sì gran fallo Nettuno,
Non da Pirati, non da gente Argolica.

29 Quel traditor che vede pur con l' uno,
E tien la terra, che tal è qui meco
Vorrebbe di vedere esser digiuno,

Un autre, qui avait le gosier percé, et le nez coupé jusqu'au-dessous des sourcils, et une seule oreille,

Et que l'étonnement avait retenu avec les autres pour me regarder, avant les autres ouvrit le tuyau [11] qui, de toute part, en dehors était rouge,

Et dit : « O toi qu'aucune coulpe ne condamne, et que déjà j'ai vu là-haut, dans la terre latine, si ne me trompe une grande ressemblance,

« Souviens-toi de Pierre de Medicina [12], si jamais tu revois la douce plaine qui de Verceil à Marcabo décline [13] :

« Et aux deux meilleurs de Fano, messer Guido et Angiolello, fais savoir que, si la prévision ici n'est pas vaine,

« Ils seront jetés, une pierre au cou, hors de leur vaisseau, près de la Cattolica, par la trahison d'un cruel tyran [14].

« Entre l'île de Chypre et celle de Majorque, jamais Neptune ne vit si grand crime commis, ni par des pirates, ni par des gens de l'Argolide.

« Ce traître, qui ne voit que d'un œil, et en son pouvoir a la terre, que tel qui est ici avec moi voudrait n'avoir jamais vue,

30 Farà venirli a parlamento seco;
Poi farà sì, ch' al vento di Focara
Non farà lor mestier voto nè preco.

31 Ed io a lui : Dimostrami e dichiara,
Se vuoi ch' io porti su di te novella,
Chi è colui dalla veduta amara.

32 Allor pose la mano alla mascella
D' un suo compagno, e la bocca gli aperse
Gridando : Questi è desso, e non favella :

33 Questi, scacciato, il dubitar sommerse
In Cesare, affermando che il fornito
Sempre con danno l' attender sofferse.

34 O quanto mi pareva sbigottito,
Con la lingua tagliata nella strozza,
Curio, ch' a dicer fu così ardito!

35 Ed un ch' avea l' una e l' altra man mozza,
Levando i moncherin per l' aura fosca,
Sì che 'l sangue facea la faccia sozza,

36 Gridò : Ricordera'ti anche del Mosca,
Che dissi, lasso! Capo ha cosa fatta :
Che fu il mal seme della gente tosca.

37 Ed io v' aggiunsi : E morte di tua schiatta;
Perch' egli accumulando duol con duolo,
Sen gío come persona trista e matta.

« Les fera venir pour conférer avec lui, puis fera en sorte qu'ils n'aient besoin ni de vœu, ni de prière contre le vent de Focara [15]. »

Et moi à lui : — Si tu veux que de toi là-haut je porte nouvelle, dis-moi quel est celui à qui de cette terre la vue a été amère, et montre-le-moi.

Alors il mit la main sur la mâchoire d'un de ses compagnons, et la lui ouvrit, criant : « C'est celui-ci, et il ne parle point :

« Ce chassé étouffa le doute en César [16], affirmant que différer nuisait toujours à qui était prêt. »

O combien Curion consterné me paraissait, avec la langue coupée dans le gosier, lui qui à parler fut si hardi !

Et un autre, mutilé des deux mains, levant les moignons dans l'air obscur, de sorte que le sang lui souilla la face,

Cria : « Ressouviens-toi aussi de Mosca [17], qui dit, hélas! « *Fin a chose faite*; ce qui, chez les Toscans, fut la mauvaise semence... »

J'ajoutai, moi : — Et la mort de ta race. Sur quoi, pleurs sur pleurs versant, il s'en alla comme de tristesse une personne hors de sens.

38 Ma io rimasi a riguardar lo stuolo
E vidi cosa ch' io avrei paura,
Senza più pruova, di contarla solo;

39 Se non che conscienzia m' assicura,
La buona compagnia che l' uom francheggia,
Sotto l' osbergo del sentirsi pura.

40 I' vidi certo, ed ancor par ch' io 'l veggia,
Un busto senza capo andar, sì come
Andavan gli altri della trista greggia.

41 E il capo tronco tenea per le chiome
Pesol con mano a guisa di lanterna,
E quei mirava noi, e dicea: O me!

42 Di sè faceva a sè stesso lucerna,
Ed eran due in uno, ed uno in due:
Com' esser può, Quei sa che sì governa.

43 Quando diritto appiè del ponte fue,
Levò 'l braccio alto con tutta la testa,
Per appressarne le parole sue,

44 Che furo: Or vedi la pena molesta
Tu che, spirando, vai veggendo i morti:
Vedi s' alcuna è grande come questa.

45 E perchè tu di me novella porti,
Sappi ch' i' son Bertram dal Bornio, quelli
Ch' al Re Giovane diedi i mai conforti.

Je restai, moi, à regarder la bande, et je vis une chose que, seul, sans preuve, je n'oserais raconter.

Si ne me rassurait la conscience, cette bonne compagne qui, se sentant pure, sous cette cuirasse rend l'homme courageux.

Je vis certainement, et il me semble encore le voir, un buste sans tête aller comme allaient les autres du triste troupeau.

Avec la main il tenait, par les cheveux, la tête pendante, en façon de lanterne, et la tête nous regardait et disait : « O moi! »

Il se faisait de soi-même une lampe, et ils étaient deux en un, et un en deux[18]. Comment cela se peut, le sait celui qui ainsi l'ordonne.

Quand il fut droit au pied du pont, en haut avec le bras il leva la tête, pour rapprocher de nous ses paroles,

Qui furent : « Vois la peine cruelle, toi qui, vivant, vas regardant les morts; vois s'il en est aucune aussi grande que celle-là.

« Et pour que de moi tu portes nouvelle, sache que je suis Bertrand de Bornio[19], celui qui donna au roi Jean les encouragements mauvais.

46 Io feci 'l padre e 'l figlio in sè ribelli:
Achitofel non fe più d' Absalone
E di David co' malvagi pungelli.

47 Perch' io partii così giunte persone,
Partito porto il mio cerebro, lasso!
Dal suo principio, ch' è 'n questo troncone.

Così s' osserva in me lo contrappasso.

« Je rendis ennemis le père et le fils : d'Absalon et David ne fit pas plus Achitophel par ses méchantes instigations.

« Pour avoir divisé des personnes si proches, malheureux, je porte mon cerveau séparé du principe de sa vie, qui est dans ce tronc.

« Ainsi en moi s'observe le talion. »

CANTO VENTESIMONONO

1 La molta gente e le diverse piaghe
Avean le luci mie sì innebriate,
Che dello stare a piangere eran vaghe.

2 Ma Virgilio mi disse : Che pur guate?
Perchè la vista tua pur sì soffolge
Laggiù tra l'ombre triste smozzicate?

3 Tu non hai fatto sì all'altre bolge :
Pensa, se tu annoverar le credi,
Che miglia ventiduo la valle volge;

4 E già la luna è sotto i nostri piedi :
Lo tempo è poco omai che n'è concesso,
Ed altro è da veder che tu non vedi.

5 Se tu avessi, rispos'io appresso,
Atteso alla cagion perch'io guardava,
Forse m'avresti ancor lo star dimesso.

CHANT VINGT-NEUVIÈME

La gent nombreuse et les plaies diverses avaient tellement enivré mes yeux, que vivement je désirais m'arrêter pour pleurer.

Mais Virgile me dit : — Que regardes-tu ? Pourquoi tant, là en bas, ta vue se fixe-t-elle sur les tristes ombres mutilées ?

Tu n'as pas ainsi fait dans les autres bolges. Si tu crois les compter, pense que vingt-deux mille tournent dans la vallée.

Déjà la lune est sous nos pieds : peu reste désormais du temps qui nous est accordé, et autre chose, que tu ne vois pas, est à voir encore.

— Si tu avais, répondis-je aussitôt, considéré pourquoi je regardais, peut-être m'aurais-tu pardonné de m'arrêter.

6 Parte sen gía : ed io retro gli andava,
Lo Duca, già faccendo la risposta,
E soggiugnendo: Dentro a quella cava,

7 Dov'io teneva agli occhi sìposta,
Credo che un spirto del mio sangue pianga
La colpa che laggiù cotanto costa.

8 Allor disse 'l Maestro : Non si franga
Lo tuo pensier da qui 'nnanzi sovr'ello;
Attendi ad altro, ed ei là si rimanga.

9 Ch'io vidi lui a piè del ponticello
Mostrarti, e minacciar forte col dito,
E udí' 'l nominar Geri del Bello.

10 Tu eri allor sì del tutto impedito
Sovra colui che già tenne Altaforte,
Che non guardasti in là, sì fu partito.

11 O Duca mio, la violenta morte
Che non gli è vendicata ancor, diss' io,
Per alcun che dell' onta sia consorte,

12 Fece lui disdegnoso; onde sen gío,
Senza parlarmi, sì com'io stimo;
Ed in ciò m' ha el fatto a se più pio.

13 Così parlammo insino al luogo primo
Che dello scoglio l'altra valle mostra,
Se più lumi vi fosse, tutto ad imo.

Cependant il s'en allait, et derrière lui j'allais, ainsi répondant au Guide, et ajoutant : Dans cette cave,

Où si attachés je tenais mes yeux, je crois qu'un esprit de mon sang pleure la coulpe, qui là coûte si cher.

Lors le Maître dit : — Ne fatigue point de lui plus longtemps ta pensée [1]; porte sur un autre ton attention, et laisse-le là ;

Car, au pied du pont, je l'ai vu te montrer, et fortement te menacer du doigt, et je l'ai ouï nommer Geri del Bello [2].

Tu étais lors si occupé de celui qui eut en garde Altaforte [3], que de ce côté tu ne regardas point, jusqu'à ce qu'il fut parti.

— O Maître, dis-je, sa mort violente [4], non encore vengée par quelqu'un de ceux qui en partagent la honte,

L'a courroucé ; à cause de cela, je présume, il s'en est allé sans me parler : et ce faisant, il m'a pour lui rendu plus pitoyable.

Ainsi discourûmes-nous jusqu'au premier lieu où, du haut de la roche, on découvrirait l'autre vallée jusqu'au fond, s'il y avait plus de lumière.

14 Quando noi fummo in su l'ultima chiostra
Di Malebolge, sì che i suoi conversi
Potean parere alla veduta nostra,

15 Lamenti saettaron me diversi
Che di pietà ferrati avean gli strali:
Ond' io gli orecchi colle man copersi.

16 Qual dolor fora, se degli spedali
Di Valdichiana tra 'l luglio e 'l settembre,
E di Maremma e di Sardigna i mali

17 Fossero in una fossa tutti insembre;
Tal era quivi, e tal puzzo n' usciva,
Qual suole uscir delle marcite membre.

18 Noi discendemmo in su l' ultima riva
Del lungo scoglio, pur da man sinistra,
E allor fu la mia vista più viva

19 Giù ver lo fondo, dove la ministra
Dell' altro Sire, infallibil giustizia,
Punisce i falsator che qui registra.

20 Non credo ch' a veder maggior tristizia
Fosse in Egina il popol tutto infermo,
Quando fu l' aer sì pien di malizia,

21 Che gli animali, infino al picciol vermo,
Cascaron tutti, e poi le genti antiche,
Secondo che i poeti hanno per fermo,

Quand nous fûmes au-dessus du dernier cloître de Malebolge, de sorte que ses convers notre vue pouvait discerner,

Des cris divers et lamentables me frappèrent comme des traits dont la pointe blessait de pitié : par quoi, avec les mains je me couvris les oreilles.

Telle que serait la douleur, si les hôpitaux de Valdichiana [5], entre juillet et septembre, et de la Maremme, et de la Sardaigne, les maux

En une seule fosse étaient tous rassemblés : telle elle était là : et il s'en exhalait une puanteur semblable à celle des membres pourris.

Nous descendîmes sur le dernier bord du long rocher, à main gauche, et alors ma vue pénétra

Plus avant vers le fond, où, ministre du haut Seigneur, l'infaillible justice punit les falsificateurs, que là elle registre [6].

Je ne crois pas que plus triste à voir ait été, en Égine [7], le peuple tout entier malade, quand l'air devint si pernicieux,

Que les animaux, jusqu'au plus petit ver, périrent, et qu'ensuite, comme les poëtes le tiennent pour certain, l'antique population

22 Si ristorar di seme di formiche;
Ch'era a veder per quella oscura valle,
Languir gli spirti per diverse biche.

23 Qual sovra 'l ventre, e qual sovra le spalle
L'un dell'altro giacea, e qual carpone
Si trasmutava per lo tristo calle.

24 Passo passo andavam senza sermone,
Guardando ed ascoltando gli ammalati,
Che non potén levar le lor persone.

25 I' vidi duo sedere a sè poggiati,
Come a scaldar s' appoggia tegghia a tegghia,
Dal capo a' piè di schianze maculati:

26 E non vidi giammai menare stregghia
Da ragazzo aspettato dal signorso,
Nè da colui che mal volentier vegghia;

27 Come ciascun menava spesso il morso
Dell'unghie sovra sè per la gran rabbia
Del pizzicor, che non ha più soccorso.

28 E si traevan giù l'unghie la scabbia,
Come coltel di scardova le scaglie,
O d'altro pesce che più larghe l'abbia.

29 O tu che colle dita ti dismaglie,
Cominciò 'l Duca mio ad un di loro,
E che fai d'esse talvolta tanaglie,

Se reproduisit de la semence de fourmis; que triste était de voir, dans cette obscure vallée, languir les esprits, amoncelés çà et là.

Tel sur le ventre, tel sur les épaules d'un autre gisait, et tel à quatre pattes se traînait par le triste sentier.

Pas à pas ils allaient sans parler, regardant et écoutant les malades qui ne pouvaient se lever.

J'en vis deux assis, appuyés l'un contre l'autre, comme s'appuient des bassines à tenir chaud, et, de la tête aux pieds, souillés de croûtes.

Jamais je ne vis valet que son maître attend, ou celui qui mal volontiers veille, mouvoir l'étrille

Aussi vite que chacun de ceux-là mouvait sur soi le tranchant de ses ongles, à cause de la rage du prurit devenu insupportable :

Et les ongles en bas râclaient la gale, comme le couteau les écailles du scardove, ou d'un autre poisson qui en ait de plus larges.

— O toi, dit mon Maître à l'un d'eux, qui te déchires avec les doigts, et parfois en fais des tenailles,

30 Dimmi s' alcun Latino è tra costoro
Che son quinc' entro, se l' unghia ti basti
Eternalmente a cotesto lavoro.

31 Latin sem noi, che tu vedi sì guasti
Quì ambodue, rispose l' un piangendo :
Ma tu chi se', che di noi dimandasti?

32 E 'l duca disse : I' son un che discendo
Con questo vivo giù di balzo in balzo,
E di mostrar l' Inferno a lui intendo.

33 Allor si ruppe lo comun rincalzo,
E tremando ciascuno a me si volse
Con altri che l' udiron di rimbalzo.

34 Lo buon Maestro a me tutto s' accolse,
Dicendo : Dì a lor ciò che tu vuoli :
Ed io incominciai, poscia ch' ei volse :

35 Se la vostra memoria non s' imboli
Nel primo mondo dall' umane menti,
Ma s' ella viva sotto molti soli,

36 Ditemi chi voi siete e di che genti :
La vostra sconcia e fastidiosa pena
Di palesarvi a me non vi spaventi.

37 I' fui d' Arezzo, e Albero da Siena,
Rispose l' un, mi fe mettere al fuoco;
Ma quel perch' io mori' qui non mi mena.

Dis-nous si, parmi ceux d'ici dedans, est quelque Latin; et que les ongles éternellement te suffisent à ce travail!

« Nous sommes Latins, nous deux que tu vois si déformés, répondit l'un d'eux en pleurant. Mais toi, qui es-tu, qui t'enquiers de nous? »

— Je suis un qui descend de précipice en précipice, avec ce vivant, pour lui montrer l'Enfer.

Alors, cessant de se prêter un mutuel appui, chacun d'eux, tremblant, se tourna vers moi, avec les autres vers qui la voix avait rebondi.

Tout près de moi le bon Maître s'approcha, disant : — Demande-leur ce que tu voudras. Et lorsqu'il se fut retourné, je commençai :

— Que votre souvenir, dans le premier monde, ne s'envole point de la mémoire des hommes, mais qu'il y vive durant maintes années!

Dites-moi qui vous êtes et de quelle nation : ne craignez point, à cause de votre peine hideuse et dégoûtante, de vous découvrir à moi.

« Je fus d'Arezzo, répondit l'un d'eux [8], et Alberto de Sienne me livra au feu; mais ce pourquoi je mourus, n'est pas ce qui m'a conduit ici.

38 Ver' è ch' io dissi a lui, parlando a giuoco:
I' mi saprei levar per l' aere a volo:
E quei ch' avea vaghezza e senno poco,

39 Volle ch' io gli mostrassi l' arte; e solo
Perch' i' nol feci Dedalo, mi fece
Ardere a tal che l' avea per figliuolo.

40 Ma nell' ultima bolgia delle diece
Me per alchimia che nel mondo usai,
Dannò Minos, a cui fallir non lece.

41 Ed io dissi al Poeta: Or fu giammai
Gente sì vana come la Sanese?
Certo non la Francesca sì d' assai.

42 Onde l' altro lebbroso che m' intese,
Rispose al detto mio: Tranne lo Stricca,
Che seppe far le temperate spese;

43 E Niccolò, che la costuma ricca
Del garofano prima discoperse
Nell' orto, dove tal seme s' appicca;

44 E tranne la brigata, in che disperse
Caccia d' Ascian la vigna e la gran fronda,
E l' Abbagliato il suo senno proferse.

45 Ma perchè sappi chi sì ti seconda
Contra i Sanesi, aguzza ver me l' occhio
Sì che la faccia mia ben ti risponda:

« Bien est-il vrai que je lui dis, par manière de jeu, que je pouvais m'enlever dans l'air en volant ; et lui, qui avait beaucoup de désir et peu de sens,

« Voulut que je lui montrasse cet art, et seulement parce que de lui je ne fis pas Dédale, il me fit brûler par tel qui le tenait pour son fils.

« Mais à la dernière des dix bolges, à cause de l'alchimie que je pratiquai dans le monde, me condamna Minos, qui ne saurait se tromper. »

Et moi, je dis au Poëte : — Fut-il jamais gens si vains que ceux de Sienne? Certes, à beaucoup près, ne le sont autant les Français.

Sur quoi, l'autre lépreux qui m'entendit, répondit à mon dire : « Hors le Stricca, qui sut modérer ses dépenses [9],

« Et Niccolò, qui le premier inventa la riche coutume [10] du girofle, dans le jardin [11] où une pareille semence aisément prend racine ;

« Et hors la bande parmi laquelle Caccia d'Asciano [12] dissipa vignes et bois, et l'Abbagliato [13] montra ce qu'il avait de sens.

« Mais pour que tu saches qui est celui qui ainsi contre les Siennois te seconde, aiguise ta vue de façon que mon visage clairement te réponde ;

46 Sì vedrai ch' i' son l'ombra di Capocchio,
Che falsai li metalli con alchimia;
E ten dee ricordar, se ben t'adocchio,

Com' i' fui di natura buona scimia.

« Tu verras que je suis l'ombre de Capocchio [14], qui par alchimie falsifiai les métaux, et, si bien je te remets, tu dois te souvenir

« Combien de la nature je fus bon singe [15].

CANTO TRENTESIMO

1 Nel tempo che Giunone era crucciata
Per Semele contra 'l sangue tebano,
Come mostrò già una ed altra fiata,

2 Atamante divenne tanto insano,
Che veggendo la moglie co' duo figli
Andar carcata da ciascuna mano,

3 Gridò : Tendiam le reti, sì ch'io pigli
La lionessa e i lioncini al varco :
E poi distese i dispietati artigli,

4 Prendendo l'un ch'avea nome Learco,
E rotollo, e percosselo ad un sasso,
E quella s'annegò con l'altro incarco.

5 E quando la fortuna volse in basso
L'altezza de' Troian che tutto ardiva,
Sì che insieme col regno il re fu casso ;

CHANT TRENTIÈME

Au temps où, à cause de Sémélé [1], Junon était irritée contre le sang thébain, comme plusieurs fois elle le fit voir;

Adamante si fou devint [2], que voyant sa femme aller, portant ses deux fils, un sur chaque bras,

Il s'écria : « Tendons les rets, pour prendre au passage la lionne et les deux lionceaux; » puis, allongeant ses ongles impitoyables,

Il saisit l'un deux, qui avait nom Léarque, et, le faisant tournoyer, le broya contre une pierre; et celle-là, chargée de l'autre, se noya [3].

Et quand la fortune abaissa l'orgueil des Troyens, qui tout osait, de sorte que royaume et roi ensemble s'évanouirent,

6 Ecuba trista misera e cattiva,
Poscia che vide Polisena morta,
E del suo Polidoro in su la riva

7 Del mar si fu la dolorosa accorta,
Forsennata latrò sì come cane;
Tanto il dolor le fe la mente torta.

8 Ma nè di Tebe furie nè Troiane
Si vider mai in alcun tanto crude,
Non punger bestie, non che membra umane,

9 Quant'io vidi due ombre smorte e nude,
Che mordendo correvan di quel modo,
Che il porco quando del porcil si schiude.

10 L'una giunse a Capocchio, ed in sul nodo
Del collo l'assannò, sì che, tirando,
Grattar gli fece 'l ventre al fondo sodo.

11 E l'Aretin, che rimase tremando,
Mi disse: Quel folletto è Gianni Schicchi,
E va rabbioso altrui così conciando.

12 Oh, diss'io lui, se l'altro non ti ficchi
Li denti addosso, non ti sia fatica
A dir chi è, pria che di qui si spicchi.

13 Ed egli a me: Quell'è l'anima antica
Di Mirra scelerata, che divenne
Al padre, fuor del dritto amore, amica.

Hécube triste, misérable et captive, lorsqu'elle eut vu Polixène morte, et que, sur le rivage de la mer,

Elle fit de son Polidore la funeste rencontre [4], forcenée, aboya comme un chien, tant la douleur lui tordit l'esprit.

Mais ni à Thèbes, ni à Troie, jamais en aucun on ne vit autant de furie, ni si cruelle à déchirer, non des membres humains, mais des animaux même,

Que j'en vis en deux ombres pâles et nues, qui, en se mordant, couraient, comme le porc lorsqu'on ouvre l'étable.

L'une se jeta sur Capocchio, et au nœud du cou enfonçant les dents, elle le tira de manière qu'elle lui fit gratter le ventre contre le fond solide.

Et l'Arétin [5], qui demeura tremblant, me dit : « Ce follet [6] est Gianni Schicchi [7], qui, dans sa rage, va ainsi accoutrant les autres. »

— Oh ! lui dis-je, que sur toi il ne mette point la dent [8], et qu'à fatigue il ne te soit pas de me dire qui est l'autre, avant qu'il parte d'ici.

Et lui à moi : « C'est l'antique âme de l'exécrable Mirrha, qui, hors du légitime amour, devint l'amie de son père.

14 Questa a peccar con esso così venne,
Falsificando se in altrui forma;
Come l'altro, che in là sen va, sostenne,

15 Per guadagnar la donna della torma,
Falsificare in sè Buoso Donati,
Testando, e dando al testamento norma.

16 E poi che i duo rabbiosi fur passati,
Sovra i quali io avea l'occhio tenuto,
Rivolsilo a guardar gli altri malnati.

17 I' vidi un fatto a guisa di liuto,
Pur ch'egli avesse avuta l'anguinaia
Tronca dal lato che l'uomo ha forcuto.

18 La grave idropisia che sì dispaia
Le membra con l'umor che mal converte,
Che 'l viso non risponde alla ventraia,

19 Faceva lui tener le labbra aperte,
Come l'etico fa, che per la sete
L'un verso 'l mento e l'altro in su riverte.

20 O voi, che senza alcuna pena siete
(E non so io perchè) nel mondo gramo,
Diss'egli a noi, guardate e attendete

21 Alla miseria del maestro Adamo;
Io ebbi vivo assai di quel ch'i' volli;
E ora, lasso! un gocciol d'acqua bramo.

« A pécher ainsi avec lui elle parvint, en simulant la forme d'autrui, comme l'autre qui s'en va là osa,

. . . .

« Pour gagner *la dame du troupeau*, falsifier en soi Buoso Donati, testant, et mettant le testament en règle. »

Et après qu'eurent passé les deux enragés, sur lesquels j'avais l'œil fixé, je tournai mes regards vers les autres mal nés.

J'en vis un qui aurait eu la forme du luth, si l'âme eût été tronquée à l'endroit où l'homme se bifurque.

. . . .

La lourde hydropisie, qui, avec l'humeur que mal elle convertit, disproportionne tellement les membres, que le visage au ventre point ne répond,

Lui faisait tenir les lèvres ouvertes, comme fait l'étique, qui de soif abaisse l'une vers le menton, et relève l'autre.

« O vous qui, sans aucune souffrance (et je ne sais pourquoi), êtes dans le monde désolé, nous dit-il, regardez et considérez la misère de maître Adam [9].

« Vivant, j'eus à profusion ce que je voulais, et maintenant, malheureux, une goutte d'eau je désire !

22 Li ruscelletti, che de' verdi colli
Del Casentin discendon giuso in Arno,
Facendo i lor canali e freddi e molli,

23 Sempre mi stanno innanzi, e non indarno;
Che l'imagine lor via più m'asciuga,
Che 'l male ond'io nel volto mi discarno:

24 La rigida giustizia che mi fruga,
Tragge cagion del luogo ov'io peccai,
A metter più gli miei sospiri in fuga.

25 Ivi è Romena, là dov'io falsai
La lega suggellata del Batista,
Perch'io 'l corpo suso arso lasciai.

26 Ma s'io vedessi quì l'anima trista
Di Guido, o d'Alessandro, o di lor frate,
Per Fonte Branda non darei la vista.

27 Dentro c'è l'una già, se l'arrabbiate
Ombre che vanno intorno dicon vero:
Ma che mi val, c' ho le membra legate?

28 S'io fossi pur di tanto ancor leggiero,
Ch'i' potessi in cent'anni andare un'oncia,
Io sarei messo già per lo sentiero,

29 Cercando lui tra questa gente sconcia,
Con tutto ch'ella volge undici miglia,
E men d'un mezzo di traverso non ci ha.

« Les ruisselets qui, des vertes collines du Casentin, descendent dans l'Arno, mollement sur leur lit roulant leurs fraîches ondes,

« Toujours sont devant moi, et non en vain, leur image m'altérant beaucoup plus que le mal qui décharne mon visage.

« La sévère Justice, qui me fustige, pour moi fait sourdre, du lieu où je péchai, une plus abondante source de soupirs.

« Là est Romena, où je falsifiai le métal à l'effigie de Baptiste[10], ce pourquoi j'ai là-haut laissé mon corps brûlé.

« Mais si j'eusse vu ici la misérable âme de Guido, ou d'Alexandre[11], ou de leur frère, pour la fontaine de Branda[12] je n'en donnerais pas la vue.

« Ici dedans est déjà l'un d'eux, si les ombres enragées qui vont autour disent vrai. Mais que me sert, à moi qui ai les membres liés?

« Si j'étais seulement encore assez léger pour, en cent ans, avancer d'un pas, je me serais déjà mis en route,

« Pour le chercher parmi la gent hideuse, quoique onze milles de circuit ait la bolge, et de largeur pas moins de la moitié.

30 Io son per lor tra sì fatta famiglia :
Ei m'indussero a battere i fiorini,
Ch'avevan tre carati di mondiglia.

31 Ed io a lui : chi son li duo tapini,
Che fuman come man bagnata il verno,
Giacendo stretti a' tuoi destri confini?

32 Qui li trovai, e poi volta non dierno,
Rispose, quando piovvi in questo greppo,
E non credo che dieno in sempiterno.

33 L'una è la falsa che accusò Giuseppo;
L'altro è il falso Sinon greco da Troia :
Per febbre acuta gittan tanto leppo.

34 E l'un di lor che si recò a noia
Forse d'esser nomato sì oscuro,
Col pugno gli percosse l'epa croia :

35 Quella sonò, come fosse un tamburo :
E mastro Adamo gli percosse il volto
Col braccio suo, che non parve men duro,

36 Dicendo a lui : Ancor che mi sia tolto
Lo muover per le membra che son gravi,
Ho io 'l braccio a tal mestier disciolto.

37 Ond'ei rispose : Quando tu andavi
Al fuoco, non l'avei tu così presto;
Ma sì e più l'avei quando coniavi.

« Pour eux suis-je dans une telle famille : ils m'induisirent à frapper les florins qui avaient trois carats d'alliage. »

Et moi à lui : — Qui sont les deux malheureux qui fument, comme en hiver une main mouillée, et gisent serrés l'un contre l'autre, à ta droite?

« Ici les trouvai-je, répondit-il, quand je tombai dans cette sentine, et depuis ils n'ont bougé, ni, je crois, ne bougeront éternellement.

« L'une est celle qui accusa faussement Joseph[13]; l'autre est Sinon[14], le Grec fourbe de Troie : une fièvre ardente fait que d'eux sort cette fumée infecte. »

Et l'un d'eux, qui peut-être fut chagrin de s'entendre nommer si honteusement, du poing lui frappa la dure panse.

Celle-ci sonna comme un tambour; et avec la main maître Adam lui frappa le visage, qui ne parut pas moins dur,

Lui disant : « Quoique je ne puisse remuer mes membres à cause de leur poids, j'ai le bras dispos pour une telle besogne. »

A quoi l'autre répondit : « En allant au feu, tu ne l'avais pas si agile; mais oui bien, et plus, quand tu battais monnaie. »

38 E l'idropico : Tu dì ver di questo;
Ma tu non fosti sì ver testimonio,
Là 've del ver fosti a Troia richiesto.

39 S'io dissi falso, e tu falsasti il conio
Disse Sinone, e son qui per un fallo,
E tu per più ch' alcun altro dimonio.

40 Ricorditi, spergiuro, del cavallo,
Rispose quei ch' aveva infiata l'epa;
É sieti reo, che tutto 'l mondo sallo.

41 A te sia rea la sete onde ti crepa,
Disse 'l Greco, la lingua, e l'acqua marcia
Che 'l ventre innanzi gli occhi si t'assiepa.

42 Allora il monetier : Così si squarcia
La bocca tua per dir mal come suole;
Chè s'i' ho sete, ed umor mi rinfarcia,

43 Tu hai l'arsura, e il capo che ti duole,
E per leccar lo specchio di Narcisso,
Non vorresti a invitar molte parole.

44 Ad ascoltarli er'io del tutto fisso,
Quando 'l Maestro mi disse: Or pur mira,
Che per poco è che teco non mi risso.

45 Quand'io 'l senti' a me parlar con ira,
Volsimi verso lui con tal vergogna,
Ch'ancor per la memoria mi si gira.

Et l'hydropique : « Tu dis vrai en cela ; mais tu ne fus pas si véridique, lorsqu'à Troie on requit de toi la vérité.

« Si mon dire fut faux, tu as, toi, falsifié la monnaie, dit Sinon, et je suis ici pour une seule faute, et toi pour plus qu'aucun autre démon.

« Souviens-toi du cheval, parjure ! répondit celui qui avait le ventre enflé ; et qu'à tourment te soit que tout le monde sache ton crime !

« Et qu'à toi, dit le Grec, à tourment soit la soif dont te crève la langue, et l'eau pourrie qui fait de ton ventre une haie devant tes yeux ! »

Alors le monnayeur : « Ta bouche, comme d'ordinaire, se disloque pour mal dire : que si j'ai soif, et que d'eau je sois gonflé,

« Tu as, toi, la fièvre qui te brûle, et le mal de tête ; et pour t'inviter à lécher le miroir de Narcisse [15], point ne faudrait beaucoup de paroles. »

J'étais tout entier appliqué à les écouter, quand mon Maître me dit : — Regarde donc [16] ! à peu tient que contre toi je ne me fâche.

Lorsque avec colère j'entendis mon Maître me parler, je me tournai vers lui si honteux, qu'encore en ai-je le souvenir présent.

46 E quale è quei che suo dannaggio sogna,
Che sognando disidera sognare,
Sì che quel ch'è, come non fosse, agogna;

47 Tal mi fec'io, non potendo parlare,
Chè disiava scusarmi, e scusava
Me tuttavia, e nol mi credea fare.

48 Maggior difetto men vergogna lava,
Disse 'l Maestro, che 'l tuo non è stato;
Però d'ogni tristizia ti disgrava:

49 E fa ragion ch'i' ti sia sempre allato,
Se più avvien che fortuna t'accoglia,
Dove sien genti in simigliante piato;

Chè voler ciò udire è bassa voglia.

Et comme celui qui songe quelque sien dommage, et songeant souhaite que ce ne soit qu'un songe, de sorte qu'il désire ce qui est, comme s'il n'était pas;

Ainsi, ne pouvant parler, je désirais m'excuser, et je m'excusais réellement, et ne croyais pas que je le fisse.

— Moins de honte, dit le Maître, lave une faute plus grande que la tienne, secoue donc toute tristesse.

Et s'il advient de nouveau que, parmi des gens qui aient de tels débats, la fortune te conduise, pense que toujours je suis près de toi.

Vouloir ouïr cela est un bas vouloir.

CANTO TRENTESIMOPRIMO

1 Una medesma lingua pria mi morse,
Sì che mi tinse l'una e l'altra guancia,
E poi la medicina mi riporse.

2 Così odo io, che soleva la lancia
D'Achille e del suo padre esser cagione
Prima di trista e poi di buona mancia.

3 Noi demmo 'l dosso al misero vallone,
Su per la ripa che 'l cinge dintorno,
Attraversando senza alcun sermone.

4 Quivi era men che notte e men che giorno,
Sì che 'l viso m'andava innanzi poco:
Ma io senti' sonare un alto corno,

5 Tanto ch'avrebbe ogni tuon fatto fioco,
Che, contra sè la sua via seguitando,
Dirizzò gli occhi miei tutti ad un loco.

CHANT TRENTE-UNIÈME

Une même langue d'abord me mordit, de manière que rougirent l'une et l'autre joue, et ensuite m'appliqua le remède.

Ainsi ai-je ouï dire que la lance d'Achille et de son père [1], tour à tour était cause de tristesse et de joie.

Nous tournâmes le dos à ce val de misère, traversant, en silence, par-dessus la berge qui tout autour le ceint.

Là, il n'était ni nuit ni jour, de sorte qu'en avant peu s'étendait la vue ; mais j'entendis un cor sonner si fortement,

Que le bruit du tonnerre il aurait étouffé; et, à l'encontre du son, je dirigeai mes regards vers le lieu d'où il venait.

6 Dopo la dolorosa rotta, quando
Carlo Magno perdè la santa gesta,
Non sonò sì terribilmente Orlando.

7 Poco portai in là volta la testa,
Che mi parve veder molte alte torri;
Ond'io: Maestro, dì, che terra è questa?

8 Ed egli a me: Però che tu trascorri
Per le tenebre troppo dalla lungi,
Avvien che poi nel maginare aborri.

9 Tu vedrai ben, se tu là ti congiungi,
Quanto il senso s'inganna di lontano:
Però alquanto più te stesso pungi.

10 Poi caramente mi prese per mano,
E disse: Pria che noi siam più avanti,
Acciocchè 'l fatto men ti paia strano,

11 Sappi che non son torri, ma giganti,
E son nel pozzo intorno dalla ripa
Dall'umbilico in giuso tutti quanti.

12 Come, quando la nebbia si dissipa,
Lo sguardo a poco a poco raffigura
Ciò che cela 'l vapor che l'aere stipa;

13 Così, forando l'aura grossa e scura,
Più e più appressando in ver la sponda,
Fuggémi errore, e giugnémi paura.

Après la déroute douloureuse [2], quand de Charlemagne fut ruinée la sainte entreprise, si terriblement ne sonna pas Roland.

A peine de ce côté eus-je tourné la tête, qu'il me sembla voir plusieurs hautes tours, sur quoi : — Maître, dis-je, quelle terre est-ce là?

Et lui à moi : — Parce que trop d'espace parcourt ta vue à travers les ténèbres, tu te méprends ensuite en ce que tu imagines.

Si tu approches, tu verras combien les sens nous trompent de loin; cependant hâte-toi un peu plus.

Puis, affectueusement il me prit par la main, et dit : — Avant que plus près nous soyons, pour que le fait te paraisse moins étrange,

Sache que ce ne sont point des tours, mais des géants, et, autour de la berge, tous sont dans le puits, du nombril en bas.

Comme, lorsque le brouillard se dissipe, le regard peu à peu distingue ce que celait la vapeur qui trouble l'atmosphère;

Ainsi, perçant l'air épais et obscur, et m'approchant de plus en plus du bord, l'erreur fuit de moi, et en moi s'augmenta la peur.

14 Perocchè come in su la cerchia tonda
Montereggion di torri si corona;
Così la proda, che 'l pozzo circonda,

15 Torreggiavan di mezza la persona
Gli orribili giganti, cui minaccia
Giove del cielo ancora, quando tuona.

16 Ed io scorgeva già d'alcun la faccia,
Le spalle e il petto, e del ventre gran parte,
E per le coste giù ambo le braccia.

17 Natura certo, quando lasciò l'arte
Di sì fatti animali, assai fe bene,
Per tor cotali esecutori a Marte.

18 E s'ella d'elefanti e di balene
Non si pente; chi guarda sottilmente,
Più giusta e più discreta la ne tiene;

19 Chè dove l'argomento della mente
S'aggiugne al mal volere ed alla possa,
Nessun riparo vi può far la gente.

20 La faccia sua mi parea lunga e grossa,
Come la pina di san Pietro a Roma;
E a sua proporzion eran l'altr' ossa.

21 Sì che la ripa, ch'era perizoma
Dal mezzo in giù, ne mostrava ben tanto
Di sopra, che di giugnere alla chioma

Car, comme au-dessus de sa ronde enceinte, Montereggione [3] se couronne de tours; ainsi, sur le rivage qui entoure le puits,

S'élevaient comme des tours les horribles géants, que du ciel encore Jupiter menace quand il tonne.

De quelques-uns, déjà, je découvrais la face, les épaules, la poitrine, une grande partie du ventre, et les deux bras pendants le long des côtes.

Quand la nature abandonna l'art de former des animaux pareils, elle fit bien, certes, afin d'ôter à Mars de tels exécuteurs;

Et si des éléphants et des baleines elle ne se repent, qui bien y regarde, plus en cela la juge et juste et prudente;

Car, lorsque le raisonnement de l'esprit [4] se joint au mauvais vouloir et à la force, nulle défense pour personne.

Sa face paraissait longue et large comme la pomme de pin de Saint-Pierre à Rome [5], et les autres os étaient en proportion;

De sorte que la portion laissée à découvert par le bord, qui le ceignait du milieu en bas, était d'une hauteur telle, que, d'atteindre jusqu'à la chevelure,

22 Tre Frison s'averian dato mal vanto;
Perocch' io ne vedea trenta gran palmi
Dal luogo in giù, dov' uom s'affibbia il manto.

23 Rapegi, mai, amech, irabi almi,
Cominciò a gridar la fiera bocca,
Cui non si convenien più dolci salmi.

24 E 'l Duca mio ver lui: Anima sciocca,
Tienti col corno, e con quel ti disfoga,
Quand' ira o altra passion ti tocca.

25 Cercati al collo e troverai la soga
Che 'l tien legato, o anima confusa,
E vedi lui che 'l gran petto ti doga.

26 Poi disse a me: Egli stesso s'accusa;
Questi è Nembrotto, per lo cui mal coto
Pur un linguaggio nel mondo non s'usa.

27 Lasciamlo stare, e non parliamo a voto:
Chè così è a lui ciascun linguaggio,
Come il suo ad altrui, ch' a nullo è noto.

28 Facemmo adunque più lungo viaggio
Volti a sinistra; ed al trar d' un balestro
Trovammo l' altro assai più fiero e maggio.

29 A cinger lui, qual che fosse il maestro,
Non so io dir, ma ei tenea succinto,
Dinanzi l' altro e dietro il braccio destro,

Trois Frisons se vanteraient vainement; puisque j'en voyais trente grandes palmes, d'en bas à l'endroit où s'agrafe le manteau.

« Raphegi mai amech irabi almi [6], » commença de crier la bouche cruelle, à laquelle point ne convenaient de plus doux cantiques.

Et le Guide à lui : — Ame stupide [7], tiens-t'en au cor, et soulage-toi avec, quand t'étouffe la colère ou une autre passion.

Cherche à ton cou, tu trouveras la courroie à laquelle il est lié, âme honteuse, et vois-le en travers de ta large poitrine.

Puis il me dit : — Il s'accuse lui-même. Celui-ci est Nembrod, par la mauvaise pensée [8] duquel point ne s'use d'une seule langue dans le monde.

Laissons-le là, et ne parlons pas en vain ; car à lui tout langage est ce qu'aux autres est le sien, que nul ne connaît.

Nous poursuivîmes donc notre voyage, tournant à gauche, et, à un trait d'arbalète, nous en trouvâmes un autre beaucoup plus farouche et plus grand.

Quel fut le maître qui le ceignit, je ne saurais le dire ; mais, le bras gauche derrière, et le droit devant, il l'avait ceint

30 D'una catena che 'l teneva avvinto
Dal collo in giù, sì che 'n su lo scoperto
Si ravvolgeva infino al giro quinto.

31 Questo superbo voll'essere sperto
Di sua potenza contra 'l sommo Giove,
Disse il mio Duca, ond'egli ha cotal merto:

32 Fialte ha nome; e fece le gran prove,
Quando i giganti fer paura ai Dei:
Le braccia ch'ei menò, giammai non muove.

33 Ed io a lui: S'esser puote, i'vorrei
Che dello smisurato Briareo
Esperienza avesser gli occhi miei.

34 Ond'ei rispose: Tu vedrai Anteo:
Presso di qui, che parla, ed è disciolto,
Che ne porrà nel fondo d'ogni reo.

35 Quel che tu vuoi veder, più là è molto,
Ed è legato e fatto come questo,
Salvo che più feroce par nel volto.

36 Non fu tremoto già tanto rubesto,
Che scotesse una torre così forte,
Come Fialte a scotersi fu presto.

37 Allor temetti più che mai la morte;
E non v'era mestier più che la dotta,
S'i' non avessi viste le ritorte.

D'une chaîne, qui le tenait lié du cou en bas, autour du corps à découvert[9] se repliant cinq fois.

— Ce superbe voulut essayer sa force contre le grand Jupiter, dit mon Guide, et il en a ce qu'il méritait.

Son nom est Éphialtes, et il fit son épreuve quand les Géants effrayèrent les Dieux : les bras qu'il agita plus jamais ne se mouvront.

Et moi à lui : — S'il se peut, je voudrais que mes yeux vissent l'énorme Briarée.

Il me répondit : — Près d'ici, tu verras Antée ; il parle, et n'est pas lié, et nous portera dans le fond de tout mal[10].

Celui que tu veux voir est là plus loin ; il est lié comme celui-ci, et lui ressemble, excepté que de visage il paraît plus féroce.

Jamais ne fut de tremblement de terre si terrible, ni qui secouât si fortement une tour, que soudainement Éphialtes se secoua.

Plus que jamais je craignis la mort, et jamais plus n'eût-elle été à craindre, si je n'avais vu les liens.

38 Noi procedemmo più avanti allotta,
E venimmo ad Antéo, che ben cinqu'alle,
Senza la testa, uscía fuor della grotta.

39 O tu, che nella fortunata valle,
Che fece Scipion di gloria reda,
Quand'Annibál co' suoi diede le spalle,

40 Recasti già mille lion per preda;
E che se fossi stato all'alta guerra
De' tuoi fratelli, ancor par ch'e' si creda,

41 Ch'avrebber vinto i figli della terra;
Mettine giuso (e non ten venga schifo)
Dove Cocito la freddura serra.

42 Non ci far ire a Tizio, nè a Tifo:
Questi può dar di quel che qui si brama:
Però ti china, e non torcer lo grifo.

43 Ancor ti può nel mondo render fama;
Ch'ei vive, e lunga vita ancora aspetta,
Se innanzi tempo grazia a sè nol chiama.

44 Così disse il Maestro; e quegli in fretta
Le man distese, e prese il Duca mio,
Ond'Ercole sentì già grande stretta.

45 Virgilio, quando prender si sentio,
Disse a me: Fatti 'n qua, sì ch'io ti prenda:
Poi fece sì, ch'un fascio er'egli ed io.

Nous avançâmes et vînmes à Antée, qui bien de cinq brasses, sans la tête, s'élevait au-dessus de la caverne.

— O toi qui, dans la vallée fortunée, à laquelle Scipion acquit un héritage de gloire, lorsque Annibal fuit avec les siens [11],

Apportas en butin plus de mille lions; toi de qui l'on paraît croire encore que si, avec tes frères, tu eusses été à la haute guerre [12],

Les fils de la terre auraient vaincu; porte-nous en bas (et qu'à dégoût cela ne te soit pas!), là où le froid durcit le Cocyte.

Ne nous oblige point d'aller à Titius ou à Tiphus [13] : celui-ci peut donner ce qu'ici l'on désire [14]; baisse-toi donc, et ne détourne point la tête.

Il peut renouveler ton souvenir dans le monde, car il vit, et attend une vie longue encore, si la grâce, avant le temps, ne l'appelle à soi [15].

Ainsi dit le Maître; et celui-là, en hâte, vers mon Guide qu'elles saisirent, étendit les mains dont Hercule sentit la forte étreinte.

Virgile, lorsqu'il se sentit saisir, me dit : — Approche-toi, que je te prenne. Puis il fit en sorte que lui et moi ne fussions qu'un seul faix [16].

46 Qual pare a riguardar la Carisenda
Sotto il chinato, quand un nuvol vada
Sovr' essa sì, ch' ella in contrario penda;

47 Tal parve Antao a me che stava a bada
Di vederlo chinare, e fu tal' ora
Ch' i' avrei voluto ir per altra strada.

48 Ma lievemente al fondo, che divora
Lucifero con Giuda, ci posò;
Nè sì chinato li fece dimora,

E com' albero in nave si levò.

Telle que la Carisenda [17], à qui la regarde de dessous le côté où elle incline, paraît, quand un nuage passe sur elle, pencher en sens contraire;

Tel me parut Antée. J'attendais de le voir incliner, et il y eut tel moment où j'aurais voulu aller par un autre chemin.

Mais légèrement, au fond qui dévore Lucifer et Judas [18], il nous déposa; et ainsi baissé il ne resta point,

Mais comme le mât d'un navire il se releva.

CANTO TRENTESIMOSECONDO

1 S'io avessi le rime e aspre e chiocce,
Come si converrebbe al tristo buco,
Sovra 'l qual pontan tutte l'altre rocce,

2 I' premerei di mio concetto il suco
Più pienamente; ma perch' io non l'abbo,
Non senza tema a dicer mi conduco.

3 Chè non è impresa da pigliare a gabbo,
Descriver fondo a tutto l'universo,
Nè da lingua che chiami mamma o babbo.

4 Ma quelle Donne aiutino il mio verso,
Ch'aiutaron Anfione a chiuder Tebe,
Sì che dal fatto il dir non sia diverso.

5 Oh sovra tutte mal creata plebe,
Che stai nel loco, onde parlare è duro,
Me' foste state quì pecore o zebe.

CHANT TRENTE-DEUXIÈME

Si j'avais des rimes[1] âpres et rauques, comme il conviendrait à l'affreux trou sur lequel s'appuient tous les autres cercles,

Plus pleinement j'exprimerais le suc de ma pensée ; mais n'en ayant pas, non sans crainte je me hasarde dans mon récit :

Car, entreprendre de décrire le fond de tout l'univers, point n'est-ce un jeu, ni d'une langue qui balbutie *mamma* et *babbo*[2].

Mais qu'aident mon vers celles[3] qui aidèrent Amphion à clore Thèbes, de sorte que du fait le dire ne diffère pas.

O vous, la lie du peuple maudit, qui êtes dans le lieu dont il est douloureux de parler, mieux vous aurait valu être ici ou brebis, ou chèvres.

6 Come noi fummo giù nel pozzo scuro
Sotto i piè del gigante, assai più bassi,
Ed io mirava ancora all' alto muro,

7 Dicere udi'mi : Guarda, come passi;
Fa sì, che tu non calchi con le piante
Le teste de' fratei miseri lassi.

8 Perch' io mi volsi, e vidimi davante
E sotto i piedi un lago, che per gielo
Avea di vetro e non d'acqua sembiante.

9 Non fece al corso suo sì grosso velo
Di verno la Danoia in Austericch,
Ne 'l Tanai là sotto 'l freddo cielo,

10 Com'era quivi : che, se Tabernicch
Vi fosse su caduto, o Pietrapana,
Non avria pur dall' orlo fatto cricch.

11 E come a gracidar si sta la rana
Col muso fuor dell' acqua, quando sogna
Di spigolar sovente la villana;

12 Livide insin là dove appar vergogna
Eran l'ombre dolenti nella ghiaccia,
Mettendo i denti in nota di cicogna.

Ognuna in giù tenea volta la faccia :
Da bocca il freddo, e dagli occhi 'l cuor tristo
Tra lor testimonianza si procaccia.

Lorsque nous fûmes dans le sombre puits, plus bas de beaucoup que les pieds du Géant[4], et lorsque encore je regardais les hautes murailles,

J'entendis qu'on me disait : « Prends garde comment tu passes, et à ne point fouler les têtes des pauvres misérables frères[5]. »

M'étant retourné, je vis devant moi, au-dessous de mes pieds, un lac qui, à cause du gel, ressemblait plus à du verre qu'à de l'eau.

Ni le Danube, chez les Autrichiens, ni le Tanaïs, sous le froid ciel, ne cachent en hiver leur cours sous un voile aussi épais,

Qu'épaisse était la croûte de ce lac : dessus serait tombé le Tambernicchi[6], ou la Pietrapana[7], que les bords mêmes n'auraient pas craqué.

Et comme pour coasser se tient la grenouille, le museau hors de l'eau, alors que souvent la villageoise songe qu'elle glane ;

Livides jusque-là où se peint la honte, étaient les ombres dolentes dans la glace, claquant des dents comme craquètent les cigognes.

Chacune tenait le visage baissé : la bouche, du froid, et les yeux, de la tristesse du cœur, en elles rendent témoignage.

14 Quand' io ebbi d' intorno alquanto visto,
Volsimi a' piedi, e vidi due sì stretti,
Che 'l pel del capo avieno insieme misto.

15 Ditemi voi, che sì stringete i petti,
Diss' io, chi sete. E quei piegaro i colli;
E poi ch' ebber li visi a me eretti,

16 Gli occhi lor, ch' eran pria pur dentro molli,
Gocciar su per le labbra, e 'l gelo strinse
Le lagrime tra essi, e riserrolli:

17 Legno con legno spranga mai non cinse
Forte così; ond' ei, come duo becchi,
Cozzaro insieme: tant' ira li vinse.

18 Ed un, ch' avea perduti ambo gli orecchi
Per la freddura, pur col viso in giue,
Disse: Perchè cotanto in noi ti specchi?

19 Se vuoi saper chi son cotesti due,
La valle, onde Bisenzio si dichina,
Del padre loro Alberto e di lor fue.

20 D' un corpo usciro: e tutta la Caina
Potrai cercare, e non troverai ombra
Degna più d' esser fitta in gelatina:

21 Non quelli a cui fu rotto il petto e l' ombra
Con esso un colpo, per la man d' Artù:
Non Focaccia; non questi che m' ingombra

Après qu'autour mes regards eurent un peu erré, à mes pieds je les arrêtai; et j'en vis deux tellement serrés, que se mêlaient les poils de la tête.

— Vous, dis-je, dont les poitrines tant s'étreignent, dites-moi qui vous êtes. Ceux-ci ployèrent leurs cous [8], et, après que sur moi ils eurent levé la vue,

Leurs yeux, auparavant humides seulement en dedans, dégouttèrent sur les lèvres, et la gelée, durcissant les larmes entre les paupières, les referma.

Jamais bande de fer ne lia si fortement bois à bois : par quoi, comme deux boucs, ils se cossèrent, si emportés furent-ils de colère.

Et un autre, qui par le froid avait perdu les deux oreilles, la face baissée, dit : « Pourquoi tant nous regardes-tu?

« Si tu veux savoir qui sont ces deux, la vallée que descend le Bisenzio [9], appartient à leur père Alberto [10] et à eux.

« Ils sortirent d'un même corps [11]; et toute la Caïna [12] tu pourras fouiller, sans y trouver d'ombre plus digne d'être plongée dans la gélatine [13] :

« Non pas même celui de qui la main d'Arthus perça d'un seul coup la poitrine et l'ombre, non pas même Focaccia [14], non pas même celui dont la tête

22 Col capo sì, ch' i' non veggio oltre più,
E fu nomato Sassol Mascheroni:
Se Tosco se', ben sa' omai chi fu.

23 E perchè non mi metti in più sermoni,
Sappi ch' i' fui il Camicion de' Pazzi,
Ed aspetto Carlin che mi scagioni.

24 Poscia vid' io mille visi cagnazzi
Fatti per freddo: onde mi vien ribrezzo,
E verrà sempre, de' gelati guazzi.

25 E mentre ch' andavamo in ver lo mezzo,
Al quale ogni gravezza si rauna,
Ed io tremava nell' eterno rezzo;

26 Se voler fu, o destino, o fortuna,
Non so: ma passeggiando tra le teste,
Forte percossi il piè nel viso ad una.

27 Piangendo mi sgridò: Perchè mi peste?
Se tu non vieni a crescer la vendetta
Di Mont' Aperti, perchè mi moleste?

28 Ed io: Maestro mio, or qui m' aspetta,
Sì ch' i' esca d' un dubbio per costui:
Poi mi farai, quantunque vorrai, fretta.

29 Lo Duca stette; ed io dissi a colui
Che bestemmiava duramente ancora:
Qual se' tu che così rampogni altrui?

M'encombre tellement, qu'au delà je ne vois rien, et qu'on nommait Sassol Mascheroni [15]. Si tu es Toscan, bien sais-tu maintenant qui il fut.

« Et pour qu'en plus de discours point tu ne m'engages, sache que je suis Camicion des Pazzi [16], et j'attends qu'ici Carlin [17] me disculpe. »

Je vis ensuite mille faces livides de froid : d'où vient et viendra toujours que les gués gelés me donnent le frisson.

Pendant que nous allions vers le centre où tend tout ce qui pèse, et que dans le froid éternel je tremblais,

Si ce fut vouloir, ou destin, ou fortune, je ne sais : mais, en marchant à travers les têtes, fortement, au visage, j'en heurtai une du pied.

Pleurant elle me cria : « Pourquoi me froisses-tu? Si tu ne viens pas pour accroître la vengeance de Mont' Aperti [18], pourquoi me tourmentes-tu? »

Et moi : — Maître, attends-moi ici, que je sorte d'un doute où m'a mis celui-là; puis tu me hâteras autant que tu le voudras.

Le Guide s'arrêta; et moi, je dis à ce damné qui violemment blasphémait encore : — Qui es-tu, toi qui ainsi réprimandes autrui?

30 Or tu chi se', che vai per l'Antenora
Percotendo, rispose, altrui le gote
Sì, che se fossi vivo, troppo fora?

31 Vivo son io, e caro esser ti puote,
Fu mia risposta, se domandi fama,
Ch'io metta 'l nome tuo tra l'altre note.

32 Ed egli a me: Del contrario ho io brama:
Levati quinci e non mi dar più lagna;
Chè mal sai lusingar per questa lama.

33 Allor lo presi per la cuticagna,
E dissi: E' converrà che tu ti nomi,
O che capel qui su non ti rimagna.

34 Ond'egli a me: Perchè tu mi dischiomi,
Nè ti dirò chi io sia, nè mostrerolti,
Se mille fiate in sul capo mi tomi.

35 Io avea già i capelli in mano avvolti,
E tratti glien avea più d'una ciocca,
Latrando lui con gli occhi in giù raccolti;

36 Quando un altro gridò: Che hai tu, Bocca?
Non ti basta sonar con le mascelle,
Se tu non latri? qual diavol ti tocca?

37 Omai, diss'io, non vo' che tu favelle,
Malvagio traditor, ch'alla tua onta
Io porterò di te vere novelle.

— Et toi, qui es-tu, répondit-il, qui, à travers l'Antenora [19], vas heurtant les joues des autres, tellement que trop serait-ce, si tu étais vivant [20] ?

— Vivant suis-je, ce fut ma réponse ; et si à la renommée tu aspires, il pourrait te plaire que je joigne ton nom aux autres que j'ai notés.

Et lui à moi : « Du contraire j'ai le désir. Va-t'en d'ici, et ne me fatigue pas davantage : mal sais-tu flatter dans cette fosse. »

Alors je le pris par le chignon, et dis : — Il faudra que tu te nommes, ou que pas un poil ici-dessus ne te reste.

Lors, lui à moi : « Pourquoi me pèles-tu le crâne ? Je ne te dirai qui je suis, ni ne te l'indiquerai, quand mille fois tu me foulerais la tête.

Je tenais déjà ses cheveux roulés dans ma main, et je lui en avais arraché plus d'une mèche, lui aboyant, les yeux tournés en bas,

Lorsqu'un autre cria : « Qu'as-tu, Bocca ? Ne te suffit-il point de claquer des mâchoires, si encore tu n'aboies ? Quel diable te touche ? »

— A présent, dis-je, je ne veux plus que tu parles, méchant traître ; à ta honte, je porterai de toi des nouvelles vraies.

38 Va via, rispose, e ciò che tu vuoi, conta;
Ma non tacer, se tu di qua entr' eschi,
Di quel ch' ebbe or così la lingua pronta.

39 Ei piange qui l' argento de' Franceschi:
I' vidi, potrai dir, quel da Duera,
Là dove i peccatori stanno freschi.

40 Se fossi dimandato altri chi v' era,
Tu hai da lato quel di Beccheria,
Di cui segò Fiorenza la gorgiera.

41 Gianni del Soldanier credo che sia
Più là con Ganellone e Tribaldello,
Ch' aprì Faenza quando si dormia.

42 Noi eravam partiti già da ello,
Ch' i' vidi duo ghiacciati in una buca,
Sì che l' un capo all' altro era cappello:

43 E come 'l pan per fame si manduca,
Così 'l sovran li denti all' altro pose
Là 've 'l cervel s' aggiunge colla nuca.

44 Non altrimenti Tideo si rose
Le tempie a Menalippo per disdegno,
Che quei faceva 'l teschio e l' altre cose.

45 O tu che mostri per sì bestial segno
Odio sovra colui che tu ti mangi,
Dimmi 'l perchè, diss' io, per tal convegno;

« Va, répondit-il, et conte ce que tu voudras. Mais, si tu sors d'ici, ne te tais point de celui qui tout à l'heure a eu la langue si prompte.

« Il pleure ici l'argent des Français : j'ai vu, pourras-tu dire, celui de Duera[21], là où les pécheurs sont au frais.

« Si on te demande quels autres étaient là, tu as à côté de toi le Beccaria[22], à qui Florence coupa la gorge.

« Gianni del Soldanier[23], je le crois là plus bas avec Ganellon[24] et Tribadello[25], qui ouvrit Faenza pendant qu'on dormait. »

Nous avions déjà quitté celui-ci, quand je vis dans un trou deux gelés, disposés de manière que l'une des têtes à l'autre servait de chapeau.

Et comme l'affamé mange le pain, celui de dessus dans l'autre enfonça les dents, là où le cerveau se joint à la nuque.

Non autrement Tidée, dans sa fureur, rongea les tempes de Ménalippe[26], que celui-ci rongeait et le crâne et ce qui est dedans.

— O toi, dis-je, qui par un acte si bestial montres ta haine contre celui que tu manges ! dis-moi le pourquoi, à cette condition

46 Che se tu a ragion di lui ti piangi,
Sappiendo chi voi siete, e la sua pecca,
Nel mondo suso ancor io te ne cangi,

Se quella con ch' io parlo, non si secca.

Que, si de lui à raison tu te plains, sachant qui vous êtes et sa faute, dans le monde d'en haut encore je te le rende [27],

Si cette langue qui te parle ne sèche point.

CANTO TRENTESIMOTERZO

1 La bocca sollevò dal fiero pasto
Quel peccator, forbendola a' capelli
Del capo ch' egli avea di retro guasto.

2 Poi cominciò : Tu vuoi ch' io rinnovelli
Disperato dolor che 'l cor mi preme,
Già pur pensando, pria ch' i' ne favelli.

3 Ma se le mie parole esser den seme,
Che frutti infamia al traditor ch' i' rodo,
Parlare e lagrimar vedrai insieme.

4 I' non so chi tu sie, nè per che modo
Venuto se' quaggiù ; ma Fiorentino
Mi sembri veramente quand' i' t' odo.

5 Tu dèi saper, ch' i' fui 'l Conte Ugolino,
E questi l' Arcivescovo Ruggieri :
Or ti dirò perch' i' son tal vicino.

CHANT TRENTE-TROISIÈME

De l'horrible pâture ce pécheur souleva la bouche, et l'essuya aux cheveux de la tête que par derrière il avait broyée.

Puis il commença : « Tu veux que je renouvelle la douleur désespérée qui, seulement d'y penser, m'oppresse le cœur, avant que je parle.

« Mais si mes paroles doivent être une semence d'où recueille l'infamie ce traître que je ronge, tu me verras pleurer et parler tout ensemble.

« Je ne sais qui tu es, ni comment tu es venu ici-bas; mais, à t'entendre, bien me parais-tu Florentin.

« Sache que je fus le comte Ugolin[1], et celui-ci est l'archevêque Roger : tout à l'heure je te dirai pourquoi je lui suis un pareil voisin.

6 Che per l'effetto de' suo' mai pensieri,
Fidandomi di lui, io fossi preso
E poscia morto, dir non è mestieri.

7 Però, quel che non puoi avere inteso,
Cioè, come la morte mia fu cruda,
Udirai, e saprai se m' ha offeso.

8 Breve pertugio dentro dalla muda,
La qual per me ha 'l titol della fame,
E in che conviene ancor ch' altri si chiuda,

9 M' avea mostrato per lo suo forame
Più lune già, quand' i' feci 'l mal sonno,
Che del futuro mi squarciò 'l velame.

10 Questi pareva a me maestro e donno,
Cacciando il lupo e i lupicini al monte,
Per che i Pisan veder Lucca non ponno.

11 Con cagne magre, studiose e conte,
Gualandi con Sismondi e con Lanfranchi
S' avea messi dinanzi dalla fronte.

12 In picciol corso mi pareano stanchi
Lo padre e i figli, e con l' agute scane
Mi parea lor veder fender li fianchi.

13 Quando fui desto innanzi la dimane,
Pianger senti' fra 'l sonno i miei figliuoli,
Ch' eran con meco, e dimandar del pane.

« Que, par l'effet de ses méchantes pensées, me fiant à lui, je fus pris, et ensuite mis à mort, pas n'est besoin de le dire.

« Mais ce que tu ne peux avoir appris, combien ma mort fut cruelle, tu l'entendras, et tu sauras si par lui je fus offensé.

« Un étroit pertuis est dans la mue[2] à cause de moi appelée de la Faim, et où il faut que d'autres encore soient enfermés.

« Il m'avait, par son ouverture, déjà montré plusieurs fois la lune, quand je tombai dans le mauvais sommeil, qui le voile de l'avenir pour moi déchira.

« Celui-ci me paraissait maître et seigneur, et chasser le loup et les louveteaux vers les monts qui empêchent les Pisans de voir Lucques,

« Avec des chiennes maigres, agiles et bien dressées; devant lui il avait posté Gualandi, et Sismondi, et Lanfranchi.

« Après une peu longue course, fatigués me paraissaient le père et les fils, et il me semblait voir les dents aiguës leur ouvrir les flancs.

« Lorsque avant le matin je fus réveillé, j'entendis mes fils, qui étaient avec moi, se plaindre en dormant et demander du pain.

14 Ben se' crudel, se tu già non ti duoli,
Pensando ciò che 'l mio cor s'annunziava;
E se non piangi, di che pianger suoli?

15 Già eran desti, e l'ora trapassava,
Che 'l cibo ne soleva essere addotto,
E per suo sogno ciascun dubitava:

16 Ed io sentii chiavar l'uscio di sotto
All'orribile torre; ond'io guardai
Nel viso a' miei figliuoi, senza far motto.

17 Io non piangeva: sì dentro impietrai:
Piangevan elli: ed Anselmuccio mio
Disse: Tu guardi sì, padre: che hai?

18 Però non lagrimai, nè rispos'io
Tutto quel giorno, nè la notte appresso,
Infin che l'altro Sol nel mondo uscio.

19 Come un poco di raggio si fu messo
Nel doloroso carcere, ed io scôrsi
Per quattro visi il mio aspetto stesso;

20 Ambo le mani per dolor mi morsi.
E quei, pensando ch'io 'l fessi per voglia
Di manicar, di subito levorsi,

21 E disser: Padre, assai ci fia men doglia,
Se tu mangi di noi: tu ne vestisti
Queste misere carni, e tu le spoglia.

« Bien cruel es-tu, si déjà tu ne t'attristes, pensant à ce qui s'annonçait à mon cœur, et si tu ne pleures pas, de quoi pleureras-tu?

« Déjà ils étaient éveillés, et l'heure approchait où, de coutume, la nourriture on nous apportait, et, à cause de son rêve, chacun était en anxiété.

« Et j'entendis en bas sceller la porte de l'horrible tour, et de mes fils je regardai le visage, sans rien dire.

« Je ne pleurais pas, tant au dedans je fus pétrifié : ils pleuraient, eux; et mon petit Anselme dit : Père, comme tu regardes! Qu'as-tu?

« Cependant je contins mes larmes, et ne répondis point, ni de tout ce jour, ni la nuit d'après, jusqu'à ce que le soleil se fut de nouveau levé sur le monde.

« Lorsqu'un faible rayon eut pénétré dans le triste cachot, et que sur quatre visages je vis mon propre aspect[3],

« De douleur les deux mains je me mordis; et ceux-là, pensant que c'était par l'envie de manger, soudain se levèrent,

« Et dirent : Père, bien moins de peine nous serait-ce, si de nous tu mangeais; tu nous as revêtus de ces misérables chairs, et toi aussi dépouille-nous-en.

22 Queta'mi allor per non farli più tristi:
Quel dì e l'altro stemmo tutti muti:
Ahi dura terra, perchè non t'apristi?

23 Posciachè fummo al quarto dì venuti,
Gaddo mi si gittò disteso a' piedi,
Dicendo: Padre mio, che non m'aiuti?

24 Quivi morì: e come tu me vedi,
Vid' io cascar li tre ad uno ad uno
Tra 'l quinto dì e 'l sesto: ond' io mi diedi

25 Già cieco a brancolar sovra ciascuno,
E due dì li chiamai poich' e' fur morti:
Poscia, più che 'l dolor, potè il digiuno.

26 Quand' ebbe detto ciò, con gli occhi torti
Riprese il teschio misero co' denti,
Che furo all' osso, come d'un can, forti.

27 Ahi Pisa, vituperio delle genti
Del bel paese là dove 'l *sì* suona;
Poichè i vicini a te punir son lenti,

28 Movasi la Capraia e la Gorgona,
E faccian siepe ad Arno in su la foce,
Sì ch'egli annieghi in te ogni persona.

29 Chè se 'l Conte Ugolino aveva voce
D'aver tradita te delle castella,
Non dovei tu i figliuoi porre a tal croce.

« Lors je me calmai, pour ne pas les affliger plus. Ce jour et le suivant, nous demeurâmes muets. Ah! terre barbare, pourquoi ne t'ouvris-tu point?

« Quand nous fûmes au quatrième jour, Guaddo tomba étendu à mes pieds, disant : Père, pourquoi ne me secours-tu?

« Là il mourut : et, comme tu me vois, je vis les trois autres tomber, un à un, entre le cinquième jour et le sixième ; et moi,

« Déjà aveugle, de l'un à l'autre à tâtons j'allais ; trois jours je les appelai après qu'ils furent morts. Puis, plus que la douleur, puissante fut la faim.

« Cela dit, il tourna les yeux, et renfonça les dents dans le crâne misérable, qu'il broya comme le chien broie les os.

« Ah! Pise, honte des peuples du beau pays où sonne le *si* [4], puisqu'à te punir tes voisins sont lents,

« Que la Capraïa et la Gorgona [5] se meuvent et barrent l'Arno à son embouchure, de sorte qu'en toi tous soient noyés.

« Si le comte Ugolin était soupçonné d'avoir en trahison livré tes châteaux, tu ne devais pas infliger à ses fils un pareil tourment. »

30 Innocenti facea l'età novella,
Novella Tebe, Uguccione e il Brigata,
E gli altri duo che il canto suso appella.

31 Noi passamm' oltre, là 've la gelata
Ruvidamente un'altra gente fascia,
Non volta in giù, ma tutta riversata.

32 Lo pianto stesso lì pianger non lascia,
E 'l duol, che truova in su gli occhi rintoppo,
Si volve in entro a far crescer l'ambascia:

33 Chè le lacrime prime fanno groppo,
E, sì come visiere di cristallo,
Riempion sotto 'l ciglio tutto il coppo.

34 Ed avvegna che, sì come d'un callo,
Per la freddura ciascun sentimento
Cessato avesse del mio viso stallo,

35 Già mi parea sentire alquanto vento;
Perch' io: Maestro mio, questo chi muove?
Non è quaggiuso ogni vapore spento?

36 Ond' egli a me: Avaccio sarai dove
Di ciò ti farà l'occhio la risposta,
Veggendo la cagion che 'l fiato piove.

37 Ed un de' tristi della fredda crosta
Gridò a noi: O anime crudeli
Tanto, che data v'è l'ultima posta,

Nouvelle Thèbes, l'âge nouveau rendait innocents Uguccione et le Brigata [6], et les deux autres que plus haut nomme ce chant.

Passant outre, nous vînmes en un lieu où durement la glace en enveloppe d'autres, étendus, non le visage en bas, mais à la renverse.

Là les pleurs mêmes empêchent de pleurer; sur les yeux trouvant un obstacle, ils rentrent en dedans pour accroître l'angoisse,

Parce que les premières larmes se congèlent, et comme des visières de cristal, au-dessous des cils, remplissent toute la coupe.

Quoique le froid eût, comme un cal, privé mon visage de tout sentiment,

Il me semblait sentir un peu de vent; sur quoi je dis : — Maître, qu'est-ce qui le produit? Ce lieu n'est-il pas vide de toute vapeur?

Et lui à moi : — Tu seras bientôt là où, voyant la cause de ce souffle, l'œil à ta question répondra.

Lors un des malheureux qu'enveloppe la froide croûte nous cria : « O âmes si cruelles que la demeure la plus basse vous est assignée,

38 Levatemi dal viso i duri veli,
Sì ch'io sfoghi il dolor che 'l cor m'impregna,
Un poco, pria che 'l pianto si raggeli.

39 Perch'io a lui : Se vuoi ch'io ti sovvegna,
Dimmi chi se' ; e s'io non ti disbrigo,
Al fondo della ghiaccia ir mi convegna.

40 Rispose adunque : I' son Frate Alberigo :
Io son quel dalle frutte del mal orto,
Che qui riprendo dattero per figo.

41 Oh, dissi lui, or se' tu ancor morto?
Ed egli a me : Come il mio corpo stea
Nel mondo su, nulla scienzia porto.

42 Cotal vantaggio ha questa Tolomea,
Che spesse volte l'anima ci cade
Innanzi ch'Atropós mossa le dea.

43 E perchè tu più volentier mi rade
Le invetriate lagrime dal volto,
Sappi che tosto che l'anima trade,

44 Come fec'io, il corpo suo l'è tolto
Da un dimonio, che poscia il governa
Mentre che 'l tempo suo tutto sia volto.

45 Ella ruina in sì fatta cisterna ;
E forse pare ancor lo corpo suso
Dell'ombra che di qua dietro mi verna.

Otez-moi du visage les durs voiles, que je puisse un peu exhaler la douleur dont mon cœur est plein, avant que les pleurs regèlent. »

Et moi à lui : — Si tu veux que je te soulage, dis-moi qui tu es; et si je ne te dégage, que j'aille au fond de la glace.

Il répondit donc : « Je suis Frate Albérigo [7], et, des fruits du mauvais jardin, ici je reçois datte pour figue [8]. »

— Oh! lui dis-je, es-tu donc mort? Et lui à moi : « Ce qu'il en est de mon corps dans le monde d'en haut, entièrement je l'ignore.

« Tel est le privilège de cette Ptolomea [9], que souvent l'âme y tombe, avant que l'y pousse Atropos [10].

« Et afin que plus volontiers tu me râcles du visage les larmes devenues verre, sache qu'aussitôt que l'âme trahit,

« Comme je l'ai fait, un démon s'empare de son corps, et ensuite le gouverne, jusqu'à ce que son temps soit accompli.

« Elle tombe dans cette caverne; et peut-être qu'encore là-haut se voit le corps de celui qui, là derrière moi, grelotte.

46 Tu 'l dèi saper, se tu vien pur mo giuso:
Egli è Ser Branca d'Oria, e son più anni
Poscia passati ch'ei fu sì racchiuso.

47 I' credo, diss'io lui, che tu m'inganni;
Chè Branca d'Oria non morì unquanche,
E mangia e bee e dorme e veste panni.

48 Nel fosso su, diss'ei, di Malebranche,
Là dove bolle la tenace pece,
Non era giunto ancora Michel Zanche,

49 Che questi lasciò un diavolo in sua vece
Nel corpo suo, e d'un suo prossimano,
Che 'l tradimento insieme con lui fece.

50 Ma distendi oramai in qua la mano:
Aprimi gli occhi: ed io non gliele apersi,
E cortesia fu lui esser villano.

51 Ahi Genovesi, uomini diversi
D'ogni costume, e pien d'ogni magagna,
Perchè non siete voi del mondo spersi?

52 Che col peggiore spirto di Romagna
Trovai un tal di voi, che per su'opra
In anima in Cocito già si bagna,

Ed in corpo par vivo ancor di sopra.

« Tu dois le savoir, si tu ne fais que d'arriver ici : c'est ser Branca d'Oria[11], et plusieurs années ont passé déjà, depuis qu'il fut ainsi enserré.

— Je crois, lui dis-je, que tu me trompes; Branca d'Oria n'est nullement mort : il mange, et boit, et dort, et se vêt.

« Plus haut, me dit-il, dans la fosse des Malebranchi, où bout la poix visqueuse, n'était pas encore venu Michel Zanche,

« Que celui-ci, à sa place, laissa un diable dans son corps, aussi bien que son parent[12], qui avec lui commit la trahison.

« Mais, maintenant, ici étends la main, et ouvre-moi les yeux. » Je ne les lui ouvris point; et ce fut courtoisie que de lui être discourtois.

O Génois, hommes de mœurs à part, et pleins de tous vices, que de vous le monde n'est-il délivré?

Tels êtes-vous, qu'avec le pire esprit de la Romagne je trouvai l'un de vous, dont, à cause de son œuvre, l'âme se baigne dans le Cocyte,

Tandis qu'encore, en haut, le corps paraît vivant.

CANTO TRENTESIMOQUARTO

1 *Vexilla regis prodeunt Inferni*
Verso di noi: però dinanzi mira,
Disse 'l Maestro mio, se tu 'l discerni.

2 Come, quando una grossa nebbia spira,
O quando l'emisperio nostro annotta,
Par da lungi un mulin che 'l vento gira;

3 Veder mi parve un tal dificio allotta:
Poi per lo vento mi ristrinsi retro
Al Duca mio; chè non v'era altra grotta.

4 Già era (e con paura il metto in metro)
Là, dove l'ombre tutte eran coverte,
E trasparén come festuca in vetro.

5 Altre stanno a giacere; altre stanno erte,
Quella col capo, e quella colle piante;
Altra, com'arco, il volto a' piedi inverte.

CHANT TRENTE-QUATRIÈME

—*Vexilla regis prodeunt Inferni*[1] de notre côté : — Devant donc, dit le Maître, regarde si tu l'aperçois.

Tel que, quand passe un nuage épais, ou que la nuit se fait dans notre hémisphère, paraît dans le lointain un moulin que le vent fait tourner ;

Quelque chose de pareil alors je crus voir. Puis, à cause du vent, je me réfugiai derrière mon Guide, n'ayant point d'autre grotte.

Déjà (et avec peur je le raconte dans mes vers), j'étais là où les ombres sont toutes recouvertes, et apparaissent comme un fétu dans le verre transparent :

Les unes sont couchées, les autres debout ; celle-ci la tête, celle-là les pieds en haut ; d'autres ont les pieds et la face courbés en arc.

6 Quando noi fummo fatti tanto avante,
Ch'al mio Maestro piacque di mostrarmi
La creatura ch'ebbe il bel sembiante,

7 Dinanzi mi si tolse, e fe ristarmi,
Ecco Dite, dicendo, ed ecco il loco
Ove convien che di fortezza t'armi.

8 Com'io divenni allor gelato e fioco,
Nol dimandar, lettor, ch'i' non lo scrivo,
Però ch'ogni parlar sarebbe poco.

9 Io non morii, e non rimasi vivo:
Pensa oramai per te, s'hai fior d'ingegno,
Qual'io divenni, d'uno e d'altro privo.

10 Lo 'mperador del doloroso regno
Da mezzo 'l petto uscia fuor della ghiaccia;
E più con un gigante io mi convegno,

11 Che i giganti non fan con le sue braccia:
Vedi oggimai quant'esser dee quel tutto
Ch'a così fatta parte si confaccia.

12 S'ei fu sì bel com'egli è ora brutto,
E contra 'l suo Fattore alzò le ciglia,
Ben dee da lui procedere ogni lutto.

13 O quanto parve a me gran meraviglia,
Quando vidi tre facce alla sua testa!
L'una dinanzi, e quella era vermiglia;

Lorsque nous fûmes assez avant pour qu'il plût à mon Maître de me montrer la créature qui d'aspect fut si belle,

Il passa devant moi, et m'arrêta, disant : — Voilà Dité, et voilà le lieu où il faut que tu t'armes de courage.

Combien je me sentis frissonner et défaillir, ne le demande, lecteur ; point ne l'écris, parce que toute parole serait faible.

Je ne mourus point, et ne demeurai point vivant : pense maintenant toi-même, si tu as quelque entendement, quel je devins, privé de l'un et de l'autre.

L'Empereur du royaume douloureux, depuis le milieu de la poitrine sortait de la glace : et plus de proportion ai-je avec un géant,

Que n'en ont les géants avec ses bras : vois donc ce que doit être le tout, pour correspondre à cette partie.

S'il fut aussi beau qu'il est maintenant hideux, après avoir élevé ses sourcils contre son créateur, bien doit de lui procéder tout deuil.

Oh ! quelle merveille ce me fut, quand je vis trois faces à sa tête ; l'une devant, et celle-ci était rouge :

14 Dell' altre due, che s' aggiugnéno a questa
Sovresso 'l mezzo di ciascuna spalla,
E si giugnéno al luogo della cresta,

15 La destra parea tra bianca e gialla;
La sinistra a veder era tal, quali
Vengon di là, onde 'l Nilo s' avvalla.

16 Sotto ciascuna uscivan duo grand' ali,
Quanto si conveniva a tanto uccello:
Vele di mar non vid' io mai cotali.

17 Non avean penne, ma di vipistrello
Era lor modo; e quelle svolazzava,
Sì che tre venti si movién da ello,

18 Quindi Cocito tutto s'aggelava:
Con sei occhi piangeva, e per tre menti
Gocciava il pianto e sanguinosa bava.

19 Da ogni bocca dirompea co' denti
Un peccatore a guisa di maciulla,
Sì che tre ne facea così dolenti.

20 A quel dinanzi il mordere era nulla
Verso 'l graffiar, chè talvolta la schiena
Rimanea della pelle tutta brulla.

21 Quell' anima lassù che ha maggior pena,
Disse 'l Maestro, è Giuda Scariotto,
Che il capo ha dentro, e fuor le gambe mena.

Des deux autres qui s'y joignaient au-dessus du milieu de chaque épaule, et s'unissaient à l'endroit de la crête,

La droite paraissait entre jaune et blanche; et la gauche à la vue était telle que ceux qui viennent des lieux d'où le Nil descend.

Au-dessous de chacune sortaient deux grandes ailes proportionnées à un tel oiseau : jamais sur la mer je ne vis de pareilles voiles.

Elles étaient sans plumes, et ressemblaient à celles des chauves-souris: de leur battement s'engendraient trois vents;

Et tout le Cocyte en était gelé. De six yeux il pleurait, et sur trois mentons, goutte à goutte, tombaient les pleurs et la bave sanglante.

De chaque bouche, avec les dents, comme broie la maque, un pécheur il broyait, de sorte qu'ainsi il en tourmentait trois.

A celui de devant la morsure n'était rien près des griffes, l'échine parfois restant tout entière dépouillée de la peau.

— Cette âme qui, en haut, souffre la plus grande peine, dit mon Maître, est Judas Iscariote, qui a la tête dedans [2], et dehors agite les jambes.

22 Degli altri duo c' hanno il capo di sotto,
Quei che pende dal nero ceffo è Bruto:
Vedi come si storce, e non fa motto:

23 E l'altro è Cassio, che par sì membruto.
Ma la notte risurge; e oramai
È da partir, chè tutto avem veduto.

24 Com'a lui piacque, il collo gli avvinghiai;
Ed ei prese di tempo e loco poste:
E, quando l'ale furo aperte assai,

25 Appigliò sè alle vellute coste:
Di vello in vello giù discese poscia
Tra 'l folto pelo e le gelate croste.

26 Quando noi fummo là dove la coscia
Si volge appunto in sul grosso dell'anche,
Lo Duca con fatica e con angoscia

27 Volse la testa ov'egli avea le zanche,
Ed aggrappossi al pel com'uom che sale,
Sì che in Inferno i' credea tornar anche.

28 Attienti ben, chè per cotali scale,
Disse 'l Maestro ansando com'uom lasso,
Conviensi dipartir da tanto male.

29 Poi uscì fuor per lo foro d'un sasso,
E pose me in su l'orlo a sedere:
Appresso porse a me l'accorto passo.

Des deux autres qui ont la tête en bas, celui de qui pend la noire chevelure, est Brutus : vois comme il se tord, sans rien dire.

L'autre, qui paraît si membru, est Cassius. Mais la nuit revient, et il est temps de partir, maintenant que nous avons tout vu.

Comme il lui plut, j'embrassai son cou; et lui, choisissant le moment et le lieu, lorsque les ailes furent entièrement ouvertes,

Se prit aux côtes velues, puis de poil en poil il descendit, entre l'épaisse fourrure et les parois glacées.

Quand nous fûmes là où la cuisse tourne sur la saillie de la hanche, le Guide, avec fatigue et avec angoisse,

Porta la tête où il avait les jambes, et s'accrocha au poil comme quelqu'un qui monte, de sorte que je croyais retourner en Enfer.

— Tiens-toi bien, dit le Maître, haletant comme un homme épuisé de fatigue; il faut que, par cet escalier, nous quittions le séjour de tant de maux.

Puis, par l'ouverture d'un rocher, il sortit, et me déposant sur le bord, il m'y fit asseoir; et près de moi il posa son pied prudent.

30 I' levai gli occhi, e credetti vedere
Lucifero com' io l' avea lasciato,
E vidili le gambe in su tenere;

31 E s' io divenni allora travagliato,
La gente grossa il pensi, che non vede
Qual era 'l punto ch' io avea passato,

32 Levati su, disse 'l Maestro, in piede;
La via è lunga, e il cammino è malvagio,
E già il Sole a mezza terza riede.

33 Non era camminata di palagio
Là 'v' eravam, ma natural burella
Ch' avea mal suolo, e di lume disagio.

34 Prima ch' io dell' abisso mi divella,
Maestro mio, diss' io quando fu' dritto,
A trarmi d' erro un poco mi favella.

35 Ov' è la ghiaccia? e questi com' è fitto
Sì sottosopra? e come 'n sì poc' ora,
Da sera a mane ha fatto il sol tragitto?

36 Ed egli a me: Tu immagini ancora
D' esser di là dal centro, ov' io m' appresi
Al pel del vermo reo che 'l mondo fora.

37 Di là fosti cotanto, quant' io scesi:
Quando mi volsi, tu passasti il punto
Al qual si traggon d' ogni parte i pesi:

Je levai les yeux, croyant voir Lucifer comme je l'avais laissé, et je le vis les jambes en haut.

Si alors je fus en peine, le pense la gent épaisse qui ne se représente pas quel est le point que j'avais dépassé.

— Lève-toi, dit le Maître; la route est longue, et le chemin mauvais, et déjà le soleil revient à mi-tierce [3].

N'était pas une salle de palais le lieu où nous étions, mais un cachot naturel, dont rude était le sol, et où la lumière manquait.

— Avant que je me dégage de l'abîme, dis-je quand je fus debout, avec moi, Maître, discours un peu pour me tirer d'erreur.

Où est la glace? et celui-là [4], comment est-il renversé? et comment, en si peu de moments, le soleil a-t-il du soir au matin accompli le trajet?

Et lui à moi : — Tu t'imagines être encore de l'autre côté du centre où je m'accrochai au poil de l'horrible ver qui perce le monde [5].

Tu as été là aussi longtemps que j'ai descendu : quand je me retournai, tu dépassas le point où tend tout ce qui pèse.

38 E se' or sotto l'emisperio giunto
Ch' è contrapposto a quel che la gran secca
Coverchia, e sotto 'l cui colmo consunto

39 Fu l' Uom che nacque e visse senza pecca:
Tu hai i piedi in su picciola spera
Che l'altra faccia fa della Giudecca.

40 Qui è da man, quando di là è sera:
E questi che ne fe scala col pelo,
Fitto è ancora, sì come prim' era.

41 Da questa parte cadde giù dal cielo:
E la terra che pria di qua si sporse,
Per paura di lui fe del mar velo,

42 E venne all' emisperio nostro; e forse
Per fuggir lui lasciò qui il luogo voto
Quella che appar di qua, e su ricorse.

43 Luogo è laggiù da Belzebù rimoto
Tanto, quanto la tomba si distende,
Che non per vista, ma per suono è noto

44 D'un ruscelletto che quivi discende
Per la buca d'un sasso ch' egli ha roso
Col corso ch' egli avvolge, e poco pende.

45 Lo Duca ed io per quel cammino ascoso
Entrammo a ritornar nel chiaro mondo:
E senza cura aver d'alcun riposo

Et maintenant tu es arrivé à l'hémisphère opposé à celui que recouvre le vaste aride [6], et au milieu duquel

Consommé [7] fut l'homme qui naquit et vécut sans péché. Tu as les pieds sur la petite sphère qui forme l'autre face de la Giudecca [8].

Ici il est matin, quand là il est soir : et celui dont le poil nous a servi de degrés, est dans la position où il était d'abord.

De ce côté il tomba du ciel, et la terre qui auparavant surgissait, par l'effroi qu'elle eut de lui, se fit de la mer un voile,

Et se remontra dans notre hémisphère [9]; et peut-être que, pour le fuir, elle laissa vide l'espace qui apparaît là, et en haut se retira [10].

Là en bas [11] est un lieu éloigné de Belzebub autant que la tombe s'étend [12] : l'indique, non la vue, mais le bruit

D'un petit ruisseau, qui descend par la fente d'un rocher que son cours a rongé, et autour duquel il coule par une faible pente.

Le Guide et moi nous suivîmes ce chemin obscur, pour retourner dans le monde lumineux; et, sans avoir souci d'aucun repos,

46 Salimmo su, ei primo ed io secondo,
Tanto ch'io vidi delle cose belle,
Che porta il Ciel, per un pertugio tondo:

E quindi uscimmo a riveder le stelle.

FINE DELL' INFERNO.

Nous montâmes, lui le premier, moi le second, tant qu'enfin, par un trou rond, j'aperçus les belles choses que le ciel porte,

Et de là sortant, nous revîmes les étoiles.

FIN DE LA PREMIÈRE CANTIQUE.

NOTES

CHANT PREMIER

1. Dante suppose avoir commencé ce voyage allégorique, où il eut cette vision, en 1300. Il avait alors trente-cinq ans, qui forment la moitié de la vie ordinaire des hommes, comme il le dit dans le *Convito*, d'après la commune opinion qui remonte à David : *Dies hominis septuaginta anni*, les jours de l'homme sont de soixante-dix ans. *Ps.*

2. Par cette « forêt obscure, » les uns entendent les erreurs, les passions, les vices, desquels est remplie la vie humaine; d'autres, les discordes et les maux dont les querelles des Guelfes et des Gibelins affligeaient alors l'Italie; d'autres, enfin, les misères que Dante eut à souffrir pendant son exil.

3. Avant de parler du secours que lui prêta Virgile, il faut qu'il raconte les dangers auxquels il se vit exposé.

4. Le « soleil qui se lève sur la colline, » c'est, selon la même allégorie, la lumière qui dissipe les ténèbres des passions, et, en montrant le droit chemin, ranime à la fois le désir et l'espérance d'y marcher.

5. Parce qu'il conduit au royaume des morts; ou, selon d'autres, parce que les âmes abandonnées au vice sont des âmes mortes.

6. En montant, le corps s'appuie sur le pied qui est en arrière.

7. Ceux qui interprètent ce qui précède en un sens politique, entendent par « la panthère, » Florence qui repoussait Dante, condamné par elle au bannissement. Ceux qui, selon nous avec plus de raison, voient dans le récit du poëte une allégorie générale de la vie humaine, pensent que la panthère représente les appétits des sens, la luxure.

8. Comment le « gai pelage » de la panthère qui empêche Dante de monter la colline, peut « *le convier à bien espérer*, » n'est nullement facile à comprendre. Il paraît bien que *le gai pelage* doit signifier ici les apparences flatteuses, les dehors séduisants de la passion; mais cela n'ôte pas la difficulté, et le fond de la pensée reste toujours obscur.

9. L'ambition affamée d'honneurs et de pouvoir, disent les uns; Charles de Valois, qui conduisit en Italie les armées françaises, et les tourna contre les Gibelins, disent les autres.

10. Il faut sous-entendre *m'apparut aussi*. Selon les uns, la louve représente l'avarice; selon les autres, la Rome papale, chef du parti Guelfe.

11. Qui n'a jamais de paix, de repos.

12. Une certaine analogie entre les sensations perçues par les divers sens, a introduit dans toutes les langues des locutions semblables. On trouve chez les Latins : *Clarescunt sonitus*, *rumore accensus amaro*, *volvitur ater odor*, etc. Nous disons aussi *une voix sourde*, *un doux rayon*, *une brillante harmonie*, *une teinte chaude*.

13. Dans notre vieille langue, si libre et si riche, comme dans l'italien, *qui* s'employait pour *quelqu'un qui*, et nous avons encore certaines locutions analogues. Les vers suivants expliquent pourquoi le poëte a dû user d'une expression vague pour désigner Virgile.

14. Sous Jules César.

15. Can Grande della Scala. *Can*, *cane*, signifie *chien*. D'autres pensent qu'il s'agit d'Uguccione della Fagiola.

16. Il faut se souvenir que « la louve » représente l'avarice.

17. Les interprètes diffèrent sur la situation de ce lieu, suivant qu'ils voient dans « le *lévrier* » Can della Scala, ou Uguccione della Faggiola.

18. La partie basse de l'Italie, près de la mer, autrefois appelée *Latium*.

19. Les âmes du Purgatoire.

20. « De sa cité, » c'est-à-dire du Ciel.

21. Le « mal qu'il veut faire, » ce sont les vices représentés par la forêt *sauvage, épaisse et âpre,* où il est engagé; les « maux pires, » sont les châtiments éternels auxquels ils le conduiraient.

CHANT DEUXIÈME

1. Les fatigues du chemin et les angoisses de la pitié que lui inspireront les tourments qu'il verra.

2. Qui représente fidèlement les choses vues.

3. Énée.

4. Dieu.

5. L'homme d'intelligence comprend qu'il n'y a rien là qui ne soit digne de la Sagesse suprême.

6. Ces mots indiquent le but final des faveurs accordées à Énée, et de tout ce qui fut accompli par lui, à savoir, l'établissement futur du Siége apostolique. « Rapporté à ce but, rien qui ne se comprenne, dit le poëte, rien qui ne soit digne de Dieu. »

7. La descente d'Énée aux enfers, dans le sixième chant de l'Énéide.

8. Saint Paul qui fut, comme il le raconte lui-même dans ses Épîtres, ravi au troisième Ciel.

9. Ceux qui, ni sauvés ni damnés, sont comme suspendus entre le Ciel et l'Enfer.

10. Quelques-uns pensent que Béatrice est ici le symbole de la Sagesse divine.

11. Le Ciel sublunaire, plus étroit que tous les autres par lesquels il est enveloppé.

12. Les flammes de l'Enfer, à l'entrée duquel sont situés les Limbes où habite Virgile.

13. La Clémence divine, selon les commentateurs; *l'empêchement où je t'envoie*, c'est-à-dire les empêchements qui arrêtent Dante, au secours de qui elle l'envoie.

14. Sainte Lucie, vierge et martyre, qu'on retrouve ensuite dans

le Ciel, assise en face d'Adam. *Parad.* XXXII, *terc.* 46. Elle paraît être ici le symbole de la grâce divine.

15. Comme Dieu ne peut être parfaitement connu que par sa propre intelligence, sa sagesse, que figure Béatrice, il ne saurait être dignement loué que par elle.

CHANT TROISIÈME

1. *Erreur* a ici le sens de stupeur et d'ignorance.

2. Parce que les damnés éprouveraient quelque sentiment d'orgueil, en se comparant à ces misérables.

3. Leur obscure vie est si abjecte.

4. L'opinion la plus commune est qu'il s'agit ici de Pierre Morone, ermite, et ensuite pape sous le nom de Célestin V. Circonvenu par des intrigues pleines de mensonge et de fraude, il abdiqua la papauté, et son successeur Boniface VIII, auteur de ces intrigues, le fit enfermer dans une prison où il mourut.

CHANT QUATRIÈME

1. Je te précéderai et tu me suivras.

2. Ce que les théologiens appellent la peine du dam.

3. Dans un état intermédiaire entre le salut et la damnation.

4. Le Christ triomphant.

5. Pour l'obtenir de son père Laban, Jacob, comme le raconte la Genèse, le servit pendant quatorze ans.

6. A la prière de Béatrice, Virgile, comme on l'a vu, avait quitté les Limbes pour aller au secours de Dante.

7. Le nom de poëte.

8. Homère.

9. Le feu dont il a parlé plus haut.

10. Fille d'Atlas, laquelle eut, de Jupiter, Dardanus, fondateur de Troie.

11. Fille de Métabus, roi des Volsques. Voyez *ch.* I, *terc.* 36.

12. Reine des Amazones, tuée par Achille.

13. Fille de César et femme de Pompée.

14. Femme de Caton d'Utique.

15. Fille de Scipion l'Africain, et mère des Gracques.

16. Soudan de Babylone.

17. Aristote.

18. Cicéron et Tite-Live.

19. Astronome et géographe, connu parle système du monde qui porte son nom.

20. Médecin arabe qui florissait vers le milieu du XI[e] siècle.

21. Averroès, philosophe arabe, et célèbre commentateur d'Aristote.

CHANT CINQUIÈME.

1. Voyez *ch.* I, *terc.* 20, note 1.

2. Allusion à Babel, où s'opéra, selon la Bible, la confusion des langues et la séparation des peuples.

3. Didon.

4. Neveu de Marc, roi de Cornouailles, et le premier des chevaliers errants qu'Arthus, roi de Bretagne, avait rassemblés à sa cour. S'étant épris d'Isotta, femme de Marc, celui-ci les surprit ensemble, et frappa en trahison Tristan, qui mourut de sa blessure peu de jours après.

5. Francesca Malatesta et Paul Malatesta, son beau-frère. Francesca, remarquable par sa grande beauté, était fille de Guido da Polenta, seigneur de Ravenne, et mariée à Lanciotto ou Lancillotto, fils de Malatesta, seigneur de Rimini. Lanciotto avait de la valeur, mais il était laid et contrefait; tandis que son frère, au contraire, était doué de tous les dons extérieurs. Épris pour sa belle-sœur d'un

amour partagé, ils furent surpris par le mari, qui les tua tous deux d'un seul coup.

6. Par cet amour pour lequel ils sont condamnés à être éternellement emportés par le tourbillon.

7. Ses affluents.

8. Lieu de l'Enfer où sont punis, avec Caïn, les fratricides.

9. Virgile, jadis heureux dans le monde, sentait, lui aussi, avec tristesse, la privation du Ciel.

10. Galeotto, dans le roman, fait l'office d'entremetteur entre Lancelot et Ginevra.

CHANT SIXIÈME

1. Les Gourmands.

2. Opposant un de leurs côtés à la tempête de pluie et de grêle, ce côté forme à l'autre un abri.

3. Pécheurs.

4. Littéral. *Avant que je fusse défait, tu fus fait.*

5. En langage florentin, *ciacco* signifie pourceau. On ignore qui était le personnage ainsi surnommé.

6. Le parti des Blancs ou des Gibelins. Il l'appelle « sauvage », disent les commentateurs, parce qu'il prit naissance dans les bois du val de Sieve.

7. Trois révolutions du soleil, c'est-à-dire, trois ans.

8. Charles de Valois, qui se tourna du côté des Noirs ou des Guelfes.

9. Qui maintenant trompe les Florentins par des paroles flatteuses.

10. Nobles florentins, que le poëte retrouvera plus tard.

11. De ceux qui sont encore dans le monde des vivants.

12. La philosophie d'Aristote.

13. Après qu'avant *la grande sentence*, ou le dernier jugement.

Ils seront plus parfaits, parce que le corps et l'âme se seront réunis ; mais leurs tourments croîtront en proportion.

CHANT SEPTIÈME

1. Interjection de colère, sur le sens précis de laquelle varient les commentateurs.

2. Dante, nourri de l'Écriture, en emploie souvent le langage ; et rien de plus commun, dans l'Écriture, que les mots d'adultère et de fornication, appliqués à l'infidélité contre Dieu. Quelques-uns pensent que *strupo* signifie multitude, bande, troupe. Alors il faudrait traduire : *où Michel tira vengeance de la troupe superbe.*

3. Le cercle des Prodigues et des Avares.

4. Dans le choc des deux bandes, les Prodigues crient aux Avares : *Pourquoi amasses-tu?* et les Avares aux Prodigues : *Pourquoi dissipes-tu?*

5. Le ciel.

6. Au lieu de *che tu mia sentenza ne imbocche*, d'autres lisent *che tutti mia sentenza imbocche*, « que tous apprennent de moi ceci. » *Imboccare* signifie proprement *mettre*, ou *recevoir dans la bouche.*

7. De sorte que chaque hémisphère céleste brille successivement sur chaque hémisphère terrestre.

8. De la fortune.

9. Les esprits préposés au gouvernement du monde, appelés aussi *dieux* dans l'Écriture.

10. Accusent, outragent.

11. Les anges.

12. Le cinquième cercle, où sont les Colères et les Négligents.

CHANT HUITIÈME

1. Virgile.

2. Furieux contre Apollon, qui avait violé sa fille, Phlégias brûla le temple de ce dieu, à Delphes, et fut pour cela condamné à l'Enfer, où Dante feint qu'il est le nocher chargé de conduire les âmes mauvaises à la cité de Dité.

3. Parce que Dante seul avait un corps dont le poids faisait enfoncer la barque.

4. Avant d'être mort.

5. Homme riche et puissant, très-colère.

6. Plus de mille des esprits rebelles, qui, chassés de leur premier séjour, tombèrent du ciel, comme la pluie tombe des nuages.

7. Par la route où il est entré follement.

8. Dieu même.

9. La première porte de l'Enfer, dont il est parlé au commencement du IIIe chant, et dont le Christ força l'entrée, lors de sa descente dans les Limbes.

CHANT NEUVIÈME

1. La pâleur par laquelle se manifesta sa frayeur.

2. Ce passage obscur a fort exercé les commentateurs. Se parlant et se répondant à lui-même intérieurement, Virgile ne prononce que des mots entrecoupés, qui ne forment aucun sens suivi. On devine seulement qu'il attend avec impatience quelqu'un qui lui a promis secours. Dante lui-même ne sait quel est le *sens véritable* du *discours tronqué* de son Guide. Il y avait entre les Gibelins un langage convenu, mystérieux, dont on trouve plus d'une trace dans ce poëme, et encore plus dans les autres ouvrages de l'auteur, surtout dans ses *Canzoni*. Les mots *tal* et *altri* paraissent appartenir à ce langage, dont le secret probablement est à jamais perdu. Quelques-uns conjecturent qu'ils désignent l'empereur Henri de Luxembourg, impatiemment attendu par les Gibelins, alors

abattus par le parti contraire, et qui fondaient sur sa venue, plusieurs fois annoncée, de grandes espérances.

3. Sorcière de Thessalie, qui, à la prière de Sextus Pompée, tira, par la force de ses enchantements, une âme de l'Enfer, pour savoir quelle serait l'issue de la guerre civile entre César et le grand Pompée, père de Sextus. (Lucain, *Pharsale*, liv. VI.)

4. Le Premier Mobile, ou le ciel le plus élevé, qui enveloppe et meut tous les autres cieux.

5. Sans que le courroux de celui qui va venir ne dompte la résistance des esprits rebelles qui nous en interdisent l'entrée.

6. Proserpine, femme de Pluton, roi de l'Enfer.

7. Nous le changerons en pierre.

8. Nous tirâmes une trop faible vengeance de l'attaque de Thésée.— Descendu aux Enfers avec Pirithoüs pour enlever Proserpine, celui-ci fut dévoré par Cerbère, et Thésée seulement retenu prisonnier. Suivant une interprétation différente et plus littérale, car le texte ne dit pas *mal vengiammo*, mais *mal non vengiammo*, il faudrait traduire *mal nous ne vengeâmes*, nous ne punîmes pas mal l'attaque de Thésée. Ce serait une sorte de louange que se donneraient à elles-mêmes les Furies. Ce sens, toutefois, ne se lie pas aussi bien avec ce qui précède.

9. Dante semble ici confirmer lui-même le sentiment des interprètes, dont il est parlé dans la note sur le tercet 3.

10. Virgile.

11. Sous l'image de Cerbère, disent les interprètes, il faut entendre l'esprit infernal, qui, lors de la descente du Christ en Enfer, ne pouvant lui opposer de résistance, s'arracha de rage le poil du menton, et se meurtrit le visage et la poitrine.

12. Le sixième cercle.

13. Ville d'Istrie.

14. Golfe qui baigne l'Istrie, où finit l'Italie, et la sépare de la Croatie.

CHANT DIXIÈME

1. Virgile.

2. Florence, patrie de Farinata degli Uberti, lequel, uni aux Gibelins de Sienne, exerça de grandes sévérités contre ceux de ses concitoyens qui appartenaient au parti guelfe.

3. Le sens paraît être : « tu peux parler librement, hardiment. » Cependant *conte* peut aussi signifier *brèves*, et ce sens s'accorderait mieux avec ce que dit Dante plus loin : *Déjà mon maître me rappelait.*

4. Guido Cavalcanti, fils de Cavalcante de' Cavalcanti, avait abandonné la poésie pour s'appliquer à la philosophie.

5. La Lune.

6. Cette tournure, empruntée des anciens, et qui se retrouve plus bas, tercet 32, exprime une sorte de souhait conditionnel : *Dis-moi*, *et qu'ainsi puisses-tu retourner dans le doux monde.*

7. Lors de la défaite des Guelfes près de ce fleuve.

8. *De telles lois*, disent les commentateurs, qui entendent par *tempio* le lieu où s'assemblaient les magistrats. Ce mot, joint à celui d'*ovazione*, nous paraît, dans la pensée du Dante, trop d'accord avec les ardentes passions politiques du temps, ériger la vengeance en une sorte de culte.

9. Dante, inquiet de ces paroles obscures et menaçantes de Farinata : *tu sauras ce que coûte cet art*, le prie de s'expliquer plus clairement.

10. Après le Jugement dernier, où il n'y aura plus d'avenir, parce qu'il n'y aura plus de temps.

11. Cavalcante de' Cavalcanti.

12. Parce que je croyais, à tort, que les damnés connaissaient les choses présentes.

13. Le cardinal Ottaviano degli Ubaldini, si passionnément attaché au parti Gibelin, qu'il disait : « *S'il y a une âme*, je l'ai perdue pour les Gibelins. » Voilà pourquoi il est mis ici parmi les hérétiques.

14. Peut-être pour indiquer le ciel où il verra Béatrice, laquelle,

comme il le dit plus bas, *lui fera connaître le voyage de sa vie*, l'instruira de ce qui doit lui arriver plus tard.

15. Béatrice.

CHANT ONZIÈME

1. Hérésiarque du IVe siècle, qui niait la divinité de Jésus-Christ.

2. Les Violents contre eux-mêmes, les Suicides.

3. En abusant des biens que nous tenons de la nature, et en méprisant ses lois.

4. Les trois enceintes qui divisent en trois cercles plus petits le cercle des Violents, vont se rétrécissant à mesure qu'elles descendent plus bas.

5. Cahors, au temps de Dante, était un repaire d'usuriers.

6. Littéralement : *La fraude dont toute conscience est mordue*. Cela peut s'entendre en plusieurs sens; nous suivons celui qui nous paraît le plus naturel, et le mieux lié avec ce qui suit.

7. La première sorte de fraude rompt les liens par lesquels la nature a uni généralement les hommes entre eux ; la seconde rompt en outre les liens plus étroits de la parenté, de l'amitié, etc., d'où naît une confiance mutuelle plus grande.

8. L'éthique d'Aristote, de grande autorité alors dans les écoles.

9. Voyez, ch. VII, terc. 8 et suiv.

10. Tout ce que produit la nature a premièrement sa cause dans l'intelligence divine, et ensuite dans l'action de la nature même, dans *son art propre*, dont le principe est en Dieu.

11. La physique d'Aristote.

12. De ces deux arts, celui de la nature et le vôtre.

13. Parce qu'il veut retirer du fruit de ce qui n'en produit ni naturellement, ni par l'art humain, c'est-à-dire de l'argent, stérile de lui-même.

14. Le Coro, ou le *Caurus* des Latins, est le vent du nord-ouest.

CHANT DOUZIÈME

1. Septième cercle.

2. Le Minotaure fut engendré par un taureau, auquel se livra Pasiphaé, enfermée dans une vache de bois.

3. Thésée, qui, instruit par Ariane, sœur du Minotaure, tua le monstre qui devait le dévorer.

4. Le poids de Dante, revêtu de son corps.

5. La venue de Jésus-Christ, qui tira des Limbes les âmes des Justes.

6. Empédocle croyait le monde engendré par la discorde des éléments, et que lorsqu'elle cessait, lorsque la concorde, l'*amour*, unissait le semblable au semblable, le monde retombait dans le chaos.

7. Première enceinte, ou *girone*, du septième cercle.

8. Nessus, ayant tenté d'enlever Déjanire, fut tué par Hercule, avec des flèches trempées dans le sang de l'Hydre. Pour se venger, il fit don de sa robe ensanglantée à Déjanire, en lui disant qu'elle avait en soi une vertu qui empêcherait son mari d'aimer d'autres femmes. Elle le crut, et donna la robe à Hercule, qui, après s'en être revêtu, embrasé d'un feu intérieur, entra en furie et mourut.

9. Où finit la forme humaine et commence la forme de cheval.

10. Béatrice.

11. Ezzelino di Romano, vicaire impérial de la marche de Trévise, et tyran de Padoue, où il exerça d'effroyables cruautés.

12. Marquis de Ferrare et de la marche d'Ancône. Non moins cruel qu'Ezzelino, il fut étouffé par son fils: *dal figliastro*, dit Dante. Notre langue manque de ce mot, dans un sens analogue à celui de marâtre.

13. Chiron dit : *fut vraiment*, parce que le fait du parricide n'était pas avéré, mais soupçonné seulement *là-haut dans le monde*.

14. C'est maintenant Nessus qui te guidera et t'instruira le premier.

15. Gui de Montfort, pour venger la mort de son père Simon, exécuté à Londres, poignarda dans une église de Viterbe, au moment même de l'élévation de l'hostie, Henry, neveu de Henry III, roi d'Angleterre. Villani rapporte que son corps ayant été transporté à Londres, son cœur fut placé dans une coupe d'or à l'entrée du pont de la Tamise, pour rappeler ce meurtre aux Anglais.

16. Du côté où le lac redevient plus profond.

17. Sextus Tarquin.

18. Bandits qui infestaient les plages maritimes de Rome, au temps du Dante.

CHANT TREIZIÈME

1. *Cecina*, fleuve qui se jette dans la mer, à une demi-journée de Livourne, du côté de Rome. *Corneto*, château du patrimoine de saint Pierre. Cette partie de la Maremme est couverte de bois et de buissons, peuplés de daims, de chevreuils et de sangliers. (Venturi.)

2. Iles de la mer Ionienne. (Voyez *Énéide*, liv. III, v. 254 et suivant.)

3. Celle des Suicides.

4. « Qui rendront croyable ce que je raconte de Polidore, que sur son corps avait cru un arbuste, les rameaux duquel, arrachés par Énée, répandirent du sang. » (*Enéide*, liv. III.)

5. Le même jeu de mots se retrouve dans l'Arioste :

> Io credea e credo, e creder credo il vero.
>
> *Orlando*, cant. IX, oct. 23.

6. Tu seras désabusé de la pensée que tu as, que ces voix viennent de gens cachés entre les troncs.

7. Pierre des Vignes, né à Capoue, devint chancelier de Frédéric II et posséda toute sa confiance. Accusé par des envieux d'avoir révélé au pape Innocent les secrets de son maître, l'empereur trop crédule le dépouilla de ses dignités et lui fit crever les yeux. Ne pouvant supporter l'infamie d'un traitement si injuste à la fois et si barbare, Pierre des Vignes se brisa la tête contre les murs d'une église.

8. L'envie.

9. Lorsqu'on brise un de leurs rameaux, ces malheureux ressentent une douleur qui leur arrache des cris, lesquels sortent par l'ouverture du rameau brisé.

10. Lappo, de Sienne, grand dissipateur, voyant l'armée siennoise défaite par les Arétins près de la Pieve del Toppo, se jeta en désespéré au milieu des ennemis et se fit tuer.

11. Gentilhomme de Padoue qui, ayant dissipé tout son bien, se tua de désespoir.

12. Florence, auparavant dédiée à Mars, prit pour patron saint Jean-Baptiste, lorsqu'elle devint chrétienne.

13. Lui suscitera toujours des guerres.

14. A l'entrée du Pontevecchio, on voit encore un piédestal sur lequel, autrefois, était une statue de Mars.

15. Quelques-uns croient que Dante parle ici de Rocco de' Mozzi qui, ayant dissipé de grandes richesses, se pendit pour échapper à la pauvreté; selon d'autres, il s'agit de Lotto Degli Agli, qui se pendit de remords d'avoir rendu une sentence injuste. Boccace pense que Dante n'a voulu désigner aucun personnage particulier, mais en général tous ceux qui, dans ce temps-là, se suicidèrent à Florence.

CHANT QUATORZIÈME

1. Lorsque, à la tête des débris de l'armée de Pompée, il traversa la Libye pour se réunir à Juba, roi de Numidie.

2. A mesure que ces mèches enflammées tombaient, Alexandre les faisait fouler aux pieds par ses soldats, parce qu'on les éteignait plus facilement *lorsqu'elles étaient seules*, c'est-à-dire avant que d'autres mèches ne fussent venues s'y ajouter. Ce fait, que ne raconte aucun historien, se trouve dans la lettre apocryphe d'Alexandre à Aristote. Il y est dit, non pas qu'il fit fouler le sol par ses soldats, mais qu'il opposa au feu leurs vêtements. Il pourrait être question du simoun, dont on atténuait les effets en s'enveloppant le corps et la tête.

3 Vulcain.

4. Les Cyclopes.

5. L'Etna, sous lequel on croyait qu'étaient les forges de Vulcain.

6. Vallée de la Thessalie, où Jupiter foudroya les Géants, en guerre contre lui.

7. Stace l'appelle *superum contemptor et æqui*, contempteur des Dieux et de la justice.

8. On donnait ce nom, qui signifie *source d'eau bouillante*, à un petit lac situé à deux milles de Viterbe. Il en sortait un ruisseau que les *pécheresses*, les courtisanes, *partageaient entre elles*, c'est-à-dire qu'elles en tiraient, pour l'amener chez elles, la quantité d'eau nécessaire à leurs besoins. Elles affluaient en ce lieu, à cause du grand concours qu'attiraient les bains chauds.

9. La première porte de l'Enfer.

10. Femme de Saturne et mère de Jupiter.

11. Un grand bruit de cymbales et autres instruments, afin que Saturne, qui avait coutume de dévorer ses enfants, n'entendît pas les cris de Jupiter.

12. Le Temps.

13. Rome est le miroir du Temps, parce qu'elle doit, selon la pensée du Dante, développée dans son livre *De Monarchià*, durer autant que lui.

14. Tout ceci est évidemment une imitation de la vision de Daniel.

15. L'Enfer, selon Dante, a la forme d'un cône qui se rétrécit à mesure qu'on descend.

16. « Au bouillonnement de l'eau rouge, tu aurais dû reconnaître le Phlégéton. » — Ce nom vient d'un mot grec qui signifie *brûler*.

CHANT QUINZIÈME

1. Montagne neigeuse où la Brenta prend sa source.

2. Au temps de la nouvelle lune, qui ne donne que peu de lumière.

3. Dante est sur la berge; par conséquent il est obligé d'abaisser la main, pour l'étendre vers ser Brunetto.

4. Il avait été le maître de Dante.

5. Avant qu'il eût accompli sa trente-cinquième année, disent les commentateurs.

6. Brunetto Latini était adonné à l'astrologie judiciaire.

7. Les Florentins étaient originaires de Fiesole, ville très-ancienne, située sur une colline à trois milles de Florence.

8. Les Florentins furent ainsi appelés, dit-on, parce que de deux choses que leur offrait la ville de Pise, en reconnaissance d'un service rendu, deux portes de bronze et deux colonnes de porphyre endommagées par le feu et couvertes d'écarlate, ils choisirent les colonnes. Antoine Papadopoli dit que ce fut à cause de l'imprudente confiance qu'ils eurent en Attila, à qui ils ouvrirent les portes de leur ville.

9. Les Noirs et les Blancs.

10. Locution proverbiale.

11. Qu'ils ne touchent point au citoyen, s'il en est encore, qui, descendu de ces Romains qui habitaient Florence, nouvellement fondée, et devenue depuis *le nid de tant de malice*, conserve encore une âme romaine.

12. La prédiction que lui a faite Farinata.

13. Dante, comme on l'a vu déjà, use volontiers de locutions proverbiales; le tercet suivant en offre un autre exemple.

14. Qui bien imprime dans son souvenir ce qu'il a entendu.

15. Célèbre grammairien du VIe siècle, né à Césarée de Cappadoce.

16. Jurisconsulte florentin, fameux en son temps.

17. D'un spectacle si dégoûtant.

18. Andrea de' Mozzi, qui, de l'évêché de Florence situé sur l'Arno, transféré à celui de Vicence, où passe le Bacchiglione, mourut dans cette dernière ville.

19. Le Pape, qui s'intitule le *Serviteur des serviteurs de Dieu*.

20. Titre d'un ouvrage de Brunetto Latini.

21. La bannière verte se courait anciennement, à Vérone, le premier dimanche de Carême.

22. Le Poëte indique par cette image la rapidité de sa course.

CHANT SEIZIÈME

1. Tournèrent en cercle, parce qu'il leur était défendu de s'arrêter un seul instant.

2. Les pieds se portant en avant, et le cou en arrière, pour voir Dante et pour lui parler.

3. De Gualdrade et du comte Guido naquit Ruggieri, et, de Ruggieri, Guidoguerra, qui, à la tête de quatre cents Guelfes de Florence, décida la victoire que Charles Ier remporta dans la Pouille sur Manfred.

4. De la famille des Adimari de Florence. « Son nom devrait être cher à sa patrie, » parce que si les Florentins avaient écouté son conseil de ne pas combattre contre les Siennois, ils n'auraient pas éprouvé la défaite d'Arbia, ou de Mont-Aperti.

5. Riche Florentin qui, ayant une femme acariâtre, la quitta et se jeta dans d'infâmes débauches.

6. « Je ne fais que traverser ces lieux amers, pour aller là où se cueillent *les doux fruits;* » dans le Paradis, où Virgile a promis de le conduire.

7. Boccace parle de Guillaume Borsieré comme d'un cavalier plein de valeur, d'enjouement et de vivacité.

8. Qui, pendant qu'il coule dans son propre lit, avant de se jeter dans le Pô, se dirige vers le Levant.

9. Où il prend le nom de Montone.

10. Riche abbaye située près de la chute du Montone, et qui aurait dû être la demeure de mille religieux, au lieu du petit nombre que la mauvaise administration des revenus permettait d'y

entretenir. D'autres lisent *doveva*, au lieu de *dovria*, et, sur l'autorité de Boccace, pensent qu'il s'agit d'un vaste château que les Conti, seigneurs de cette partie des Alpes, avaient eu dessein de faire bâtir, et dans l'enceinte duquel ils devaient transporter les habitants de plusieurs villages. Mais, l'auteur de ce projet étant mort, il resta sans exécution.

11. On raconte que, dans sa jeunesse, Dante prit l'habit de saint François, et que, l'ayant quitté, il resta néanmoins, jusqu'à sa mort, du tiers-ordre des Franciscains. Cette tradition admise, la corde dont il parle ici serait le cordon avec lequel il avait espéré vaincre « la panthère, » figure de l'appétit sensuel.

12. Comme le joueur pousse, en quelque façon, et dirige de l'œil la boule qu'il vient de lancer.

13. *La Divina Commedia*, nom donné par Dante à son poëme, et que l'usage a consacré.

CHANT DIX-SEPTIÈME

1. Gérion, symbole de la fraude.

2. On croyait que le castor, lorsqu'il se préparait à chasser sa proie, étendait dans l'eau sa queue huileuse, laquelle attirait les poissons.

3. Les usuriers.

4. Armoiries de la famille des Gianfigliacchi, de Florence.

5. Armoiries de la famille des Ubbriacchi, de Florence.

6. Armoiries de la famille des Scrovigni, de Padoue.

7. Vitalien del Dente, de Padoue.

8. Jean Bujamonte, le plus infâme usurier de ce temps-là, qui portait pour armes trois becs d'oiseau.

9. Selon la Fable, la Voie lactée apparut lorsque le char du Soleil, mal guidé par Phaéton, enflamma cette partie du ciel.

CHANT DIX-HUITIÈME.

1. Mauvaises *bolges*. Bolge, *bolgia*, signifie proprement bissac. Dante appelle ainsi les divisions du huitième cercle, à cause de leur forme étroite et profonde.

2. Des portes.

3. Il faut se représenter deux bandes de pécheurs occupant chacune une moitié de la largeur de la *bolge*. Une de ces bandes allait dans la direction opposée à celle de Virgile et de Dante, et par conséquent le visage tourné vers eux; l'autre bande allait dans la même direction qu'eux, mais à plus grands pas.

4. Lors du jubilé de l'an 1300, le pape Boniface fit établir une séparation au milieu du pont du Château-Saint-Ange, et ordonna que d'un côté passeraient les pèlerins qui allaient à Saint-Pierre, et de l'autre ceux qui en revenaient, lesquels alors avaient devant eux le mont Giordano, situé en face de ce même château.

5. Bolonais qui, pour de l'argent, livra sa sœur à Obizzo d'Este, seigneur de Ferrare, lui ayant fait croire qu'Obizzo l'épouserait ensuite.

6. Tes paroles, qui montrent clairement que tu me reconnais.

7. Parmi les divers bruits qui couraient à ce sujet, il y en avait de favorables à Caccianimico.

8. Les Bolonais disent *sipa*, au lieu de *sì*.

9. « Parce qu'ils allaient dans le même sens que nous. »

10. Lui promettant de l'épouser.

11. En leur faisant croire qu'elle avait mis à mort son père Thoas, qu'elle avait caché.

12. *Bolge* des flatteurs.

13. Noble lucquois, adulateur outré.

14. Il l'appelle servante, parce qu'elle était au service de tous.

15. Dante met dans la bouche de Thaïs elle-même la réponse que, dans *l'Eunuque* de Térence, fait à Trason l'entremetteur Gnaton, chargé par lui d'offrir à Thaïs une jeune esclave, qui était son amant déguisé.

CHANT DIX-NEUVIÈME

1. Dans le langage ecclésiastique, les églises sont les épouses des pasteurs qui y sont préposés.

2. Bolge des simoniaques.

3. Dans l'église de Saint-Jean, à Florence, on avait creusé autour des fonts baptismaux quatre espèces de niches, afin que les prêtres qui baptisaient fussent plus près de l'eau.

4. Qu'on n'attribue pas cet acte à un autre motif.

5. Bolge des simoniaques.

6. Comparaison tirée d'un supplice atroce alors en usage. On creusait un trou profond, et l'on y descendait le criminel la tête en bas; puis les bourreaux y jetaient peu à peu de la terre. D'ordinaire le patient, pour retarder la mort, rappelait le confesseur; alors les bourreaux s'arrêtaient, et le prêtre se penchait sur la fosse pour entendre la confession.

7. Le pape Nicolas III, lequel est le damné à qui Dante vient d'adresser la parole, le prend pour Boniface VIII et s'étonne de le voir arriver si tôt.

8. Allusion à une prophétie qui annonçait, pour l'an 1303, la mort de Boniface.

9. L'Église.

10. Du manteau papal.

11. Nicolas III était de la famille des Orsini.

12. Clément V.

13. Au temps de la domination des rois de Syrie en Judée, Jason fut fait souverain pontife par Antiochus, que rendit flexible le don d'une grosse somme d'argent. Clément V parvint de la même manière à la papauté, au moyen d'un pacte simoniaque avec Philippe le Bel.

14. Judas.

15. Le Poëte paraît ici faire allusion à l'argent que Nicolas III reçut de Jean de Procida pour favoriser la conjuration ourdie contre les Français dans la Sicile, alors au pouvoir de Charles II, de la maison d'Anjou.

16. *Veni, ostendam tibi damnationem meretricis magnæ, quæ sedet super aquas multas, cum quâ fornicati sunt reges terræ... Habentem capita septem et cornua decem.* (*Apocalypse*, chap. XVII.)

17. L'application que fait Dante à la Rome papale des sept têtes et des dix cornes, est entendue par les interprètes en des sens si divers, que les uns voient les sept péchés capitaux, là où les autres voient les sept sacrements; les premiers pensent que, dans ce passage, le mot *argomento*, que nous traduisons par *signe*, signifie *frein*.

18. L'époux de Rome, ou de l'Église romaine, est le Souverain Pontife.

19. Le premier pape. *Papa* signifie père.

CHANT VINGTIÈME

1. Devins.

2. Ici la pitié est de n'en avoir aucune; parce que avoir compassion de ceux que punit la Justice divine, ce serait un crime contre cette Justice même.

3. Un des sept rois qui assiégèrent Thèbes. Il était devin, et prévoyant qu'il mourrait dans cette guerre, il se cacha en un lieu connu de sa femme seule. Mais, corrompue par le don d'un joyau que lui offrit Argia, femme de Polynice, elle découvrit la retraite de son mari, qui fut conduit à l'armée. Pendant qu'il combattait, la terre s'ouvrit sous lui, et il tomba jusqu'aux Enfers.

4. Autre devin, natif de Thèbes. Ayant, d'une verge qu'il avait en main, frappé deux serpents, il devint femme. Sept ans après, ayant rencontré les mêmes serpents, il les frappa de nouveau et redevint homme.

5. Au ventre de Tirésias.

6. Devin toscan qui habitait les monts Luni, au-dessus de Carrare.

7. Devineresse thébaine, fille de Tirésias. Après la mort de son

père, elle erra en beaucoup de pays, pour fuir la tyrannie de Créonte. Elle eut, du fleuve Tiberinus, qui s'était épris d'elle, un fils appelé Œnus, lequel fonda la ville que, du nom de sa mère, il nomma *Mantova*, ou Mantoue.

8. Thèbes, où était né Bacchus.

9. Au milieu du rivage qui borde le lac.

10. C'est-à-dire où les évêques de Trente, de Brescia et de Vérone ont jurisdiction.

11. A cause des exhalaisons du marais.

12. Ou, selon quelques-uns, *cruelle*, parce qu'elle troublait les ombres des morts, et, dans ses conjurations, se souillait de sang humain.

13. Pinamonte de' Buonacossi, de Mantoue, persuada au comte Alberto Casalodi, seigneur de cette ville, de reléguer dans les châteaux voisins plusieurs gentilshommes qui faisaient obstacle à sa propre ambition. Cela fait, Pinamonte ayant usurpé par la faveur du peuple la seigneurie du comte Alberto, fit mettre à mort une partie des nobles, et bannit les autres.

14. « Ne feraient pas sur mon esprit plus d'impression, que sur ma vue, des charbons éteints. »

15. Lorsque tous les Grecs en état de porter les armes partirent pour le siége de Troie.

16. Voyez *Énéide,* liv. II, v. 114 et suivants.

17. Michel Scotto exerçait l'art de la divination, au temps de l'empereur Frédéric II.

18. Astrologue de Forli, cher au comte de Montefeltro.

19. Savetier de Parme, autre astrologue.

20. La lune. Suivant la croyance vulgaire, les taches de cette planète indiquent Caïn qui lève avec une fourche un fagot d'épines.

CHANT VINGT-UNIÈME

1. De notre *bolge*, celle des faussaires, *barattieri*.

2. Ce nom, qui signifie *Méchante-griffe*, est une espèce de sobriquet pareil à ceux des autres démons qui seront nommés plus loin.

3. On appelait ainsi les magistrats de la ville de Lucques, qui avait pour patronne sainte Zitta.

4. Ceci est dit ironiquement. Bonturo Bontuři, de la famille des Dati, était le faussaire le plus infâme de Lucques.

5. Image du Christ, devant laquelle se prosternaient les Lucquois pour implorer le secours dont ils avaient besoin.

6. Fleuve qui passe près des murs de Lucques.

7. Mauvaise-Queue.

8. Château sur le bord de l'Arno, que les Lucquois, qui le défendaient, furent, par le manque d'eau, forcés de rendre aux Pisans, à la condition qu'ils auraient la vie sauve. En traversant les troupes ennemies pour se retirer à Lucques, ils entendaient tout autour d'eux crier : « Qu'on les pende! qu'on les pende! » De sorte que leur frayeur fut extrême.

9. Ébouriffé, Mal-peigné.

10. Cette date correspond à celle de la mort du Christ.

11. Ne sort du lac bouillant.

12. Aile-Basse.

13. Foule-Givre.

14. Face-de-Chien.

15. Barbe-Rousse.

16. *De libico*, Libyen. Les déserts de Libye passaient pour être peuplés de démons.

17. Laid-Dragon.

18. D'un mot grec qui signifie *porc*.

19. Griffe-Chien.

20. Farfadet.

21. Rougeaud.

22. La fosse où sont les damnés, comme les bêtes sauvages dans leurs tanières.

23. En signe de moquerie de ce que Virgile, trompé lui-même, avait dit à Dante pour le rassurer.

24. « Avait donné le signal du départ. » La manière est d'accord avec le reste de cette scène grotesque.

CHANT VINGT-DEUXIÈME

1. Pour passer la revue.

2. Les Florentins avaient coutume de porter à la guerre, pour diriger les mouvements de leurs troupes, une cloche suspendue dans une tour de bois posée sur un char.

3. Le jour avec de la fumée, et avec des feux, la nuit.

4. Se dirigeant sur l'indication de signaux faits à terre, ou sur celle des étoiles.

5. Locution proverbiale.

6. Son nom était Giampolo, ou Ciampolo.

7. Couvert de la poix, sous la poix.

8. Moine sarde qui, devenu le favori de Nino, des Visconti de Pise, abusa de sa faveur pour trafiquer des dignités et des emplois, et commettre beaucoup d'autres fraudes.

9. En liberté. *Di piano*, locution sarde, équivaut au *de plano* des Latins.

10. Sénéchal d'Enzo, roi de Sardaigne. Après la mort d'Enzo, il épousa par fraude sa veuve Adelasia, et, de cette manière, devint seigneur de Logodero, héritage d'Adelasia.

11. Barbariccia, chef des dix démons.

12. Qui ne voulaient pas s'exposer à voler sur la poix, de peur d'y engluer leurs ailes.

13. C'est-à-dire Cagnazzo, qui se défiait de Gomita et de ses ruses.

14. Désireux que Gomita échappât à Alichino, pour venir aux prises avec celui-ci.

CHANT VINGT-TROISIÈME

1. Ésope, dans cette fable, raconte qu'une grenouille, voulant noyer un rat pour le manger après, lui proposa de le prendre sur son dos et de le porter au delà d'un fossé. Au moment où la grenouille entraînait en plongeant le rat qui se débattait, un milan fondit sur eux, et les dévora tous deux.

2. Ces deux mots ont exactement la même signification : l'un et l'autre signifient ***maintenant, à présent.***

3. Hypocrites.

4. Frédéric II faisait recouvrir les criminels de lèse-majesté d'épaisses feuilles de plomb. Jetés ensuite dans un vase sous lequel on allumait du feu, ils y périssaient en d'affreux tourments, à mesure que le plomb fondait.

5. De couleur orange, c'est-à-dire dorées.

6. « Qu'elles nous font gémir, comme les poids font siffler les balances. »

7. Ordre de chevalerie institué vers l'an 1260, à Bologne, sous le nom de Frères de Sainte-Marie, pour protéger, à titre de procureurs, les veuves, les pupilles, les étrangers, les pauvres. Ils furent ensuite nommés Frères-*Godenti* ou *Gaudenti*, à cause de la vie agréable et commode dont ils jouissaient, grâce à de nombreux priviléges, comme de ne point aller à la guerre, de ne remplir aucune charge communale, etc. Déchirée par les partis guelfe et gibelin, Florence appela pour la pacifier deux de ces frères *Godenti*, messer Loderingo degli Andalò et messer Catalano Catalani, le premier Gibelin, l'autre Guelfe. Investis du gouvernement, ils se laissèrent tous deux corrompre par le parti guelfe; de sorte que les Gibelins furent chassés de la ville, et les maisons des Uberti, chefs de ce parti, brûlées et détruites. Elles étaient situées dans la rue dite du Gardingo.

8. Caïphe, qui conseilla la mort du Christ, disant : *Expedit ut unus moriatur homo pro populo*, il convient qu'un homme meure pour le peuple. (Jean, XI, 50.)

9. Le grand prêtre Anne, beau-père de Caïphe.

10. La semence des maux qu'ils eurent à souffrir plus tard.

CHANT VINGT-QUATRIÈME.

1. La blanche sœur du Soleil, la Lune.

2. Larrons.

3. Les anciens croyaient que la pierre nommée *héliotrope* rendait invisibles ceux qui la portaient.

4. Vanno Fucci était bâtard de messer Fuccio de' Lazzari, de Pistoie, et c'est pourquoi il est ici appelé *mulet*. Il accusa son ami Vanni della Nona d'avoir caché dans sa maison les ornements volés par lui, Fucci, dans la sacristie de la cathédrale de Pistoie, et Vanni fut pendu sur cette accusation.

5. C'est-à-dire chasse ceux du parti Noir. La division en *blancs* et *noirs* commença, à Pistoie, l'an 1301; et peu après les Blancs chassèrent les Noirs.

6. Rappelle les Noirs bannis par les Blancs, et change son gouvernement.

Cette prédiction, ramenée à son sens historique, signifie que, du val de Magra, ou de la Lunigiana supérieure, sortira, comme la foudre, le marquis Marcello Malaspina, qui combattra les Blancs et les défera dans les champs Picéniens.

CHANT VINGT-CINQUIÈME.

1. Capanée. Au moment où, sur les murs de Thèbes assiégée, il insultait et défiait Jupiter, frappé de la foudre, il fut précipité au pied de ces mêmes murs.

2. Avec les autres Centaures, dans le Cercle des Violents.

3. Le troupeau de quatre taureaux et de quatre vaches superbes qu'Hercule, après les avoir enlevés à Gérion, roi d'Espagne, faisait paître près du mont Aventin. (Voyez *Énéide*, liv. VIII.)

4. Étant mort avant d'avoir reçu le dixième coup.

5. Le récit que Virgile faisait à Dante.

6. On conjecture qu'il était de la famille des Donati de Florence. On verra tout à l'heure qu'il avait été changé en serpent, cequi explique la question de celui qui ne le voit plus : « *Où sera-t-il resté?* »

7. Geste par lequel on recommande le silence.

7. Agnolo Brunelleschi, Florentin.

8. L'homme et le démon sous la forme de serpent, tombés tous deux, perdus tous deux. On peut aussi entendre que les deux formes se confondaient, se perdaient l'une dans l'autre.

9. Le nombril.

10. C'étaient deux soldats de Caton, lesquels, traversant la Libye, furent piqués par des serpents venimeux. Sabellus, intérieurement brûlé par le poison, tomba en cendres; Nasidius enfla tellement, que sa peau se rompit. (*Pharsale*, liv. IX.)

11. *Métamorphoses*, liv. III et liv. V.

12. A celui des trois qui n'avait pas subi de transformation, Puccio Sciancato, qu'il nomme plus loin.

13. Buoso degli Abati, changé en serpent.

14. Le septième *lest*, ce sont les pécheurs de la septième *bolge*, que le Poëte compare aux ordures qui remplissent la sentine d'un vaisseau.

15. Celui qui, sous la forme de serpent, piqua Buoso au ventre.

16. Messer Guercio Cavalcante, Florentin. Il fut tué dans un village du val d'Arno, nommé Gavillé, et sa mort fut vengée par celle de beaucoup d'habitants de ce village.

CHANT VINGT-SIXIÈME

1. Cianfa, Agnolo Brunelleschi, Buoso degli Abati, Puccio Sciancato et Francesco Guercio Cavalcante, nommés dans le chant précédent.

2. Dante est supposé accomplir son voyage en 1300, et ce fut

plus tard qu'arrivèrent les malheurs dont il feint d'avoir eu la vision prophétique, et qui furent la chute du pont de la Carraia, l'incendie de dix-sept cents maisons, et les cruelles discordes entre les Blancs et les Noirs, lesquelles eurent lieu dans l'année 1304.

3. La grâce divine.

4. Dans les plus longs jours.

5. Quand vient le soir.

6. Le prophète Élisée, de qui la Bible raconte, que des enfants s'étant moqués de lui, il les maudit, et qu'à sa malédiction deux ours sortirent d'un bois voisin, et mirent en pièces quarante-deux de ces malheureux enfants.

7. « Ne laisse voir le pécheur que la flamme enveloppe. » Nous dirions dans le même sens : qu'elle *dérobe* à la vue.

8. Conseiller frauduleux.

9. Stace raconte, dans son poëme, que les corps des deux frères ayant été mis sur un même bûcher, la flamme se divisa, comme si leur haine avait encore duré après la mort. (*Thébaïde*, XII, 430 et 431.)

10. Tous deux grands artisans de fraude.

11. Le cheval de bois, introduit par les Grecs dans Troie, et qui fut cause de sa perte, fut aussi celle de la venue d'Énée en Italie, et ainsi les Romains lui durent leur origine.

12. Un oracle ayant déclaré que jamais Troie ne serait prise sans Achille, Ulysse parvint à le séparer de Déidamie, en lui cachant que le même oracle annonçait qu'il mourrait devant cette ville.

13. Le Palladium était, comme on sait, une statue de Minerve, à laquelle étaient attachées les destinées de Troie. Ulysse et Diomède ayant pénétré de nuit dans le temple où elle était gardée, l'enlevèrent, après avoir tué les gardiens.

14. L'*Énéide*.

15. Près du mont Circio ou Circello, situé entre Gaëte et le cap d'Antium.

16. Du nom de sa nourrice, qui y fut ensevelie.

17. Il y a ici un souvenir d'Horace :

> Qui... multorum providus urbes,
> Et mores hominum inspexit; latumque per æquor,
> Dum sibi, dum sociis reditum parat, aspera multa
> Pertulit;

dit le poëte latin, en parlant d'Ulysse. (*Épîtres*, liv. I, ép. 2.)

18. Aujourd'hui Ceuta.

19. « Vous, à qui désormais il reste si peu de temps à vivre, ne refusez pas de voir et de connaître cette partie du monde que le soleil éclaire après s'être couché pour nous. » Les anciens la croyaient inhabitée.

CHANT VINGT-SEPTIÈME

1. Le taureau d'airain de Phalaris, où le tyran fit brûler l'Athénien Perille, qui l'avait fabriqué et lui en avait fait don.

2. Se confondaient avec le murmure de la flamme elle-même.

3. « De cet endroit des monts, situé entre Urbino et la source du Tibre, » c'est-à-dire de Monte-Feltro.

4. La famille de Polenta, qui avait une aigle dans ses armoiries, et possédait Ravenne et Cervia.

5. Forli. Après un long siége qu'elle soutint contre une armée envoyée par Martin IV, et composée en majeure partie de Français, le comte Guido défit les assiégeants avec un grand carnage.

6. « Appartient toujours aux Ordelaffi, » qui avaient pour armes un lion vert.

7. Les deux Malatesta, père et fils, seigneurs de Rimini. Ils sont ici appelés *Mastini*, mâtins, à cause de leur cruauté, et dits de *Verrucchio*, parce que ce château fut donné par les Riminiens au premier des Malatesta.

8. Ils le firent mettre à mort, comme chef des Gibelins dans le pays.

9. Faenza située près du Lamone, et Imola près du Sauterno.

10. Mainardo Pagani, dont les armes étaient un lionceau azur en champ blanc.

11. Cesène, baignée par le fleuve Savio.

12. Boniface VIII.

13. Était en guerre avec les Colonne qui habitaient près de Saint-Jean-de-Latran.

14. Ne s'était joint aux Sarrasins qui assiégeaient Acre, ou ne leur avait vendu des vivres et des armes.

15. A cause de l'austérité de leur vie.

16. Le pape saint Sylvestre, fuyant la persécution suscitée contre les Chrétiens, s'était caché dans une caverne du mont Siratti, aujourd'hui le mont Saint-Oreste, d'où, suivant la légende, Constantin le fit venir pour guérir sa lèpre.

17. L'ancienne Préneste, qui appartenait aux Colonne.

18. Célestin V, qui, en abdiquant la papauté dont les doubles clés sont le symbole, montra qu'il tenait peu à cette haute dignité.

19. Beaucoup promettre et tenir peu.

20. Dérobe à la vue, cache en les enveloppant.

CHANT VINGT-HUITIÈME

1. La seconde guerre Punique.

2. Après la bataille de Cannes.

3. Robert Guiscard, frère de Richard, duc de Normandie, chassa les Sarrasins de la Sicile et de la Pouille après de sanglants combats.

4. Ceux qui périrent dans la première bataille entre Manfred et Charles d'Anjou.

5. Lieu situé sur les confins de la Campagne de Rome, près du Mont-Cassin.

6. Manqua de foi au roi Manfred.

Charles d'Anjou, combattant à Tagliacozzo, château de l'Abruzze

ultérieure, contre Conradin, neveu de Manfred, dut la victoire à un conseil que lui donna Alard de Valéri, lequel ainsi « *vainquit sans armes.* »

7. Le mot *courée*, en italien *corata*, appartient à notre ancienne langue, et est encore en usage dans quelques provinces, notamment en Bretagne, où l'on dit : une *courée* de bœuf, de veau, de mouton, etc., c'est-à-dire le cœur, le foie, les poumons; en un mot les viscères supérieurs.

8. Neveu de Mahomet, dont les sectateurs se séparent des autres musulmans.

9. Nous conservons ce mot pittoresque, créé par Dante pour peindre le châtiment des auteurs de schismes. On sait que le mot *schisme* signifie *division*, *séparation*.

10. Ermite, qui prêchait la communauté des biens, et des femmes même. Suivi par plus de trois mille hommes, il vécut longtemps de pillage. Réduit enfin à s'enfermer dans les montagnes du Novarais, dépourvu de vivres, et assiégé par les neiges, il fut pris et brûlé avec Marguerite, sa compagne.

11. Le tuyau de la gorge ensanglanté au dehors.

12. Lieu situé dans le territoire de Bologne.

13. A partir de Verceil, dans une longueur de plus de deux cents milles, la plaine de la Lombardie va s'abaissant jusqu'à Marcabò, à l'embouchure du Pô.

Messer Guido del Cassero, et Angiolello da Cignano, engagés par l'abominable tyran de Rimini, Malatesta, à venir conférer avec lui à la Cattolica, château voisin de Rimini, et, s'y rendant par mer, furent noyés sur l'ordre de ce monstre de scélératesse.

14. Mont situé près de la Cattolica, et d'où sortent des vents si impétueux, qu'ils sont fréquemment pour les mariniers une occasion de vœux et de prières.

16. Curion, banni de Rome, décida César, qui hésitait encore, à passer le Rubicon.

17. De la famille des Uberti, d'autres disent des Lamberti. Buondelmonte des Buondelmonti, séduit par les flatteries d'une femme de la famille des Donati, épousa sa fille, manquant ainsi à l'enga-

gement qu'il avait pris d'en épouser une autre de la famille des Amidei. Ceux-ci le firent tuer pour venger cet affront, et ce fut Mosca qui conseilla et exécuta le meurtre. Il y décida les Amidei par cette espèce de dicton que Dante rappelle : *Capo ha cosa fatta.* « Fin a chose faite. » Ce meurtre « *chez les Toscans fut la mauvaise semence,* » c'est-à-dire la semence des discordes civiles qui bientôt après désolèrent Florence divisée en deux partis, le parti Guelfe et le parti Gibelin.

18. *Deux en un*, parce que les deux parties séparées ne faisaient qu'un homme; *un en deux*, parce que cet homme unique était séparé en deux parties.

19. Gouverneur de Jean, fils de Henri, roi d'Angleterre; pendant le séjour de ce jeune prince à la cour de France, il le poussa à se soulever contre son père.

CHANT VINGT-NEUVIÈME

1. On peut aussi traduire : « *Ne t'apitoie pas plus longtemps sur lui.* »

2. Frère ou, selon d'autres, fils de Messer Cione Alighieri, homme de méchante vie et instigateur de querelles.

3. Forteresse donnée en garde à Bertrand de Bornio, par le roi Jean.

4. Il fut tué par un Sacchetti.

5. La Valdichiana, ainsi nommée à cause de la Chiana qui la traverse, est située entre Arezzo, Cortone, Chiusi et Montepulciano. La fièvre des marais y fait de grands ravages vers la fin de l'été, comme dans la Maremme et dans une partie de la Sardaigne.

6. Alchimistes et faux-monnayeurs.

7. Petite île voisine du Péloponèse. Au temps d'Éaque, une peste, causée par l'infection de l'air, y fit périr tous les hommes et tous les animaux. Selon la Fable, Jupiter, à la prière d'Éaque, transforma en hommes les fourmis d'Égine; d'où vint que les nouveaux habitants de cette île furent appelés Myrmidons.

8. On dit que celui-ci est l'alchimiste Griffolino, qui se vantait d'avoir le secret de voler dans l'air. Il promit de l'enseigner à un Siennois nommé Alberto, qui le crut d'abord, et qui ensuite, s'étant aperçu de la tromperie, l'accusa devant l'évêque de Sienne, lequel *tenait Alberto pour son fils;* et l'évêque fit brûler Griffolino comme magicien.

9. Ceci est dit ironiquement. Ce Stricca avait dissipé tout son bien.

10. *La riche coutume* était alors une expression consacrée pour désigner le girofle et les autres épices dont les riches usaient dans l'apprêt des mets, et particulièrement des perdrix, des faisans, etc.

11. La ville de Sienne.

12. Jeune Siennois qui dissipa toute sa fortune en folles dépenses. Asciano est un château au-dessus de Sienne.

13. On ignore qui était cet Abbagliato.

14. Siennois qui avait étudié la philosophie naturelle avec Dante, et s'était ensuite appliqué à l'art de falsifier les métaux.

15. « Avec quelle perfection j'imitais la nature. ».

CHANT TRENTIÈME

1. Jeune Thébaine aimée de Jupiter, qui eut d'elle Bacchus.

2. Dans sa haine contre les Thébains, Junon frappa de folie furieuse Adamante, roi de Thèbes, de sorte que, rencontrant sa femme Iné qui portait dans ses bras ses deux jeunes fils, Léarque et Mélicerte, il la prit pour une lionne, et s'écria : Tendons les rets, etc.

3. Se jeta dans la mer, où elle se noya.

4. Lorsque, après le sac de Troie, Hécube était conduite en captivité dans la Grèce, elle rencontra sur les rivages de la Thrace le corps de son fils Polidore, que Polimnestor avait tué; et, à cet aspect, saisie d'une douleur forcenée, elle poussa des cris lamentables que le poëte compare aux aboiements d'un chien. Une expression de

Juvénal pourrait faire croire que, selon la Fable, elle fut en effet métamorphosée en chienne :

Torva canino
Latravit rictu,

dit-il, *Satire* x, *fin. vers.*

5. Griffolino, d'Arezzo.

6. Ces furieux. Les *follets* étaient des esprits qu'on croyait répandus dans l'air.

7. Gianni Schicchi, Florentin, fameux pour son talent de contrefaire les personnes. Buoso Donati étant mort sans laisser de testament, ce qui privait d'une partie de ses biens son fils Simon Donati, celui-ci pria Schicchi de se mettre au lit, d'y contrefaire Buoso malade, et de dicter un testament en sa faveur. Schicchi y consentit, mais à la condition de se léguer à lui-même une jument blanche, appelée *la donna della torma*, la Dame, la Reine du troupeau.

8. Formule apprécative dont on a déjà vu des exemples : c'est le *sic* des Latins.

9. Fille de Cinire, roi de Chypre. Étant devenue amoureuse de son père, elle parvint, en se déguisant, à satisfaire sa passion criminelle.

10. Breseiom, qui, à la prière des comtes de Romena, lieu situé près des collines du Casentino, falsifia la monnaie, et pour ce crime fût brûlé vif.

Le florin d'or, qui portait l'effigie de saint Jean-Baptiste, patron de Florence, et sur l'autre une fleur de lis. De *fiore*, fleur, est venu le nom de *fiorino*, florin.

11. Comtes de Romena; on dit que leur frère s'appelait Aghinolfo.

12. C'est-à-dire « pour la joie de me désaltérer à la fontaine de Brenda. » C'était une fontaine de Sienne, célèbre pour l'abondance et la limpidité de ses eaux.

13. La femme de Putiphar.

14. Celui qui, trompant les Troyens par ses parjures, fut cause de la perte de Troie.

15. L'eau où Narcisse, voyant son image, devint amoureux de lui-même.

16. « Continue de regarder, sans perdre le temps à écouter ceux-là. »

CHANT TRENTE-UNIÈME

1. Les poëtes disent que la lance d'Achille, laquelle avait auparavant appartenu à son père Pélée, avait la vertu de guérir les blessures qu'elle avait faites.

2. La défaite de Roncevaux.

3. Château qui appartenait aux Siennois.

4. Lequel manque aux baleines et aux éléphants, ce pourquoi la nature put, justement et prudemment, les laisser subsister.

5. La grosse pomme de pin en bronze, autrefois placée sur le môle d'Adrien, et transférée de là sur le campanile de Saint-Pierre de Rome, d'où, renversée par le tonnerre, on la transporta dans le jardin du Vatican, près du corridor du Belvédère, où on la voit encore aujourd'hui.

6. D'autres écrivent ainsi ces mots qui n'ont aucun sens : *Rafel maï amech zabì almiè.*

7. Dante suppose que Dieu troubla l'esprit de Nembrod, lorsqu'il entreprit d'élever une tour jusqu'au ciel. Il lui dit de laisser là sa langue inintelligible, et de s'en tenir à donner du cor ; et comme le géant semble ne savoir où le prendre, Virgile l'avertit qu'il trouvera à son cou la courroie par laquelle il est suspendu *en travers de sa large poitrine.*

8. *Coto.* Les interprètes assignent divers sens, tous plus ou moins subtils, à ce mot. Le plus simple nous a paru le plus vrai.

9. Autour de la partie du corps qui était à découvert, c'est-à-dire du buste.

10. Dans le fond de l'Enfer.

11. Lucain, dans son poëme, feint que le lieu où Scipion vainquit Annibal, était autrefois le royaume d'Antée.

12. Lorsque les géants tentèrent d'escalader le Ciel.

13. Deux autres géants.

14. On a déjà pu remarquer, plusieurs fois, que Dante suppose dans presque tous les morts, le désir d'être rappelé à la mémoire des vivants.

15. Si Dieu, par grâce, n'abrège le temps de son pèlerinage terrestre, pour l'appeler à soi.

16. Qu'Antée pût les embrasser tous deux ensemble.

17. La Carisenda ou Garisenda est une tour de Bologne, ainsi appelée du nom de celui qui la fit bâtir. Elle est fortement inclinée, de sorte qu'à celui qui, d'en bas, du côté où elle penche, verrait un nuage passer au-dessus d'elle, le nuage paraîtrait immobile, et la tour se mouvoir, par conséquent *pencher en sens contraire.*

18. Neuvième cercle divisé en quatre autres enceintes circulaires.

CHANT TRENTE-DEUXIÈME

1. Le mot *rime* signifie ici *vers*, *poésie*, et c'était aussi une des acceptions du mot « rimes » dans notre ancienne langue, à laquelle les Italiens l'ont emprunté. Aucun autre ne rendrait exactement la pensée de Dante.

2. Maman et papa.

3. Les Muses.

4. Première enceinte.

5. « Frères » se rapporte ou à tous les damnés de cette enceinte, ou aux deux frères Alberti, l'un desquels est celui qui parle.

6. Haute montagne de la Sclavonie.

7. Autre montagne très-élevée en Toscane, près de Lucques, dans le territoire appelé la Graffagnana.

8. Les relevant en arrière.

9. Falterona, vallée de la Toscane, que le Bisenzio traverse pour se jeter dans l'Arno.

10. Alberto degli Alberti, noble florentin.

11. Ils eurent une même mère.

12. Une des quatre enceintes du neuvième Cercle, laquelle tire son nom de Caïn, et où sont punis les traîtres envers leurs parents.

13. Ironiquement pour *la glace.*

14. Mordrec, fils d'Arthus, roi de la Grande-Bretagne, s'étant embusqué pour tuer son frère, celui-ci l'aperçut et le frappa de sa lance. Un rayon de soleil passa, dit la légende, à travers la plaie, de sorte que, d'un seul coup, *Arthus perça la poitrine et l'ombre* projetée par le corps.

Focaccia de' Cancellieri. Il coupa la main d'un de ses cousins et tua son oncle, ce qui fut l'origine des factions des Noirs et des Blancs à Pistoie.

15. Florentin qui tua son oncle.

16. Messer Camicione de' Pazzi de Valdarno, qui tua en trahison Messer Ubertino, son parent.

17. Messer Carlino de' Pazzi, de la faction des Blancs, livra pour de l'argent, aux Noirs de Florence, le château de Piano di Trevigna. Camicione *attend qu'il vienne le disculper;* c'est-à-dire que son crime fasse paraître le sien moindre.

18. Celui qui parle est Bocca degli Abati, Florentin du parti Guelfe, par la trahison de qui quatre mille Guelfes furent tués près de Mont' Aperti.

19. Autre enceinte, ainsi nommée d'Anténor, qui, selon Dictys de Crète et Darès le Phrygien, trahit Troie, sa patrie.

20. Bocca, qui croit Dante une ombre, s'étonne que ses pieds heurtent les joues de ceux gisants là, comme si c'étaient les pieds d'un vivant.

21. Buoso da Duera de Crémone, il vendit au comte Gui de Montfort, commandant de l'armée française, le passage par où celui-ci entra dans la Pouille.

22. Il était de Pavie, et abbé de Vallombreuse. Envoyé par le Pape légat à Florence, il y trama, de concert avec les Guelfes, un complot contre les Gibelins, lequel ayant été découvert, on lui trancha la tête.

23. Giovanni Soldanieri, du parti Gibelin. Les Gibelins voulant enlever le pouvoir aux Guelfes, il les trahit, se joignit aux Guelfes et se fit chef du nouveau gouvernement.

24. Le traître dont il est tant parlé dans l'histoire fabuleuse de Charlemagne.

25. Il était de Faenza, et ouvrit de nuit, en trahison, les portes de cette ville aux Bolonais.

26. Tidée, fils d'Ænée, roi de Calydonie, et Ménalippe, Thébain, combattant l'un contre l'autre près de Thèbes, furent tous deux mortellement blessés. Tidée, qui survécut à son ennemi, se fit apporter sa tête, et la rongea de rage.

27. « A cette condition, qu'en échange de ce que tu me diras, je publierai dans le monde le crime de celui que tu ronges, et la justice de ta vengeance. »

CHANT TRENTE-TROISIÈME

1. Ugolino, comte de la Gherardesca, noble Pisan du part Guelfe. D'accord avec l'archevêque Ruggieri degli Ubaldini, il chassa de Pise son neveu Nino, et se fit Seigneur de la ville à sa place. Mais, par envie et par haine de parti, l'archevêque, aidé des Gualandi, des Sismondi et des Lanfranchi, souleva le peuple contre le comte, fit prisonniers lui, ses deux fils Gaddo et Uguccione, et ses trois petits-fils, Ugolino, surnommé il Brigata, Arrigo et Anselmuccio, les enferma dans la tour des Gualandi, dite des *Sept-Voies;* puis, afin qu'on ne pût leur porter d'aliments, en fit jeter les clefs dans l'Arno.

2. La tour où on l'enferma, comme on enferme les poulets dans une mue, et qui depuis lors fut appelée la Tour de la Faim.

3. « Lorsqu'en voyant ces visages défaits, je compris combien je l'étais moi-même. »

4. Du pays où se parle la langue italienne.

5. Deux petites îles situées près de l'embouchure de l'Arno.

6. L'un fils, l'autre petit-fils d'Ugolin.

7. Alberigo des Manfredi, seigneur de Faenza, se fit Frère Gaudente. S'étant brouillé avec quelques-uns d'eux, il feignit de se réconcilier, et les invita à un repas somptueux. Au moment où il ordonnait d'apporter les fruits, ce qui était le signal convenu, des sicaires apostés se ruèrent sur les convives, et en tuèrent plusieurs.

8. « Pour le mal que j'ai fait, je reçois mal plus grand. »

9. Troisième enceinte du neuvième Cercle, ainsi nommée ou de Ptolomée, roi d'Égypte, qui trahit Pompée après sa défaite à Pharsale; ou de Ptolomée, prince des Juifs, qui tua en trahison son beau-père et deux de ses cousins.

10. Celle des trois Parques qui tranche le fil de la vie.

11. Génois qui tua en trahison Michel Zanche, son beau-père, que Dante met aussi en enfer, parmi les artisans de fraude, *ch.* XXII.

12. On dit que c'était un de ses neveux, qui l'aida à commettre le meurtre.

CHANT TRENTE-QUATRIÈME

1. « *L'étendard du roi de l'Enfer s'avance vers nous.* » Ce vers que Dante applique à Lucifer, en y ajoutant le mot *inferni*, est le premier d'une hymne de l'Église en l'honneur de la croix.

2. Dans la gueule de Lucifer.

3. Le jour étant divisé en quatre parties égales, tierce, sexte, none, vesper ou le soir, mi-tierce est la huitième partie du jour. Un peu auparavant, Virgile avait dit que la nuit commençait à se faire; mais, comme au moment où le soleil se couche dans un hémisphère, il se lève dans l'autre, il est naturel qu'il soit déjà élevé sur l'horizon de celui où les voyageurs se trouvent maintenant.

4. Lucifer.

5. Qui en traverse le centre.

6. Expression empruntée à la Genèse, où la « terre sèche, » c'est-à-dire non couverte par les eaux, est appelée *l'aride*.

7. Allusion au *consommatum est* de l'Évangile.

8. Dante appelle Giudecca la quatrième et dernière sphère du neuvième Cercle où est Judas, et qui s'étend, des glaces du Cocyte, jusqu'au fond du puits. La partie de l'autre hémisphère correspondante à cette enceinte est *la petite sphère qui forme l'autre face de la Giudecca*. Il est clair qu'après avoir dépassé le centre, c'est la première que Virgile et Dante aient dû rencontrer.

9. La terre, qui originairement s'élevait au-dessus des eaux, s'enfonça dessous, et s'en fit comme un voile quand Lucifer tomba, et en même temps *elle se remontra*, elle s'éleva dans l'autre hémisphère.

10. Pour former la montagne que, dans l'autre Cantique, on verra être celle du Purgatoire.

11. Dante adresse ici la parole au lecteur.

12. Ce passage n'est pas sans difficulté. Selon les commentateurs le sens serait : *éloigné de Belzébub de toute la profondeur de l'Enfer*, et alors, pour eux, le lieu dont parle Dante est, comme ils l'expliquent, la superficie de l'hémisphère opposé au nôtre. Mais, 1° *Laggiù* semble désigner le lieu où Virgile et Dante étaient en ce moment, c'est-à-dire *la petite sphère qui forme l'autre face de la Giudecca* (*tercet* 39); 2° la surface de la terre est partout visible, et ainsi *non per vista noto* ne se comprendrait pas ; 3° d'où et comment le ruisseau descendrait-il à la surface de la terre? Nous pensons que, soit que le mot *tombe* signifie, ce qui nous semble mieux d'accord avec le contexte, tout l'Enfer, ou seulement le fond du cône où Lucifer est plongé dans la glace, le sens est qu'au delà de « cette tombe, » et à partir du point *jusqu'où elle s'étend*, c'est-à-dire où elle se termine, est un lieu *obscur*, puisqu'il est situé près du centre de la terre où le jour ne pénètre point, et que dans ce lieu *descend* un petit ruisseau, dont le *bruit* indique à Virgile et à Dante la route qu'ils doivent suivre dans l'obscurité, pour monter jusque-là où ils reverront la lumière.

FIN DES NOTES DE LA PREMIÈRE CANTIQUE.


AUCTOR
PRETIOSA
FACIT